

IGOR POLOUCHINE-BERNARD RASTOIN-BENOIT ATTINOST-AXELLE PSYCHÉE-BOUET-STELLAMARIS

SHAAH
RENAISSANCE

ROMANS
NOUVELLES
POÈMES

CHRONIQUES HEOSSINIENNES



Editions
Stellamaris

OriGames®



Editions
Stellamaris

1, rue Louis Veuillot, 29200 BREST
editionsstellamaris.com



52 avenue Pierre Sémard, 94300 Ivry Sur seine
www.origames.fr

CHRONIQUES HEOSSIENNES

*Romans, nouvelles et poèmes
dans l'univers du jeu de rôle*



SHANN
RENAISSANCE

Tout d'abord merci aux auteurs pour avoir accepté que leurs textes fassent partie de ce recueil aux ambitions très modestes. L'idée était de faire une compilation des textes écrits dans l'univers de Shaan, mais de les retravailler et de les replacer dans une chronologie.

La culture héossienne étant friande d'art en général et de poésie en particulier, l'éditeur de cette réédition, Stellamaris, introduit les nouvelles héossiennes et a parsemé le roman « Trois Lunes », dont les protagonistes principaux sont héossiens, de poèmes de sa composition.

Bonne lecture

Igor Polouchine
Apprenti Shaaniste

Les Chroniques Héossiennes sont tirées du jeu de rôle
Shaan Renaissance

www.shaan-rpg.com

N° ISBN 978-2-36868-250-0
Dépôt légal 2^{ème} trimestre 2014

Le Code de la Propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite par quelque procédé que ce soit, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle

CHRONIQUES HÉOSSIENNES

Dans un univers d'Igor Polouchine

*Romans de Benoît Attinost et Bernard Rastoin
Nouvelles de Axelle Psychée Bouet, Benoît Attinost,
Bernard Rastoin et Igor Polouchine
illustrés par des poèmes de Stellamaris*



1. Gaëshen

2. Kamsha

4. Archipel d'Hengos

3. Kenock

5. Wooner

KAM

7. Nómia

6. Iles d'Ayala

8. Gwan

9. Ygwanie

10. Odea

11. Odei

Monts de plume

TWAGA

ANAKUMA

MEYBAYA

Iles Infantes

TRIN SEANAE

Fjord retombant

ANTA

Nigam éternelles

TURON

Monts creux

MEINDOSH

ENT RA'NEK

HEKALIA

SHORG

MOITA KULIBAI

DELHINIA

Lagon naie

Ile vivante

CHEWI

Sombrope

TAMWEJORM

MOLOGAÏ

Gouffres-guestes

WOOMANGA

RJOYA

3. Kenock

TOMENKA

5. Wooner

TOHAR

Mangroziage

NÔM

TAANSHAR

Centrale électrique

Non-forêt

ANTH NAD YGWA

TANOGA

SOURCE

Terre morte

La mine éternelle

Tain

GARG NAD DAR

VENISO

TOCOMBARAN

MAAJ

Cercle des réalités

Les allées primaires

Grande Lanterne

EMADANEI

NROZIA

TOCOMBARAN

TRININAI

TOOMBAGA

Monts volants

Ile du docteur Momo

ILES FANTÔMES

VERIDIAH

MEJLIANDAS

MOUMAR

SAÛTUAÏRE

LA CROIX ÉTERNELLE

Mange-mort

KO'DOSS

SOUSERRAÏNE DE GIWAN

NAR'ELL

SOUFFIE

QID'OMRAN

LA CROIX ÉTERNELLE

VERIDIAH

MEJLIANDAS

SOUSERRAÏNE DE GIWAN

NAR'ELL

TOOMBAGA

SAÛTUAÏRE

LA CROIX ÉTERNELLE

KO'DOSS

SOUSERRAÏNE DE GIWAN

NAR'ELL

NAR'ELL

TOOMBAGA

SAÛTUAÏRE

LA CROIX ÉTERNELLE

SOUSERRAÏNE DE GIWAN

NAR'ELL

NAR'ELL

NAR'ELL

TOOMBAGA

SAÛTUAÏRE

LA CROIX ÉTERNELLE

NAR'ELL

NAR'ELL

NAR'ELL

NAR'ELL

TOOMBAGA

SAÛTUAÏRE

LA CROIX ÉTERNELLE

NAR'ELL

NAR'ELL

NAR'ELL

NAR'ELL

TOOMBAGA

SAÛTUAÏRE

LA CROIX ÉTERNELLE

NAR'ELL

NAR'ELL

NAR'ELL

NAR'ELL

TOOMBAGA

SAÛTUAÏRE

LA CROIX ÉTERNELLE

NAR'ELL

NAR'ELL

NAR'ELL

NAR'ELL

TOOMBAGA

SAÛTUAÏRE

LA CROIX ÉTERNELLE

NAR'ELL

NAR'ELL

NAR'ELL

NAR'ELL

TOOMBAGA

SAÛTUAÏRE

LA CROIX ÉTERNELLE

NAR'ELL

NAR'ELL

NAR'ELL

NAR'ELL

TOOMBAGA

SAÛTUAÏRE

LA CROIX ÉTERNELLE

NAR'ELL

NAR'ELL

NAR'ELL

NAR'ELL

TOOMBAGA

SAÛTUAÏRE

LA CROIX ÉTERNELLE

NAR'ELL

NAR'ELL

NAR'ELL

NAR'ELL

TOOMBAGA

SAÛTUAÏRE

LA CROIX ÉTERNELLE

NAR'ELL

NAR'ELL

NAR'ELL

NAR'ELL

TOOMBAGA

SAÛTUAÏRE

LA CROIX ÉTERNELLE

NAR'ELL

NAR'ELL

NAR'ELL

NAR'ELL

TOOMBAGA

SAÛTUAÏRE

LA CROIX ÉTERNELLE

NAR'ELL

NAR'ELL

NAR'ELL

NAR'ELL

TOOMBAGA

SAÛTUAÏRE

LA CROIX ÉTERNELLE

NAR'ELL

NAR'ELL

NAR'ELL

NAR'ELL

TOOMBAGA

SAÛTUAÏRE

LA CROIX ÉTERNELLE

NAR'ELL

NAR'ELL

NAR'ELL

NAR'ELL

TOOMBAGA

SAÛTUAÏRE

LA CROIX ÉTERNELLE

NAR'ELL

NAR'ELL

NAR'ELL

NAR'ELL

TOOMBAGA

SAÛTUAÏRE

LA CROIX ÉTERNELLE

NAR'ELL

NAR'ELL

NAR'ELL

NAR'ELL

TOOMBAGA

SAÛTUAÏRE

LA CROIX ÉTERNELLE

NAR'ELL

NAR'ELL

NAR'ELL

NAR'ELL

TOOMBAGA

SAÛTUAÏRE

LA CROIX ÉTERNELLE

NAR'ELL

NAR'ELL

NAR'ELL

NAR'ELL

TOOMBAGA

SAÛTUAÏRE

LA CROIX ÉTERNELLE

NAR'ELL

NAR'ELL

NAR'ELL

NAR'ELL

TOOMBAGA

SAÛTUAÏRE

LA CROIX ÉTERNELLE

NAR'ELL

NAR'ELL

NAR'ELL

NAR'ELL

TOOMBAGA

SAÛTUAÏRE

LA CROIX ÉTERNELLE

NAR'ELL

NAR'ELL

NAR'ELL

NAR'ELL

TOOMBAGA

SAÛTUAÏRE

LA CROIX ÉTERNELLE

NAR'ELL

NAR'ELL

NAR'ELL

NAR'ELL

TOOMBAGA

SAÛTUAÏRE

LA CROIX ÉTERNELLE

NAR'ELL

NAR'ELL

NAR'ELL

NAR'ELL

TOOMBAGA

SAÛTUAÏRE

LA CROIX ÉTERNELLE

NAR'ELL

NAR'ELL

NAR'ELL

NAR'ELL

TOOMBAGA

SAÛTUAÏRE

LA CROIX ÉTERNELLE

NAR'ELL

NAR'ELL

NAR'ELL

NAR'ELL

TOOMBAGA

SAÛTUAÏRE

LA CROIX ÉTERNELLE

NAR'ELL

NAR'ELL

NAR'ELL

NAR'ELL

TOOMBAGA

SAÛTUAÏRE

LA CROIX ÉTERNELLE

NAR'ELL

NAR'ELL

NAR'ELL

NAR'ELL

TOOMBAGA

SAÛTUAÏRE

LA CROIX ÉTERNELLE

NAR'ELL

NAR'ELL

NAR'ELL

NAR'ELL

TOOMBAGA

SAÛTUAÏRE

LA CROIX ÉTERNELLE

NAR'ELL

NAR'ELL

NAR'ELL

NAR'ELL

TOOMBAGA

SAÛTUAÏRE

LA CROIX ÉTERNELLE

NAR'ELL

NAR'ELL

NAR'ELL

NAR'ELL

TOOMBAGA

SAÛTUAÏRE

LA CROIX ÉTERNELLE

NAR'ELL

NAR'ELL

NAR'ELL

NAR'ELL

HEOSSIE




SHAANI
 RENAISSANCE

Première partie

HEOSSIENS

PROLOGUE

Igor Polouchine et Bernard Rastoin

Héos, mon monde, est une planète gigantesque, grouillante de vie, aux paysages démesurés et aux climats violemment contrastés. Je dis bien “ planète ” car j’ai appris avec le temps qu’il existait, très très loin, d’autres soleils et d’autres planètes semblables à la nôtre où la vie a aussi pu se développer. Terra, la planète d’origine des Humains, tout comme Kelh des Delhions ou encore “ Givre ” des Nomoï en font partie.

Jusqu’à l’arrivée des humains, nos neuf races coexistaient en une paix relative et nous avons fondé une confédération occupant tout le continent principal : l’Héossie.

L’unité de cette confédération héossienne reposait sur le réseau magique des portes de transfert, des blocs de minerai enchanté qui, une fois scindés en deux, permettent de se téléporter sur n’importe quelle distance.

Système économique et politique, déplacements, communications, les portes de transfert étaient devenues la clé de voûte de toute notre société héossienne. Ce furent les Nomoï qui nous transmirent ce savoir magique il y a plus de 2 000 ans ; avant cela, nous vivions encore à l’âge de fer.

Un mal, jusque là tenu en respect, se développait pourtant insidieusement dans l’ombre. La nécrose affectait l’âme, le corps et l’esprit, finissant par transformer ceux qu’elle touchait en morts-vivants putréfiés, voire en créatures plus terrifiantes encore. L’évolution pouvait être progressive ou fulgurante, et certains nécrosiens réussissaient à cacher leur état tant que la maladie ne les atteignait pas sur le plan physique. De plus en plus nombreux, ils s’étaient rassemblés en légions, menant l’assaut aux frontières de la confédération. Ils avaient même commencé à infiltrer de l’intérieur les institutions...

C'est à cette époque que la nef stellaire transportant une colonie humaine vint s'écraser sur Héos. L'impact s'étant produit sur un autre continent que le nôtre, nous n'étions au courant de rien. En quelques générations, les descendants des premiers colons avaient achevé la conquête des territoires environnants. La confrontation avec la confédération devenait inéluctable. Les humains passèrent alliance avec les nécrosiens et engagèrent le combat. Malgré une résistance héroïque, l'armée héossienne dut s'avouer vaincue, et les humains prirent le contrôle des principaux centres. Ils étaient les nouveaux maîtres du continent.

Leur emprise s'exerçait surtout à l'intérieur des cités et sur le réseau des portes de transfert. Autour des villes, nous avions été regroupés par ethnies en réserves sévèrement gardées et affublés du statut d' " inférieurs ". Seuls ceux qui acceptaient de collaborer avec le nouveau système étaient élevés au rang de " semi-inférieurs " et autorisés à se mêler à leur maîtres. Dans le reste de l'Héossie, des corps expéditionnaires et les filiales des grandes compagnies se chargeaient d'étendre l'influence humaine de manière plus ou moins brutale. Mais la faiblesse de leur peuplement obligeait les humains à compter de plus en plus avec les nécrosiens, qui se contentaient temporairement des bribes de pouvoir qu'ils voulaient bien leur accorder...

La résistance Héossienne se développa. Ce qui n'était au début que petites escarmouches contre le pouvoir humain devint un réseau tentaculaire, une machine implacable programmée pour destituer les Hommes-dieux et leur régime de terreur, le Nouvel Ordre. J'ai moi-même fait partie de cette résistance, j'y ai même tenu un rôle important.

Puis un beau jour nous avons gagné en révélant l'identité nécrosienne des Hommes-dieux, la tête pensante du pouvoir humain. Nous les avons plongé dans les ténèbres de l'oubli. Une assemblée Héossienne a été instaurée afin de remettre le pouvoir dans nos mains.

Mais les grandes familles humaines ne l'on pas entendu de cette oreille et, à coup de pots de vin et d'intimidation, elles ont réussi à obtenir que l'Ombre, la pègre héossienne qu'elles contrôlaient,

fasse aussi partie de cette nouvelle assemblée. De plus, la puissance des grandes familles était telle qu'elles régulaient toute l'économie, créant les déficits qui les arrangeaient, faisant voter les lois qui facilitaient leur productions, dictant aux divers royaumes la politique qu'ils devaient mener.

La civilisation Héossienne est en train de mourir une seconde fois. Mais, là, elle risque de ne pas se relever, car les humains ont réussi à nous persuader que nous sommes heureux en nous mattraquant de leur culture audiovisuelle abrutissante et nécrotique. Toute tentative de résistance est donc vaine.

J'ai rassemblé tous ces récits pour témoigner de la formidable vitalité de notre culture Héossienne, de son histoire, de sa richesse. Qu'ils soient transmis aux générations futures pour qu'elles n'oublient jamais qu'elles font partie d'une grande civilisation, complexe, multiple et belle.

Je vous ai aussi compté une période importante de ma jeunesse, pendant l'occupation Humaine, afin que l'Histoire ne se reproduise pas.

J'en enfin agrémenté ces textes de petites poésies, inspirées sur le moment.

J'espère que vous trouverez dans ces récits l'étincelle qui a toujours animé mon âme.

Trois Lunes
Archiviste de la cité-arbre ygwan Yr'ssstt'ek

HELLO

Igor Polouchine

*L'envahisseur est pis que redoutable ;
Massacrant tout de ses bâtons de feu,
Il nous conduit promptement à l'enfeu.
Dans son armure, est-il invulnérable ?*

*Sont-ils de chair ? Car dans notre hameau,
Nul ne les vit sans cette formidable
Seconde peau, luisant fortissimo !*

*Mais l'un s'avance, hésite, ôte son casque.
Stupeur ! Il sue et tremble sous son masque !*

Il dit « Hello » ; que veut dire ce mot ?

*

Des envahisseurs ont dressé un avant-poste sur notre territoire. Mandaté par ma caste je suis là, embusqué dans un tas de glaiïas ambrés au parfum sucré, ceinturé d'arbres majestueux, centenaires, qui m'enlaçent de leurs branchages. Une brise, légère, en caresse le feuillage. J'observe le bâtiment fortifié situé à portée de javelot. Deux individus semblent monter la garde. J'hésite. Je connais la cruauté de ces monstres aux oiseaux de fer et aux bâtons de feu.

Leur arrivée a été des plus fracassantes sur notre monde. Glissant des cieux, ils ont brisé les forces ancestrales qui régentaient nos peuples. Brûlant, écrasant, massacrant, ils se sont approprié nos terres et ont réduit nos frères en esclavage. Arrachant des entrailles de notre terre ce minerai aux vertus magiques, ils ont souillé le symbole de notre civilisation...

L'un des conquérants manipule une étrange boîte aux sons plaintifs et nasillards. J'ai peur. Étranglant le pommeau de mon glaive, j'attends. De petites perles de sueur parcourent les reliefs de mon visage.

Je m'apprête à invoquer un " trihn " protecteur lorsque, par mégarde, j'écrase une brindille criarde.

L'attention des belliqueux se porte immédiatement sur moi. Un des monstres crie quelque chose à ses congénères et avance dans ma direction. Que puis-je faire contre cet être démoniaque tout droit sorti du royaume des limbes ? Son armure blanche extensible et l'immense œil anthracite de son heaume réfléchissent la pâle lueur du soleil. Bien que possédant deux bras et deux jambes comme notre race, il est dépourvu de queue.

Je suis transi. Mon instinct me pousse à fuir, mais ma curiosité reste plus forte. Je sors la tête de mon abri, ne sachant trop comment gérer la situation

Il s'est approché de moi, un peu trop. Brusquement, il ôte son casque. Sa tête m'apparaît enfin : chétive, nue avec une touffe de poils sur le dessus, sans museau ni écailles, avec deux yeux semblables aux nôtres, mais injectés de peur et de désespoir. La petite fente qui lui sert de bouche émet un son que je ne comprends pas :

– Hello.

N'ned'lek
Ethnologue Ygwan au service de sa Reine mère

TROIS LUNES

Bernard Rastoin

1 – POUR DEVENIR UNE HUMAINE

*Pour devenir une humaine
Je ferais n'importe quoi,
Car en eux j'ai mis ma foi ;
Que ma quête ne soit vaine !*

*Je me concocte un teint clair,
Dissimule chaque oreille ;
D'une d'elles, n'ai-je l'air ?*

*Si les hommes-dieux j'égaye,
Alors viendra la merveille :*

Une âme pour qui les sert !

*

Son reflet, dans le miroir, lui renvoyait l'image d'un visage qu'elle n'aurait pas voulu voir : le sien. C'était celui d'un animal sauvage, aux traits acérés que soulignaient les rayures de son pelage. On tapa à la porte :

– Trois Lunes, tu es prête ?

C'était son père. L'approche de la cérémonie le mettait dans tous ses états. Mais il restait encore du temps, et Trois Lunes n'avait pas fini ses préparatifs. Sans quitter le miroir des yeux, elle tâtonna à la recherche du fard éclaircissant. L'ayant trouvé, elle l'appliqua aux contours de son visage, puis se dévisagea de nouveau.

En n'y regardant pas de trop près, ça pourrait aller... Mais il y avait les oreilles ! Maudites oreilles pointues, qui la désignaient au regard des autres pour ce qu'elle était : non un des nouveaux maîtres de ce monde, mais la fille d'un de leurs serviteurs. Elle aurait voulu les couper, ces oreilles, pour ne plus disposer, des deux côtés de sa tête, que des minuscules appendices auriculaires qui caractérisaient si élégamment le peuple venu des étoiles. D'ailleurs, la rumeur prétendait qu'une telle opération se pratiquait parfois, mais au prix fort. En attendant, que faire ?

Elle se saisit du bandeau bleu suspendu à côté du miroir et l'enroula autour de son crâne, de manière à rabattre ses oreilles contre l'arrière de ses tempes. Alors elle examina une dernière fois son reflet.

Voilà. Maintenant, l'illusion était presque parfaite. Sa peau avait la pâleur, son visage l'étréitesse de ceux de leurs maîtres. Elle était prête. À présent, ils pouvaient se rendre au temple, où se célébrait la cérémonie de communion avec les hommes-dieux.

Elle passa dans la pièce voisine, où l'attendait son père. Dès qu'elle y pénétra, celui-ci l'observa d'un regard auquel aucun détail n'échappait :

- C'est bien, Trois Lunes. Tu ressembles de plus en plus à une humaine.
- Ne te moque pas de moi. Tu sais bien que ce n'est que du maquillage. Ah, si seulement je pouvais vraiment en être une !
- Je ne me moque pas. Et puis tu sais ce qu'a dit l'archiprêtre : comporte-toi comme eux, imite-les en tout. Alors, les hommes-dieux verront que tu as bien agi, et à ta mort, ils te donneront une âme.
- Qu'est-ce que c'est, une âme ?
- Je te l'ai déjà dit : c'est ce qui reste quand on a tout enlevé.
- Et à quoi ça sert ?
- Ça, je l'ignore. Il n'y a que les humains qui le sachent, car il n'y a qu'eux qui en aient. Et s'ils en ont, c'est que ça doit bien servir à quelque chose. Je suppose que quand ils te la donneront, ils te diront quoi en faire.
- Alors, quand j'aurai une âme, ce sera comme si j'étais humaine ?
- Je le crois. Mais pour cela, tu devras attendre ta mort.
- Oh, je ne pourrai jamais attendre jusque là !
- Il le faudra bien, pourtant. Mais assez parlé.

De la poche intérieure de sa veste, il tira une montre à gousset :

- Il est l'heure d'y aller.
- Une montre ! Qui te l'a donnée ?
- Un prêtre, pour me remercier de services que je lui avais rendus.
- Quels services ?
- Tu poses trop de questions. Et maintenant, allons-y.

*

Ils habitaient le quartier des tours, à l'ouest de Käm. Par beau temps, de derrière les baies vitrées de leur appartement, leur regard portait jusqu'aux baraques misérables que les inférieurs avaient bâties en périphérie de la technopôle. Mais rares étaient les journées où les rayons du soleil parvenaient à percer l'épaisse fumée produite par les glorieuses industries de Käm. Ordinairement, la cité baignait dans un demi-jour gris, transpercé de lueurs jaunâtres.

Son père était préposé à l'entretien de l'étage où ils logeaient ; et comme tel, admis à côtoyer ces humains arrivés des étoiles quelques générations auparavant, et que la plupart des habitants de cette planète ne connaissaient encore que par ouï-dire. Aussi, en raison de ses fonctions et par une décision de l'archiprêtre en personne, avait-il été élevé au rang de semi-inférieur.

Une foule bourdonnante se pressait sur les trottoirs étroits de l'avenue du Président Grentzen. La plupart avançaient en direction du temple, où la cérémonie attendue par tous n'allait pas tarder à débiter. Seuls allaient en sens inverse des groupes de miliflics vêtus de noir, dont les casques étincelants dépassaient les piétons d'une tête. C'est que les biotechniciens les avaient tous produits sur le même modèle, dans le secret des labomorphes.

Entre les deux trottoirs se déroulait le flot ininterrompu des véhicules de sol, dont les gaz d'échappement tournaient la tête, procurant à Trois Lunes ce délicieux vertige qu'elle avait peu à peu appris à apprécier comme une preuve supplémentaire de l'activité incessante de Käm. C'était le même vertige qui la prenait quand elle songeait à sa propre petitesse, à sa position de minuscule rouage, substituable à volonté, dans la grande machine de la cité toute entière, qui ne constituait à son tour qu'un rouage, mais combien essentiel, dans le dispositif d'une civilisation dont les limites, par-delà les étoiles, demeuraient inconnues.

Là-haut dans le ciel, filant entre les tours aux angles tranchants, se croisaient les colonnes désordonnées des transports aériens réservés aux classes dirigeantes, dont les ombres scintillantes se projetaient au sol.

À l'instar de Trois Lunes et de son père, les rares semi-inférieurs autorisés à se mêler à la masse des célébrants avaient pris soin de dissimuler leur apparence, afin de ne pas choquer leurs maîtres humains. Mais au milieu de cette cohue, comme une anomalie, un vieil ygwan en tenue traditionnelle avançait d'un pas hésitant, promenant autour de lui un regard circonspect.

De la main d'un de ses voisins, un papier froissé tomba sur le sol. Aussitôt, un groupe de miliflics s'avança vers l'ygwan, et l'un d'eux, désignant le papier du bout de son fusil d'assaut, lui demanda :

- C'est à vous, ça ?
- Excuse... Pas comprendre...
- Faut ramasser !

Deux autres miliflics entourèrent l'ygwan.

- Qu'est-ce qu'il attend ?
- Tu vois pas qu'il comprend pas ?

Les passants commencèrent à s'agiter.

- C'est dégoûtant !
- Sauvage !
- Terroriste !

Sous leurs casques, Trois lunes crut voir les miliflics sourire de contentement. Celui qui avait parlé en premier s'adressa de nouveau au vieil inférieur :

- Toi pas comprendre ? Peut-être toi faire exprès ? Toi y en a te payer ma tête, peut-être ?

Un de ses compagnons se tourna alors vers les passants :

- Circulez ! On s'en occupe ! Ne créez pas d'attroupements !

Tout en s'éloignant, Trois Lunes vit encore un des miliflics désigner à l'ygwan, de son index, le papier froissé, attendant qu'il réagisse. Mais le vieillard feignait toujours de ne pas comprendre, ou peut-être ne comprenait-il réellement pas. De ces êtres-là, on pouvait s'attendre à tout. Alors le miliflic lui assena, avec la crosse de son arme, un coup qui le projeta au sol.

- C'est une honte, commenta le père de Trois Lunes.

– C’est vrai, opina-t-elle. Comment a-t-il pu parvenir jusqu’ici ?
On ne devrait jamais les autoriser à quitter leurs réserves.

*

À l’approche du temple, les conversations s’espacèrent, puis s’interrompirent tout à fait. Enfin l’avenue du Président Grentzen déboucha sur la place du Nouvel Ordre, dont le temple occupait le centre. C’était un bâtiment circulaire, formé d’arêtes triangulaires convergeant toutes vers une cheminée tubulaire hérissée d’antennes dont la hauteur dépassait de moitié celle des tours environnantes, et dont les parois se perçaient de meurtrières menaçantes. L’entrée se faisait en rangs serrés et silencieux, sous le porche en plastibriques orné de guirlandes lumineuses multicolores.

La rosace qui couronnait ce porche dépeignait des scènes de la conquête telle qu’elle s’était déroulée dans les décennies précédentes. Chaque panneau s’éclairait successivement, de l’intérieur, révélant différents épisodes de cette conquête, qu’on appelait aussi pacification. Certaines de ces scènes étaient animées.

À la surface des colonnes intérieures du temple avaient été sculptés, par les plus grands artistes, des bas-reliefs représentant les hommes-dieux qui avaient conduit la pacification. Ces colonnes sculptées avaient été bâties symétriquement à celles qui, des différentes extrémités de la place, accueillait la foule toujours grossissante et de laquelle seuls s’élevaient l’écho d’un piétinement, de rares murmures et les ordres des milifics.

Trois Lunes et son père s’assirent à la rangée réservée aux semi-inférieurs. Un silence encore plus profond se fit. On attendit que les derniers arrivants prennent place, puis les portes se refermèrent et, dans un claquement de cymbales et la sonnerie de trompettes célestes, l’archiprêtre s’avança sur l’autel. Il avait fière allure, avec sa permanente aux reflets mauves et sa cape à rayures vertes et jaunes. Son front était ceint d’une couronne de pierreries clignotantes.

Il attendit que le technicien règle son micro, puis sa voix retentit sous la voûte immense.

- Frères et sœurs... Et vous aussi, mes frères demi-humains... Écoutez-moi tous, car ce sont les hommes-dieux qui parlent par ma voix !

Il laissa passer un moment avant de reprendre. Pendant qu'il parlait, des miliflics patrouillaient entre les travées.

- J'ai à vous faire part de grandes nouvelles. Grâce à vos prières et à l'action énergique de nos colons, la conquête avance à pas de géant.

Un murmure approbateur parcourut l'assistance.

- Chaque jour que les hommes-dieux font, de nouvelles cités sont édifiées, de nouvelles terres défrichées, et les tribus rebelles qui les occupaient reculent ou se soumettent. Je peux vous annoncer que les objectifs du dixième plan sont d'ores et déjà dépassés. Mais ça n'est pas fini. Nous pouvons... Et nous devons faire mieux !

Chacun acquiesça.

- Et maintenant, par le pouvoir du temps réel, nous allons entrer en communication avec les émissaires des hommes-dieux en terre sauvage. Je vous demande toute votre attention.

La foule s'exclama d'une seule voix :

- Loué soit le temps réel !

Une image s'inscrivit sur les moniteurs disposés à chaque colonne et le mur d'écrans qui se trouvait au fond de la nef, derrière l'autel. Un homme trapu se tenait, en uniforme d'ouvrier, sur un fond rocailleux et monotone. Il jeta un coup d'œil hors du champ de l'image :

- C'est... C'est à moi ?

On dut lui faire signe que la communication était établie, car il se tourna vers la caméra :

- Bonjour, mon père. Bonjour à tous. J'm'appelle Gutlich et j'suis contremaître au chantier des forges des Terres-Blanches, là-bas au nord. Et j'voulais vous dire qu'ici, tout va bien.

Alors j'remercie tous ceux qui ont pensé à nous dans leurs prières. Voilà.

Il débitait ses remerciements d'une voix sans timbre, comme s'il se fût agi d'un texte appris par cœur. Mais personne ne parut s'en émouvoir.

Un silence embarrassé succéda à son intervention. Gutlich fixait maintenant un regard interrogateur en direction de la caméra, tout en balançant lentement d'une jambe sur l'autre.

L'archiprêtre reprit l'initiative de la conversation :

- Avez-vous des raisons de vous plaindre, Gutlich ?
- Pas d'raison, mon père. Comme j'vous disais, tout va bien. Le travail avance, et c'est comme si on était à la maison.
- Je vous remercie, Gutlich. Y-a-t-il un autre appel ?

Ce qu'ayant dit, l'officiant se tourna de nouveau vers le technicien :

- Oui. Je vous le passe ?
- Allez-y.

À l'image des terres arides succéda celle d'une jungle tropicale, et au contremaître en uniforme orange, un soldat à la peau brune, vêtu de noir.

- Capitaine Amuninke au rapport.
- Vous nous appelez de Terre-Vierge, c'est bien cela, capitaine ?
- Affirmatif.
- Et comment ça se passe, chez vous ?
- Nous avons renforcé nos positions sur la côte, mon père, et nous nous apprêtons maintenant à pénétrer dans la jungle. Nos pertes...
- Vos pertes sont importantes ?

Comme l'avait fait le contremaître, le capitaine jeta un coup d'œil hors-champ.

- Minimales, mon père, minimales. Pratiquement nulles, je dirais.
- Et le moral est bon ?
- Affirmatif.

Il toussa :

- Tant que j'y suis, je voudrais vous présenter un ami.

À nouveau, il se tourna hors-champ :

- Viens donc. Ne fais pas ton timide. Elle ne va pas te manger, la caméra.

Un de ces petits êtres qui se donnaient entre eux le nom de kelwins surgit soudain dans le champ de l'objectif, comme si on l'y avait poussé. Le capitaine lui passa affectueusement un bras autour des épaules :

- C'est... Comment t'appelles-tu, déjà ?
- Wados. C'est mon nom.
- Wados est mon ami. N'est-ce pas, Wados ?

Le kelwin ne répondit pas. Les mâchoires du capitaine se contractèrent :

- N'est-ce pas ?
- Wados est l'ami du capitaine. Le capitaine est son ami.
- Et c'est tant mieux pour toi, hein, Wados ? Tu sais quel sort nous réservons à nos ennemis ?
- Wados a vu. Wados sait.

Le capitaine brandit, en direction de la caméra, un tube métallique de la longueur d'un bras :

- Regardez ça, mon père. Les nouveaux brûleurs. On les a reçu ce matin-même.

Il tourna l'arme vers la végétation alentour. Un déclic se fit entendre, et aussitôt une flamme grondante, presque blanche, courut de branche en branche. L'instant d'après, il ne subsistait plus de la partie de la forêt visible à l'écran qu'un amas de cendres noires sur lesquelles dansaient, ça et là, quelques flammèches tremblantes.

- Voilà. Avec ça et le reste, nous ne craignons rien ni personne. Et on se fait plein d'amis. Pas vrai, Wados ?

L'archiprêtre coupa court.

- Je vous remercie, capitaine.

Tous les écrans du temple s'éteignirent simultanément.

*

Trois Lunes fit un signe à son père.

– Tu as vu ? Il y en a un qui me regarde.

Elle lui désigna un élève officier, reconnaissable à ses épaulettes étincelantes, et qui se tenait à quelques rangées de là. Celui-ci s'adressa à son tour à son voisin :

– Tu as vu ? Il y en a une qui me regarde.

L'autre chercha dans la direction qu'il lui indiquait :

– Où ça ?

– La petite, là. Elle n'est pas mal, hein ?

– Tu n'as pas vu son bonnet ?

– Et alors, son bonnet ?

– Elle le porte pour cacher ses oreilles. Et puis regarde à quelle rangée elle est assise. C'est une semi-inférieure !

– Ah, c'est pour ça. Je me demandais, aussi, ce qu'elle faisait avec les autres. Dommage. J'aurais bien fait sa connaissance.

Un miliflic passa à côté d'eux, et ils se turent, puis reprirent leur conversation lorsqu'il se fut éloigné :

– Si ça te dit, des filles comme ça, je peux t'en trouver autant que tu veux... à la cité des plaisirs.

– C'est gentil à toi. Ce serait tellement... exotique.

Le père de Trois Lunes jeta un coup d'œil inquiet aux miliflics qui patrouillaient dans les allées.

– Ne leur rends pas leurs regards. Tu n'en as pas le droit.

Puis il lâcha, sur le ton d'un augure :

– Tu finiras par nous attirer des ennuis.

*

L'archiprêtre se tourna de nouveau vers la foule :

– Et maintenant, frères et sœurs, nous allons appeler les hommes-dieux. Qu'ils descendent jusqu'à nous et nous éclairent, nous et ce monde de ténèbres, de la lumière de leurs purs esprits ! Joignons nos prières, mes frères ! Loués soient les hommes-dieux !

Quand il eut parlé, une triple rangée de projecteurs s'alluma et commença à tourner autour du mur d'images, au fond de la nef, et l'assistance reprit en chœur :

- Loués soient les hommes-dieux !
- Gloire à nos créateurs !
- Gloire à nos créateurs !
- À eux la puissance et l'éternité !
- À eux la puissance et l'éternité !

*

Une image se forma à l'écran. C'était le visage d'un homme-dieu, que recouvrait un casque aux dessins bleus et mauves, orné sur ses côtés de cornes plates, dressées vers le haut. Une autre paire de cornes, tombantes celles-là, encadrait symétriquement sa mâchoire étroite, barrée de lèvres fines. Au milieu de son front était fiché un œil postiche qui paraissait palpiter d'une énergie mystérieuse. Il ôta son casque, découvrant le visage d'un éphèbe aux cheveux blonds et bouclés.

- Miracle !
- Sirius !
- C'est Sirius !
- Qu'il est beau !

Le dénommé Sirius prit la parole, d'une voix flûtée et nasillarde :
- Vous m'avez appelé ? Que désirez-vous, cette fois ?

L'archiprêtre joua, aussi consciencieusement que d'habitude, son rôle d'intercesseur :

- Jette seulement un regard sur moi, et je serai guéri.
- C'est bon.
- Pardonne-nous nos offenses comme nous pardonnons aussi...
- Arrête tes salades, je te dis. On est entre nous. Va au fait.

Les augustes sourcils de l'homme-dieu s'étaient imperceptiblement froncés.

- Nous t'avons appelé, mon dieu, pour que tu nous donnes ta bénédiction.
- Alors je vous bénis. C'est tout ?

- Euh... Il y a autre chose. Si je peux me permettre... Tu lis dans nos cœurs et nos pensées comme dans un livre ouvert, n'est-ce pas ?
- Qu'est-ce que c'est, un livre ?
- Comme un microfilm qu'on ne peut pas modifier.
- Pas modifier ! Alors à quoi ça sert ?
- Façon de parler. Ce que je voulais dire, c'est que tu pénètres dans nos âmes comme par une porte béante.
- Une porte. Oui. Bien sûr. Et alors ?
- Alors daigneras-tu éclairer nos consciences ? Voudras-tu bien nous dire s'il se trouve dissimulées, parmi l'assemblée de tes fidèles, de ces personnes qui nourrissent des préventions à l'encontre de notre glorieuse civilisation ? De celles dans les esprits desquelles ont poussé les germes de la discorde et de la destruction ? Bref, le mot me donne la nausée, des... hérétiques ?
- Attends que je vérifie ça...

Il chercha à ses côtés.

- Voyons, où l'ai-je mis ? Ah, le voilà.

Il s'empara d'un instrument rectangulaire, formé d'un cadre creux et plat, que traversaient des tubulures en dents de scie se rejoignant autour d'un viseur qu'il appliqua à son œil. Du viseur, ou était-ce de son œil, jaillit un mince faisceau rouge qu'il promena sur la foule. Le point qui terminait ce faisceau resta posé, successivement, sur le front de chacune des personnes présentes.

Puis Sirius reposa l'instrument et désigna un petit homme chétif, en uniforme d'employé de l'administration, dont les yeux s'écarquillèrent aussitôt d'effroi :

- Lui, là.

L'accusé protesta :

- Ça n'est pas vrai !

L'archiprêtre s'interposa :

- Mettrais-tu en doute la parole de ton dieu ?
- Ça n'est pas ce que je voulais dire... Laissez-moi au moins vous expliquer...

Il tremblait de tous ses membres. L'officiant ne lui laissa pas le temps de poursuivre :

– Nous verrons ça plus tard. Gardes ! Emmenez-le !

À cet ordre, deux miliflics encadrèrent le petit homme et le conduisirent à l'écart, sans que l'accusé, ni personne dans la foule, ne prononçât un mot. Quand ils eurent disparu à la vue de tous, l'archiprêtre reprit la parole. Un sourire féroce découpait son visage :

– Que cela vous fasse tous réfléchir ! Nul ne saurait échapper aux yeux innombrables du Nouvel Ordre ! N'est-ce pas, ô Sirius ?

– Tu l'as dit, mon joli.

Il s'adressa alors à la foule :

– Pigé ? S'il y en a d'autres qui ont quelque chose sur la conscience, qu'ils le disent maintenant. On gagnera du temps... Et à l'heure du jugement, leur bonne volonté pèsera dans la balance. Alors ?

L'assistance continua d'observer un silence pesant.

– J'attends...

*

Soudain, l'écran se brouilla. Lorsque l'image se rétablit, la figure d'un ygwán avait remplacé celle de l'homme-dieu. Il tourna la tête de côté :

– C'est bon ?

Une voix lui répondit :

– Je pense.

L'ygwan se tourna vers la foule. Sa crête violette se teinta de rouge, ses yeux minuscules s'écarquillèrent, son museau écaillé se fronça. Il paraissait sous l'emprise d'une intense concentration.

La foule commençait à s'agiter. Des éclats de voix, des bribes de phrases parvinrent aux oreilles effilées de Trois Lunes, malgré le bandeau qui les recouvrait :

– Qu'est-ce que c'est ?...

– Qu'est-ce qui se passe ?...

– ... Attentat !...

– ... Terroristes !...

L'archiprêtre aboya :

– Gardes ! Interrompez cette émission !

Le technicien haussa les épaules :

– Je ne comprends pas... J'ai déjà tout débranché, pourtant...

Cependant, l'ygwan entama sa harangue :

– HéoSsiens... Frères humains... Je vous Sssalue. Ce que je voulais vous dire... Et pardonnez-moi Sssi je m'exprime mal... Je ne maîtrise pas auSssi bien votre langue qu'il le faudrait...

Les yeux de l'archiprêtre s'étaient injectés de sang, et de fines veinules palpitaient sur ses tempes.

– Faites évacuer cette salle !

Docilement, les miliflics entreprirent d'exécuter ce commandement, tandis que l'ygwan poursuivait :

– Je viens en paix, et ce que j'ai à vous dire Sss'adreSsse à touSss... Cette guerre que vous nous livrez ne vous mènera nulle part. Vous vous conSssumerez avant d'en atteindre le terme.

Les deSsstructions que vous nous infligez, c'est auSssi à vous-mêmes que vous vous les faites Sssubir. Vous n'avez pas d'autres ennemis que vous-mêmes.

Ce monde est aSssez grand pour que nous y vivions touSss en paix. Mais qu'en reSstera-t-il, quand votre conquête Sss'achèvera ? Ssongez-y.

Ce que je vous propose...

À cette instant, l'émission s'interrompit. Le temple était vide.

2 – LE TEMPS VIENDRA

*Depuis tant, tant d'hexons nous ployons sous leur faix,
N'est-il donc enfin temps que bientôt l'on se bouge ?
Je ne puis supporter de rester dans ce bouge
Sans réagir, quand tant sont morts de leurs forfaits !*

*Patience, ami cher, ne vois-tu que s'approche
Le temps de Ling la bleue ? Et grâce à ses bienfaits,
Déclinera la rouge Aken en ta caboche !*

*Car le Shaan est en tout et, comme par hasard,
Tout advient en son temps, ni plus tôt, ni plus tard...*

L'homme-dieu ne tiendra, quoique fort il s'accroche !

*

- J'ai perdu le contact !...
- Moi auSssi !
- La chaîne est rompue...

Il y avait là deux ygwans, créatures reptiliennes au cuir épais, et un féling, humanoïde aux allures de chat. Celui des ygwans qui venait de s'adresser à la foule des célébrants paraissait plus jeune que ses compagnons. Son visage revêtait une forme triangulaire, et la couleur des marais où il avait dû naître. Son congénère, plus âgé mais aussi plus corpulent, était de teinte claire, d'un jaune de sable, et arborait une figure carrée. Le féling avait une tête ronde et paraissait le plus âgé des trois. Mais, vu la longévité exceptionnelle des ygwans les apparences, dans un pareil cas, pouvaient s'avérer trompeuses.

Tous trois avaient les traits marqués par l'effort.

Ils se tenaient assis en cercle à même le sol, dans une pièce aux murs gris, basse de plafond, à l'un des murs de laquelle pendait une tenture rouge.

*

Celui qui s'était adressé au public de la cérémonie avait nom S'snek. Il prit le premier la parole.

– Alors, vous m'avez trouvé comment ?

Le féling s'appelait Murmure du Vent dans les Arbres, ce qui, dans le dialecte de sa région d'origine, se disait Oshiash. Il fut le plus prompt à répondre :

– Tu étais très bien.

Un ronronnement apaisant accompagnait ses paroles.

S'snek déglutit :

– Non. Ça n'allait pas. Tous ces efforts m'ont épuisé. Pourquoi ne pas nous Ssservir plutôt de machines ?

Murmure du Vent dans les Arbres esquissa un sourire :

– Alors, ils nous retrouveraient sans difficulté. Pour ça aussi, ils ont des machines. Et puis regarde-les... Ils disent que les machines leur obéissent, mais il m'arrive de croire que ce sont plutôt eux qui les servent.

L'ygwan s'emporta :

– Là n'est pas la question ! Machine ou pas, la vérité est que je n'ai pas Sssu me montrer convaincant ! D'ailleurs... Sss... je n'y croyais pas moi-même. Pourquoi continuer... Sss... de leur tendre la main ? PuiSssqu'ils veulent la guerre, qu'ils l'aient !

– Mais si tu te bats comme eux, tu deviendras comme eux.

Le vieil ygwan à la peau couleur de sable rompit le silence qu'il avait conservé jusque là. Hissjilh était son nom :

– Oshiash a raison. Il faut... Gll-gll... continuer. Nous Sssommes Sssur la bonne voie.

Tout en devisant, ils se dirigèrent vers le fond de la pièce et, poussant la tenture rouge qui s'y trouvait, pénétrèrent dans une pièce plus vaste où attendaient des représentants de la plupart des espèces pensantes peuplant Héos. Des kelwins s'y pressaient en grand nombre, si affairés qu'on n'aurait pu dire combien ils étaient. Ils couraient en tous sens et comme à leur habitude, la plupart avaient les mains occupés par des outils, des maquettes, les éléments ou

les plans d'une de leurs inventions. Leur stature réduite contrastait d'autant plus avec celle, considérable, des rares darkens présents dans cette assemblée. Ces géants à la peau rouge, de tempérament souvent belliqueux, paraissaient eux-mêmes de petite taille comparés aux deux ou trois woons, colosses à la peau recouverte d'une épaisse fourrure brune, qui devisaient à l'écart, dans leur étrange idiome fait pour moitié de grognements et pour moitié d'émissions odorantes.

Enfin se trouvaient là un certain nombre de félings et d'ygwans et, par extraordinaire, un Delhion énigmatique et silencieux, dont la peau aux dessins changeants traduisait les pensées et sentiments. Debout, ses ailes repliées dans son dos, il semblait plongé dans d'intenses réflexions. Quels motifs avaient pu le décider à descendre des hautes montagnes où ses semblables avaient trouvé refuge, lors de leur arrivée sur leur planète d'adoption ? Quels songes caressait-il, muré dans son éternel silence ? Ces questions resteraient pour l'instant sans réponse.

*

À l'arrivée de Murmure du Vent dans les Arbres, un woon lui demanda :

– Alors, Oshiash, qu'est-ce qu'on fait ?

En même temps qu'il posait cette question, une forte odeur musquée se répandit autour de lui. C'était la façon qu'avaient les siens de ponctuer leurs phrases.

Le féling ne se départit pas de son calme :

– On attend, Goumsha, on attend.

Un autre féling, apparemment beaucoup plus jeune qu'Oshiash, prit alors la parole :

– Attendre... Attendre... Toujours attendre ! C'est tout ce que nous savons faire. Vous n'avez rien d'autre à proposer ?

D'autres voix se joignirent aussitôt à sa protestation :

– Il a raison !

– Jusqu'à quand attendrons-nous ?

– Le temps presse...

– Je suis d'accord ! Il faut agir.

Murmure du Vent dans les Arbres fit front avec sérénité :

– Agir ? Mais n'est-ce pas justement ce que nous venons de faire ?

Le jeune féling, dont le pelage aux reflets verts attestait qu'il provenait d'une autre région que son aîné, renchérit :

– Attendre... Et parler. C'est tout ce que tu sais faire. À quoi bon ? Ils restent sourds à nos appels.

Hissjilh, le vieil Ygwan à la peau jaune, voulut calmer les esprits :

– Tu n'es pas aSsez patient, Yenyeth. LaiSsse donc... Sss... le temps faire Ssson œuvre.

Son interlocuteur n'en démordit pas :

– Mais le temps passe, et rien ne change. Je dis : Il faut agir. Vite.

S'snek, ayant récupéré de ses efforts de communication avec le temple des humains, choisit cet instant pour intervenir :

– Il a raison. D'ailleurs, j'ai une idée. Voilà ce que nous allons faire...

*

Don Insemino Mac Cormack, gouverneur de Käm, s'occupait à faire les cent pas dans son office, quand l'huissier lui annonça :

– Monseigneur Rubiglio est arrivé, votre honneur.

Don Insemino interrompit sa promenade et, de dos, rétorqua à l'huissier :

– Faites-le entrer.

C'était l'archiprêtre qui avait présidé à la cérémonie de communion avec les hommes-dieux. Il rejoignit le gouverneur sur le boudoir où celui-ci avait pris place. Assis côte-à-côte, ils n'échangèrent pas un mot. Don Insemino fit craquer ses bottines vernies en similibuir noir, puis toussa.

Après ce long intervalle de silence tendu, un technicien se présenta à eux. Le gouverneur, oubliant la dignité attachée à sa fonction, bondit à sa rencontre :

– Vous avez repéré le signal ?

Le technicien écarta les mains en signe d'impuissance :

– Il n'y avait pas de signal.

L'archiprêtre s'approcha :

- Comment ça, pas de signal ? Mais alors, d'où provenait l'émission ?
- Désolé, très saint père. Nous l'ignorons.

Monseigneur Rubiglio se tourna vers le gouverneur :

- Vous y comprenez quelque chose, vous ?
- On prétend que certaines de ces créatures disposent de pouvoirs spéciaux.
- Mensonges ! Si ces pouvoirs existaient, nous le saurions.

Ils échangèrent un regard chargé de sous-entendus.

*

Le marché des inférieurs dressait ses tentes à la périphérie de Käm, dans un de ces quartiers insalubres dont les autorités projetaient périodiquement d'expulser les habitants pour les raser. On y rencontrait la lie de la société : faussaires, trafiquants en tous genres, assassins, ainsi que quelques artistes en mal de sensations. Mais le marché était aussi réputé pour la qualité de ses produits, à condition de savoir marchander et d'examiner de près ce que le vendeur vous proposait.

Les dirigeants humains, répugnant à s'y rendre, envoyaient à leur place leurs serviteurs semi-inférieurs.

Trois Lunes, grognant et grommelant, longeait les éventaires. Le sous-directeur du bureau des certificats d'humanité ayant demandé à son père d'agrémenter sa table pour un dîner qu'il projetait ce soir-là, celui-ci lui avait à son tour délégué la recherche d'ingrédients. Elle s'efforçait d'imiter, dans sa démarche, le port guindé des belles dames des étoiles qu'elle avait pu croiser lors de cérémonies officielles.

Comme elle se penchait, sous l'œil goguenard du marchand, pour tâter des grappes de shugulds qui lui semblaient mûres à point, une ombre la bouscula. C'était celle, encapuchonnée de brun, d'un ygwan dont seule la queue dépassait, à l'arrière de son manteau.

Dans la bousculade, la capuche de l'ygwan tomba, révélant son visage qui était jusque là demeuré dans l'ombre.

Ce visage disait quelque chose à Trois Lunes. Elle chercha où elle avait pu le rencontrer auparavant, puis un éclair de compréhension traversa son esprit. Elle qui, à l'instar de ses maîtres, prétendait ne pas pouvoir distinguer un ygwan d'un autre, reconnut celui qui lui faisait face, détournant la tête tout en s'escrimant fébrilement à remettre sa capuche en place.

Elle poussa un cri perçant, qui tenait du feulement d'un fauve en colère.

*

Les miliflics qui gardaient l'entrée du marché tournèrent leurs têtes dans sa direction.

Un frémissement passa sur la foule des inférieurs et semi-inférieurs qui se trouvaient là, les conversations s'interrompirent puis, dans une cavalcade effrénée, tous filèrent se mettre à l'abri. Il ne resta plus, au milieu du marché déserté et des étalages renversés, que Trois Lunes et l'ygwan, comme figés sur place :

– C'est lui, je l'ai reconnu !... À la cérémonie !...

Un miliflic s'approcha, son arme pointée vers l'avant :

– Hé quoi, à la cérémonie ?

Un de ses compagnons lui emboîta le pas :

– Tu ne sais pas ? Ils ont piraté la communication de Sirius !

– Qui ça ?

– Cette question ! Les terroristes, bien sûr.

– Mais qui sont-ils, ces terroristes ?

Leur capitaine les rejoignit :

– Qui peut le dire ? Nous tirerons tout ça au clair au miliposte.

*

Les gardiens de l'ordre, au nombre de cinq, entouraient Trois Lunes et S'snek, car il s'agissait bien de lui. La jeune fille protesta :

– Hé ! Je n'ai rien fait, moi ! Laissez-moi vous expliquer...

Le capitaine balaya son objection d'un hochement de menton :

– Nous verrons ça.

Il se tourna vers ses hommes :

- Emmenez-les !

Tandis que S'snek se laissait saisir sans résister, la féling commença à se débattre :

- C'est une erreur ! Lâchez-moi !...

Un des miliflics lui planta une aiguille dans le bras. Sa tête se mit à bourdonner :

- Qu'est-ce que j'ai ?... Ça tourne... Oh...

Elle s'écroula. Plus aucun de ses muscles ne bougeaient, mais elle n'avait pas perdu connaissance. Une pensée fugace traversa son esprit. Etait-ce cela, la mort ? Alors les dieux humains d'après le fleuve de la vie allaient bientôt lui remettre une âme. Comme dans un rêve, elle vit les miliflics, penchés au-dessus d'elle, échanger des propos qui paraissaient lui parvenir d'une distance éloignée :

- Elle est calmée ?

- C'est bon.

- Et l'autre ?

- Pas de problème. On l'a collé dans le milibus.

- Il se tient tranquille, lui.

- C'est lequel qui a interrompu la cérémonie ?

- C'est elle.

Elle voulut protester, mais seule une plainte presque inaudible sortit de sa bouche. Heureusement, un autre miliflic rectifia l'erreur de son comparse :

- Mais non, c'est l'autre.

Elle se demanda si elle retrouverait jamais l'usage de la parole ou celui de ses membres. Et pourrait-elle lever, alors, les soupçons pesant sur sa personne ?... Puis elle ferma les yeux et sentit vaguement qu'on la transportait. Le lien qui unissait son corps à son esprit se relâcha, et elle ne se préoccupa plus de rien.

3 – JE N'AI RIEN FAIT DE MAL

*Je n'ai rien fait de mal devant les hommes-dieux
Pour me trouver emprisonnée en cette geôle !
De m'évader ainsi, je serais pis que folle,
Je signerais ma mort par cet acte odieux !*

*Tu ne comprends donc rien, tu veux signer ta perte ?
Ne sommes nous, pour eux, du bétail ennuyeux,
En prison, donc fautifs ? Ta raison te déserte !*

*Retrouve ton bon sens et fuis donc avec moi,
Il n'ont prévu pour nous ni justice ni droit !*

Profite de l'instant où la porte est ouverte !

*

La cellule était plongée dans l'obscurité. Elle se situait dans la section du quartier pénitentiaire réservée aux inférieurs et semi-inférieurs.

Les détenus qui y croupissaient savaient s'être embarqués pour un voyage sans retour. Certains, parmi les plus anciens, avaient perdu l'usage de la vue à force de demeurer confinés dans les ténèbres. D'autres encore, ayant malgré tout survécu à la dureté des conditions d'emprisonnement, souffraient d'infirmités diverses ou finissaient par basculer dans la folie. Mais ce que tous redoutaient, c'était d'être un jour emmenés pour servir de cobayes dans les laboratoires de biotechnologie. Ceux qui se voyaient ainsi désignés préféraient essayer de se donner la mort, sans garantie de réussite, car les gardiens avaient reçu l'ordre de les en empêcher. Et il se murmurait même que pour les biotechniciens, un trépas récent n'était jamais définitif.

La porte de la cellule s'ouvrit dans un souffle, laissant le passage à un flot de lumière dont les prisonniers se détournèrent instinctivement, puis à la silhouette d'un ygwan jeté sans ménagement. Aussi soudainement, elle se referma.

Après un court laps d'adaptation à la pénombre environnante, S'snek commença à distinguer les formes sombres de ses codétenus.

Tous les peuples d'Héos étaient représentés, à l'exception des humains, emprisonnés à part. À ses conduits auditifs parvinrent des bribes de phrases :

- Encore un nouveau !
- Qu'est-ce qu'il a fait ?
- Y a qu'à lui demander !

Soudain résonna une voix tonitruante. Elle appartenait à un woon à la stature impressionnante, même en regard de celle qu'atteignaient habituellement ses congénères :

- Laissez-le ! Vous ne voyez pas qu'il a besoin de reprendre ses esprits ?

Il s'approcha de S'snek, puis s'accroupit à ses côtés :

- Ça va, tu es entier ?

L'ygwan s'accorda un moment de réflexion :

- Ça va... Sss... Je crois.

Il se releva, et le woon accompagna son mouvement :

- Quel est ton nom, étranger ?

Une fois de plus, S'snek conserva un instant de silence, puis lança :

- À quoi as-tu vu que j'étais un étranger ?
- Tu ne sens pas comme les ygwans d'ici... Et je m'y connais en odeurs. Tu n'as pas envie de me donner ton nom ? Groumf ! C'est ton droit. Mais ça ne m'empêchera pas de te dire le mien. Je m'appelle Gath. Tu n'as jamais entendu ce nom ?

Comme S'snek restait sans réaction, la truffe du géant velu frémit, puis il reprit :

- Alors c'est que tu ne dois pas t'intéresser au théâtre. J'ai... Groumf... une petite réputation dans ce milieu-là.

Une voix fusa depuis le fond de la cellule :

- Mais du théâtre, tu n'en feras plus jamais, vieux bandit !

Gath se retourna d'un bond :

- J'ai reconnu ta voix, Harmdar. Nous réglerons nos comptes plus tard. Pour l'instant, je te prie de nous laisser lier connaissance en paix, mon nouvel ami et moi.

Une lueur d'amusement brilla au fond de ses prunelles :

- C'est mon chef-éclairagiste. Je maintiens que c'est par sa faute que nous nous sommes retrouvés dans ce lieu de perdition, mais lui prétend le contraire. Groumf ! Comme tu vois, nous avons su resté d'humeur badine... Jusqu'à présent.

La même voix compléta :

- Mais au fond de toi tu trembles de peur ! Pas vrai, Gath ?

La lueur, dans les yeux du woon, s'effaça :

- Il plaisante, bien sûr. Reprenons. Où en étais-je, déjà ?... Ah oui. Tu sais où nous sommes, au moins ?... Oui, je suppose que tu le sais. Mais il y a savoir et savoir. Quand tu auras passé ici quelques hexons...
- Je ne m'inquiète pas. Je dois... Sss... Sssortir d'ici.

Gath resta bouche bée :

- S'évader ? D'autres ont essayé avant toi...

S'snek, impavide, promena son regard de saurien sur les mutilations de ses compagnons de cellule. Puis il s'approcha de la porte et y plaqua son conduit auditif.

- Une Ssserrure électronique... Bien.

Il se tourna vers Gath.

- Combien y a-t-il de gardes ?
- Toujours un, au moins. Et parfois d'autres, venus s'assurer que tout se passe bien... de leur point de vue à eux.
- Il faudrait... Sss... les attirer dans les parages.
- Si ce n'est que ça !

Il se plaça face à la porte, prit son élan et commença à tambouriner furieusement contre la paroi en plastimétal.

- Gardes ! Gardes !

Puis il se tourna vers les autres prisonniers :

- Qu'est-ce que vous attendez, vous autres ?

Un kelwin haussa les épaules :

- Tu as pensé aux représailles, si nous échouons ?

Un autre remarqua :

– Et si c'était un de leurs agents ?

Gath balaya leurs objections d'une catégorique émission odorante :

– Et moi, je vous dis que nous pouvons lui faire confiance. Groumf ! Je m'y connais ou non ? Après tout, dans mon métier, j'ai appris à juger les individus... D'ailleurs, qu'est-ce que vous risquez ? Au point où nous en sommes...

Soudain, il s'interrompit :

– Taisez-vous ! J'entends des pas !

Un silence tendu s'abattit sur les détenus. Puis une voix électriquement filtrée se fit entendre, provenant de l'autre côté de la porte :

– Qu'est-ce qu'il y a ? C'est le nouveau qui vous fait des ennuis ?

S'snek, tête baissée, semblait sous l'emprise d'une intense concentration.

– Il est... Gll... juSsste en face de la porte. Ssseul.

Il jeta un coup d'œil à Gath :

– Continue... Sss... Et écoute bien...

*

Les tambourinements avaient repris de plus belle. Le gardien se demanda s'il devait intervenir ou laisser les détenus se débrouiller entre eux. Après avoir pesé le pour et le contre, il se résolut à agir :

– Hé, arrêtez, ou j'appelle les...

Mais il ne put finir sa phrase. La porte de la cellule s'ouvrit en une fraction de seconde et aussitôt, un poing velu et massif en jaillit à la vitesse de l'éclair pour venir, au terme de sa trajectoire, percuter la mâchoire du gardien. Il s'écroula.

Les captifs se ruèrent dans le couloir. Gath voulut les retenir :

– Attendez ! Ne vous précipitez pas ! C'est le meilleur moyen de se faire reprendre !

S'snek lui prit le bras :

- Au contraire... Sss... laiSsse-les. Ils couvriront notre fuite en attirant les pourSssuites. Mais auparavant... Gll-gll... Nous avons à faire. Sssais-tu où se trouve le quartier des femmes ?
- Juste au-dessus, je crois. Mais si je peux te demander... Comment tu as fait, pour la serrure ?

Les yeux de l'ygwan se perdirent dans le vague :

- Je me Sssuis mis... Gll... en phase avec Ssses circuits.

Il lui désigna le plafond :

- Tu vois les caméras, là-haut ? Sur leurs écrans de contrôle, le couloir est vide. Ils ne nous voient pas. Je fais en Sssorte qu'il en Sssoit ainsi.

Il s'accroupit auprès du garde, puis ôta de son fourreau le couteau pendu à la ceinture de ce dernier. Avec celui-ci, il découpa, dans l'avant-bras de l'humain inanimé, une bande de peau sous laquelle se cachait la plaque d'identification A.D.N. Requise par le plan qu'il venait d'ourdir à l'instant.

*

La sonnerie d'alerte tira le capitaine Wendel du programme de psychogreffe sur lequel elle s'était branchée. Au même instant, les pensées encore perdues dans l'aventure par procuration qu'elle venait de vivre, la surveillante-chef du quartier des femmes vit arriver deux semi-inférieurs en tenues d'employés de service. L'un était un de ces maudits lézards, l'autre un de ces gros singes stupides. Durant un bref laps de temps, elle hésita entre le signal qui continuait de retentir à ses oreilles et l'accueil des deux arrivants. Mais déjà ces derniers se présentaient à son guichet, et elle jugea plus utile, dans l'immédiat, de s'enquérir de leur identité :

- Vous êtes nouveaux ? Je ne vous ai jamais vus.

Sans répondre, S'snek tendit son poignet où se trouvait dissimulée, sous un bracelet, la plaque d'identification prise au garde. Tout en passant l'avant-bras de l'ygwan au détecteur, la surveillante se décida enfin à consulter son télémorphé :

- Capitaine Wendel ?

La voix, à l'autre bout des circuits électroniques, se teintait d'anxiété. La surveillante-chef fronça les sourcils :

- C'est moi. Il y a un problème ?
- Des détenus se sont échappés de la section des inférieurs. Nous devrions reprendre sous peu le contrôle de la situation, mais... On ne sait jamais.

Le capitaine raccrocha, puis jeta un coup d'œil soupçonneux à Gath et S'snek :

- Pourquoi vous m'aviez dit qu'vous veniez, déjà ?

Gath saisit cette occasion de détourner de S'snek, qui entamait sa concentration, l'attention de la gardienne :

- L'pauv' vieux parle pas vot' langue, madame. Mais moi, si vous voulez, je peux vous l'dire. C'est pour... Groumf...

Hésitant, il jeta un coup d'œil à S'snek :

- ... Pour la révision du système de surveillance.
- Le système de surveillance ? Mais il marche très bien.
- Oui... Groumf... C'est pour une révision de routine.

Elle ne paraissait pas convaincue :

- De routine ? Attendez, je vérifie.

Elle brancha de nouveau le télémorphé. Deux autres surveillantes, qui stationnaient dans le couloir, et une troisième qui montait la garde aux portes des cellules, s'approchèrent en posant leurs mains sur les crosses de leurs armes.

Au même moment, les portes des cellules, laissées sans surveillance, coulissèrent silencieusement. Le visage de S'snek avait pris une teinte jaunâtre, et sa respiration s'accéléra. Sa crête s'était assombrie, et ses lèvres remuaient sans qu'aucun son n'en jaillisse.

*

Sans un bruit, les prisonnières s'extrayèrent de leurs geôles et, avant que les gardiennes ne réagissent, bondirent sur elles et les étranglèrent. Quand elles eurent fini, une darken demanda à Gath et S'snek :

- Comment vous avez fait, pour les serrures ?

Gath désigna S'snek :

- C'est lui. Mais ne me demande pas comment il s'y prend. Il a essayé de m'expliquer, et... Groumf... Je n'ai rien compris.

Une lueur de respect s'alluma dans le regard de la darken quand elle s'adressa à l'ygwan :

- J'ai déjà entendu parler de ça. Tu appartiens au culte de l'objet, c'est bien cela ?

Avant que S'snek puisse répondre, le télémorphé sonna de nouveau. La darken interrogea du regard les deux évadés. S'snek lui fit signe de prendre la communication :

- Capitaine Wendel ?
- C'est moi. Du nouveau ?
- Les évadés ont réintégré leurs cellules. Mais il en manque deux. Un woon et un ygwan. Vous n'avez rien remarqué de suspect ?
- Rien à signaler.
- Bon. Si vous avez quoi que ce soit de nouveau, contactez-nous. De notre côté, nous continuons les recherches.
- Entendu.

Quand son correspondant raccrocha, la darken s'adossa au mur du poste de surveillance et poussa un profond soupir :

- Qu'est-ce qui s'est passé ? Il ne m'a pas reconnue.

S'snek produisit ce bruit de gorge équivalant, chez les ygwans, à un sourire :

- Il a vu... Gll-gll... ce que je voulais qu'il voie. Le pouvoir que j'ai reçu Sss'exerce non Sssur les machines, mais... Sss... Sssur les électrons qui circulent dans leurs entrailles. Sssur Ssson écran de contrôle, j'ai formé l'image du capitaine Wendel.

La plupart des éléments de cette explication avaient échappé à la Darken, mais elle était trop fière pour le laisser paraître :

- Et maintenant ?

Gath profita du moment de silence qui suivit pour se rappeler à la mémoire de son nouvel ami :

- Oui... Groumf... J'allais le demander. Et maintenant ?

L'attention du woon, comme celle de toutes les détenues rassemblées autour de la cellule de surveillance, était suspendue aux paroles de cet ygwane aux étranges pouvoirs :

– Maintenant... Sss... nous Sssortons. Je me charge... Sss... de neutraliser les caméras et les Ssserrures que nous rencontrerons Sssur notre chemin. Encore un renSsseignement.

Il promena son regard sur l'assistance :

– Je cherche... Sss... une féling. Elle est jeune et... Sss... ne Sssait pas tenir Sssa langue.

Une voix chargée d'animosité s'éleva de derrière le cercle des prisonnières tout juste libérées :

– Je suis là, maudit lézard. Tu ne me laisseras donc jamais en paix ?

Aussi soudainement qu'elle avait répondu à sa question, Trois Lunes se présenta devant S'snek, le foudroyant du regard. L'ygwan ne se départit pas pour autant du flegme qui caractérisait la plupart de ses congénères :

– Je Sssuis venu te délivrer.

– Me délivrer ? Ça alors ! Tu ne manques pas de toupet ! Aurais-tu déjà oublié que si je me retrouve là, c'est par ta seule et unique faute ?

La crête de l'ygwan vira au violet, signe d'une émotion rentrée – peut-être de la colère – dont il ne laissa rien paraître par ailleurs :

– Nous examinerons cette queSsstion... Sss... plus tard, quand nous Ssserons tirés d'affaire. Maintenant, allons.

Trois Lunes croisa les bras pour marquer son refus :

– Nous n'irons nulle part. Pas moi, en tous cas. Je ne serai pas la complice d'un terroriste.

Gath voulut la raisonner :

– Tu crois qu'ils feront le détail, si jamais ils nous rattrapent ?

Elle ne voulut pas en démordre :

– C'est un malentendu. Je suis sûre que les choses finiront par s'arranger.

La darken intervint :

– N'en sois pas si sûre. Ici, les choses ne s'arrangent jamais.

- Mais mon cas est différent...
- Ici, il n'y a pas de cas, pas de différence. C'est ta parole contre la leur. Et que crois-tu que vaille la tienne ? Pour eux, tu es un animal.

Trois Lunes sentit que ses certitudes commençaient à fléchir :

- Si tu dis vrai, je devrais peut-être...

S'snek ne la laissa pas terminer sa phrase :

- Il Sssuffit ! Je ne pourrais plus longtemps maintenir la concentration requise par... Sss... le contrôle du Sssysteme de Sssurveillance.

Gath planta son regard dans celui de la jeune fille :

- Il vaudrait mieux ne pas trop s'attarder.

Trois Lunes voulut chercher du soutien du côté de la darken, mais celle-ci avait déjà tourné les talons.

*

Deux semi-inférieurs affublés d'uniformes d'employés de service marchaient aux côtés d'une gardienne aux oreilles étrangement pointues, le long d'un couloir des sous-sols du quartier pénitentiaire. L'écho de leurs pas couvrait les propos qu'ils échangeaient à mi-voix, sur un ton enflammé :

- Vous les avez abandonnées à leur sort !
- Nous étions trop nombreux. Il valait mieux se séparer.
- Et comment feront-elles, à présent, pour passer les grilles et échapper aux caméras ?
- Il n'y avait pas... Sss... D'autre Sssolution. Elles feront diverSsion.
- Mais elles vont se faire massacrer !

Cette dernière remarque reçut pour seule réponse l'écho de leurs pas diminuant de couloir en couloir.

4 – JE NE SUIS PLUS RIEN

*Je n'ai pourtant rien fait ! Pour avoir été prise
Mon père me renie et me chasse à grand bruit,
Craignant que mon malheur rejaillisse sur lui...
Je n'ai plus qu'à m'enfuir, sans foyer, sans valise !*

*La catastrophe en un seul jour survient ;
Je me voulais humaine ; et combien je méprise
Ces animaux ! Je suis comme eux, je ne suis rien.*

*Ma foi, mon univers, tout ce que signifie
Ma vie est envolé, cela me terrifie...*

Je m'en vais sans retour, sans attache et sans lien.

*

Le colonel Alvarguez fronça les sourcils :

- Comment ça, disparus ? Et le système de surveillance, que je sache, il n'est pas tombé en panne ? Envoyez les bandes au laboratoire, nous verrons bien ce que nous pourrons en tirer ! Il est tout de même incroyable qu'aucun de vous n'y ait pensé avant moi ! Qu'est-ce que vous feriez, si je n'étais pas là ? C'est bien simple, je dois décider de tout à votre place ! Non mais rendez-vous compte un peu ! Vous avez laissé filer ce terroriste... Et vous n'êtes même pas capable de me donner l'identité des deux autres évadés ! Nom d'Achemar, comment tenez-vous vos registres ? Et qu'est-ce que je vais dire au général, moi, maintenant ?

Il consulta la morphomontre qui se tenait coite, au fond de la pièce, mais dont les aiguilles d'horloge greffées à l'abdomen ne continuaient pas moins de tourner.

- D'ailleurs il devrait arriver d'une minute à l'autre.

Tandis que le directeur du quartier pénitentiaire, section des inférieurs, laissait libre cours à son ire, ses subordonnés examinaient avec intérêt l'extrémité de leurs bottes et les mouchetures du parquet.

Le colonel sentit que son urticaire le reprenait. Machinalement, il gratta les plaques qui venaient d'apparaître au dos de ses mains. Les portraits des trois grands auguriers, au dessus de son bureau en simili-acajou, semblaient partager son courroux. Le vidéophone, à sa gauche, bourdonna.

– Alvarguez, j'écoute... Ah... Bon... Bien... Amenez-le moi... Mais oui, tout de suite, bien sûr !

Il raccrocha. Un sinistre sourire s'était peint sur sa face desséchée, craquelée de rides qui faisaient ressortir encore davantage les arêtes aiguës de son crâne disproportionné. Entraîné par un mince filet de bave, un peu de son bleu à lèvres avait coulé le long de son menton. Ses yeux brillaient. Il lissa ses épais sourcils qui dessinaient, au-dessus de ses orbites, deux arcs de cercle teints en rouge.

– Voilà, messieurs. Heureusement que je suis là, n'est-ce pas ? Sur qui compter, autrement, je vous le demande ? Je viens d'apprendre que le réseau terroriste auquel appartenait ce maudit lézard a été démantelé. Sur mes instructions, évidemment. On nous amène leur chef. Il sera là d'un instant à l'autre. Bien. Parfait, devrais-je dire. Le général va être content de moi. Loués soient les hommes-dieux !

Il se signa, et ses subalternes répondirent d'une seule voix, avec un enthousiasme feint où perçait malgré tout un certain soulagement :

– Loués soient les hommes-dieux !

*

Encadré par deux miliflics, le vieil homme-chat fit son entrée. Il ne paraissait pas inquiet. Le colonel Alvarguez partit d'un ricanement qui se voulait triomphant :

– Alors voici le fameux chef de cette soi-disant résistance ! Qu'en pensez-vous, messieurs ?

Il attendit une réplique qui ne vint pas.

– Pas terrible, n'est-ce pas ? Balayée, la résistance ! Terminé ! Quel est ton nom, vieil animal stupide ?

Le féling demeura silencieux. Le miliflic qui se tenait à sa droite adressa au colonel un salut réglementaire. D'un hochement de menton, son supérieur lui indiqua qu'il pouvait parler.

– Mon colonel, le nom du prévenu est Murmure du Vent dans les Arbres. Dans leur langue, ça se dit... Oshiash.

Les humains éprouvaient toujours des difficultés à prononcer les noms indigènes :

– Murmure du... Quel nom stupide ! Mais peu importe... J'ai besoin d'un renseignement, Oshiash.

Il prit sur son bureau un vidéogramme qu'il présenta à l'attention du féling. C'était le portrait de S'snek.

– Tu connais cet animal-ci, n'est-ce pas ? Ne me dis pas le contraire, je sais que tu le connais ! Mais voudras-tu bien me dire où il se cache ?

Murmure du Vent dans les Arbres se taisait obstinément.

– Tu as perdu ta langue ? Ça ne fait rien ! Vous autres, apportez la psychosonde !

À cet ordre, un officier des services de renseignement claqua des talons et partit dans la pièce voisine. Il en revint l'instant d'après, convoyant, avec l'aide de deux techniciens, un lourd parallélépipède de couleur sombre, d'où dépassait un bras mécanique dont l'extrémité évoquait, dans sa forme, le bec d'un oiseau de proie. À travers l'une des parois de l'engin, translucide et de couleur jaune, se devinait une silhouette vaguement humaine, baignant dans un liquide amniotique et dont le cerveau hypertrophié, sans protection crânienne, se prolongeait d'électrodes. L'un des techniciens appliqua l'extrémité du bras mécanique contre le front d'Oshiash, tandis que l'autre effectuait les réglages.

Pendant un long moment, on n'entendit que les cliquetis de la machine à composante humaine. Puis la bouche du colonel se tordit dans un rictus nerveux :

– Alors ?

Le technicien blêmit :

- Je ne comprends pas. Ça devrait fonctionner, mais... Je ne sais pas. C'est inexplicable. Il semble résister à la psychosonde.

Pour la première fois depuis qu'il avait pénétré dans le bureau du colonel, Murmure du Vent dans les Arbres parla :

- Résister n'est pas le mot exact. Votre machine souffrait. Je lui ai parlé, j'ai consolé son âme. Il y avait trop d'esprits torturés dans ses circuits.

Sa voix faisait comme un doux grondement. Le visage du colonel Alvarquez s'empourpra. Il se leva et s'approcha du vieillard.

- Qu'entends-tu par consoler une machine ? Quels sont ces esprits dont tu parles ?

L'autre était redevenu muet. On aurait dit qu'il ne l'entendait ni ne le voyait.

- Nous désirons savoir, poursuivit le colonel d'un ton mielleux, quelle technique tu as employé pour...

Le féling lui lança un dernier regard, puis il murmura :

- C'est assez.

Alors il s'éroula. On procéda aux vérifications d'usage, mais il fallut bien se rendre à l'évidence. Le colonel se pencha, le visage agité de tics, au-dessus de son cadavre :

- Tu n'as pas le droit, sale animal que tu es ! C'est nous qui devons décider du moment de ta mort ! Pas toi !

Au fur et à mesure qu'il s'échauffait, il commença à bourrer de coups de pieds les côtes du féling. Puis, aussi soudainement qu'il s'y était mis, il s'interrompit, et relevant la tête, balaya l'assistance de son regard sombre :

- Peu importe. Prélevez-lui le cerveau, nous verrons bien ce que nous pourrons en tirer. Quant au lézard... Il ne nous échappera pas longtemps. Je vous en donne ma parole. Le général sera content. Nous avons bien travaillé.

Ses yeux se portèrent sur le paysage qui s'étendait au pied de la tour de contrôle du quartier pénitentiaire. Dans quel recoin

de la grande cité humaine le terroriste et ses complices avaient-ils trouvé refuge ? La question le taraudait comme un ver ronge, de l'intérieur, le fruit où il s'est introduit. Il survola par la pensée, sans s'y arrêter, le port maritime qui clôturait son horizon.

*

La sirène d'un grühmier résonna sous le ciel d'un gris presque blanc, sur le fond duquel se découpait les arêtes vives des entrepôts. Sa bedaine pointée vers l'avant, le navigateur Illgün, maître-nautier reconverti dans les affaires observait, l'âme empreinte de nostalgie, les manœuvres d'accostage. Les retours de campagne n'avaient plus le lustre d'antan. Et les grühms qu'on arrivait encore à pêcher n'avaient pas non plus la taille de ceux d'autrefois. Sa jeunesse était loin. C'était la faute des hommes des étoiles, estima-t-il tout en triturant nerveusement ses lourdes tresses chargées de pierreries. Leur maudit esprit d'entreprise avait pris le pas sur le goût de l'aventure.

Il se tourna vers ses hôtes :

- S'snek, j'ai à te parler.

L'ygwan s'amena, l'air préoccupé :

- Qu'est-ce qu'il y a, Illgün ? Je t'ai déjà dit de ne pas m'appeler par ce nom. On ne Sssait jamais. Leurs espions Sssont partout.

Le boréal resta indifférent à ses observations. Il avait d'autres soucis en tête :

- Il y a que vous ne pouvez plus vous abriter ici. Comme tu l'as toi-même reconnu, ça devient trop dangereux. As-tu pensé à ce qui pourrait m'arriver, si par malheur vous étiez découverts ?

Il parlait à voix extrêmement basse, tel que son peuple en avait l'habitude.

S'snek gloussa, d'un ton moqueur :

- Tu te rappelles ta promesse, Illgün ? Ou aurais-tu déjà oublié ce jour où j'ai détourné de ta précieuse carcasse la mâchoire d'un grühm bleSssé ? À moins... Gll-gll... que la parole d'un maître-nautier ne vaille pas plus que celle des princes-menteurs d'Axilijh la corrompue ?

La peau bleutée du boréal vira au gris. En blessant son orgueil, S'snek espérait obtenir le délai dont il avait besoin. L'ancien navigateur adopta un ton suppliant :

- Mais non, mais non. Bien sûr, une promesse est une promesse. Seulement... Même vous, vous ne gagnerez rien à prolonger votre séjour dans mon comptoir. Et j'ignore jusqu'à quand je pourrai vous couvrir. Les douaniers sont devenus hors de prix. Je ne pourrai pas indéfiniment acheter leur silence. Vous finirez par me ruiner.
- Nous n'en avons plus pour longtemps. Ssois patient.
- Mettons que je ferme les yeux... Quelques jours encore.
- Je n'en demande pas tant. Et puis... Sss... Regarde...

De sa besace, il avait extrait la plaque d'identification A.D.N. découpée dans l'avant-bras du gardien du quartier pénitentiaire.

- Sssi tu en veux, elle est à toi.
- Mhmm... Voyons ça... Évidemment, ça peut toujours servir... Quoique je me demande... Et puis, qu'est-ce que tu crois ? Je ne suis pas à vendre, moi.
- Que vas-tu... Sss... penSsser là ? Je te l'offre. C'est un cadeau, voilà tout.
- Dans ce cas...

La plaque disparut prestement dans la ceinture brodée du marchand. Puis celui-ci planta son doux regard rêveur de boréal détaché des choses de ce monde dans celui de l'ygwan :

- Es-tu toujours sûr de ne pas vouloir te brancher sur mes programmes de psychogreffe ? C'est formidable, tu sais... On peut faire revivre le passé à volonté... Plus beau encore qu'il n'était en réalité...
- C'est bon... Sss... Je te remercie. Pas pour l'inSstant. J'ai à faire.

Il rejoignit ses compagnons, en pleine discussion.

*

Pour la première fois de sa vie, Gath n'arrivait pas à placer une parole. C'était Trois Lunes qui monopolisait la conversation :

- Parfaitement ! Je l'ai dit, et je le maintiens ! Tout ce qui m'arrive est de la faute de ce maudit lézard ! Et cette prison ! Je me

suis crue en plein cauchemar ! Enfermée dans une ménagerie au milieu d'animaux ! Des animaux, voilà ce que vous êtes ! D'ailleurs, je suis sûre que mes affaires auraient fini par s'arranger ! Pourquoi, au nom du Conseil des Familles, a-t-il fallu que je fasse confiance à cette grande brute à la peau couleur de sang séché ? Je n'aurais jamais dû vous suivre !

S'snek interrompit sa diatribe :

- Ça Sssuffit ! Je n'étais pas obligé d'aller te délivrer ! Je l'ai fait... Sss... Parce qu'à tort ou à raison, je me Sssentais une dette à ton égard. Maintenant, nous Sssommes quittes. Tu es libre !

Trois Lunes voulut rire, mais son rire sonnait faux :

- Contente de te l'entendre dire ! Alors j'y vais... Et fassent les hommes-dieux que je n'entende plus jamais parler de toi...

Elle glissa à Gath un coup d'œil en coin :

- ... Ni d'aucun d'entre vous !

Puis elle tourna les talons et, d'un pas pressé, quitta l'entrepôt où ils séjournèrent depuis leur évasion.

Gath et S'snek demeurèrent côte-à-côte, les bras croisés, silencieux. Puis le woon lâcha :

- Elle reviendra.

S'snek ne comprenait pas.

- Comment... Gll-gll... le Sssais-tu ?
- Elle reviendra, je te dis. D'une façon ou d'une autre, elle reviendra.

S'snek songea que, décidément, il lui restait encore beaucoup à apprendre sur le comportement des femelles des autres espèces que la sienne.

*

Le quartier des épices était le seul endroit de Käm où humains et héossiens se côtoyaient à égalité, et le couvre-feu en vigueur sur le reste de la cité ne s'y appliquait que très libéralement. Les membres de diverses ethnies, en provenance de la région et au-delà, s'y bouscuaient jour et nuit, à la recherche de tout ce qui

pourrait stimuler leurs sensations. Sur ce labyrinthe en perpétuelle transformation régnait la confrérie des marchands mélodiens. La loi qu'ils y appliquaient reposait sur des fondements esthétiques, car ils portaient au quartier le regard d'un artiste à son œuvre.

De part et d'autre de la ruelle où s'avavançait S'snek, les échoppes des négociants en cosmétiques voisinaient avec celles des morphoputes venues s'établir à leur compte. L'éclat du soleil, encore haut dans le ciel, était éclipsé par celui des néons indiquant leurs spécialités et tarifs. La chaussée était recouverte de tapis rehaussés de pierreries, dont les motifs brodaient sur un fond de légendes auxquelles chaque nouvelle pièce rajoutait un épisode. Il vit, suspendue au-dessus de la boutique d'un joaillier, une cage en forme de cloche renfermant un oiseau-reflet. Celui-ci, étourdi par les flots de lumières et de couleurs qui lui parvenaient, brillait de tous ses feux, et son chant imitait l'éclat des voix et le tintement des bijoux et monnaies qui s'échangeaient aux alentours.

À un croisement, un gnome au visage grêlé par la nécrose s'avança à sa rencontre et, écartant les pans de sa cape, présenta à sa curiosité les divers sachets qui y étaient accrochés. Les déformations provoquées par la maladie avaient pris, chez lui, une telle ampleur, que S'snek n'aurait su dire s'il s'agissait d'un kelwin ou d'un humain inhabituellement petit.

– Herbe à soupir, monseigneur ? Cristal de désir ? Sable à rêve ?
Je peux vous procurer tout ce que vous désirez... Et plus encore, si vous y mettez le prix.

Il écarta l'importun d'un geste comminatoire.

*

Son esprit était troublé. Les événements s'étaient précipités à une telle allure, depuis que les chefs de la résistance, à son instigation, s'étaient laissés convaincre de passer à l'action sur une plus large échelle... Et pour quel bénéfice ? Il venait d'apprendre, d'un de ses informateurs, le démantèlement de son réseau. Murmure du Vent dans les Arbres lui-même s'était fait prendre, il était en danger, peut-être déjà mort. Son plan avait échoué. C'était de sa faute à lui si son vieux maître était tombé entre leurs mains. Pourquoi avait-il voulu accélérer le cours des choses ? Les leçons du féling lui revinrent

en mémoire. La vie est comme un fleuve auquel les apparences font barrage... Elles ne sont qu'un accident de la pensée... L'action est l'ennemie de l'équilibre... Il lui avait si souvent tenu ces propos que l'ygwan en était arrivé à les prendre à la plaisanterie puis, pour finir, à ne plus y prêter attention. Mais à présent...

– Vous avez vos papiers ?

Perdu dans ses pensées, il n'avait pas vu le morphoflic se dresser en travers de son chemin. Il lui tendit le passe que lui avait prêté Illgün.

– Désolé, cette carte n'est plus en règle. Si vous voulez bien me suivre...

Qu'est-ce qui se passait ? Jusque là, il avait franchi sans encombre les barrages qui s'étaient présentés à lui. Les services de sécurité devaient avoir reçu de nouvelles consignes. Il projeta son esprit dans celui, à demi-électronique, de son vis-à-vis

– Il y a un problème ?

Deux miliflics, de faction à quelques pas de là, venaient prêter main-forte à leur homologue mécanisé. Il leur répondit par la voix de ce dernier :

– C'est bon. Il est en règle.

Les deux humains retournèrent à leur poste. Il maintint son emprise sur les circuits du morphoflic :

– C'est bon. Vous pouvez y aller.

Tout en s'éloignant d'un pas faussement tranquille, il garda sous contrôle le cerveau composite de l'androïde. Ces efforts lui coûtaient chaque fois davantage. Il sentait, lorsqu'il s'introduisait dans les méandres d'une machine, que les circonvolutions de son propre cortex se modifiaient. Sa progression, au fur et à mesure des expériences, était patente, mais il craignait de plus pouvoir, un jour, ramener son esprit à lui. L'identification aux pensées de ses adversaires lui donnait la nausée. Il déglutit.

Plongé dans ses réflexions, il parvint au but de son expédition, un cul-de-sac occupé par deux boutiques. La première appartenait à un tatoueur delhion qui attendait les clients, assis en tailleur sur

le pas de sa porte, ses ailes repliées dans son dos. L'ygwan pénétra dans la seconde, un centre de psychogreffe à l'abandon. Un de ses congénères l'y attendait.

– Je Sssuis... Sss... un ami de Murmure du Vent dans les Arbres.

C'était le signal convenu. Sans un mot, l'autre ygwan l'introduisit dans son arrière-boutique et fit mine de préparer les branchements de la psychogreffe. Puis, avant de repartir, il posa devant S'snek un galet plat de couleur crème.

Une pierre-mémoire. Son maître avait prévu d'y laisser ses instructions, au cas où il lui arriverait malheur. Non sans réticence, S'snek frôla du bout des doigts la surface lisse du minéral. Aussitôt, un flot de sensations se déversa dans son esprit. C'était Oshiash. Non pas son apparence, mais l'expression de son âme, un tissu d'impressions lumineuses qui parlaient aux cinq sens de l'ygwan. L'effet de ce premier contact était si troublant qu'il retira sa main. Puis, comme à regret, il la reposa. La voix du féling résonna sous son crâne, et il lui sembla que son fantôme se tenait là, devant lui, flottant dans la pénombre de la boutique poussiéreuse :

– Salut à toi, mon ami. Si tu reçois ce message, c'est qu'il me sera arrivé quelque chose. Je te l'avais bien dit : nous n'aurions pas dû précipiter les choses.

Une douce chaleur irradiait tout son être. Murmure du Vent dans les Arbres, ou plutôt le souvenir de sa voix, poursuivit :

– Mais ce qui est fait est fait. Qui sait ? C'était peut-être nécessaire. Quoi qu'il en soit, à présent, c'est sur toi seul que reposent nos espoirs. Connais-tu le cercle des réalités ?

Bien sûr qu'il le connaissait. Au cours de leurs conversations, ils avaient maintes fois évoqué ce cercle, et S'snek ne l'avait pas oublié. Il s'agissait d'un symbole réunissant les dix éléments constitutifs de l'équilibre de ce monde, disposés autour des trois formes primaires : le cercle, le carré et le triangle. À l'intersection de ces trois formes, résidait selon son maître la force créatrice mouvant l'univers lui-même, cœur de l'énergie trihannique dont la vie, sur cette planète, tirait sa source. Dans l'ancienne civilisation héossienne, ce symbole était employé par les alchimistes, astromanciens, magiciens et shaanistes, vénéré par les différents cultes, commenté par les

philosophes, célébré par les poètes. Il permettait, disait-on, d'interpréter les événements passés, présents et à venir, aussi bien que de comprendre l'interaction des écosystèmes régnant sur Héos et, pour chaque individu, de définir sa personnalité. On retrouvait des allusions à ce cercle dans toute la littérature des temps passés, mais aussi dans l'architecture, la musique, la peinture et d'autres arts encore de cette époque révolue.

Mais depuis l'arrivée des humains, l'usage de ce cercle avait peu à peu périclité.

- Je sais ce que tu penses, continua l'ombre de son maître. Tu crois que le cercle des réalités n'est qu'un symbole d'usage révolu. Détrompe-toi. Il ne s'agit pas que d'un symbole. Le cercle existe réellement, quelque part sur ce monde. Seulement j'ignore où, et c'est ce que tu dois découvrir. Car depuis la venue des hommes des étoiles, le dixième élément, celui des limbes, s'est développé au détriment des neuf autres. Or, mon ami, le temps approche de la conjonction planétaire propice à la transformation du cercle. Trouve le cercle, et au moment opportun, ramène le dessin des limbes à ses justes proportions. Alors ce monde retrouvera son équilibre.

S'snek se demanda par quel tour de magie il pourrait localiser ce cercle, puisque même Murmure du Vent dans les Arbres ignorait son emplacement. La réponse vint aussitôt.

- Un de mes anciens condisciples à l'école de géométrie et de sagesse comparées saura te renseigner. Il a nom Ombre d'un Doute, et demeure en la cité d'Hiljehja.

La pierre se tut.

S'snek se leva et songea à la proposition que lui avait soumise Gath, son nouvel allié woon, alors qu'il s'apprêtait à rejoindre le quartier des épices. Il lui offrait une place au sein de la troupe de théâtre dont il était le propriétaire. Cette troupe devait partir, dès le lendemain matin, pour Hiljehja où s'ouvrait, à chaque hexon, un concours artistique renommé à travers tout le continent. Hiljehja, la cité aux mille talents. Comme par hasard.

C'était l'expression employée par Murmure du Vent dans les Arbres, lorsque les événements s'arrangeaient conformément à ses attentes. Comme par hasard.

Rendez-vous avait été fixé, au campement des caravanes, à l'entrée du quartier des portes.

*

- Non, non et non ! Je ne veux plus entendre parler de toi, comprends-tu ? Plus jamais !
- Mais, papa...
- Il n'y a pas de mais ! Tu as eu des ennuis avec la police, et je ne veux pas savoir pourquoi, ni à quels trafics tu as bien pu te livrer !
- Mais puisque je te dis que c'était... Euh... une erreur, et qu'ils m'ont relâchée...
- Et que vont penser les voisins, tu peux me le dire ? Je suis sûr qu'ils sont déjà au courant de ton arrestation ! Pas la peine d'insister. Je ne reviendrai pas sur ma décision. En ce qui me concerne, tu as cessé d'exister!

La porte de l'appartement se referma dans un claquement sec.

Le monde de Trois Lunes venait de s'écrouler. Elle marcha longtemps, sans savoir où la conduisaient ses pas. Puis, à bout de force, elle s'assit sur une borne rongée par les pluies acides et, dans le soir finissant, cacha son visage entre ses mains. Elle n'avait plus nulle part où aller. Qu'allait-elle devenir ? Ses larmes coulèrent sans qu'elle s'en aperçoive, bien qu'elle se soit promis de ne pas pleurer. Les vrais humains ne pleuraient jamais.

*

Après avoir épanché sa peine, elle releva la tête et examina les alentours. Sans même s'en rendre compte, elle était parvenue à la périphérie de Käm, dans un de ces quartiers délabrés où étaient relégués les inférieurs. Autour ne s'élevaient que constructions inachevées, bâtiments en ruine, baraques de fortune. Le système d'éclairage, censé s'activer avec la tombée de la nuit, ne fonctionnait qu'à moitié, et les rares passants qui s'aventuraient dans les parages marchaient en silence, d'un pas pressé, se hâtant de rentrer chez

eux avant l'instauration du couvre-feu. À la fin de ce tour d'horizon, son regard rencontra la silhouette courtaude d'un kelwin aux vêtements bariolés se livrant, apparemment pour son seul amusement, à des exercices de jonglerie qu'il compliquait d'instant en instant. À chaque nouvel élément rajouté, le rythme de ses mouvements s'accélérait. Puis la dague qu'il avait lancée en dernier lui échappa des mains pour aller se planter dans une fissure de la dalle sur laquelle il se tenait. Il la ramassa, rassembla ses affaires et marcha d'un pas égal en direction de la jeune fille.

Trois Lunes se demanda si elle ne ferait pas mieux de prendre ses jambes à son cou, mais le temps qu'elle se pose la question, il l'avait déjà rejointe :

– Ça t'a plu ?

Elle ne répondit pas. Nullement découragé, le kelwin essaya une autre approche :

– Je t'ai remarquée dès ton arrivée. Que fais une belle fille comme toi dans ce quartier ? Tu n'as pas le genre de celles que j'ai l'habitude d'y croiser, pourtant.

La féling esquissa une moue méprisante :

– Ça se voit tant que ça ?

Il sourit :

– Tu devrais rentrer chez toi. Le couvre-feu va commencer d'une minute à l'autre.

– Je... Je n'ai plus de chez moi.

À cette pensée, ses sanglots la reprirent :

– Ah... Bon... Bien sûr, c'est ennuyeux. Tu es sûre de n'avoir nulle part où aller ?

Elle acquiesça, les yeux mouillés de larmes.

– Alors écoute, j'ai peut-être une idée. Mais d'abord, il faut me promettre de ne plus pleurer. J'ai le cœur sensible, et... Je ne supporte pas de voir une belle fille pleurer.

De plus en plus intriguée, Trois Lunes ne put retenir un sourire.

– C’est mieux. Voilà ce que je te propose. La troupe dont je fais partie s’apprête à partir pour un long voyage, et... Vraiment, plus rien ne te retient ici ?

Elle secoua la tête.

– Dans ce cas, pourquoi ne pas te joindre à nous ? Je sais que l’idée peut paraître folle, mais nous avons besoin de bras... Tu seras nourrie et logée... Et puis, c’est bien connu, les voyages constituent le meilleur remède qui soit contre les peines de cœur. Qu’est-ce que tu en penses ?

Elle se sentit prise de vertige. En une journée, sa vie avait été bouleversée, et voilà que ce... cet animal lui proposait d’abandonner le seul décor de sa jeune existence. Mais au fond d’elle, sa décision était déjà prise :

– C’est d’accord. Où allons-nous ?

– À Hiljehja, la cité des spectacles. Tu verras, c’est un endroit étonnant.

Il lui tendit la main pour l’aider à se relever. Une fois debout, elle découvrit que la tête du Kelwin lui arrivait à peine à la hauteur du buste. Elle en avait si peu fréquenté, dans sa courte vie, que la chose la surprenait encore.

S – QU'ES-TU ?

*Qu'es-tu donc ? Un humain vêtu comme les nôtres ?
Pourquoi dénigres-tu leur culture et leurs mœurs ?
Tu sembles réticent à louer les grandeurs
De leurs hauts faits... Nul n'est plus différent des autres !*

*Tu te fais appeler Lumière du matin,
Un nom féling... Ne le vois-tu, que tu te vautres
Dans notre boue ? Allez, reprends ton air hautain,*

*À traîner avec nous, vois, ton âme est salie !
Ressaisis-toi ! Renieras-tu cette folie ?*

Quel est donc ce sourire illuminant ton teint ?

*

– Oh là !

Le convoyeur retint sa monture par la bride, et le baltaf mugit. C'était un quadrupède de haute stature, massif, à l'encolure large. Une bosse de graisse, réserve pour le voyage à venir, surmontait son échine. Son ventre pendait, jusqu'à quelques largeurs de paumes du sol, entre ses pattes puissantes et courtes, et se prolongeait sous son cou par un goitre gonflé d'eau. Deux paires de cornes horizontales s'étiraient de part et d'autre de son crâne arrondi, et sous ses yeux minuscules, perdus dans les replis de sa peau, son long museau busqué luisait de transpiration. Derrière lui, on protesta. Son conducteur se retourna :

– Ne poussez pas, il y a le temps ! Nous ne sommes pas encore partis...

Chacun en convint, et la file des voyageurs retrouva un semblant d'ordre. Le convoyeur flatta le museau de sa bête et se retourna de nouveau, cette fois pour admirer le spectacle qui se présentait à ses yeux. La foule en transit s'étendait jusqu'aux extrémités de l'immense place triangulaire, que ceinturait un carré d'entrepôts et de réservoirs d'eau. Au-dessus de leurs têtes s'étalait un ciel sans nuages. Malgré le froid vif du matin, le convoyeur, un mélodien à l'allure et aux manières inhabituellement rudes, sentit des filets de sueur couler

le long de ses tempes, puis se perdre dans les replis de l'étoffe enroulée autour de sa tête. La conduite d'un baltaf exigeait de considérables dépenses d'énergie, et l'approche du départ rendait les animaux nerveux. À quelques pas de là, on repliait les tentes, et les caravaniers inventoriaient une dernière fois leurs bagages. Des enfants couraient entre les allées, au grand désarroi de leurs parents qui tentaient vainement de les rappeler auprès d'eux. À chaque nouvelle expédition, une partie de ces enfants se perdaient. C'était ainsi, se souvint le convoyeur, que lui-même avait été adopté par une famille d'éclaireurs darkens et avait vu se transformer radicalement, du jour au lendemain, le cours de son existence. Qui sait, si en ce temps-là il avait gardé sa place auprès des siens, peut-être serait-il aujourd'hui un artiste renommé, un commerçant prospère ? Qu'importe. Il aimait son métier, ce rude labeur au parfum d'aventure. Et il était trop jeune, alors, pour connaître le nom de sa lignée. Les recherches qu'il avait entreprises par la suite s'étaient avérées infructueuses. Il avait seulement pu apprendre qu'à la même époque de nobles familles mélodiennes avaient disparu dans l'attaque de leur caravane, pour être sans doute, par la suite, emmenées en esclavage. Mais s'agissait-il vraiment des siens ? Il se trouvait réduit à des suppositions. Il balaya ces souvenirs d'un haussement d'épaules.

Face à lui se dressait la masse circulaire du coliseum, centre névralgique de l'empire humain d'Héossie. Ici convergeaient les portes de transfert de tout l'empire, qui permettaient de se rendre en un instant dans chaque capitale régionale. Ces portes se composaient de pierres plates, découpées dans des blocs de trihnite aux propriétés magiques, et leurs dimensions permettaient le passage des plus grands véhicules de la caravane. Aux points d'arrivée se trouvaient les autres moitiés de ces pierres, placées tout au long de la paroi intérieure du coliseum, et accessibles seulement après avoir passé la douane.

*

De plus en plus agitée, la foule attendait le signal du départ.

– Ça y est ! Les voilà !

Un frémissement parcourut les candidats au voyage. Les cinq sergents-douaniers gagnèrent leurs estrades respectives, et chacun déroula un parchemin au dos duquel s'inscrivait une étoile blanche et noire, emblème du Nouvel Ordre. Tandis qu'ils lisaient, le texte

de leur discours défilait sur des panneaux électroniques accrochés au-dessus de leurs têtes :

– Ce jour est un grand jour ! entonnèrent-ils en chœur.

De chaque bouche jaillit un murmure approbateur.

– Aujourd’hui, voyageurs, vous voilà prêts au départ ! Un long et incertain périple vous attend. Qui sait combien, parmi vous, parviendront à leur destination, et combien en reviendront ? Cela, seuls les hommes-dieux peuvent en décider. Ne les oubliez pas dans vos prières ! Car ces voyages ne vont pas sans danger...

Le discours se poursuivit ainsi durant une bonne partie de la matinée. Enfin, d’une même voix, les cinq assesseurs conclurent :

– Et maintenant, nous déclarons solennellement ouvertes aux caravanes les portes de transfert ! Le voyage peut commencer !

*

Ce fut la ruée. Beaucoup voulaient les meilleures places, espérant être passé avant la fin du jour. Mais les voyageurs chevronnés savaient qu’il ne servait à rien de se presser, car ces bousculades des premiers instants pouvaient se révéler dangereuses ; il valait mieux économiser ses forces pour la suite des événements. Parmi ces sages se tenait Korkos, kelwin et acrobate, et sa nouvelle amie féling. Pour la faire patienter, il lui dressait leur plan de route :

– Nous nous rendrons à Kelwé, sur l’autre rive du continent. C’est une cité fondée par mon peuple, à la bordure des terres arides. De là, nous traverserons ces terres, puis la grande plaine des hautes herbes, jusqu’aux premiers contreforts montagneux, où s’élève Hiljehja.

Dans leur dos, une voix aux inflexions étranges leur demanda :

– Vous connaissez Kelwé ?

Ils se retournèrent. Trois Lunes crut d’abord avoir affaire à un de ses frères de race, un de ces félings au pelage noir comme il s’en trouvait dans certaines parties de l’Héossie. Mais un examen plus approfondi lui révéla qu’il s’agissait... d’un humain ! Sa peau sombre, aux reflets cuivrés, l’avait induite en erreur, et le fait qu’il porte la tenue traditionnelle des voyageurs accentuait encore la confusion. Cette variété d’hommes des étoiles n’était guère appréciée de ses

semblables, certains les ravalait au même rang que les natifs de ce monde, les traitant à l'avenant. Elle n'en avait encore jamais rencontré en personne, mais savait qu'ils existaient pour en avoir aperçus lors des cérémonies de communication avec les hommes-dieux et leurs émissaires en terre sauvage. Il leur tendit la main. Après un instant d'hésitation, Korkos s'en saisit :

- Moi aussi, je vais à Kelwé, et de là en Shaaken. C'est la première fois que j'accomplis ce voyage. Savez-vous ce qui nous attend, là-bas ?

Korkos se lança dans un portrait détaillé de la capitale kelwin. Pendant qu'il parlait, Trois Lunes examinait à la dérobée son interlocuteur. Comment un humain pouvait-il se rabaisser au point de revêtir la défroque et les manières d'un primitif ? N'ayant jamais envisagé une telle hypothèse, elle se trouvait perdue. Pour un peu, elle se serait crue la victime d'une illusion.

Cependant, Korkos et l'homme des étoiles en rupture de ban avec les siens concluaient leur conversation :

- Hé bien, nous aurons le temps de faire mieux connaissance durant le voyage. Au fait, je m'appelle Porfirio. Porfirio Yzaga, c'est mon nom complet. Mais vous pouvez aussi m'appeler Lumière du Matin. C'est le nom que m'ont donné tes frères.

Ces dernières paroles s'adressaient à Trois Lunes. Elle dévisagea l'humain, certaine maintenant qu'il s'agissait d'un fou. Mais le sourire de ce fou rayonnait.

*

À peu de distance de là, un haut dignitaire woon et son serviteur ygwan conversaient à voix basse :

- Je n'aime pas ça. Ça... Gll-gll... ne marchera jamais. Ils vont Ssse douter de quelque chose.
- Puisque je te dis que tout va bien se passer. Ils n'oseront jamais importuner le prince de Gwolondo. Ou douterais-tu de mes talents de comédien ?
- Je ne mets pas en cause tes... Sss... compétences. Mais Sss'ils me découvrent, nous Ssserons Sssans défenSsse.
- Ne t'occupe pas de ça. Groumf ! N'y pense même pas. Contente-toi de tenir droite cette ombrelle. Tu sais bien que

le prince de Gwolondo a la peau fragile. Je ne voudrais pas...
Groumf... attraper de coups de soleil.

*

Le prince était enveloppé dans un manteau en soierie rehaussé de broderies, et sa tête s'ornait d'un turban couronné de plumes d'oiseau gombo. Son serviteur portait d'une main leurs bagages, et de l'autre une ombrelle dont il rafraîchissait son maître. Ils parvinrent au bureau des douanes. Sans un mot, le prince présenta ses papiers.

L'officier lui adressa un salut réglementaire.

– Apparemment, vous êtes en règle, monseigneur. Mais nous voudrions procéder à une petite vérification... Si naturellement vous n'y voyez pas d'inconvénient.

Manifestement, l'air de dignité du prince lui en imposait.

– Impossible. Groumf ! Je suis attendu. Il y a un problème ?

– C'est que... Comprenez-vous, monseigneur, ce sont les consignes.

– Dans ce cas, voilà ce que nous allons faire. Vous n'ignorez sans doute pas que je suis un ami personnel de Don Insemino Mac Cormack.

Au nom du gouverneur de Käm, le douanier tressaillit. Gath, habité par son rôle, poursuivit :

– Je dois avoir quelque part par là le numéro de sa ligne personnelle. Vous n'avez qu'à l'appeler de ma part, et... Groumf... Il se portera certainement garant de ma personne... Et de celle de mon humble serviteur. J'espère seulement qu'il ne vous en voudra pas trop de le réveiller à une heure si matinale. Tel que je le connais, il doit encore dormir.

Tandis que le prince faisait mine de fouiller dans ses papiers, le fonctionnaire poussa un profond soupir :

– C'est bon. Vous pouvez passer.

Le prince rassembla ses attestations et, remerciant le douanier d'une émission odorante empreinte de gratitude, pénétra à l'intérieur du coliseum, de sa démarche majestueuse. Son serviteur marchait sur ses pas.

*

La porte de transfert présentait, aux voyageurs autorisés à s'introduire dans l'enceinte, sa surface irisée, uniformément plate. Dans un fracas de roues, les convois s'y engouffraient les uns après les autres. Mais ceux qui venaient là pour la première fois hésitaient à s'engager dans ce minéral apparemment compact. Ils y étaient alors poussés par ceux qui arrivaient après eux.

Le transfert durerait toute la journée, sous l'œil vigilant des milices du Nouvel Ordre.

*

À cette période de l'année, le soleil palpait de tous ses feux au-dessus de Kelwé, dont l'atmosphère n'était qu'à peine radoucie par les influences maritimes en provenance de la côte voisine. La transition surprenait toujours les voyageurs. Au climat froid et sec de Käm succédait instantanément la canicule des terres brûlées. L'air chaud, que nul souffle de vent ne venait tempérer, asséchait la gorge et craquelait les lèvres. Des points d'eau étaient installés à proximité des portes de transfert, pour éviter que les arrivants ne se déshydratent. Le départ des caravanes n'étant prévu que pour le lendemain matin, Korkos proposa à Trois Lunes et Porfirio de leur faire visiter la ville.

*

Kelwé constituait la principale réserve de chaleur de l'ensemble du continent, et toutes les forges d'Héossie venaient chercher leur matière première dans la région. En sous-sol circulaient des sources d'eau chaude qui, par l'entremise de portes de transfert souterraines, alimentaient les principales métropoles de l'empire humain.

L'architecture de la cité avait gardé la marque de la culture kelwin, les hommes des étoiles s'étant contentés d'y rajouter un minimum de bâtiments administratifs et militaires. L'austérité de ces derniers, dessinés exclusivement à angles droits, contrastait avec l'empilement de formes arrondies caractéristique de la région. Les habitations consistaient en autant de demi-sphères greffées les unes aux autres et que reliaient, d'un entassement à l'autre, des passerelles d'allure élancée. À l'âge de la majorité, les enfants

quittaient leurs parents pour construire leur propre atelier au voisinage de celui où ils avaient grandi. Ainsi les demeures se composaient-elles principalement d'ateliers adjoints les uns aux autres, car les kelwins constituaient avant tout un peuple de mécaniciens, d'inventeurs et de techniciens toujours à l'affût d'une découverte ou d'une expérimentation manuelle. Des véhicules aériens parcouraient le ciel en tous sens, et de fait, la maîtrise de ce mode de déplacement était le vieux rêve du petit peuple. Cependant, les contraintes de l'aérodynamique échappaient encore pour beaucoup aux kelwins, si bien que leurs atterrissages, quand la machine avait bien voulu décoller, se terminaient souvent en catastrophe. Heureusement, les os des congénères de Korkos étaient solides, et leur détermination inébranlable.

Kelwé s'agrémentait d'une maigre végétation, composée principalement d'épineux rabougris, aux couleurs sombres, et baignait dans une ambiance rougeâtre imputable à la terre sur laquelle l'avait bâti ses fondateurs. À la saison des vents, cette terre se soulevait par bourrasques, et nul habitation ne se trouvait à l'abri des tourbillons de poussière rouge. Jusqu'à ce que ces tempêtes s'apaisent, les Kelwéens quittaient le moins possible leurs demeures.

Même la peau des habitants de la cité des feux avait la couleur du sang, et il était impossible de savoir s'il s'agissait de leur teinte naturelle, ou si cette pigmentation provenait de leur milieu d'existence, comme résultat du dépôt progressif de cette poussière presque indélébile.

*

Tout en flânant dans les rues tranquilles de Kelwé, Trois Lunes et Porfirio Yzaga, dit Lumière du Matin, poursuivaient une discussion enflammée dont Korkos essayait vainement de les distraire. Et plus Porfirio lui opposait son calme nonchalant, plus la féling s'énervait :

- Tu ne vas pas me dire que l'ancienne civilisation est supérieure à la nouvelle ! Rends-toi à l'évidence... Je ne comprends pas comment un humain tel que toi peut apprécier cette... cette sauvagerie !
- C'est que l'empire héossien reposait sur un équilibre que l'arrivée de mes semblables a rompu. Tiens, par exemple... Moi qui suis médecin, je me suis aperçu qu'à chaque nouvelle

maladie, nous synthétisons de nouveaux médicaments, au lieu de déterminer les causes profondes de ces affections. Et pour lutter contre les effets secondaires de ces produits, nous en administrions d'autres encore... À n'en plus finir. Alors qu'il suffirait parfois d'apprendre à mieux respirer ou simplement sourire... Et surtout de tenir compte des équilibres naturels. Alors je suis allé trouver le peuple féling, et je leur ai demandé...

- Mais je te parle civilisation, et tu me répons médicaments ! Ça n'a pas de rapport ! Ce qui compte avant tout, c'est le développement de l'industrie, la puissance de nos cités...
- Pourquoi toujours rechercher le pouvoir ? Est-ce toi-même que tu fuis ? Ne saurais-tu pas te contenter de ce que tu es, de ce que tu possèdes et surtout de ce que tu découvres, c'est-à-dire de ce qui t'échappe, de ce qui ne t'appartient pas et ne t'appartiendra jamais ? Pourquoi vouloir se rendre maître de l'univers entier ? Laisse-toi donc aller. Laisse le monde venir à toi, au lieu de toujours vouloir t'en emparer. Car il me semble... Enfin, je crois... Que lorsque tu t'en saisis, l'âme de ce monde glisse entre tes doigts, et tu ne tiens plus alors entre tes mains qu'une matière morte, mue seulement par un simulacre de vie. Écoute plutôt notre ami. Laisse-le te conduire parmi les siens. Apprends. Ouvre tes yeux et tes oreilles. Profite du moment présent... Vibre à l'unisson de l'instant...

Fourbissant sa réplique, comme s'il se fût agi d'un combat et non d'un dialogue, Trois Lunes conserva un instant de silence. Korkos saisit cette occasion de se rappeler à leur souvenir :

- Justement, j'ai de la famille dans les environs. C'est à deux pas. Si le cœur vous en dit...

Ils le suivirent dans le dédale de ruelles construites à l'échelle de son peuple, jusqu'à une porte en bois à laquelle il tapa trois coups brefs. Après une courte attente, la porte s'ouvrit sur une matrone aux joues rebondies et à la mine réjouie, le front luisant de la chaleur du foyer. Un parfum de cuisine épicée s'échappait de son logis.

- Cousin Korkos ! Tu aurais pu me prévenir avant de passer !
- Et comment ? Je n'ai pas encore fait installer le télémorphé ! Mais laisse-moi plutôt te présenter mes amis...

6 – MORTS–DEBOUT

*Quand les morts-debout sont non loin
Toutes les plantes se flétrissent
Et dans les puits les eaux croupissent ;
L'herbe pourrit, ne fleurit point.*

*Alors, menace la famine,
Survivrons-nous dans ce besoin ?
Mais un plus grand danger nous mine :*

*C'est de nos âmes qu'ils ont faim,
Si nous cédon, à la parfin,*

Nous serons nous aussi vermine.

*

Au matin suivant, la caravane se mit en branle. Les terres qu'elle allait traverser avaient pour nom Shaaken, ce qui, dans l'ancienne langue héossienne, signifiait : le voyage du sang. Les érudits disputaient encore de l'origine de cette appellation, soit qu'elle désigne le métissage sans équivalent qui s'était produit dans la région, soit qu'elle prévienne des dangers du périple. Korkos réveilla Trois Lunes à l'aube, pour qu'elle l'assiste dans ses préparatifs.

La caravane se composait de plusieurs milliers d'individus et partait, si tout se passait bien, pour vingt jours. Il y avait là les ygwans jongleurs de maître Hissjhil, les kelwins voltigeurs de Potmos le bègue, de prestigieux représentants de l'énigmatique théâtre nomoi, et d'autres encore. La plupart se rendaient à Hiljehja, la cité aux mille talents, pour participer au concours organisé par le conseil de la ville sous la présidence du très estimé empereur Omarsian XXXVI. Certains voyageaient à dos de shadrag ou de mulf, d'autres, plus fortunés, avaient fait dresser leurs palanquins sur des goulms au cuir caparaçonné, et il n'était pas rare de voir d'illustres seigneurs mélodiens se faire transporter dans des chaises à porteurs soulevées par de robustes woons. À l'arrière de la caravane suivaient les chariots tirés par des attelages de baltafs mugissants, et dont la moitié était occupée par les provisions de route. Enfin, quand tous furent prêts et tous les

bagages embarqués, dans le grincement des essieux et des roues, la clameur des escortes et le mugissement des bêtes, on se mit en route.

*

Le voyage commença par la traversée des terres brûlées qui entouraient Kelwé. Au cœur de ce désert recouvert d'une terre ocre, uniforme et craquelée, les éclaireurs darkens sonnèrent l'alerte.

- Qu'est-ce qu'il y a ?
- Il paraît que nous sommes attaqués.

Korkos rassura la jeune fille, qui commençait à s'émouvoir.

- Ils aiment tellement la bagarre qu'ils la voient même où elle n'est pas. Les pillards n'attaquent jamais par ici. On les repérerait de loin.

À quelque distance que le regard portât, le paysage était dépourvu de relief.

*

Insensiblement, le désert laissa place à une terre plus riche. Jour après jour, la végétation s'épaississait, dominée par les hautes herbes qui donnaient leur nom à cette région.

La saison des amours débutait. Dans la plaine, l'arbre-chant faisait entendre sa plainte mélodieuse. Sur son voisin l'arbre-lyre, de gracieux pflimphs voltigeaient de poisson-fleur en poisson-fleur, tandis que, depuis sa cime, les guettait un oiseau-lame affamé. C'était un bouillonnement de formes, de couleurs, d'impressions. Les spores des grands arbres naviguaient dans les airs, transportées par le vent, et les fauves des alentours, avertis par de cuisantes expériences passées, se tenaient à l'écart de la caravane. Les feuillages, d'un vert profond, vibraient intensément dans la lumière du jour. Des arbres aux frondaisons bleues, rouges ou grises mélangeaient leurs ramures, et les fleurs jaunes des mirmilliers sauvages répandaient leur parfum enivrant.

Au quatorzième jour du voyage, profitant d'une halte, Trois Lunes voulut explorer les environs, et profiter ainsi de quelques

instants de solitude. La promiscuité obligée régnant sur leur convoi commençait à lui peser. Korkos la mit en garde.

– Je ne sais pas si tu fais bien. Ça n'est pas sans danger, vois-tu. Je devrais peut-être t'accompagner...

La féling ne voulut pas en entendre parler.

– Je ne suis plus une enfant ! Je saurais bien me défendre !...

Depuis que sur les conseils du kelwin elle avait reçu quelques leçons dans le maniement des armes, elle ne pouvait s'empêcher de se prendre pour une combattante expérimentée. Elle s'éloigna, avec pour seule défense un poignard mélodien offert par Korkos.

*

Elle s'enfonça alors parmi les hautes-herbes dont l'extrémité atteignait ses épaules, bien décidée à prendre la plus grande distance possible avec ces compagnons imposés par le sort. Mais peu de temps après, étourdie par la chaleur et les senteurs capiteuses des végétaux, elle commença par s'asseoir, puis s'allongea, les paupières closes. Lorsqu'elle les rouvrit, ce fut pour découvrir, penché au-dessus d'elle, un visage rond entre les lèvres souriantes duquel se dessinait une paire de canines aiguisées. Elle ne put retenir un cri.

– Qu'elle n'ait pas peur. Nous ne la mangerons pas.

– Non, nous ne la mangerons pas. Nous avons assez mangé pour aujourd'hui.

– Oui, assez mangé.

Ils étaient deux. Deux Kelwins aux crocs pointus, aussi nus qu'au jour de leur naissance, et dont les pupilles s'éclairaient d'une lueur féroce. Trois Lunes avait du mal à se remettre de l'émotion qu'elle venait d'éprouver.

– Qui... Qui êtes-vous ?

– Nous sommes le peuple des hautes-herbes. Ou plutôt deux de ses représentants.

– Oui. Deux de ses représentants, plutôt.

– Il y en a d'autres.

– Bien d'autres.

– Et d'autres peuples.

– Oui, bien d'autres peuples.

La jeune fille avait déjà entendu parler, au cours des jours qui précédaient, de ces peuples des hautes-herbes, innombrables et si différents les uns des autres. D'entre tous ces peuples, certains kelwins étaient craints des voyageurs en raison de leur anthropophagie, d'autant que quiconque s'égarait dans la savane risquait de tomber entre leurs mains sans les avoir vus s'approcher, dissimulés qu'ils étaient par la hauteur de la végétation environnante.

- Je vous préviens, je saurais me défendre !
- Mais nous ne lui voulons pas de mal.
- Non, pas de mal. Nous voulions seulement la mettre en garde.
- Oui, la mettre en garde. Dis-le lui, toi.
- Je préfère que ce soit toi.
- Alors qu'elle écoute bien. Un de ces jours, la nuit tombera plus tôt que prévu.
- Prochainement, oui. Très prochainement.
- Qu'est-ce que vous racontez ? On est au milieu de la journée, et la belle saison commence à peine. Il y a encore le temps, avant que les jours ne raccourcissent.
- Il veut dire que les morts-debouts se rapprochent de votre caravane. On les a signalés à trois journées de marche d'ici.
- Les morts-debouts ? Qui sont-ils ?

Mais les deux compères s'étaient déjà éclipsés.

Quand elle revint, la caravane s'apprêtait à repartir. Korkos la salua.

- Tu en as mis, du temps. Je commençais à m'inquiéter... Il ne t'est rien arrivé ?
- Mais non, rien. Qu'est-ce que tu imagines ? Je me suis simplement... promenée.

Elle n'osait lui avouer la rencontre qu'elle avait faite, de peur qu'il ne la réprimande.

*

Une journée héossienne se composant de trente de nos heures, on s'arrêtait à la vingtième pour panser les bêtes et reposer les voyageurs. Dans le crépuscule finissant, les compagnies d'artistes répétaient leurs spectacles, tandis qu'assis autour des feux de camps,

les joueurs de gamganiol, de saldar ou de dim-dam accordaient leurs instruments.

Chaque soir, S'snek se livrait à une séance de méditation exigée par le culte de l'objet, dit aussi culte de la machine, auquel il était affilié. Ses compétences particulières le rapprochait des kelwins qui ne cachaient pas leur admiration pour sa facilité à démonter, puis remonter dans une autre configuration et en un temps record, les mécanismes les plus complexes. L'ygwan s'était souvent demandé pourquoi, à l'inverse de ses coreligionnaires, son pouvoir psychique se circonscrivait aux composants électroniques. Il n'avait pas trouvé de réponse, et même Murmure du Vent dans les Arbres, son vieux maître, ignorait les raisons de cette limitation.

– Je te dérange ?

S'snek interrompit sa concentration et leva la tête. C'était Gath, de retour de la répétition qu'il organisait avec sa troupe, à chaque fin de journée. Manifestement, il avait quelque chose à lui demander.

– Je t'en prie... Gll-gll... Assieds-toi.

Le woon attendit qu'il termine ses exercices, puis se gratta la truffe dans un geste que son compagnon avait appris à interpréter comme le signe d'une gêne inavouée.

– Depuis notre départ de Kelwé... Groumf... Je me pose une question.

Son embarras amusait S'snek.

– Et cette question... Sss... me concerne-t-elle ?

– Hé bien... Groumf !... Oui, je dois le reconnaître. Elle te concerne.

– Alors je crois Sssavoir quelle est cette question qui te taraude.

Tu te demandes, n'est-ce pas, pourquoi j'ai finalement accepté de t'accompagner à Hiljehja ?

– Oui, c'est ça. Groumf !... C'est bien ça. Pourquoi as-tu changé d'avis ?

– Je vais te le dire. Car... Sss... je pourrais, à l'avenir, avoir besoin d'alliés, et je Sssais pouvoir te faire confiance.

Il lui expliqua, à demi-mots, qu'il appartenait à la résistance, puis lui dévoila le contenu du message laissé par son maître dans

la pierre-mémoire. Gath fut enthousiasmé par les possibilités qui s'offraient à eux :

– Ça pourrait tout changer ! Le monde redeviendrait tel qu'il était autrefois...

Poing fermé, il se frappa le torse, puis lui tendit la main.

– Tu peux compter sur moi.

Ils scellèrent leur amitié autour d'un repas rituel ygwan.

*

Leur repas terminé, ils virent arriver deux promeneurs. C'était Trois Lunes et Porfirio, qu'ils n'avaient jamais croisés jusque là, si étendue était la caravane. L'homme des étoiles apprenait à la féling le nom des constellations.

À leur vue, elle feula de rage.

– Tu les connais ? s'enquit l'humain renégat.

– Eux ! C'est par leur faute si j'ai perdu tout ce que je possédais ! Maudits terroristes, vous ne me laisserez donc jamais en paix ? Par les étoiles dans le ciel, pourquoi m'avez-vous suivie jusqu'ici ? Qu'est-ce que vous préparez encore ?

S'snek ne put réprimer un gloussement amusé. Tandis que Trois Lunes, assise à l'écart, affichait une moue dédaigneuse, il expliqua à Porfirio comment ils s'étaient rencontrés. L'homme-médecine, qui avait une préférence pour l'harmonie, voulut présenter à sa jeune amie une autre façon de voir les choses.

– Ainsi, c'est grâce à eux que nous avons fait connaissance. Grâce à eux, encore, que tu as entrepris ce voyage, et tant appris depuis.

Peu à peu, elle s'adoucit. Ils poursuivirent leur conversation, mais Trois Lunes conservait un silence taciturne. Soudain, elle demanda :

– Savez-vous... Euh... Qui sont les morts-debouts ?

Un frisson passa sur les trois aventuriers, et on eût dit que la nature alentour s'était arrêtée de vivre. Trois Lunes sentit un souffle froid passer sur sa nuque. Porfirio s'enquit :

– Les morts-debouts ? Qui t'a parlé d'eux ?

En l'absence de Korkos, elle se décida à avouer ce qui lui était arrivé dans l'après-midi précédente.

Quand elle eut terminé son récit, le regard de Gath se perdit dans les lointains.

– Les morts-debouts ? Ils sont la première des plaies que ce monde ait reçu. La seconde...

Il jeta un coup d'œil à Porfirio.

– Je te demande pardon, mon ami... Groumf... C'est la vérité qui parle par ma bouche. La seconde de ces plaies, ce sont les hommes des étoiles.

Il laissa passer un instant avant de reprendre.

– Mais les morts-debouts... D'autres les appellent des nécrosiens... Nul ne sait comment ils sont apparus. Ce sont des corps sans âme, des êtres malfaisants qui ont partie liée aux forces ténébreuses qui résident dans les limbes. Là où passent leurs cohortes, les récoltes pourrissent sur pied, les bêtes mettent bas avant terme et la terre s'assèche pour longtemps... voire à jamais.

Trois Lunes fronça les sourcils.

– Je croyais... je croyais qu'il ne s'agissait que de légendes qu'on racontait aux enfants pour les faire tenir tranquilles ?

– Des légendes ? Plût au Grand Tout ! Mais ne t'illusionne pas, ils sont bien réels. De tous les peuples, de toutes les régions... Et je me suis même laissé dire qu'ils avaient commencé à pactiser avec le Nouvel Ordre, pour se partager le pouvoir sur ce monde. Ce sont de rudes combattants, insensibles à la douleur, et la plus noire magie est leur fidèle compagne. Et même à les vaincre, on n'est pas sûr de gagner, car leur influence est pernicieuse. Ils s'emparent des esprits, leur transmettent le poison qui les a fait devenir ce qu'ils sont... Des empires entiers se sont ainsi écroulés, rongés de l'intérieur...

S'snek et Porfirio approuvaient chacune de ses paroles. Il termina.

– Alors, espérons seulement que le présage qui t'a été apporté par le peuple des hautes-herbes reste sans effet. Car dans le cas contraire, et si par malheur une de leurs armées venait

à croiser notre route... Groumf !... Il n'est pas dit que nous arrivions jamais à Hiljehja.

*

Ils prévinrent la caravane, et tous se tinrent désormais sur leurs gardes. Mais la nuit se passa sans incident.

Au matin, ils repartirent sous la vigilance redoublée de l'escorte darken. Les bêtes étaient nerveuses. L'atmosphère paisible de la savane héossienne semblait contenir une menace en suspens. Était-ce un effet de leur imagination ? Certaines plantes, certaines pierres leur paraissaient revêtir des aspects inquiétants.

Ils étaient attentifs au moindres modifications du paysage. Le soleil n'avait pas encore atteint son zénith que des brumes le déroberent à leurs regards. Les reliefs se dénudèrent et prirent des teintes sombres. Ils se demandèrent s'ils ne feraient pas mieux de revenir sur leurs pas, mais quelque chose leur disait que les terres traversées il y a peu s'étaient elles aussi transformées, et une force inconnue les poussaient à aller de l'avant.

Les puits de la région, les uns après les autres, se révélèrent empoisonnés. Leurs montures ne cessaient de se plaindre. Elles n'avancèrent bientôt plus qu'au pas, et ils éprouvèrent à leur tour les premiers effets de la soif. Confiants dans les ressources et la prodigalité de la nature, ils n'avaient pas prévu de réserves d'eau.

Au-dessus de leurs têtes et jusqu'à perte de vue pesait un ciel pourpre, lacéré de nuées noires. L'horizon se barrait de bandes blanches comme des os, alternées de traînées d'un jaune sale. La terre sous leur pas se colorait d'un gris uniforme, parsemé çà et là d'une maigre végétation aux formes noires et torturées. Au loin, des éclairs silencieux illuminaient brièvement le panorama.

Soudain, un des éclaireurs désigna les collines voisines.

– Là !

Au sommet des collines se tenait, immobile, un cavalier fantôme juché sur un destrier d'ombre. Malgré la distance, ils crurent voir se peindre, sur ses traits ravagés, un rictus semblable à ceux qu'arborent les crânes nettoyés de leur chair. Et sa monture ricana à l'unisson.

7 – UNE ÂME

*Quelle frayeur ! Mais je bénis ce mort-vivant ;
Certes j'ai cru mourir ; mais pourtant, si j'y songe,
C'est lui qui me sauva de l'atroce mensonge
Qui me tenait captive, et je renais, dorénavant !*

*Car par lui j'ai compris que je possède une âme,
Que les humains l'avaient salie ; en les servant,
Je devenais semblable à ce fantôme infâme !*

*Il n'a voulu de moi car je lui ressemblais ;
Mais nul ne pourra plus voir en moi leurs reflets.*

Ces êtres sont trompeurs ; quel atroce amalgame !

*

L'armée de spectres les guettait depuis les hauteurs environnantes. Quand l'escorte darken les chargeaient, ils s'enfuyaient, ou plutôt s'évanouissaient en fumée, et reparaissaient dès que ces guerriers à la peau couleur de sang avaient rejoint la caravane. Le phénomène se reproduisit à plusieurs reprises au cours de la journée, usant chaque fois davantage les nerfs des voyageurs, dont certains étaient pressés d'en découdre.

Cette attente éprouvante se prolongea jusqu'à la tombée de la nuit, presque impossible à distinguer du jour obscur qui venait de s'écouler. On installa le bivouac, et les tours de garde furent doublés. Le repas se prit en silence. On pouvait entendre les cuillères tinter contre le rebord des écuelles, et la soif se faisait maintenant cruellement sentir.

*

Comme il cherchait une place pour s'asseoir, Kaleran, l'écuyer darken, se prit les pieds dans l'étrier qu'Assiliaj, l'un des serviteurs mélodiens de Qotkawin le prince-mendiant, avait laissé traîner en travers du chemin. Il trébucha, et son dîner se renversa. Furieux, il

se retourna. Son visage avait pris une teinte violette, et ses traits rudes accusaient sa colère.

– Tu ne pouvais pas faire attention ? Qu'est-ce que je vais manger, maintenant ?

Le mélodien lui renvoya son regard menaçant.

– C'est toi qui aurais dû faire attention. Ces étriers se voyaient comme la stupidité au milieu de ta figure.

Kaleran porta sa main sur la poignée de l'épée pendue à sa ceinture.

– J'ai bien envie de voir comment un mélodien se sert de sa lame.

– Et moi, je voudrais savoir si ce qu'on dit est vrai... Il paraît que vous autres darkens lapez votre pitance à même le sol, comme font les drüghs... Dans ce cas, tu ne devrais pas te formaliser de ce que ton repas se soit renversé...

À son tour, il se leva prestement, dégainant dans le même geste le sabre courbe qu'employaient, au combat, ses semblables, et rajouta :

– Je te trouve le teint brouillé. Ne subirais-tu pas une attaque de nécrose ? Je me suis laissé dire que le courroux lui offrait un chemin pour atteindre l'âme.

Kaleran expulsa un crachat.

– Peuh ! C'est toi qui te nécroses ! Regarde... Tu es déjà aussi maigre qu'un cadavre !

*

Leurs compagnons respectifs se levaient les uns après les autres, commençant eux aussi à échanger des invectives. Ils s'accusaient mutuellement de présenter les premiers symptômes du mal qui avait métamorphosé en vampires décharnés leurs invisibles adversaires. Et ils n'avaient pas tort : la nécrose débutait parfois par une simple colère, et plus souvent par des frustrations accumulées.

Potmos le bègue, un kelwin qui bénéficiait de l'estime de tous, s'interposa.

– Vous... vous êtes fous ? C'est de... de cette manière que des ca-ca-caravanes entières se... se... se sont faites décimer ! Si... si... si vous continuez, hé bien a... a... alors, vous trou-trouve-

rez ce que vous cherchez. Et ceux... ceux... ceux qui survivront iront re-re-rejoindre les rangs des nécrosiens !

Ces paroles atteignirent leurs cœurs. Chacun convint qu'il valait mieux économiser ses forces en prévision de l'avenir, et l'avisé Potmos contraignit les deux protagonistes de l'incident à se serrer la main.

*

Trois Lunes n'arrivait pas à trouver le sommeil. Elle se tournait et se retournait dans sa couverture en laine de bramowal des neiges, sans que son esprit s'apaise. Parce que, mise la première au courant de la menace qui pesait sur la caravane, elle avait tardé à en prévenir ses compagnons, elle se sentait en partie responsable de ce qui était advenu par la suite. Elle avait beau se dire qu'un tel sentiment était idiot, impossible de s'en débarrasser. Elle renonça à chercher le repos et, sur la pointe des pieds pour ne pas réveiller ses voisins, quitta la tente où elle passait habituellement ses nuits.

Le campement était établi en lisière d'un bois d'arbres morts, dont les branches nues projetaient au sol leurs ombres décharnées. Elle s'assit à proximité de ce bois. Tandis qu'elle contemplait, se courant après dans le ciel, les lueurs voilées des trois astres auxquels elle devait son nom, elle se demanda pour la première fois pourquoi il lui avait été attribué, puis entendit, provenant de derrière elle, un craquement sec. Elle vit alors s'approcher d'elle la silhouette d'un woon.

- Gath ?

- Groumf !

Le woon était maintenant suffisamment proche pour qu'elle distingue ses traits. Ce n'était pas Gath. Son visage était à moitié dévoré par la pourriture. L'une de ses orbites étaient creuse, et dans ce cercle vide, Trois Lune crut apercevoir un grouillement de larves. L'autre œil du woon la fixait sans ciller. Puis il découvrit ses canines.

Devant ce spectacle, elle perdit connaissance.

*

Un fracas épouvantable s'éleva de la roulotte où étaient entreposés les accessoires de la Compagnie du Kalouk Farceur, que dirigeait Gath. Des sentinelles sur le pied de guerre s'y précipitèrent, juste à temps pour voir s'enfuir deux squelettes ricanants emportant avec eux une malle chargée à bloc. Gath, devançant les sentinelles, entra le premier dans la roulotte. La stupéfaction, en découvrant ce qui l'y attendait, le laissa d'abord bouche bée, mais il se reprit vite.

– Ah, les fils de znurt ! Ils m'ont tout pris ! Mais ça ne va pas se passer comme ça !

Des appels fusaient maintenant de toute la caravane.

- Une attaque ! C'est une attaque !
- Viens voir par là, toi !
- Lâchez-moi ! Je suis des vôtres !
- C'est bizarre... J'aurais juré un nécrosien...
- Hé bien je te remercie !
- Et qu'est-ce qu'ils vous ont dérobé, à vous ?

Les nécrosiens s'étaient introduits dans le campement à la faveur de l'obscurité, et leur habitude de la dissimulation avait trompé les gardiens. Non contents de s'être emparés d'une quantité considérable de matériel, de bijoux et d'autres richesses, ils avaient en outre enlevé une poignée d'individus, qu'ils destinaient sans doute à leurs cultes sacrificiels.

Gath alla trouver S'snek.

- Ils t'ont pris quelque chose, à toi ?
- Je ne crois pas... Sss... Tout ce que je possède est là-dedans.

Il désigna la besace qu'il gardait jour et nuit accrochée à sa taille. Dans la lueur des feux de camp, son visage prit un aspect farouche.

- Où Sssont les autres ?

Gath inspecta les alentours.

- Je vois Korkos qui arrive... Hé, Korkos ! Tout va bien ?

L'acrobate affichait une mine soucieuse.

- Ça va, ça va. Vous avez vu Trois Lunes ?

L'ygwan et son ami s'interrogèrent mutuellement du regard.

- Trois Lunes ? Maintenant que tu le dis... Non, je ne crois pas. Groumf ! Il faudrait vérifier...

Porfirio venait à leur rencontre, d'un pas pressé. Il tenait entre ses mains un poignard au manche ciselé, d'allure mélodienne.

- Regardez ce que j'ai trouvé, à l'orée du bois...

L'inquiétude du kelwin redoubla.

- Je le reconnais ! C'est moi qui l'ai offert à Trois Lunes !
- Elle ne Sss'en Ssséparerait jamais... Sss... de Ssson plein gré.
- Ils l'ont enlevée ! Groumf ! Je vous dis qu'ils l'ont enlevée !

S'snek dévisagea ses trois compagnons.

- Alors il faut faire vite... Sssi nous voulons la retrouver vivante.

*

Ils allèrent trouver les chefs de la caravane, leur proposant de lever une troupe pour partir à la poursuite des pillards. Devant tant d'audace, leurs interlocuteurs restèrent évasifs.

- Une telle décision ne se prend pas à la légère. Il faudrait réunir le conseil des errants, observa le vieil Haerndal au visage couturé de cicatrices. Tandis qu'il parlait, sa grande carcasse courbée sous le poids des ans s'agitait de frissons.
- Mais vous êtes ce conseil ! protesta Korkos.
- Pas au complet, pas au complet, corrigea le prince Qotkawin. Et vous savez bien que nos décisions se prennent à l'unanimité.

Tout en prononçant ces paroles, son regard évitait celui des quatre aventuriers. La crête de S'snek vira au rouge foncé.

- Le temps que vos délibérations Ssse finiSsent, ils Ssseront loin. Il en va... Sss... de la vie des perSssonnes qu'ils ont emmenées.
- Sans compter qu'ils ont emporté tout ce que possédait ma troupe ! renchérit le directeur de la Compagnie du Kalouk Farceur. Groumf ! Je ne peux pas laisser faire ça.

Le sage Potmos voulut les ramener à la raison.

- I-i-ils n'ont pas... pas... pas fait trop de dégâts, ce-ce-cette fois. Ce... ce... ce que nous avons de mieux à faire, c'est... c'est de

prendre la fuite au plus vite, en é-é-espérant qu'ils... qu'ils... qu'ils ne reviendront pas à la charge.

- Les pertes sont inévitables. Remercions simplement les esprits de ce lieu qu'elles ne soient pas plus importantes, conclut l'expérimenté Haerndal. Ses yeux noirs, plantés parmi les rides de sa face écarlate, les fixèrent d'un air de défi.

*

Ils finirent par réunir une troupe composée de ceux qui, dans le rapt organisé par les nécrosiens, avaient perdu un parent ou un proche, et se mirent en route sans attendre. En tout, ils étaient une vingtaine.

Chevauchant sans repos des heures durant, ils s'enfoncèrent plus avant en territoire nécrosien. Les gueules de leurs draghags écumaient, mais ils ne les en éperonnaient que de plus belle.

Ils cheminaient sur un sol vitrifié, d'un noir visqueux, bordé de crevasses d'où s'échappaient des fumerolles nauséabondes, et respiraient avec peine. L'air était chargé de relents putrides. De place en place, les attendaient des dépouilles d'animaux rongés par la vermine. Au loin, l'électricité statique continuait de se décharger par saccades.

Ils commençaient à désespérer de ne jamais rattraper les fugitifs, quand au détour d'un sentier escarpé leur parvinrent des éclats de voix. Ils mirent pied à terre, et retenant leurs coursiers par la bride, avancèrent au pas.

*

Ils étaient quatre. Quatre nécrosiens attardés qui, au lieu de rejoindre leur repaire aux côtés des leurs, avaient préféré observer une halte et s'amusaient à présent avec les accessoires dérobés à la Compagnie du Kalouk Farceur. Deux de ces zombis se donnaient la réplique tandis que le troisième, étendu dos à une souche déracinée, les applaudissait mollement. Le dernier gardait leurs armes et montures. Préposé au guet, il ne pouvait s'empêcher de loucher sur le spectacle présenté par ses comparses.

Les deux acteurs improvisés singeaient la répétition d'une comédie de mœurs. L'un avait endossé le rôle de l'épouse, l'autre celui du mari. Leurs vêtements d'emprunt, aux couleurs primesautières, juraient avec la rigidité cadavérique de leurs traits et de leurs gestes.

S'snek, Gath et leurs compagnons prirent la représentation en cours.

Le nécrosien grimé en père de famille parla le premier.

- Alors... Hin hin hin... Madame mon épouse, que nous avez-vous préparé de bon à dîner pour ce soir ?

L'autre feignit l'affliction.

- Hélas, hélas, monsieur mon cher mari, grand malheur ! La famine s'est abattue sur nos têtes ! Il n'y a plus rien à manger !

Puis il changea d'attitude. Un air malicieux se peignit sur sa figure décomposée.

- Mais j'ai peut-être une solution...

Alors il saisit le poignard qui pendait à sa ceinture, et au moyen de sa lame, élargit la plaie qui courait sur le côté de son ventre. Par l'ouverture ainsi opérée, il tira la charogne d'un petit animal, et l'exhiba à la ronde.

- Notre bébé, le fruit de notre amour ! Vous aviez faim, disiez-vous, monsieur mon cher mari ? Hé bien, bon appétit !

Il lui lança le cadavre en travers de la figure. Les deux autres nécrosiens s'esclaffèrent bruyamment, et des gargouillements s'échappèrent de leurs lèvres dévorées par la pourriture. S'en avisant, l'interprète du mari courut prendre son épée et s'avança sur celui des deux spectateurs qui demeurait allongé.

- Un amant ! Vous aviez un amant, et vous ne me l'aviez pas dit, madame mon épouse !

- C'est que je voulais vous en faire la surprise, monsieur mon cher mari !

- Fort bien ! Alors je demande réparation !

L'autre, comprenant soudain où il voulait en venir, leva les mains pour se protéger. Trop tard. L'épée du nécrosien s'abattit

dans un sifflement, on entendit un bruit sourd et la tête de son compagnon alla rouler dans la poussière.

*

Depuis leur cachette, sise sur une éminence voisine, Gath appréciait la saynète en connaisseur. Il chuchota à l'oreille de son voisin.

– Il y a de l'idée, une belle énergie... Il faudrait dégrossir, mais pour un début, c'est honorable...

Un mélodien qui était venu avec eux les rappela à la réalité.

– Vous vous croyez au théâtre ? Ils ne sont plus que trois, et un seul a son arme à la main. Nous ne devrions pas avoir trop de mal à en venir à bout.

S'snek se rangea à son avis.

– Attaquons... Sss... Maintenant !

Quand ils dévalèrent les pentes de la colline, les nécrosiens pris par surprise n'eurent pas le temps de réagir. Ils s'en rendirent maîtres sans dommage. Deux des nécrosiens périrent au combat de la seule manière qu'ils connaissaient, c'est-à-dire la tête tranchée. Le troisième fut ligoté et ils l'interrogèrent. Il ne tarda pas à leur avouer la direction de son village, car ces morts-vivants, prompts à terroriser les voyageurs lorsqu'ils errent en bande, deviennent d'une grande couardise quand ils se retrouvent seuls.

Dès qu'il leur eut révélé ce qu'ils voulaient savoir, et malgré la promesse faite de lui laisser la vie sauve, ils le décapitèrent à son tour.

Avant d'enfourcher sa monture, un robuste gamougl à la robe verte, seul capable de supporter son poids, Gath voulut récupérer les affaires de sa troupe. Korkos l'en dissuada.

– On ne sait jamais. Ces vêtements sont peut-être contaminés.

Le woon en convint à regret, et repartit les mains vides.

Suivant la direction indiquée par le nécrosien, ils parvinrent à un vallon encaissée entre deux soulèvements de terrain. Le village de leurs adversaires se situait de l'autre côté de la seconde élévation.

Ils laissèrent là leurs montures, sous la surveillance de deux des leurs, et poursuivirent à pied.

*

– Groumf ! Non mais regardez-moi ça !

Ils avançaient à présent entre deux rangées de statues se succédant jusqu'à l'entrée du village, qui se trouvait encore à une heure de marche. Chacun avait sorti son arme et scrutait les ténèbres environnantes. Le nécrosien avait prétendu que les siens ne laissaient jamais de sentinelles, la crainte qu'ils inspiraient à leurs ennemis suffisant selon lui à retenir ces derniers à l'écart de leur repaire. Mais la parole d'un nécrosien ne valait pas grand-chose, même sous la menace d'une lame. C'est pourquoi ils ne relâchèrent pas leur attention un seul instant.

Les statues à l'ombre desquelles ils avançaient atteignaient quatre fois la hauteur d'un woon. Elles leurs procuraient un sentiment d'écrasement et de fascination révoltée. Ces sculptures torturées reflétaient les souffrances des esprits en ayant enfanté. Elles représentaient des concrétions de visages grimaçants et de corps désarticulés, dont l'assemblage formait d'autres figures à demi-écroulées, enserrées à leur tour dans des mécanismes tordus et fondus entre eux. Des lambeaux de tissu, pris dans la masse, semblaient vouloir s'en échapper quand le vent, par intervalle, les soulevait.

Si forte était l'expression de douleur attachée à chacun des éléments de ces totems qu'on ne pouvait s'empêcher d'imaginer que certains, sinon tous, résultaient de l'immersion de prisonniers en chair et en os dans des bains de métaux en fusion.

Dans la nécrose, les races se confondaient. On pouvait croire avoir affaire à un delhion au visage autrefois lisse, alors qu'il s'agissait d'un humain aux traits effacés par la maladie. Ils n'en conservaient pas moins une partie des caractères du peuple dont ils étaient issus. Au spectacle qu'ils découvraient, les voyageurs jugèrent que le fond de leurs adversaires, sinon leur totalité, était d'essence mélodienne. Mais le tempérament artistique de ces natifs d'Héos se retournait ici contre lui-même, dans une succession de tentatives avortées et spasmodiques.

La proximité du village nécosien leur fut signalée par des stridences de métaux frappés l'un contre l'autre et l'éclat de torchères vacillantes. Ils redoublèrent de prudence, se courbant en deux pour gravir la butte qui dérobaient ce village à leur vue. Parvenus à son sommet, ils se dissimulèrent derrière un amas de rochers, puis jetèrent un coup d'œil en contrebas.

*

Trois Lunes était indemne, enchaînée à une stèle gravée de motifs similaires à ceux des statues. Les autres prisonniers enlevés à la caravane, en tout deux ou trois dizaines, l'encadraient dans la même posture. Autour d'eux, s'affairaient une centaine de nécosiens, alimentant des brasiers ou aiguisant leurs armes. Certains paraissaient ivres et dansaient des sarabandes solitaires. La plupart criaient, et des disputes éclataient par instant.

La féling leur faisait front avec toute la bravoure dont elle se sentait capable.

– Si vous croyez me faire peur ! J'en ai vu d'autres !

Malgré son air bravache, elle n'était pas aussi rassurée qu'elle voulait le laisser paraître. Un mort-vivant s'approcha d'elle et posa ses doigts, auxquels manquaient plusieurs phalanges, sur son menton.

– Tu ne feras plus tant la fière, quand notre seigneur viendra te prendre ton âme !...

– Mon âme ? Peuh ! Je n'en ai pas.

– Bien sûr que si, stupide créature ! De tous les êtres, nous sommes les seuls à en être dépourvus. C'est là notre... privilège.

Il grinça des dents.

*

Elle continuait d'espérer que ses amis viendraient la délivrer. Ceux-ci, du haut de leur cachette, étaient entièrement absorbés par le spectacle qui se découvrait à leurs yeux. Soudain, ils entendirent un frôlement de pas, et se retournèrent pour découvrir, les tenant en joue avec des fusils de fabrication humaine, trente de leurs adversaires.

*

Trois Lunes les vit arriver, les mains liées derrière le dos, sous la surveillance de leurs gardiens. Il y avait là S'snek, Gath, Korkos et même Porfirio, suivis de leurs compagnons. Eux qui incarnaient son dernier espoir se trouvaient maintenant réduits à l'impuissance. Il n'y avait plus de recours à attendre. C'en était fait d'elle. L'inquiétude qui emplissait son cœur se mua en une terreur sans borne.

Les nécrosiens s'amusaient comme jamais. L'un d'eux dit à son voisin :

– C'est notre seigneur qui va être content ! Tant de belles âmes à dévorer !

En entendant ces paroles, l'autre parut contrarié.

– Que fait-il, d'ailleurs, notre seigneur et maître vénéré ? Il est en retard, comme d'habitude.

Son interlocuteur promena autour de lui des regards affolés.

– Ne dis pas ça ! Il pourrait t'entendre !

Le second nécrosien ne voulut pas en démordre.

– Je dis ce qui me plaît, et il ne me fait pas peur, notre seigneur et maître !

L'appréhension qui logeait au fond de ses prunelles éteintes démentait ses propos.

– Mais le problème reste entier. Qu'est-ce qu'on pourrait faire, en l'attendant ?

Un troisième mort-vivant s'approcha des deux premiers.

– J'ai une idée ! J'ai une idée ! Il n'y a qu'à en décapiter quelques-uns ! Le maître n'a que faire de toutes ces âmes... Elles sont si nombreuses !

L'idée plut beaucoup à ses congénères, qui allèrent en prévenir, l'air ravi, leurs prisonniers. Mais ces derniers ne s'en effrayèrent pas autant qu'ils l'auraient souhaité. S'snek, le plus impassible de tous, fut invité le premier à poser sa tête sur le billot.

Le nécrosien qui remplissait l'office de bourreau avait déjà levé sa hache, quand Gath fut pris d'une idée subite. Il lui lança :

– Alors... Groumf... On fait comme on a dit ?

L'exécuteur suspendit son geste. Les ricanements de ses voisins s'interrompirent, et l'un d'eux demanda de quoi ils avaient convenu. Le propriétaire de la hache se défendit.

– Vous ne voyez pas que c'est une ruse ? Ils cherchent à gagner du temps !

Autour de lui, les avis différaient.

– Il a raison ! Coupons la tête de ce lézard, et n'en parlons plus !

– Et si c'était vrai ? Parce qu'il y a quand même quelque chose que je ne comprends pas, c'est que...

– Imbécile ! Tu ne vas pas te laisser berner par ce gros tas de poils qui finira en manteau de fourrure ?

– Qui est un imbécile ?

L'altercation enfla, et les nécrosiens commencèrent à en venir aux mains. Puis un souffle glacé balaya la place du village, et une voix sépulcrale résonna sur toute la vallée.

– Ça suffit !... Urgh... Qu'est-ce qui vous prend ? Je vous ai déjà dit que je ne voulais plus de ces disputes !

Les nécrosiens se figèrent sur place. Un éclair traversa le ciel, et les captifs virent arriver, planant au-dessus du sol à hauteur de leurs têtes, un être au corps translucide, ne tenant d'aucune espèce connue. Le spectre était enveloppé dans un manteau dépenaillé, de couleur brune, et son visage grisâtre se couronnait de filaments qui avaient dû autrefois constituer une chevelure, et flottaient à présent derrière lui, dans les airs, bien qu'il n'y ait plus un souffle de vent. Les traits de cette créature paraissaient brouillés, et sous son arcade sourcilière lisse, deux yeux sans regard fixaient l'assistance. Ils s'arrêtèrent sur le nécrosien qui avait entamé la querelle, et l'instant d'après le crâne de ce dernier éclata comme un fruit trop mûr, projetant alentour des éclats de sa cervelle desséchée.

Les lèvres du fantôme, bleuies et grêlées de gerçures profondes, s'ouvrirent sur une double rangée de dents pointues et noires, à l'implantation irrégulière.

– Que ceci serve de leçon à tous ceux qui seraient tentés... Urgh... de me désobéir. Et maintenant, voyons ce que vous m'avez rapporté de votre chasse, ô mes fidèles drüghs aux crocs acérés.

Il descendit au niveau du sol, et sa main impalpable, aux ongles aiguisés, feignit de flatter la nuque d'un des nécrosiens.

– J'éprouve une faim... Urgh... dévorante.

Il se tourna vers les prisonniers.

– Voyons...Urgh... par laquelle de ces âmes vais-je commencer ?

Il fit halte devant Trois Lunes.

– Celle-là sort à peine de l'enfance... Urgh... Elle en a gardé la fraîcheur...

Il renifla, son visage éthéré frôlant celui de la féling.

– Mais qu'est-ce que je sens là ? Ce parfum si semblable au mien... Relents d'acier imputrescible, égarement des esprits enchaînés aux machines... Urgh... C'est celui des humains ! Le résultat d'une trop longue exposition à leur influence néfaste, sans doute... Qui s'effacera avec le temps... En attendant, je ne tiens pas à y goûter !... Urgh... Voyons le suivant...

Il s'approcha alors d'un des darkens qui s'étaient lancés à la poursuite de ses sujets. Ses paupières se plissèrent de contentement.

– Urgh... Je respire là la puissance brute des forces telluriques... Cette âme est sous la protection d'Aken, la lune couleur de sang et de carnages... Âme belliqueuse, qu'aucun péril n'a jamais fait reculer... Prête à un affrontement d'esprit à esprit... Biiien...

Le darken planta son regard dans celui de la créature.

– Je ne te crains pas. Fais ce que tu as à faire... Mais par les mânes de mes ancêtres, tu pourrais bien être surpris...

Ses muscles décorés de tatouages guerriers se bandèrent, comme dans l'attente d'une lutte. Le spectre le fixa, et aussitôt les traits du darken se contractèrent. Il paraissait être la proie d'un intense conflit intérieur. Les veines de son cou se gonflèrent, semblant prêtes à éclater, et leur palpitation se transmettait à son visage, qui prit une teinte violacée. Ses yeux s'exorbitèrent, puis roulèrent dans leurs orbites. Un filet d'écume bouillonnante s'était formé à la commissure de ses lèvres. Il tourna sa tête d'un côté puis de l'autre, tapant contre la stèle à laquelle on l'avait enchaîné. Deux volontés s'opposaient, et celle du nomade résistait avec toute sa farouche détermination.

Puis son menton s'affaissa, et lorsqu'il le releva, sa figure avait changé. Les angles s'en étaient accusés, des marbrures brunes y étaient apparues, son regard vide était celui d'un nécrosien. Sa défaite était consommée.

*

L'entité maléfique poussa un rôt tonitruant, et de sa bouche jaillit un ricanement poussif. Elle semblait moins translucide qu'auparavant.

– Cette âme... Urgh... aux vertus de vaillance incomparable m'a... Urgh... mis en appétit. Mais... Urgh... Que m'arrive-t-il ?

Il porta la main à son front. Sa transparence s'était de nouveau accrue.

– J'ai mal au crâne... Urgh... Davantage encore que d'habitude... Jamais... Urgh... Je n'avais ressenti une telle douleur... Urgh... On dirait que ma tête va exploser...

Il hoquetait à présent sans discontinuer. Soudain, il comprit d'où provenait son mal.

– Toi !

Son interjection s'adressait à Éclipse, le/la seul/e nomoï qui se soit joint/e aux poursuivants. Les nomoïs constituaient un peuple à part, pour au moins deux raisons. D'abord, ils maîtrisaient mieux que quiconque les arts ésotériques. Ensuite, c'étaient des créatures hermaphrodites et autopares, c'est-à-dire que chaque individu se fécondait lui-même, au milieu et au terme de son existence. Quant à Éclipse, il s'agissait d'un individu énigmatique, dont

personne dans la caravane ne savait grand-chose. Ses compagnons de voyage ignoraient quelles affaires l'emmenaient à Hiljehja. Il/elle n'exerçait pas de profession définie, et le motif pour lequel il/elle avait accompagné la troupe conduite par S'snek demeurait incertain.

Sa figure bleue nuit restait impassible, comme s'il/elle n'avait pas entendu l'appel du spectre, mais la membrane qui lui servait de bouche vibrait imperceptiblement. À sa vue, le voleur d'âme perdit de sa contenance, même s'il ne voulut rien en laisser paraître.

– Je connais tes semblables !... Urgh... Ils ont apporté... Urgh... la magie... Urgh... sur ce monde ! Mais tu ne vas pas tarder à découvrir... Urgh... que certains de vos élèves ont dépassé leurs maîtres !

Le nomoi, dont les ancêtres avaient débarqué des étoiles bien des générations auparavant, ne se laissa pas entraîner sur le terrain de la parole. Toute sa concentration était requise pour affronter l'esprit du nécrosien.

*

Plus rien n'existait pour les deux adversaires que leur face-à-face. Ils conservaient l'un et l'autre une immobilité complète. Éclipse, enveloppé/e dans une large cape noire, s'était adossé/e à la stèle à laquelle le/la retenait ses chaînes. Le revenant, de plus en plus diaphane, s'était de nouveau élevé dans les airs, comme pour mieux dominer la situation. L'obscurité environnante, la distance et sa propre transparence le rendait presque invisible aux regards des autres protagonistes de la scène.

Les deux thaumaturges semblaient reliés l'un à l'autre par un fil invisible, comme un pantin au marionnettiste qui guide ses mouvements. Mais il aurait été difficile de dire qui manipulait qui. À chaque frisson de l'un répondait un spasme de l'autre. Leurs deux corps se raidissaient sous l'effort.

Puis le/la nomoi inclina la tête, et tout son être se relâcha. Il/elle pendait, inerte, au bout de ses chaînes. Le spectre plastronna.

– Ainsi... Urgh... finiront tous ceux qui s'opposent à moi. Maintenant, voyons les autres.

Il redescendit en planant jusqu'au sol.

*

Au moment où il allait toucher terre, un soubresaut le tordit en deux. Son manteau s'enflamma, et des convulsions spasmodiques l'agitèrent. Puis il poussa un hurlement guttural et s'évanouit dans les airs.

Passé le premier instant de stupeur, les nécrosiens désespérés par la disparition de leur maître s'enfuirent à toutes jambes, abandonnant leurs armes derrière eux.

Éclipse avait relevé la tête.

*

S'snek, seul des prisonniers à ne pas être enchaîné, alla libérer ses compagnons. Parvenu au nomoï, il l'interrogea.

– Que Sss'est-il paSssé ? J'ai cru qu'il vous avait vaincu/e.

Son interlocuteur laissa passer un instant avant de répondre. La voix qui filtrait à travers sa membrane était aussi ténue qu'un souffle.

– Moi aussi, je l'ai cru. Mais les chemins de l'action sont parfois aussi tortueux que ceux de la connaissance. Voilà une chose qu'à l'avenir, je devrai méditer.

8 – UN SONGE

*C'est par nos propres peurs
Qu'un songe nous attaque ;
Malheur à tel qui craque
Et cède à ses terreurs*

*Car l'autre le possède :
Il investit les pleurs
De l'autre qui décède,*

*Puis s'incarne en son corps ;
Qu'il est puissant, alors !*

Reste-t-il un remède ?

*

– Alors c'est vrai ? Nous en avons fini avec ce cauchemar ?

La question posée par Trois Lunes resta sans réponse. La cinquantaine de cavaliers allait au trot, pressés qu'ils étaient de quitter le paysage dévasté par les nécrosiens, mais ne voulant pas épuiser leurs montures. Depuis qu'ils avaient quitté le village des morts-vivants, personne n'avait prononcé une parole. La féling fut la première à rompre ce silence. S'snek s'efforça de la rassurer.

– Je crois que nous ne riSssquons plus rien... Sss... Pour le moment. Mais nous ne Ssserons vraiment à l'abri que lorSssque nous aurons quitté ces terres.

Ses voisins acquiescèrent muettement. Mais Trois Lunes n'arrivait plus à s'arrêter de parler.

– Au moins, j'aurais appris quelque chose... C'est que je possède une âme. Et dire que ce vampire n'en a pas voulu ! Vous croyez vraiment qu'elle est si dégoûtante qu'il l'a dit ?

Porfirio Yzaga vint à son secours.

– Je crois simplement qu'elle n'est pas encore tout à fait formée... Et c'est une chance ! Pense à ce qui se serait passé dans le cas contraire...

Avant de partir, un des parents du darken nécrosé lui avait tranché la tête, pour mettre un terme à ses souffrances. De sa voix douce et monocorde, Éclipse s'était excusé/e d'avoir mis tant de temps à rassembler ses énergies avant de porter son attaque. Le silence qu'ils avaient observé par la suite était une façon de porter le deuil du disparu.

*

Quand la campagne héossienne eut retrouvé une apparence normale, ils arrêterent leurs coursiers. Le jour n'était pas encore levé.

Ayant perdu, dans l'aventure, tout l'équipement de sa troupe, Gath se sentit gagné par le désespoir dès qu'il posa le pied à terre.

– Je dois retrouver les autres à l'entrée d'Hiljehja... Mais que vais-je leur dire ?

Sa grosse tête se balançait de part et d'autre de son cou, comme pour apprivoiser sa tristesse.

– Il ne nous reste plus rien... Groumf... Comment allons-nous faire ? Pour le concours, c'est perdu d'avance. Autant renoncer.

Il partit s'isoler, ruminant ses angoisses.

*

Trois Lunes s'allongea aux côtés de Korkos.

– Je voulais vous remercier... euh... d'être venus me délivrer.

– Penses-tu ! À notre place, tu aurais fait la même chose.

– Je ne sais pas...

– Mais si. Tu es meilleure que tu ne te l'imagines. Mais oublions tout ça ! J'ai mieux à te proposer...

Il prit à sa ceinture le sachet en cuir qui y était accroché.

– Tu as déjà fumé de l'herbe à soupir ?

– Jamais. Qu'est-ce que c'est ?

Le kelwin préleva, dans le sachet, une pincée de poudre brune et en bourra sa pipe.

– Tu vas voir...

Il inhala une bouffée profonde, puis tendit la pipe à Trois Lunes. La jeune fille saisit l'instrument, et aspira du bout des lèvres. Aussitôt, des larmes lui montèrent aux yeux.

- Hé ! Ça pique !
- C'est normal, tu n'as pas l'habitude.

Quand il parla, deux colonnes de fumées s'exhalèrent des narines de l'acrobate. Elle trouva ce phénomène si cocasse qu'elle ne put se retenir d'en rire. Son gloussement résonna à ses oreilles, comme s'il provenait d'une grande distance. Il lui sembla que sa perception s'était élargie et ses sens affinés. Des pensées saugrenues couraient dans son esprit, s'enchevêtrant les unes avec les autres, et elles suscitaient en elle un vertige exquis. Elle posa sa nuque sur sa couverture et ferma ses paupières.

- Tu dors, Korkos ?
- Pas encore, ma jolie. Mais ça ne saurait tarder...
- Et quand tu dors, est-ce que tu rêves ?
- Cette question ! Comme tout le monde, je suppose.
- Et à quoi tu rêves ?
- Ça dépend... Il m'arrive de me souvenir de mon enfance...
- Je me demande à quoi nous allons rêver, après tout ce que nous avons vécu ces derniers jours.
- On verra bien...

Elle s'endormit sans s'en rendre compte.

*

Elle marchait dans un des couloirs de l'immeuble où elle habitait autrefois, il n'y a pas si longtemps de cela, avec son père. Elle reconnaissait ce couloir, bien qu'il diffère de celui qu'elle avait tant de fois emprunté. Les portes y étaient plus nombreuses, et moins espacées.

Au bout du couloir se trouvait une porte ouverte. C'était l'entrée de leur appartement. Elle y pénétra.

Son père se tenait dans le salon, dos à elle, face à la baie vitrée à travers laquelle elle aperçut, non le paysage urbain de Kām, mais la campagne héossienne. L'ayant entendu arriver, son père se retourna,

et elle vit son visage. C'était celui, dévoré par la pourriture, d'un nécrosien.

*

Elle se réveilla, trempée de sueur. Elle voulut appeler, mais aucun son ne sortit de sa gorge. Puis elle se rappela où elle était, et promena son regard alentour. Personne. Elle était seule, et il faisait toujours nuit. Où étaient les autres ? Avaient-ils pu partir sans la prévenir ? Non. Il était arrivé quelque chose. La peur revint dans son cœur. C'était cette herbe. Elle n'aurait jamais dû en fumer.

Elle se leva et, trébuchant à chaque pas, courut jusqu'à la forêt voisine. Oh oh, se dit-elle, les arbres de cette forêt sont bien étranges. À leurs branches poussaient des horloges. Le sous-bois bruissait de leurs tic-tac désordonnés.

Dans cette forêt se trouvait une source, et auprès de celle-ci une cabane en rondins. Elle s'approcha de la première, et tendit l'oreille. Il lui sembla entendre, couverts par les murmures de l'eau, des éclats de voix. Ces voix disaient :

– Ne va pas à la cabane ! Surtout, n'y va pas ! ou tu le regretteras...

Elle décida qu'elle n'allait quand même pas se laisser dicter sa conduite par la voix que son imagination prêtait à une fontaine, et se rendit d'un pas ferme vers la maisonnette entourée de fougères.

Entre-temps, le jour se leva.

Elle poussa la porte, mais celle-ci ne céda pas. Elle poussa encore, puis plus fort, mais en vain. Elle allait renoncer, quand la porte s'ouvrit. La silhouette de Gath se découpait dans son embrasure.

Quand elle entra, un son de flûte surgit d'elle ne savait où serpenta dans les airs jusqu'à ses oreilles pointues, puis s'interrompit dès que le woon eût refermé la porte. Je dois encore rêver, songea-t-elle. De telles choses ne sont pas possibles. Mais elle oublia cette pensée aussi vite qu'elle lui était venue.

Le mobilier de la maisonnette se composait d'une table, d'une chaise et d'une étagère. Sur l'étagère trônait un seul et unique livre,

à la couverture écarlate. Trois Lunes s'approcha, se saisit de l'ouvrage et en découvrit le titre. Elle lut :

LA MORT EST LE SEUL VAINQUEUR

Puis les lettres se brouillèrent, et quand leur transformation s'acheva, il était écrit :

LIVRE DE CONSEILS

Elle l'ouvrit au hasard. Au beau milieu de la page vierge où se posa son regard, se trouvait une bouche. Elle reconnut les lèvres épaisses et brunes de Porfirio Yzaga, l'homme des étoiles. La bouche s'écria :

– Restez sur vos gardes ! Ce songe n'est pas innocent !

Puis l'opuscule se referma dans un claquement sec. Impossible de le rouvrir.

*

Elle voulut mettre Gath au courant de son étrange découverte, mais celui-ci ne lui prêta aucune attention. Quand elle lui parla, il se contenta d'agiter vaguement la main, comme pour chasser des insectes importuns.

La répétition d'un rôle l'absorbait entièrement. Un manuscrit était posé sur la table devant laquelle il était assis. Il avait beau le lire et le relire, il ne parvenait pas à retenir son texte.

Il s'agissait pourtant d'un rôle primordial, dans une psychogreffe d'intérêt crucial.

– Ça ne va pas du tout ! Groumf ! Je ne comprends pas !

Il secouait la tête d'un air anxieux. Trois Lunes voulut l'aider.

– Et... Euh... C'est grave ?

Gath leva les mains au ciel.

– Très grave ! C'est sur mes répliques que repose toute l'intrigue. Mais plus je relis ce texte, moins je le retiens. Groumf ! C'est la première fois qu'une telle chose m'arrive. Que va dire le metteur en scène ? Tiens, le voilà justement...

*

Le metteur en scène, entourée d'une nuée d'assistants péroreurs, fit une entrée bruyante dans la cabane en rondins.

– Alors, coco, c'est bon ? Tu es prêt ? On y va ?

En découvrant son identité, la jeune fille ouvrit des yeux ronds. Ce n'était autre que... Don Insemino Mac Cormack, le gouverneur de Käm... À moins qu'il ne s'agisse de son double. Même crâne chauve et luisant, même nez en forme de bec d'oiseau de proie. Mais il semblait rajeuni, peut-être parce qu'il avait perdu de sa corpulence.

Il était vêtu d'une chemisette à manches courtes décorée de motifs floraux et d'une ample culotte beige descendant jusqu'à ses genoux. Des sandales à lanières complétaient sa tenue.

Gath lui répondit d'un ton las.

– Allons-y... Puisqu'il le faut.

Don Insemino se voulut rassurant.

– Tu verras, tout va bien se passer. Il n'y a pas de raison que ça se passe mal. Tu connais parfaitement ton texte, n'est-ce pas ?

Le woon soupira.

*

Juste avant qu'ils ne sortent, des coups sourds furent frappés à l'intérieur d'une armoire dont Trois Lunes, jusque là, n'avait pas remarqué la présence.

Comme elle s'apprêtait à aller voir de quoi il retournait, le metteur en scène la retint par le bras.

– Ça n'est rien... Tu verras plus tard... Nous sommes pressés...

Elle lui fit lâcher prise et courut à l'armoire.

*

Porfirio s'y trouvait, ligoté et bâillonné. Elle lui retira son bâillon.

– Allez-y... Mais attention ! Quoiqu'il arrive, ne baissez surtout pas les bras ! Le seul danger serait de vous décourager... Et c'est un danger mortel.

Il avait à peine fini sa dernière phrase que Trois Lunes se sentit, par l'action d'une force invisible, brutalement projetée en arrière. Appuyée sur ses avant-bras, à même le parquet ciré de la maisonnette, elle vit l'armoire se refermer, puis s'enfoncer dans le mur et y disparaître en un instant.

De la même façon que les pensées qui avaient précédemment traversé son esprit, le souvenir de l'incident s'en effaça. Mais à son propre insu, l'avertissement de son ami y avait laissé une trace.

*

En passant, elle jeta un coup d'œil par l'unique fenêtre de la cabane. Le paysage, dehors, avait changé. Au lieu de la forêt par laquelle elle était arrivée, s'étendait maintenant une cité dont les formes rappelaient celles d'un mécanisme d'horlogerie. Les différents édifices la composant s'actionnaient à la manière de rouages, et le ciel, au-dessus de cette ville, charriait de lourds nuages noirs projetant leurs ombres jusqu'au sol.

À cette vue, la féling éprouva l'impression d'être retournée à Käm.

*

L'équipe de tournage n'attendait plus que Gath. Dès qu'il se présenta, chacun s'agita, et un assistant lança :

– Cercle des réalités, une, première !

Le producteur de la psychogreffé était assis, dos aux arrivants et jambes croisées, sur une chaise pliante au dossier de laquelle une inscription signalait sa fonction.

Quand l'annonce de l'assistant parvint à ses oreilles, il leva un bras au bout duquel il tenait un cigare à l'extrémité rougeoyante.

– Il faut changer le titre. Le titre ne va pas.

Quelqu'un, quelque part sur le plateau, posa une question.

– Qui décide du titre ? C'est la société anonyme ?

Trois Lunes ne put déterminer de qui provenait cette interrogation. Le producteur continua sur sa lancée.

– Mais qui m'a foutu un titre pareil ?

La jeune fille vit alors arriver sur elle, fulminant, Don Insemino Mac Cormack.

– Toi ! C'est toi, la cause de tout ce désordre ! Et sais-tu pourquoi ? C'est parce que tu es un animal ! Voilà ce que tu es !

Elle fit front vaillamment, comme si les conseils de Porfirio Yzaga lui revenait en mémoire.

– Qu'est-ce que vous racontez là ? Je n'y suis pour rien... Je ne savais même pas que ce tournage devait avoir lieu !

Tandis qu'elle lui tenait ces propos, elle sentit progressivement une plus grande confiance s'installer en elle. Pour la première fois, elle considéra le petit homme chauve et bedonnant pour ce qu'il paraissait, et non pour l'autorité qu'il était censé incarner. Il s'agissait pourtant de la personne qui, il y a peu encore, lui inspirait les pires craintes au monde.

Elle observa aussi, comme d'un point de vue extérieur au sien, que pour la première fois de sa vie, elle s'entendait traiter d'animal sans en éprouver d'humiliation. Pour un peu, elle y aurait même pris un certain plaisir.

*

Le producteur tapa dans ses mains.

– Ça n'est pas grave ! Nous verrons ça plus tard ! Maintenant... Urgh... Amenez la grande roue !

Il se retourna, et leur dévoila enfin son visage. En dépit des lunettes noires qui masquaient son regard, ils le reconnurent tout de suite.

C'était le spectre à la menace duquel, croyaient-ils encore l'instant d'avant, le magicien nomoï les avaient à jamais soustraits. Il tenait sa revanche.

*

La terre trembla, et sa vibration se transmit à tout ce qui se trouvait à sa surface. Ce grondement atteignait de telles proportions qu'il couvrait même les directives adressées par le revenant, à l'aide d'un mégaphone, à ses assistants.

On amenait la grande roue. Sa forme circulaire, de la hauteur d'une tour, se détachait sur le ciel gris du pays des songes. C'était une horloge de fabrication humaine, réglée sur l'heure terrienne. Mais cette heure, sur laquelle se fixait apparemment le cours des rêves, avançait selon un rythme irrégulier. Elle accélérât, ralentissait, puis repartait en arrière. Aux extrémités de ses deux aiguilles étaient attachés S'snek et Murmure du Vent dans les Arbres, son vieux maître féling.

Au zénith de l'horloge dépassait une faux, dont la lame arrivait à l'endroit où d'un instant à l'autre, passeraient les têtes des deux prisonniers. S'adressant à Gath, Don Insemino désigna l'instrument.

– Tu connais bien ton texte, j'espère ? Sinon, à l'heure dite...
Couic !

Il fit mine, avec son pouce, de se trancher la gorge. Gath se souvint avoir aperçu, quelque part dans son texte, une allusion à la façon d'arrêter le cours du temps, mais sa mémoire continuait de le fuir. Il se sentait incapable d'empêcher la décapitation de l'ygwan et de son précepteur.

La tête du vieux sage s'approchait dangereusement de la lame courbe et effilée. Il la tourna dans l'autre sens et invectiva S'snek.

– Tu m'as déçu. Je croyais pouvoir compter sur toi... Mais je réalise maintenant que c'était une erreur.

S'snek adopta un ton plaintif.

– Que voulez-vous dire, maître ? Quelle faute ai-je commise ?
Comment puis-je la réparer ?

Le féling lui jeta un regard désabusé.

- Il n'y a plus de réparation possible. C'est trop tard. Tu aurais dû y penser plus tôt.
- Mais, maître, je ne Sssuis pour rien dans ce qui vous est arrivé... Et puis tout n'est peut-être pas encore perdu... Il reSsste le cercle des réalités...

Sa dernière phrase sonnait comme un appel à l'aide. Le féling dissipa ses dernières illusions.

- Le cercle des réalités ? Tu ne le trouveras jamais. Il est trop tard, je te dis.

S'snek gémit. L'aiguille à laquelle il était ligoté avait dépassé celle de son maître et frôlait à présent la lame de la faux.

*

À leurs pieds, Gath s'évertuait à retrouver la réplique qui les sortirait de ce mauvais pas. Rien à faire. Son cerveau était aussi sec que les sables de Dün.

*

Dans le ventre de l'horloge se trouvait Korkos le kelwin. Il s'affairait autour des manettes en commandant le mécanisme. Celles-ci semblaient dotées d'une vie propre, se dérobaient à ses manœuvres pour n'obéir qu'à leur bon plaisir. À chaque fois qu'il en abaissait une, l'autre se relevait, et ainsi de suite. Transpirant à grosses gouttes, il cherchait fiévreusement le délicat équilibre régissant les rouages du mécanisme, mais cet équilibre lui échappait sitôt qu'il croyait l'avoir atteint. Chaque nouvel échec lui minait un peu plus le moral. Il finit par poser sa tête entre ses bras, sur le tableau de bord qui se trouvait devant lui, renonçant pour de bon à infléchir le destin de S'snek et Murmure du Vent dans les Arbres.

*

Dans la file des spectateurs attendait Éclipse le/la nomoi. Ses patients et solitaires exercices de méditation, entamés de longues années auparavant, portaient enfin leurs fruits. Il/elle connaissait la solution au problème posé à ses compagnons par la machine de production de la psychogreffe. Malheureusement, une vitre

insonorisée le/la séparait d'eux, et la queue n'avancait pas. Lui/elle qui, d'ordinaire, n'agissait qu'avec une extrême pondération décida, une fois n'est pas coutume, de hâter le cours des événements. Il/elle s'écria :

– Je sais ce qu'il faut faire ! C'est pourtant simple ! Il suffit de laisser le vide envahir son esprit... Laissez-moi passer ! Je dois les prévenir !

Mais les regards offusqués des personnes le/la précédant dans la file le/la dissuadèrent d'insister davantage.

*

Au comble du découragement, Korkos jeta un coup d'œil par l'étroite ouverture qui se trouvait à sa droite, au mur de l'habitable, et lui permettait d'apercevoir le plateau de tournage. Il vit alors s'élever dans le ciel une fusée éclairante qui, en éclatant, y inscrivit ces mots :

RESTEZ UNIS

Puis les mots se dissipèrent, et à leur place se dessina le sourire de Porfirio Yzaga. Alors, une bourrasque se leva et dispersa ce sourire.

*

Éclipse était maintenant parvenu/e devant le guichet délivrant les billets d'entrée pour le plateau de tournage. Il/elle découvrit, sans en être totalement surpris/e, que le guichetier n'était autre que lui/elle-même. Le visage lisse, d'un bleu profond, lui renvoyait ses propres expressions, et le sommet de leurs deux têtes se couronnait de la même membrane blanche et fripée. Il/elle demanda de passer.

– Navré/e, c'est impossible. Vos papiers ne sont pas en règle.

Il/elle s'étonna.

– Quels papiers ? Il n'a jamais été question de papiers.

Puis il/elle fouilla dans les poches de son manteau et y trouva les papiers dont parlait le guichetier. Il/elle les posa devant lui/elle, mais son double secoua la tête.

– Désolé/e. Il en manque.

Il/elle sentit alors qu'on le tirait par le bras. Il/elle se retourna pour découvrir, juste derrière lui, l'homme des étoiles dont il/elle avait fait la connaissance dans la caravane pour Hiljehja. Il/elle l'interrogea du regard, et l'autre lui répondit.

– Pensez aux autres, pas à vous-même. Que feraient-ils, dans votre situation ? Réfléchissez-y.

Éclipse aurait voulu lui demander davantage de précision, mais des gardes armés s'amenèrent et ordonnèrent à son interlocuteur de les suivre. Le nomoï médita ses paroles, et soudain il/elle comprit.

Il/elle agit non comme ses semblables en avaient l'habitude, mais comme un woon l'aurait fait en pareil cas. Au lieu d'attendre qu'on lui en donne l'autorisation, il/elle passa en force. Personne ne le/la retint.

*

Derrière Korkos, au mur nu de l'habitacle, une porte se dessina. Il la poussa, et elle s'ouvrit sans offrir de résistance. Alors il descendit l'échelle conduisant jusqu'au sol et alla rejoindre Trois Lunes, Éclipse et Gath, qui se tenaient côte-à-côte à quelques pas du plateau. La créature au visage couleur de nuit profonde mit le kelwin au courant de sa découverte. Il opina.

– Le vide dans mon esprit ? Voyons ça...

Au même moment, Gath s'exclama :

– J'ai trouvé ! Je sais ce que je dois dire !

Il se tourna vers l'entité au visage cadavérique, restée assise dans son fauteuil de producteur, et lui lança :

– Tu n'existes pas ! Ce songe tire sa substance de nos propres peurs ! Maintenant... Groumf !... C'est nous qui décidons de ce que nous devons faire ! Alors je dis que tu peux disparaître et retourner au néant dont tu es issu !

Ses compagnons acquiescèrent. S'snek planta son regard dans celui du prétendu Murmure du Vent dans les Arbres.

– Il dit vrai. Tu n'es pas mon maître... Sss... Lui ne m'aurait jamais parlé comme tu l'as fait.

Rassemblés autour d'une même certitude, les voyageurs opposaient leurs volontés convergentes à celle du songe.

*

Alors, les contours du producteur de la psychogreffe, de Don Insemino, du vieux féling, des assistants, de l'horloge et du plateau de tournage commencèrent à s'effacer. Le ciel au-dessus de la ville mécanique s'éclaircit, et la cité elle-même disparut.

Le songe n'avait plus prise sur leurs esprits, et ils s'éveillèrent.

Au-dessus de leurs corps se penchait Porfirio Yzaga. Voyant qu'ils sortaient du sommeil, il s'enquit :

- Ça va ? Vous aviez l'air d'être les proies de cauchemars. Je ne savais que faire... Alors j'ai essayé de vous calmer... De vous rassurer...

L'esprit encore embrumé, Trois Lunes balbutia.

- J'ai rêvé d'une horloge... Et d'un plateau de tournage...

Gath fut catégorique.

- Nous avons fait le même rêve et... Groumf... Ça n'était pas seulement un rêve. Il y avait autre chose.

Éclipse leva leurs interrogations.

- Je croyais avoir renvoyé dans les limbes cet être maléfique, mais il n'en était rien. Si nous n'avions su lui faire face, il aurait sans doute fini par dévorer nos âmes...

S'snek ne regardait plus Porfirio de la même façon.

- Tu nous as parlé dans notre Sssommeil et... Sss... D'une façon ou d'une autre, tes appels nous Sssont parvenus. Ce que tu as fait là témoigne d'un grand pouvoir. Ne Ssserais-tu pas shaaniSsste ?

- Shaaniste ? Qu'est-ce que c'est ?

- Mon maître en était un. C'est une philosophie... Gll... Une certaine manière de laiSsser les choses venir à Ssoi. Ceux qui la pratiquent voient alors Ssse produire des choses curieuses. La réalité Ssse modifie dans le Sssens

qu'ils attendent... Comme par hasard... C'est l'expression qu'employait mon maître.

L'homme des étoiles semblait dubitatif.

- Mais pourquoi lui donner un nom ? Ça n'est pas une religion.
- Gll-gll... Je ne Sssais. Peut-être y a-t-il là un moyen, pour ceux qui ont atteint cet état, de se reconnaître entre eux.
- Mais on n'a pas besoin de ça pour se reconnaître.
- Sss... Tu as peut-être raison...

*

À l'horizon apparurent les premières lueurs de l'aube.

9 – LA CITE DES ARTS

*Dans la cité des arts, au temps du festival
Le théâtre est partout : dans les cours, dans les rues,
Sur les terres de ciel qui flottent dans les nues
Comme dans les marais qui détrempent le val.*

*Les fiers mélodiens soit déclament, soit chantent,
L'art est en eux, et les vaincre en tournoi loyal
Est difficile ; ils sont bien peu, ceux qui s'en vantent.*

*Mais un won fut vainqueur cependant cette année,
Car il sut entraîner la foule déchaînée ;*

L'empereur a du fuir ; que ces lazzis le hantent !

*

Dans la plaine qui menait à Hiljehja se tenait une féling, arme au poing, face à un darken brandissant lui aussi une épée. Autour d'eux, des mulfs paissaient tranquillement, et des u'xels voltigeaient ci et là. De temps en temps, un des ruminants relevait sa tête au cornes recourbées et jetait aux deux combattants un coup d'œil circonspect.

La féling porta le premier coup, et le darken para. Le choc des deux armes produisit un son clair. À chaque coup qu'elle portait, le géant esquivait, puis il la déséquilibra, et quand elle fut tombée, il posa sur sa gorge la pointe de sa lame. Alors il releva son heaume.

– C'est bien, tu as fait des progrès. Mais il te reste encore beaucoup à apprendre. Le corps est une arme, et le tien est en bon état. Il sera le terrain sur lequel tu bâtiras ta demeure. Mais tu manques de souffle.

Trois Lunes se releva, et ils cheminèrent de concert jusqu'au point d'eau autour duquel s'étaient établis leurs compagnons.

*

À la suite des mésaventures des jours précédents, la féling avait décidé de s'initier à l'art du combat, et un maître-escrimeur appartenant à leur troupe accepta de lui en enseigner les rudiments.

Chaque matin, avant de se remettre en route, il lui dispensait une leçon. Dans sa soif d'apprendre, elle avait aussi demandé à Porfirio de lui faire découvrir le nom et l'usage des plantes, et à Korkos des notions d'acrobatie. Quant à Gath, il prétendait que c'était d'elle qu'il aurait dû recevoir des cours de comédie.

*

L'arrivée à Hiljehja était prévue dans la journée. Les bêtes étaient amaigries par le rude périple accompli depuis le départ de Kelwé, et leurs maîtres eux-mêmes avaient hâte que le voyage se termine. Depuis leur sortie des territoires nécosiens ils n'avaient pu rejoindre de caravane, et avaient du compter sur leurs propres moyens pour survivre. Or, si une partie de la troupe se composait de chasseurs accomplis, d'autres n'avaient jamais eu à lutter pour subsister, leur condition sociale les ayant accoutumés à se faire servir. Mais livrés à eux-mêmes en plein cœur de la campagne héossienne, ces seigneurs et riches négociants ne disposaient plus des avantages inhérents à leur statut. Comme ils faisaient, pour la plupart, de piètres braconniers, leur seule chance de trouver chaque jour pitance consistait à convaincre les plus expérimentés de leurs compagnons de leur porter secours. Mais ces derniers n'accordaient pas toujours crédit aux promesses de récompenses qui leur étaient adressées. Entre ces deux clans avaient fini par se produire quelques tiraillements. Pour finir, on s'en était remis au jugement de S'snek, sa pondération naturelle lui ayant apporté une certaine autorité au sein du groupe, et le différend s'était aplani. Les dangers affrontés en commun avaient facilité cet arrangement, et l'approche de la cité aux mille talents apaisait les esprits.

*

En parvenant au campement, Trois Lunes se rendit directement à la tente de l'ygwan. Il était assis en tailleur, le museau incliné vers l'avant.

- Je peux entrer ?
- Je t'en prie... Sss... Je Sssavais que tu allais venir.

Elle s'assit en face de lui, dans la même position.
- J'aimerais... hé bien... te poser une question.

Il s'y attendait aussi. Elle lui demanda, tout comme Gath l'avait fait avant elle, pourquoi il se rendait à Hiljehja. Il le lui expliqua. La féling resta un long moment silencieuse, puis elle voulut en savoir davantage.

- Alors ce cercle des réalités existe vraiment ? Matériellement, je veux dire ? C'est bien ça ?
- Sss... C'est juSsste.
- Mais qui l'a construit ? Quelle taille fait-il ?
- Quant à Sssa taille, je n'en Sssais rien. Et concernant Ssses conSsstructeurs, j'en Sssuis réduit à des Sssuppositions. Mais il y a une chose que tu dois connaître. Avant que les hommes des étoiles n'aterriSsent Sssur ce monde, avant même que ton peuple et d'autres n'y apparaiSsent, Ssseuls foulaient Ssson Sssol les ancêtres des ygwans. Sssarens était leur nom.

Leur Ssscience n'avait rien à envier à celle de nos conquérants, mais ne Sss'appuyait pas Sssur les mêmes principes. Ils tiSssèrent des liens avec le monde des eSssences, dont nous demeurons tributaires aujourd'hui encore. Mais ils ne Sssurent maîtriser la puiSssance qu'ils en tirèrent, et elle finit par les détruire, comme peut-être les hommes des étoiles en viendront à Sss'annihiler eux-mêmes.

Toujours est-il que les Sssarens laissèrent derrière eux quelques témoignages de leur paSssage Sssur HéoSss, dont pourrait bien faire partie ce cercle qui nous relie au monde des eSssences, Ssselon un diSsspositif dépendant de la position des planètes qui tournent autour de notre Sssoleil.

Au centre de ce cercle Sssont les trois formes primaires : le triangle, qui Sss'apparente à l'eSssprit et qu'enveloppe le carré, correSsspondant au corps. Le cercle, équivalent de l'âme contenant ce dernier. Les forces créatrices, entourant ces figures, Sssont au nombre de dix. Elles ont pour noms l'animal, la terre, l'objet, le végétal, l'autre, l'air, l'eau, le moi, le feu et enfin les limbes, ce dernier symbole ayant pris le pas Sssur les neuf autres.

- Et c'est d'une de ces forces que tu tires ton influence sur les machines ?
- En effet. Car dans chacune de ces voies Sss'est développé un culte particulier. Le mien est celui de l'objet.

Mais je voudrais t'en dire davantage Sssur le Sssymbole des limbes. Vois-tu, les nécrosiens qui t'ont enlevée, le Ssspectre qui les commandait, le Ssonge dont il a finit par endoSsser l'apparence et la SssubSsstance, toutes ces créatures tirent leur puisSsance du monde des limbes. Cette voie-là prône le repli Sssur Sssoi, l'agreSssivité envers chacun et la négation des autres. Le Nouvel Ordre auSssi, je crois que tu en es venue à l'admettre, participe de ce courant.

Une occasion unique va Ssse présenter d'endiguer leur progreSssion, et même de les contraindre à refluer. Quant à Sssavoir où Ssse trouve le cercle ou de quelle manière nous pourrons le modifier, c'est ce que je vais demander à l'érudit qui nous attend à Hiljehja.

Trois Lunes acquiesça.

- Cet Ombre d'un Doute... Car c'est bien ainsi qu'il s'appelle ?... Il m'a tout l'air d'en savoir long sur de vastes sujets. Alors j'aimerais, moi aussi, lui poser une question. Ce rêve que nous avons fait ensemble m'a donné envie d'en apprendre davantage sur mes origines. Mon père m'interdisait d'en parler, et je voudrais maintenant retrouver ma famille. Crois-tu qu'il pourra m'y aider ?
- Je l'ignore. Mais ce qui me paraît Sssûr, c'est que nous allons continuer, pendant un moment encore, de cheminer enSsemble. Et... Gll-gll... j'en éprouve un certain plaisir.

Une poignée de main scella leur accord. À cet instant, Gath glissa sa tête massive sous le tissu de la tente.

- Qu'est-ce que vous faites ? Groumf ! On n'attend plus que vous.

S'snek gloussa.

- Alors... Sss... allons-y.

*

À l'approche d'Hiljehja, ils croisèrent d'autres arrivants. Le festival des arts attiraient participants et spectateurs de toute l'Héossie. Dans les parages, les caravanes analogues à celle dont ils avaient dû se séparer se comptaient par dizaines. Gath cherchait, parmi les colonnes de voyageurs, des membres de sa compagnie.

- Les voilà !

Il piqua les flancs de sa monture, qui rejoignit au galop le groupe en question. Avant qu'il puisse les atteindre, les caprices du hasard lui firent rencontrer Potmos le bègue, qui leur avait si vivement déconseillé de poursuivre les nécrosiens. À la vue de Gath, le visage du kelwin se décomposa. On aurait dit qu'il venait d'apercevoir un revenant.

- A... a... alors vous avez renoncé ? C'é... c'é... c'était plus sage.

Il ne pouvait imaginer qu'ils se soient tirés indemnes de leur équipée.

- Groumf ! Ça n'est pas ce que tu crois. J'ai simplement joué à ces morts-vivants quelques tours à ma façon. Et figure-toi que dans l'aventure, nous n'avons pour ainsi dire perdu personne.

Une ombre de tristesse passa sur son esprit quand il pensa au malheureux darken qui s'était fait voler son âme par le spectre. Mais sa réplique décontenança Potmos.

- Tu... tu... tu leur as joué ton théâtre ? C'est... c'est... c'est impossible !

Gath sourit superbement, accompagnant sa mimique d'une émission odorante discrètement ironique.

- Impossible, tu dis ? Groumf ! C'est pourtant ce que j'ai fait. Je leur ai interprété... Et à moi tout seul, encore... La pièce que nous présentons au concours. Ils ont tellement aimé qu'ils m'ont demandé de la rejouer, mais nous leur avons dit que nous étions pressés, et ils nous ont relâché.

Potmos en eut le souffle coupé.

- Vrai... vrai... vraiment ? Et de quoi traite ta pièce, si... si... si la question n'est pa-pa-pas trop indiscrete ?

- Cela, tu le découvriras en même temps que les autres spectateurs. Et maintenant, je dois te laisser, car j'ai à faire. Bonne chance pour le concours !

En le quittant pour retrouver ses sociétaires, il songea que le kelwin souffrirait probablement d'insomnie les nuits prochaines, et que ça ferait toujours un concurrent en moins.

*

À son arrivée, une lueur d'espoir s'alluma dans les prunelles des membres de la Compagnie du Kalouk Farceur. Ils l'applaudirent.

– On savait bien que tu t'en tirerais ! Et tu as retrouvé le matériel ?

Il tempéra leur enthousiasme.

– Malheureusement, cela n'a pas été possible.

Une intense déception se lut sur leurs visages.

– Mais ça n'est pas grave, car une idée m'est venue...

L'espoir revint sur leurs traits. Il inventait ce qu'il disait en même temps que les mots sortaient de sa bouche.

–Voilà ce que nous allons faire. Nous nous servons de ce que nous trouverons sur place. Le cadre, les spectateurs, les autres numéros, tout sera bon. Parce que le théâtre, qu'est-ce que c'est, hein, sinon le souffle de l'esprit, l'esprit métamorphosé en parole, la parole en acte ?... En bref, la vie. Groumf ! Ça paraît simple, mais il est bon de s'en souvenir de temps à autre. Et c'est la vie que nous allons essayer d'apporter dans le palais des festivals... Nous allons transformer les spectateurs en acteurs... En quelque sorte, ils travailleront à notre place. Quant à la pièce, nous l'inventerons en même temps qu'elle se jouera.

Mais attention ! Ce que nous allons tenter là requiert de votre part à tous une entière disponibilité. Jusqu'au jour de la première, fini de s'amuser. Et si vous partez quand même visiter le quartier des plaisirs, pensez que cette visite doit servir votre travail. À partir de maintenant, vous ne vous appartenez plus. Groumf ! Je vous réquisitionne.

Ils le regardaient, interloqués, se demandant s'il plaisantait ou s'il ne s'agissait pas, au bout du compte, d'une fameuse trouvaille. Et même Gath n'en était pas certain.

*

On était au milieu de la journée. Quand le sol, sous les sabots de leurs montures, commença à se gorger d'eau, S'snek rejoignit Trois Lunes en tête du convoi. Il lui indiqua une éminence proche :

– Du haut de cette colline, nous apercevrons Hiljehja. Alors tu comprendras pourquoi cette cité jouit d’une si grande réputation parmi les artistes de tous les peuples et de toutes les régions.

La féling avait hâte, en effet, de confronter la réalité aux descriptions fournies par ses amis. Elle força son dranagh à passer du trot au galop. La pauvre bête, épuisée par les efforts du voyage, demanda grâce d’un hennissement plaintif. Elle n’en tint pas compte et appuya de plus belle sur ses flancs. Porfirio, qui avançait à ses côtés, retint l’animal par la bride.

– Pourquoi te presser ? Prépare-toi plutôt à ce que tu vas découvrir, repense à ton voyage...

Elle suivit ses conseils et se remémora tout ce qui lui était arrivée depuis le jour où, inconsciente de ce qui l’attendait, elle se préparait pour la cérémonie de communion avec les hommes-dieux. Elle se sentit flouée par toutes ces années passées à avaler, sans l’ombre d’une réticence, la propagande du Nouvel Ordre.

Le temps qu’elle agite ces pensées, elle était parvenue en haut de la côte que lui avait désignée S’snek. Le spectacle qui s’étendait à ses pieds dépassait tout ce qu’elle avait pu imaginer.

*

À la suite d’une inondation, Hiljehja avait dû être reconstruite sur les ruines d’une première cité, vestiges à présent engloutis sous les flots. La ville actuelle était entièrement bâtie sur pilotis, et ses habitants se déplaçaient soit à bord d’élégantes embarcations, caractéristiques de l’artisanat mélodien, soit sur des échasses qu’on appelait ici des plus-que-pieds. L’architecture, de style également mélodien, revêtait des formes douces et contrastées, jouant sur l’opposition d’arrondis et de lignes droites construites dans le sens de la hauteur. Les concepteurs de ces édifices avaient trouvé toutes sortes de solutions originales au mariage de la richesse ornementale et de la plus transparente légèreté. D’un même point de vue pouvaient se découvrir des dizaines de plans différents, sans qu’on n’éprouve jamais une impression de confusion ou de pesanteur.

Quant au vaste cirque qui accueillait les festivals artistiques, il flottait dans les airs, sur l'une des deux terres de ciel que reliaient à la cité lacustre des filins ouvragés.

Ces terres de ciel atteignaient chacune plusieurs centaines de pas de diamètre et projetaient leurs ombres jumelles sur la ville des marais. Elles avaient dû dériver de régions septentrionales, où se rencontraient habituellement ces curiosités de la nature composées d'éléments minéraux et végétaux, et que soulevaient à des hauteurs parfois considérables des poches de gaz enfermées dans leurs socles. Seuls des vents violents avaient pu les emporter si loin de leur région d'origine. Le hasard les avait conduites au-dessus de la cité aux mille talents, et l'ingéniosité des habitants de cette dernière leur avait permis de trouver une solution originale au manque de place dont ils souffraient depuis longtemps.

Au pied de la colline, Trois Lunes et ses compagnons laissèrent leurs montures et embarquèrent sur des barges, poussées à l'aide de perches, qui les amenèrent jusqu'au ponton d'accostage. Là, ils descendirent et se mêlèrent à la foule des visiteurs venus de toutes les régions d'Héossie.

- Quand même, ça n'est pas de chance. Faire tout ce chemin pour apprendre qu'Ombre d'un Doute est justement parti en voyage, lui aussi...
- Mais la Sservante a dit qu'il Ssserait bientôt de retour. En attendant, profitons du temps qui nous reSsste et... Sss... dépêchons-nous. Le Ssspectacle de Gath va débiter d'un inSsstant à l'autre.

C'était la journée la plus remplie du festival des arts. Les numéros se succédaient sans interruption depuis le début de la matinée, et celui de la Compagnie du Kalouk Farceur était programmé en fin d'après-midi. Le woon s'était inscrit sous un nom d'emprunt, car sa réputation d'agitateur aurait risqué de lui attirer des ennuis de la part des serviteurs zélés d'Omarsian XXXVI, le très saint empereur d'Hiljehja et président des festivités.

Quand ils lui avaient demandé le sujet de son œuvre, Gath s'était montré sibyllin.

– Vous verrez, ce sera une très grande surprise, se contenta-t-il de leur promettre. Ils ne purent obtenir davantage de renseignements du reste de la troupe.

*

Pour accéder aux terres flottantes, différents modes de locomotion se présentaient. Les delhifels constituaient le plus courant. Ces reptiles volants, dont les plus grands pouvaient atteindre une envergure de trente pas, servaient de transports en commun grâce aux nacelles suspendues sous leurs ventres. Certains kelwins préféraient employer des machines de leur invention, en particulier des catapultes qui, malheureusement, n'atteignaient pas toujours leur cible. Ainsi leurs utilisateurs finissaient-ils parfois leur trajectoire au beau milieu des marais où ils coulaient à pic, alourdis qu'ils étaient par le harnachement destiné à les protéger au moment de l'atterrissage.

Les spectateurs les plus pauvres n'avaient d'autre choix que de grimper aux filins reliant les terres de ciel à la cité sur pilotis. Aux heures d'affluence, des grappes composées de centaines d'individus se formaient autour de ces cordages, dont il n'était pas rare de voir se détacher des grimpeurs inexpérimentés. Peu survivaient à leur chute.

Après réflexion, l'ygwan et son amie optèrent pour le plus courant de ces modes de transport. Ils allèrent demander à un conducteur de delhifel s'il lui restait des places pour le prochain départ. Celui-ci consulta la grande horloge en trihnite édifiée au sommet du palais des festivals.

– Voyons... Le prochain départ est prévu pour vermillon crépuscule. Si vous pouvez attendre jusque là...

Les horloges en trihnite constituait une survivance de l'ancienne confédération héossienne. Dans les régions sous leur domination, les humains avaient imposé leur propre mesure du temps. Mais à Hiljehja, les choses se déroulaient rarement comme ailleurs.

Ce minéral aux nombreuses propriétés magiques, qu'on employait aussi pour les portes de transfert, apparaissait d'un gris

uni à l'état naturel. Mais une fois enchanté il passait, au cours de la journée, par toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, et de même durant la nuit.

Les paroles du transporteur inquiétèrent S'snek qui, peu familier de ce genre de cérémonies, craignait d'arriver en retard. Mais Trois Lunes le rassura.

– Ils prennent toujours du retard. C'était pareil à Käm. Tu verras, je te parie que le spectacle de Gath ne commencera pas avant la tombée de la nuit.

Elle s'étonna quand S'snek régla leur parcours à l'avance, d'une pierre précieuse de grande valeur. Lorsqu'ils se furent éloignés de l'enclos des delhifels, il lui expliqua où il l'avait trouvée.

– Avant de quitter le village des nécrosiens... Gll-gll... j'ai regardé ce que je pourrais emporter en paiement de mes efforts. Je Sssavais que nous aurions besoin d'une monnaie d'échange.

– Mais tu es fou ! Ces trésors sont peut-être maudits !

– Je ne crois pas aux malédictions...Sss... Elles ne frappent que ceux qui y prêtent crédit. Ssseul importe l'usage que nous ferons de ces richeSsses. Et puiSssque c'est pour la bonne cause...

Trois Lunes préféra ne rien ajouter. Mais un pincement au cœur l'incita à craindre que l'ygwan se trompe.

*

Le voyage entre terre et ciel se déroula sans incident. Enfin, ils purent pénétrer dans l'enceinte circulaire dédiée aux arts de la scène. Une foule bavarde s'y pressait sur tous les gradins. Les spectateurs échangeaient leurs opinions sur les spectacles en cours, dressaient des banquets improvisés ou retrouvaient des amis perdus de vue depuis des hexons. Certains accompagnaient, à l'aide de divers instruments, les numéros se déroulant au même moment dans l'arène centrale. En face de la grande horloge trônait Omarsian XXXVI, entouré de sa cour.

Trois Lunes et S'snek retrouvèrent Korkos, Éclipse et Porfirio à l'endroit dont ils avaient convenu.

– Alors... Sss... ça n'a pas commencé ?

- Penses-tu ! Il reste encore deux ou trois numéros avant celui de notre exubérant ami.
- Tu vois, je te l'avais bien dit ! Au fait, quels sont ces numéros ?
- Attends que je consulte le programme... Ah, c'est amusant ! Figurez-vous que le prochain est une vieille connaissance. Vous ne devinerez jamais...
- Potmos !
- Tout juste ! Et puis il y aura une pièce nomoi... Je vous préviens, c'est un peu spécial... Et enfin, la Compagnie de la Double-Vue. C'est le nom qu'a trouvé Gath pour passer inaperçu.
- Et toi, tu ne participes pas ?
- Ça ne me dit rien. Je préfère garder mes tours pour les moments de détente entre amis, et aider les autres à se préparer pour le concours. Dans le fond, je me demande si je ne suis pas davantage un convoyeur...

Le kelwin jeta un coup d'œil à S'snek.

- ...Et peut-être même, qui sait, un aventurier, plutôt qu'un véritable artiste. Professionnellement parlant, s'entend.

Les acrobaties des kelwins voltigeurs de Potmos le bègue tournèrent court. Pour battre leur record de hauteur, ils réglèrent leurs appareils au plus juste, et l'un d'eux finit par passer au-dessus des gradins. Au vu de sa trajectoire, il avait même très certainement basculé au-delà des terres de ciel. L'assistance préférerait ce genre d'incident à tout autre spectacle. Que serait le théâtre, sans le piment de l'imprévu ? En attendant la séance suivante, les conversations redoublèrent d'intensité. Puis un/e nomoi se présenta au centre de l'arène recouverte de sable. Son visage d'un bleu profond ne traduisait aucune émotion. L'ample cape blanche qui l'enveloppait se teintait, par un phénomène de réflexion naturelle, des couleurs des gradins et du jour finissant. Il/elle conserva un long moment la même pose hiératique, puis se déplaça vers les rebords de l'arène, la tête inclinée comme s'il/elle pensait à autre chose. On ne voyait pas ses pieds bouger, cachés qu'ils étaient sous les pans de sa cape, si bien qu'il /elle semblait flotter au-dessus du sable. Trois Lunes s'impatienta.

- Quand est-ce que ça commence ?

Éclipse s'interposa poliment.

- Je vous serais reconnaissant/e d'observer le plus grand silence. C'est une œuvre passionnante, et elle approche de son point culminant.

Après avoir accompli un bref et très lent mouvement vers l'extérieur du cercle, son/sa congénère salua l'assistance, et quitta l'arène sous les murmures enthousiastes, quoique mesurés, des nomoïs présents/es parmi le public. On annonça alors la Compagnie de la Double-Vue.

*

Une comédienne en costume traditionnel fit son entrée dans l'arène. Elle y exprima, dans un monologue interminable, formulé dans une langue ampoulée, son déchirement entre son devoir de princesse et ses sentiments pour un braconnier de passage dans le royaume. Ce dernier apparut alors sur la scène, rejoignit la princesse et l'abjura de renoncer à son titre pour pouvoir unir leur destinées. Lui non plus n'en finissait pas de parler. Les spectateurs en vinrent à trouver le temps long, et ne l'envoyèrent pas dire.

- C'est du déjà vu ! Pitié ! Trouvez autre chose !

Même les compagnons de Gath éprouvaient des difficultés à s'intéresser à sa dernière production. Seul Omarsian XXXVI, poudré et perruqué comme à son habitude, paraissait y trouver son compte.

- C'est très fin ! Vraiment, c'est très fin !

Ses conseillers ne manquaient pas de l'approuver.

Un spectateur du premier rang, du côté des tribunes populaires, se mit alors à faire entendre sa réprobation à voix encore plus forte que les autres. C'était un woon.

- Une nullité, voilà ce que c'est ! Groumf ! Vous pouvez aller vous rhabiller, tas de faiseurs ! Imposteurs que vous êtes !

Son interpellation tonitruante ne tarda pas à attirer l'attention de ses voisins, puis de tous les autres gradins. Il n'en continua que de plus belle.

- C'est une honte ! Par les cornes d'un mulf, je vais vous montrer, moi, ce que c'est que le théâtre !

Avant que les services de sécurité n'aient pu réagir, il bondit dans l'arène auprès des deux acteurs. Alors Trois Lunes le reconnut.

– C'est Gath ! Je vous dis que c'est Gath !

Elle ne se trompait pas. Le woon tançait à présent les deux mélodiens, dans lesquels ses compagnons reconnurent des membres de sa troupe. Eux feignaient la stupéfaction outragée.

– Où est votre metteur en scène, que je lui dise deux mots ?

Le dit metteur en scène, retenant les gardes qui s'apprêtaient à faire évacuer l'important, apparut enfin.

– Qu'est-ce qu'il me veut, ce gros baltaf ? Il ne va pas m'apprendre mon métier, quand même ?

À la vue de son prétendu rival, qui n'était autre que l'un de ses partenaires favoris, Gath produisit une émission odorante qui empesta jusqu'au sommet des gradins.

– Mais bien sûr que je pourrais t'apprendre à travailler ! Groumf ! Si l'envie m'en venait... Rassure-toi, ça n'est pas le cas.

Il se tourna vers le public.

– Vous avez apprécié, vous, ce que vous ont présenté ces emplumés ?

La foule, unanime, se récria. Seul l'empereur maugréa qu'il aurait préféré que les choses continuent comme elles s'étaient amorcées. Ses courtisans acquiescèrent. Gath, pour sa part, poursuivait sa diatribe.

– Tu vois bien ! Et d'abord, qui a écrit ce texte sans gwon ni walw ?

Le metteur en scène se défendit mollement.

– Euh... Hé bien, c'est moi... Mais d'après un canevas classique, hein...

Le woon grogna.

– Je vais vous dire ce qu'il y a... Et vous pouvez prendre des notes, ça vous servira peut-être... Groumf ! Pourquoi croyez-vous que nous nous racontions des histoires, tous autant que nous sommes ? Je ne parle pas seulement de celles qui se jouent dans cet arène, mais aussi des autres, celle que vous avez inventée pour séduire l'élu de votre cœur, celle que le négociant sert à son

client pour envelopper sa marchandise... Que sais-je encore... Alors, pourquoi ? Vous ne savez pas ? C'est pour réparer nos erreurs ! Pour nous voir plus beau que nous ne le sommes en réalité ! Groumf ! On ressasse, n'est-ce pas... On rapetasse, comme on dit d'une tapisserie... Ce qu'il y a maintenant, c'est qu'à force de rapetasser, la tapisserie finit par s'user, forcément, de sorte qu'il faut bien un jour se résoudre à la jeter... C'est comme ça... À quoi bon ressasser encore quand la tapisserie est tellement trouée qu'elle laisse voir le vide qu'elle est censée cacher ?... Puisque c'est pour ne pas voir ce vide qu'on se raconte des histoires...

Il s'interrompit un instant pour reprendre son souffle. L'empereur, du haut de sa loge, en profita pour donner son opinion.

– C'est un fou ! Il faut l'enfermer !

Il sembla à Trois Lunes que c'était précisément ce qu'attendait Gath. Le woon interpella sans ménagement le mélodien dont les traits disparaissaient sous le fard.

– J'en entends qui protestent... Groumf ! Qu'ils viennent donc me le dire en face ! Hé, toi, là ! Oui, c'est bien à toi que je parle, avec tes trois bagues à chaque doigt ! Tu n'es pas d'accord avec ce que je dis ? Alors descends !

Omarsian XXXVI s'empourpra.

– Savez vous bien à qui vous avez affaire ?

– Qui que tu sois, viens donc, qu'on se parle les yeux dans les yeux, toi et moi. Groumf ! Descends donc, que je te dise ce que j'ai sur le cœur !

Ses conseillers glissèrent un mot à l'oreille de l'empereur.

– Faites ce qu'il dit, sire. Ou vous allez perdre la face auprès de vos sujets.

La foule s'impatientait, scandant le nom du souverain d'Hiljehja.

– Mais... Vous êtes sûr que je ne risque rien ?

– Au moindre geste suspect, son compte est bon !

Les arbalétriers avaient déjà enclenché leurs armes.

– Puisqu'il le faut, paraît-il...

On dressa une échelle sertie d'orx et de salymph, que l'empereur descendit en bougonnant. Puis il s'avança vers Gath en évitant les regards de la foule. Le woon mimait chacun de ses gestes, et plus cette imitation se prolongeait, plus les spectateurs s'esclaffaient. Pour donner le change, le prétendu metteur en scène s'exclama :

– C'est un fou ! C'est un fou ! Il ne se rend pas compte !

Mais personne n'était dupe.

Touché dans son orgueil, Omarsian XXXVI perdit toute contenance, lâchant un torrent d'invectives.

– Maudit woon, tu ne perds rien pour attendre ! Je vais te faire trancher le cou ! Mais auparavant, je te torturerai de mes propres mains ! On verra si tu continueras à te moquer de moi !

À ces paroles, oubliant toute retenue, la foule se surprit à le huer. Chacun sentait bien, au fond de lui-même, que plus jamais le tyran ne retrouverait la stature qu'il avait perdue ce soir-là.

Gath et ses compagnons profitèrent de la cohue qui s'ensuivit pour prendre la poudre d'escampette.

*

La soirée se prolongea fort tard, dans une taverne des bas-fonds d'Hiljehja. Cette nuit-là, même Éclipse s'amusa.

– Ah ah ah ! Avouez que je vous ai bien eus ! Vous ne vous y attendiez pas, à celle-là, quand même ? Groumf !... Je n'oublierai jamais sa tête, quand il s'est rendu compte qu'il était trop tard pour reculer...

– Mais ce que je voudrais Ssavoir... Gll-gll... C'est à quel point tout était-il improvisé ?

Une nuance de respect perçait dans la question de S'snek.

– Pour qui me prends-tu ? Groumf ! Tout était calculé à l'avance !

L'ygwan se demanda si Gath parlait sérieusement ou se moquait de lui. Puis il songea que décidément, ses amis avaient le don de lui attirer les pires ennuis, aux plus mauvais moments. Car il ne faisait guère de doute, désormais, que les sbires d'Omarsian XXXVI avaient reçu l'ordre de les éliminer le plus rapidement possible. En toute discrétion, cela va de soi.

10 – PENDANT CE TEMPS, CHEZ LES HUMAINS...

Don Insemino Mac Cormack, gouverneur de Käm, était nerveux. L'autre nuit, il avait fait un mauvais rêve, et il lui arrivait de croire à leur caractère prémonitoire. Et puis il lui venait de drôles d'envies, ces derniers temps, comme de revêtir une chemise à fleurs et une culotte courte de couleur beige. Ça ne lui ressemblait pas. Les choses ne prenaient pas le tour qu'il avait prévu.

Il poussa la morphoporte d'un geste brusque, et aussitôt des remugles de putréfaction l'assaillirent. Les trois sorciers devisaient à voix basse autour de leur chaudron, ainsi qu'ils appelaient l'écran vidéo horizontal et circulaire mis à leur disposition, à leur demande, par le Nouvel Ordre.

Quand ils l'entendirent entrer, ils ne se retournèrent même pas.

– Alors, vous avez du nouveau ?

Ce fut le mélodien qui parla le premier.

– Le malheur est sur votre maison... Et voici son visage.

Sur le cercle coloré et plat devant lequel ils se tenaient, se forma la figure de S'snek. Le gouverneur sursauta :

– Par Andromède, c'est l'ygwan qui a interrompu la cérémonie de communion avec les hommes-dieux... Un dangereux terroriste !... Le même qui s'est évadé du quartier pénitentiaire... avec d'autres dont nous n'avons pas relevé les empreintes génétiques. Avez-vous pu identifier ses complices ?

Le boréal répondit à son tour :

– Cela demandera encore du temps, seigneur.

Don Insemino ravala sa colère. D'étranges rumeurs couraient sur ces nécromanciens et les pouvoirs dont ils disposaient. Certaines personnes, les ayant contrariés, avait souffert par la suite d'affections inguérissables. Bien qu'ils soient théoriquement placés sous son autorité à lui, il se prenait parfois à penser que l'inverse

s'approchait davantage de la vérité, et ne pouvait s'empêcher de les redouter.

– Bon, ça ne fait rien. Vous avez pu les localiser, au moins ?

Il retenait difficilement son impatience. Une voix sépulcrale s'éleva de sous la cagoule masquant le visage décomposé du darken.

– Le lieu nous est connu.

Apparut, au milieu d'un paysage de marais, l'effigie d'une cité à deux étages dont le second, flottant dans les airs, était relié au premier par des filins tressés. Le nécrosien poursuivit.

– Hiljehja est son nom. Vous trouverez cette agglomération au pied des montagnes qui séparent le continent en deux... Sur leur versant oriental...

Le petit homme chauve et replet fixa avec dégoût la face ravagée de son interlocuteur. L'alliance avec ses semblables avait permis aux humains de conquérir ce monde. Mais il songea que les siens n'avaient peut-être pas encore acquitté tout leur dû. Alors qu'ils croyaient manipuler ces magiciens à leur guise, ils pourraient bien découvrir un jour que durant tout ce temps, ils en avaient été les jouets. Mais alors, ne serait-il pas trop tard ? Il secoua la tête pour chasser ces pensées.

– Je vous remercie. Vous passerez au quartier général recevoir votre... Comment dire... Votre salaire.

Les thaumaturges au service du Nouvel Ordre se faisaient payer en prisonniers, mis à leur disposition pour des expériences dont Don Insemio, au caractère pourtant bien trempé, préférait ne rien savoir. Avant de quitter leur antre, il observa :

– Vous devriez aérer. En entrant, il m'a semblé percevoir une odeur de renfermé. Et puis, pourquoi ne pas ouvrir les persiennes ? La lumière du jour ne vous ferait pas de mal...

Il ne put distinguer lequel des trois sorciers, penchés sur leur écran comme à son arrivée, lui répliqua.

– L'obscurité sied à nos spéculations, seigneur. Il serait bon que vous vous en convainquiez.

À présent, il devait se dépêcher. La réunion du conseil approchait. Et il y apportait de grandes nouvelles.

*

La salle de réunion avait été dressée à la hâte dans une annexe du palais du gouverneur. Les participants avaient été convoqués à la demande des auguriers, dont les instruments de prédiction donnaient des signes d'agitation sans précédent.

Autour de la longue table ovale se tenaient les représentants des deux principaux partis de l'empire humain : d'un côté, le Conseil des Familles, contrôlant les corporations industrielles qui fondaient la prospérité de cet empire ; leur faisant face, les dirigeants du Nouvel Ordre, garants de l'orthodoxie religieuse édictée par les hommes-dieux. Sous couvert d'une alliance de circonstance, ces deux partis continuaient de se livrer à une lutte sans merci, avec pour enjeu la domination d'Héos tout entier.

On n'attendait plus, pour entamer la réunion, que l'arrivée imminente des délégués d'Harmonie, la capitale centrale de Nouvelle-Terre, comme certains persistaient à appeler leur planète d'adoption. Cette mégapole était implantée à l'autre extrémité d'Héos, au lieu d'atterrissage de la nef qui, des générations durant, avait transporté les colons à travers l'espace. Une porte de transfert, installée dans la vaste pièce où patientaient les conférenciers, liait directement les deux cités.

Le bloc de trihnite, de couleur ocre à cette heure de la journée, fut traversé d'un frisson. L'instant d'après, trois figures y apparurent, comme enchâssées dans le minéral. Les deux premiers étaient des humains, mandataires des familles Krontcheff et Koulinadze. Le troisième était un kelwin dont la peau, tirant sur le vert clair, se marquait de marbrures brunes, premier signe de la nécrose. Confirmant cette impression, ses yeux se cernaient profondément, et une lueur fiévreuse dansait au fond de ses prunelles. D'un même mouvement, les trois arrivants posèrent le pied sur le carrelage de la salle de réunion.

Simultanément, l'air au-dessus du fauteuil du président de séance grésilla, et un hologramme à l'image du patriarche Grentzen s'y forma. Le vieil homme était un véritable potentat de l'empire humain. Il avait personnellement poussé à l'alliance entre les Grandes Familles et le Nouvel Ordre, après des années de guerre civile, mais

sa santé défaillante ne lui permettait plus de quitter Harmonie. Tout un appareillage médical l'entourait, et sa respiration faisait entendre un sifflement ininterrompu.

Voilà bien longtemps que personne ne l'a aperçu en public, songea Don Insemino. Puis il se rappela que depuis sa prime enfance, il n'en avait jamais été autrement. Alors il se demanda si l'icône électroniquement animée représentait un être réel, ou constituait, qui sait, un pur simulacre. Dans ce cas, l'homme qui incarnait le plus haut échelon du pouvoir ne serait qu'un fantôme préprogrammé, mais au service de qui ? Les implications de son raisonnement lui donnèrent le vertige. Et comme il était mieux placé que quiconque pour savoir que les nouvelles psychosondes avaient accompli des progrès insoupçonnés, il ne tarda pas à établir un barrage devant ces pensées.

*

Dès que les émissaires d'Harmonie eurent pris place, l'obermajor Thurston tapa du poing sur le sous-main qui se trouvait devant lui.

– Je proteste ! Que vient faire ce natif à notre table ?

Il parlait du kelwin. Le vieux Grentzen lui répliqua d'un ton sec :

– Monsieur Xonxhos est notre invité. Il représente la confédération de nos alliés. En quoi sa présence vous déplaît-elle ?

Le chef de la famille des nautiers voulut exposer ses raisons, mais son interlocuteur ne lui en laissa pas le temps :

– Je viens de consulter les résultats de votre secteur, obermajor. J'ai été navré de constater qu'ils accusaient une certaine baisse. Peut-être devriez-vous les suivre d'un peu plus près ?

Thurston se tut, saisissant parfaitement ce que signifiaient les remarques de son aîné. Dans les prochains temps, l'autorité de sa corporation allait décliner, et sa propre position à la tête de cette dernière être remise en question. Dans l'assemblée, beaucoup partageaient son opinion, mais les remontrances du géronte les dissuadèrent d'exprimer leur opposition. Et, secrètement, ils se réjouirent de la disgrâce de la famille Thurston.

*

On passa à l'examen de l'ordre du jour, tournant presque entièrement autour des sombres présages émis par les différents haruspices des partis en présence. Une menace mal définie pesait sur le Nouvel Ordre et le Conseil des Familles, mais aussi sur la confédération nécosienne, comme en témoignait l'extrême nervosité de Xonxhos le kelwin, qui les représentait à cette table. Il réagissait à chaque intervention en bombardant de questions les orateurs successifs.

– Qui sont ces renégats ?... Nous devons faire vite... Tout risque de s'effondrer...

Enfin arriva le tour de parole de Don Insemino Mac Cormack. Il leur fit part des révélations que lui avaient fournies les trois sorciers. Ce qu'entendant, le docteur Anton Ferency, de la confrérie des biotechniciens, murmura :

– Vous les avez localisés. Maintenant, vous n'avez plus à vous inquiéter. Nous prenons les choses en main.

Sur son signe, ses assistants amenèrent à la vue de tous un monolithe en plastimétal noir, haut de trois mètres environ.

– Messieurs, voici la solution à nos problèmes. Je vous présente la dernière production de nos laboratoires.

Le côté du monolithe qui faisait face à l'assistance coulissa dans un chuintement bref, et parmi les fumées cryogéniques qui s'en échappèrent, se dessina une silhouette dont la stature dépassait celle d'un woon adulte. L'apparition fit un pas en avant, quittant l'abri où elle avait été transportée.

Son allure générale était indiscutablement humanoïde, mais comme dilatée dans toutes ses dimensions. Les muscles saillants de l'entité se composait d'un alliage de chair et de métal et ce n'était pas une, mais deux têtes qui surmontaient son buste. La première était proportionnée au corps qui la soutenait. Son crâne lisse se couronnait d'une plaque luisante, et ses deux yeux fixes et froids étaient parcourus de reflets rouges luminescents. La seconde de ces têtes paraissait comme atrophiée et s'agitait en permanence de grimaces fébriles. Deux yeux ronds, mouillés de larmes, lui mangeaient le visage, et elle semblait toujours sur le point de s'adresser à sa voisine.

Le corps était recouvert d'un collant noir, découpé par endroit de cercles argentés.

– Nous l'avons appelé L.-Ink. C'est un morpho-intercepteur de la dernière génération. Moitié machine, moitié homme... Sans compter d'autres éléments sur lesquels nous préférons garder le secret. Programmable à distance. Nous allons le charger de retrouver ces terroristes... Et de régler de la façon la plus économique possible le problème qu'ils nous posent.

Même le nécrosien paraissait impressionné.

*

– Où est mon vaporisateur ? Personne n'a vu mon vaporisateur ?

Tandis que Sirius tournait en rond à la recherche de son appareil, ses pairs vauquaient à leurs occupations respectives, sans prêter davantage d'attention que d'habitude aux sempiternelles jérémiades de l'adolescent. Andromède et Ganymède se miraient dans les yeux l'un de l'autre, Pollux s'épouillait et Alpha du Centaure huilait les rouages de son auxiliaire mécanique de la première génération, à l'apparence de cheval en fer blanc, sans cou ni tête, sur lequel était posé le buste de l'homme-dieu. Béltegeuse, quant à elle, se tenait à l'écart, les yeux perdus dans le vague, ses longs cheveux blancs et fins pendant derrière son dos, jusqu'à sa taille. Elle affichait, comme à son habitude, un air mystérieux et lointain.

Ils avaient tous ôté leurs masques, qui reposaient sur la table basse en simili-chêne, au milieu du salon.

Constatant que personne ne l'écoutait, Sirius se mit à taper des pieds sur la moquette bleue électrique, sensitive et semi-intelligente, qui se rétracta sous ses coups. Elle avait été ramenée, d'une de leurs sorties dans l'espace, par les pilotes de la nef qui avait transporté les humains jusqu'à Héos.

Pollux se résolut à répondre à l'éphèbe.

– Pourquoi tiens-tu tant à retrouver ton vaporisateur, nom de moi-même ?

Sirius afficha une moue boudeuse.

– Vous ne le sentez pas ? Nous puons.

Pollux se gratta sous les aisselles, puis porta ses doigts à ses narines et constata :

- C'est vrai qu'en ce qui me concerne, je ne me lave pas souvent. Depuis le temps, tu devrais t'être habitué. Mais les autres ?
- Tu ne comprends pas. Tous autant que nous sommes, ça n'est pas la transpiration que nous sentons, mais le cadavre !

Galatée, qui venait d'arriver, n'avait entendu que la fin de la dernière phrase.

- Qu'est-ce que tu crois ? Les traitements ne peuvent pas tout. Mais je m'étonne de constater que malgré ton âge réel, tu continues de te comporter comme un enfant.

Andromède haussa les épaules. Un instant, son regard se détacha de celui de Ganymède.

- C'est le cerveau qui est atteint.

Puis il reprit sa position initiale. Sirius ragea :

- Je t'interdis de parler de mon cerveau comme tu l'as fait ! Tu n'en as pas le droit !

Andromède ne l'écoutait déjà plus.

*

L'éphèbe aux cheveux blonds et bouclés s'éloigna en claquant des talons à travers le dédale des couloirs vitrés du dernier étage de la tour de l'étoile, en Harmonie. Cet édifice en forme de pyramide effilée constituait une des branches du vaisseau interstellaire d'origine. Tout en marchant d'un pas pressé, l'homme-dieu maugréait.

- Ils ne veulent pas m'écouter ! Nos auguriers nous préviennent qu'un danger sans précédent se profile à l'horizon, et ces imbéciles disent qu'on verra bien ! Mais je vais leur montrer, moi ! Je vais régler cette affaire sans attendre !

Arrivé au bout du couloir, il pressa le bouton qui commandait la porte d'accès au hangar où étaient entreposés les hélicoptères. Il attendit que l'ionisateur fasse son travail, puis pénétra sous le toit amovible. Pour la première fois depuis longtemps, un homme-dieu allait sortir de sa tour de verre.

11 – UN PUIS DE SAVOIR

*C'est un puits de savoir,
De sagesse ancestrale ;
L'âme immémoriale
D'Héos est son bougeoir.*

*Moi, j'étais amnésique
Et j'errais dans le noir,
Bête comme une brique.*

*Les humains m'ont tout pris,
Je n'avais rien appris.*

Je revis, c'est féérique !

*

S'snek fit signe à Trois Lunes.

– C'est bon, nous pouvons y aller. Je ne crois pas qu'il y ait de Sssurveillance.

Ils s'engagèrent dans la venelle en prenant l'air dégagé qui convenait. Le sol, sous leurs bottes, était spongieux et parsemé de flaques boueuses.

– J'eSsspère qu'il Sssera là, cette fois. Nous prenons des riSssques énormes. Il y a longtemps... Sss... que nous devrions avoir quitté cette cité.

Trois Lunes lui intima de se taire. Ils ne devaient pas soulever ces sujets-là en public. Quoique la ruelle se trouvât à l'écart des lieux de passage, il pouvait toujours y traîner des oreilles indiscrètes. L'ygwan fit jouer le taquet de la porte en bois sombre et humide devant laquelle ils s'étaient déjà présentés quelques jours auparavant. La servante qui les avaient reçus à cette occasion vint de nouveau leur ouvrir.

– Ah, c'est vous ? Cette fois, vous avez de la chance. Entrez. Il vous attend.

Le vieillard à la peau duveteuse et rayée ronronnait doucement, assis au coin d'un âtre dans un fauteuil en krën massif. Leur arrivée le tira de sa rêverie.

– Vous voilà donc ? Murmure du Vent dans les Arbres m'a souvent parlé de vous, mon ami. Sachant ce qui était advenu, je supputais qu'un jour ou l'autre vous vous présenteriez à moi.

Il les entraîna à sa suite dans un cabinet dont trois des quatre murs s'encombraient, du sol jusqu'au plafond, de grimoires disposés en rangs serrés sur plusieurs étages. Un bureau recouvert de cartes et de gravures, d'amulettes et de divers autres instruments occupait la moitié du pan de mur laissé libre, l'autre moitié étant prise par la porte d'accès à cet office. La pièce sentait les vieux papiers et l'encre séchée. Ombre d'un Doute les fit s'asseoir sur des coussins posés à même le sol, puis leur demanda si la raison de leur venue était bien celle qu'il croyait. S'snek le mit au courant du message déposé à son intention, dans la pierre-mémoire, par Murmure du Vent dans les Arbres. Le vieux féling hocha la tête.

– Le cercle des réalités... Oui, bien sûr... Je me suis longtemps interrogé sur son existence réelle... Matérielle, je veux dire. Les légendes des sarens semblaient en attester, mais elles sont si anciennes que je me suis pris à douter. C'est pourquoi j'ai voulu consulter le Grand Décan, mais les hommes des étoiles en ont dispersé les volumes... Je ne crois pas que ce soit un hasard... Ils ne tenaient pas à ce que des documents d'une si grande importance restent réunis. Je crains même que, si la chose s'était avérée possible, ils les auraient détruits jusqu'au dernier.

Trois Lunes ne put s'empêcher de l'interrompre.

– Qu'est-ce que c'est, le Grand Décan ?

Ombre d'un Doute soupira. Son souffle fit vaciller la flamme de la bougie qu'il avait disposée auprès d'eux.

– Il est bien naturel que ces jeunes gens aient tout oublié de notre glorieux passé. Quel dommage, quand même... Sachez donc, jeune demoiselle, qu'au temps où ce monde n'avait même jamais entendu parler de ses futurs conquérants, il se forma une confédération appelée l'Héossie, qui régnait sur tout le

continent où nous nous trouvons. Les peuples qui formaient cette union condensèrent l'ensemble de leur savoir dans dix ouvrages portant le nom que vous avez entendu. Chaque tome traitait d'un sujet particulier, et aucun thème n'avait été oublié par les auteurs de cette encyclopédie. Il n'en existait que trois volumes complets, conservés l'un en Héossia, la capitale de la fédération, les deux autres par la corporation centrale et celle des érudits. Mais il advint que les hommes des étoiles nous envahirent, et il leur parut bientôt que l'union de nos peuples reposait dans une certaine mesure sur l'existence de ces dix volumes et la possibilité de les consulter. Ils se livrèrent donc aux déprédations que je vous ai dites, en plus de celles, innombrables, qui vous sont certainement connues.

*

On frappa à la porte. C'était la servante, apportant sur un plateau trois bols de shlurm fumant. Ombre d'un Doute lui fit signe de les poser au milieu du cercle qu'il formait avec ses deux visiteurs, puis poursuivit son exposé.

– Où en étais-je, déjà ? Ah oui. Donc, comme je vous disais, nos ennemis communs ont paru s'être ingéniés à me compliquer la tâche. La localisation du cercle des réalités m'occupait depuis bien des hexons, et les indices nécessaires se trouvaient éparpillés dans chacun des dix ouvrages, eux-mêmes répartis dans différents lieux à travers tout le continent. De sorte qu'il m'arriva parfois, je dois bien l'avouer, de céder au découragement. Et c'est aussi la raison pour laquelle vous ne m'avez pas trouvé, la première fois que vous êtes venus taper à la porte de cette modeste demeure. J'étais parti à la recherche du dernier élément manquant à mes calculs.

Ainsi, je disposais à présent de toutes les connaissances nécessaires à la détermination du lieu qui nous occupe. Mais après les avoir collectés, il a fallu les assembler. C'était une tâche fastidieuse, dont je suis enfin venu à bout. Je vais maintenant pouvoir vous révéler où se trouve le cercle des réalités. Mais avant... Vous me trouvez bavard, n'est-ce pas ? C'est qu'il s'agit d'un secret bien lourd à porter. Et à vous, je suppose que je peux le livrer, puisque Murmure du Vent dans les Arbres vous a choisi à cet effet.

Cependant, il est à craindre qu'après votre départ, un autre vienne me soutirer ces informations pour les livrer à nos ennemis. Et il ne pourra rien, car ce que je vais vous dire s'effacera de mon esprit en même temps que le votre s'en pénétrera. Amusant, non ? Il faut dire qu'à mes moments perdus, je suis un peu magicien... Hé hé hé... J'ai préparé pour cette occasion un sortilège protecteur inaltérable... Mais avant de le prononcer, je dois sonder vos intentions.

Il s'empara d'un pendule triangulaire posé sur son bureau et le balança devant leurs yeux.

– Laissez-moi faire... Détendez-vous... Ne pensez à rien...

Puis il claqua dans ses mains.

– Voilà, c'est fait. Vous pouvez revenir à vous.

Trois Lunes leva les sourcils, qu'elle avait effilés et pointus.

– Je ne me sens pas différente.

Le vieil érudit se tourna vers son compagnon.

– Vous sentez quelque chose, vous ? Il vous fait de l'effet, mon enchantement ?

La crête de S'snek rosit.

– Je ne Sssais pas... Gll-gll... Peut-être une légère Sssensation de fraîcheur...

Ombre d'un Doute haussa les épaules.

– De toutes manières, ce sortilège n'est pas censé exercer d'action positive... Sauf bien sûr s'il s'agit de protéger le secret que je vais maintenant vous livrer. Écoutez-moi.

*

Il attrapa l'ygwan par le revers de sa veste, pour le forcer à se pencher à sa hauteur, et chuchota à son conduit auditif. Quand ce fut fini, S'snek se releva. Le vénérable féling plissa les paupières.

– Tout est bien clair ? Vous avez compris ?

S'snek opina, et son interlocuteur parut rassuré. L'ancien élève de l'école de géométrie et de sagesse comparées désigna alors Trois Lunes :

- Essayez donc de lui répéter ce que je viens de vous dire. Allez-y, essayez.

L'ygwan voulut parler, mais sa gorge se bloqua. Il réessaya, sur un autre sujet que la localisation du cercle des réalités, et une voix normale sortit de son museau.

- C'est... Sss... Extraordinaire. Comment faites-vous ça ?

Ombre d'un Doute baissa modestement les yeux.

- Ça n'est pas bien difficile... Il suffit de savoir s'y prendre, voyez-vous...

Il s'apprêtait à développer son propos, mais Trois Lunes l'interrompit de nouveau.

- Moi aussi, j'ai quelque chose à vous demander. Si vous me le permettez, bien sûr.

Le féling leva un regard égaré.

- Mais qui êtes-vous, mademoiselle ? Comment êtes-vous entrée dans ma demeure ?

Son incommensurable distraction décontenança la jeune fille, qui resta sans voix. S'snek vint à son secours.

- Vous Sssavez bien, maître. Cette jeune fille m'accompagne... Gll-gll... Je vous l'ai présentée à notre arrivée. Elle Sss'appelle... Sss... Trois Lunes.

En entendant ces mots, le vieux sage se leva, chaussa ses bésicles et commença à fouiller parmi sa collection de manuscrits.

- C'est exact... Où avais-je la tête ?... Et sais-tu ce que signifie ton nom, Trois Lunes ?
- Hé bien, ça ne fait pas longtemps que je m'interroge sur ce sujet. Je suppose qu'il s'agit d'une allusion aux trois lunes qui passent dans le ciel, chaque nuit.
- Tout à fait. En y réfléchissant, je crois que ce nom indique l'heure de ta naissance, ce moment où se produit la conjonction des trois astres... Win, la lune jaune, des trois la plus petite, qui protège ceux qui veulent entreprendre... Aken, de couleur rouge, sous les auspices de laquelle sont placés les tempéraments guerriers... Et Ling, le globe bleu, favorisant la méditation et qu'on appelle aussi la porte des rêves... Ainsi, tu as dû naître

à l'instant où ces trois éléments n'en font plus qu'un, de teinte noire celui-là. Être née sous un tel signe annonce peut-être que tu réuniras les trois vertus correspondantes : celles de l'esprit, qui projette, conçoit et se matérialise en Win ; celles du corps, qui s'expriment par l'entremise d'Aken ; celles, enfin, de l'âme contemplative et sereine, dont Ling est la demeure. La séparation de ces trois essences caractérisent notre monde. Qui sait si les chemins du hasard ne te conduiront pas à les rassembler ? Cependant, je souhaiterais attirer ton attention sur un autre point encore. Où ai-je donc rangé ce recueil ?... Ah, je crois que c'est celui-là...

Ayant trouvé l'opuscule concerné, il le tira de sa bibliothèque et vint reprendre sa place auprès de Trois Lunes et S'snek. Puis il l'ouvrit sans hésiter à une page déterminée et se plongea dans sa lecture. En même temps que ses yeux parcouraient les lignes écrites dans l'élégant alphabet féling, ses lèvres bougeaient silencieusement. Lorsqu'il se fût rafraîchi la mémoire, il leva la tête et reprit ses explications.

– Écoute bien. C'est un apologue shaaniste qui s'applique à ton cas. Il est écrit ici que même lorsque tu ne crois voir qu'une seule lune dans le ciel, il y en a en réalité trois. La première est celle que tu aperçois au milieu des nuages ; la suivante, celle qui se reflète dans tes prunelles ; la dernière, c'est la pensée de cette lune, qui gît au fond de ton esprit. Ces trois réalités d'un même objet se situent sur des plans séparés, et c'est à ta conscience qu'il incombe de les rapprocher jusqu'à ce qu'elles ne fassent plus qu'une. Le chemin de cette unité se trouve dans le vide qui sépare ces trois plans de réalité. En t'absorbant toi-même corps, âme et esprit dans ce vide, tu les unifieras. Alors tu apprendras à marcher sur le sentier dressé entre ta pensée, ton regard et l'objet auquel ils se rapportent. Et si tu y mets suffisamment de persévérance, tu finiras par devenir cet objet même. Alors il s'effacera, ainsi que ta conscience et le vide qui les sépare.

Je dois cependant te prévenir de ne pas confondre les symboles dont je t'ai parlé avec la réalité à laquelle ils permettent d'accéder. Ce sont juste des images, mais tu peux y placer un immense pouvoir qui, si tu n'y prends pas garde, risque de t'enchaîner à l'opinion que tu te formes de ces représentations. Alors tu deviendras l'esclave de tes

croyances, au lieu de circuler librement entre les symboles que tu produis, l'idée qu'ils suscitent en toi et l'existence matérielle des êtres et choses auxquels ils correspondent.

*

Comme souvent les érudits lorsqu'ils sont lancés sur un sujet, Ombre d'un Doute éprouvait des difficultés à s'arrêter de parler. Mais une autre question germa dans l'esprit de Trois Lunes.

– Vous avez employé le terme de « shaaniste ». De quoi s'agit-il ?

Le féling prit son inspiration, avant de poursuivre.

– Le shaanisme est davantage une attitude qu'une philosophie ou une religion, avec lesquels on le confond parfois. Les propos que je t'ai tenus s'inspirent directement des principes qui le fondent. Le shaan, c'est l'éveil auquel il arrive à certains individus d'accéder, tels que Murmure du Vent dans les Arbres, l'ancien maître de votre ami. On peut mettre des hexons à atteindre cet état, aussi bien qu'un instant. Pour ma part, j'y ai finalement renoncé, car j'attache davantage d'importance à la connaissance qu'au détachement requis pour y parvenir. Il m'arrive bien de me dire que j'aurais mieux fait de suivre la même voie que mon ancien compagnon d'études, mais la curiosité est à chaque fois la plus forte. D'ailleurs, la magie et le shaan sont difficilement conciliables. C'est ainsi.

*

Trois Lunes médita ses paroles, puis réalisa qu'elle ne lui avait toujours pas posé la question qui avait motivé sa venue. Au même moment, comme s'il avait précédé ses pensées, le sage féling renoua avec le fil initial de leur conversation.

– Mais je m'égare. Car vous aviez quelque chose à me demander, n'est-ce pas ?

– Justement, c'était en rapport avec mon nom. Je voudrais retrouver mon peuple. Aussi loin que mes souvenirs remontent, j'ai toujours vécu seule avec mon père, et je crois le temps venu d'en savoir plus.

– Comment s'appelle votre tribu ?

– Je l'ignore. Mon père lui-même ne m'en a jamais rien dit. Il avait décidé de porter un nom humain et m'interdisait de lui parler

de son passé. Alors... C'est sans espoir ? Je me doutais bien que vous ne disposeriez pas d'assez d'éléments pour m'aider.

– Hum... N'en décidons pas trop vite. Ce bracelet, par exemple, d'où le tenez-vous ?

Elle posa son regard sur l'ornement entourant son poignet gauche.

– Je le possède depuis mon enfance.

L'érudit tapa, du bout de ses griffes, contre le cercle de métal, puis observa attentivement les dessins et inscriptions qui y figuraient :

– Il est de facture typiquement tamlashéenne, me semble-t-il. Je dirais... De la région des forêts blanches. Et ces striures biseautées me rappellent quelque chose... Attendez que ça me revienne... J'y suis ! Comment n'y ai-je pas pensé plus tôt ? Les gens de Gÿnym ! Ce sont eux, bien sûr. Leur joaillerie est réputée dans tout le nord du continent... Si mes souvenirs sont bons, je crains d'avoir à vous annoncer une mauvaise nouvelle... Mais auparavant, laissez-moi vérifier dans mes registres ce qu'est devenu cette tribu...

*

Il se leva de nouveau et tira de sa bibliothèque un épais volume relié, à la couverture en cuir brun.

– C'est bien ce que je redoutais... Mais au fait, quel âge avez-vous au juste ?

– Hé bien... Dix-sept ans au prochain printemps.

– Je n'ai jamais su compter en années humaines, et il y a peu de chance que je m'y mette sur mes vieux jours. Combien ça fait en hexons ?

Après un rapide calcul mental, S'snek put les secourir.

– Dix-Sssept de leurs années correSsspondent environ à cinq ou six hexons.

– Tant que ça ? Je ne sais pas pourquoi, je vous croyais plus jeune. Pardonnez à ma distraction, mademoiselle, mais je ne trouve pas que vous fassiez votre âge.

Il poussa un profond soupir.

- Je ne devrais pas être étonné, pourtant. Les dates correspondent.

Il se rassit et posa une main paternelle sur l'épaule de Trois Lunes.

- Il vous faudra être forte, jeune fille. Mais vos amis sont là pour vous aider. Voilà... Je ne sais pas comment vous le dire... Hé bien... Vous ne reverrez jamais les vôtres. À l'époque de votre naissance, ils se sont révoltés contre l'oppression qui venait de s'établir sur nos terres, et après leur défaite, ils ont été emmenés en esclavage.

- Mais alors, tout espoir n'est peut-être pas encore perdu ! Et savez-vous où mon peuple a-t-il été emmené ?

- C'est là le pire. Les hommes des étoiles les ont déportés dans les mines de trihnites creusées sur les flancs du mont Zuruz, en pays delhion. Mais cela se passait il y a bien longtemps, et il ne doit plus guère rester aujourd'hui de survivants. Les conditions d'existence sont très dures, dans les mines de trihnite.

Trois Lunes prit un air buté.

- Peu importe. Je dois y aller. Et je ne sais pas pourquoi, mais... Je crois que je les retrouverai.

Ayant obtenu les renseignements qu'ils étaient venus chercher et ne désirant pas s'attarder, du fait des risques encourus, ils prirent congé de leur hôte. Sur le chemin du campement, S'snek demanda à Trois Lunes si elle était vraiment déterminée à se rendre au mines du mont Zuruz. Comme elle lui répondit par l'affirmative, il lui proposa de l'accompagner. La féling s'étonna.

- N'as-tu pas à faire, de ton côté ?

- Il reSsste encore du temps avant la conjonction planétaire. Et puis... Sss... Je ne pourrais pas me concentrer sur ma tâche, Sssi je te Sssais menacée. Or je ne Sssuis pas certain que tes facultés actuelles te garantiSssent de Sssurvivre à une telle expédition.

Trois Lunes protesta pour la forme, mais au fond d'elle, la proposition de l'ygwan la rassura. Un dernier argument permit à S'snek de conclure l'affaire.

- D'ailleurs, c'est Sssur ma route.

- Comme par hasard !

Cette expression lui fit repenser à Murmure du Vent dans les Arbres, qui aimait à l'employer en toutes occasions.

- Tu ne crois pas Sssi bien dire.
- Il est donc écrit que je ne me débarrasserai jamais de toi.
- Ce ne Sssera pas facile...

*

Peu après que ses visiteurs soient repartis, on tapa à sa porte des coups sourds qui firent trembler les murs de son habitation. Il appela sa servante, puis se souvint qu'elle était sortie faire quelques courses. Alors il se leva et alla lui-même ouvrir à l'importun.

- C'est donc vous. Je me doutais que vous ne tarderiez plus. Entrez, entrez... Et faites ce que vous avez à faire. Je ne me sens pas d'humeur à vous résister, aujourd'hui.

Le nouveau-venu sembla surpris. Il ne s'attendait pas à être reçu avec cette indifférence polie que lui manifestait Ombre d'un Doute. C'est pourquoi il hésita un instant avant de franchir le seuil de la demeure du féling.

C'était un géant d'allure humaine, vêtu de plastimétal noir. Des bracelets argentés encerclaient ses articulations, et sur ses épaules reposaient deux têtes. La première, aux traits anguleux et sévères, était proportionnée au reste de son corps. Ses deux yeux rouges brillaient dans l'ombre portée des bâtiments voisins. Un cou maigre et ridé portait la seconde de ces figures, desséchée et comme atrophiée, et on n'en voyait d'abord que deux grands yeux mouillés de larmes.

12 – EST-CE TOI, MA FILLE ?

*Après tant, tant d'hexons de cruel esclavage
Mes yeux me font défaut, je survis dans le noir ;
N'ai-je pas tout perdu ? Seul me reste l'espoir,
Chaque jour plus ténu ; tout juste s'il surnage...*

*Mais on me prend la main, on me guide en dehors
De cette mine où j'ai souffert sous ce servage...
Suis-je donc libre enfin, est-il vrai que je sors ?*

*Mais ta voix, ton odeur... Est-ce donc toi, ma fille ?
Puis-y croire vraiment ? De bonheur, je vacille !*

Je revis pleinement après ces mille morts !

*

L.-Ink pensa : la créature n'a pas voulu parler. Elle a dit qu'elle ne savait pas ce que les autres préparaient. Qu'elle l'avait su, mais qu'elle ne le savait plus. Elle en a même ri. Pas longtemps. L.-Ink y a mis bon ordre. Puis il a mis en marche la psychosonde incorporée à son organisme, pour vérifier si la créature disait vrai. Elle ne mentait pas. Il y avait eu quelque chose dans sa mémoire, mais cette chose n'était plus. On l'en avait effacée. Et maintenant la créature était morte. Quand L.-Ink avait posé ses mains autour de sa gorge et commencé à l'étrangler, elle n'avait pas esquissé un geste de résistance. Et L.-Ink ne savait toujours pas ce que les autres tramaient. Pas grave. L.-Ink allait y mettre bon ordre aussi. Il les tenait en joue dans son viseur.

*

Ils étaient plutôt nombreux, plus nombreux que L.-Ink ne l'avait prévu, peut-être une vingtaine. L'ygwan, sa cible prioritaire, marchait en tête, dans le défilé rocheux où leur troupe laissait derrière elle un nuage de poussière en suspension. Plusieurs jours déjà que l'intercepteur les suivait à la trace, après que la créature aux oreilles pointues qu'il avait été interroger dans la ville des marais lui eût indiqué dans quelle direction ils étaient partis. Cela, elle le savait. C'était d'ailleurs tout ce qu'elle avait pu lui dire. Et maintenant, il lui

suffisait d'appuyer sur le déclencheur de son arme, et l'affaire serait réglée. L'ygwan d'abord. Là, entre les deux yeux. Avec le genre de munition qu'il employait, le terroriste serait décapité net. Et L.-Ink aimait le travail bien fait.

*

Son index se crispa. Impossible d'appuyer sur le déclencheur. Deux impulsions contradictoires se partageaient son cerveau double, et l'une, dominante, lui interdisait de poursuivre son geste.

C'était encore un coup de l'autre tête. L.-Ink haïssait l'autre tête. Elle ne savait que geindre et se lamenter à longueur de journée. Quelque chose d'anormal se produisait. Normalement, l'autre tête n'aurait pas dû pouvoir contrôler son corps. Elle ne lui avait été greffée que pour calculer et prévoir ce qui était à prévoir. Point. Son cortex souffreteux intégrait des composants électroniques. Mais depuis que L.-Ink était entré en fonction, il était arrivé que l'autre tête lui dicte sa conduite tout en l'empêchant d'en référer à ses supérieurs. L.-Ink aurait juré qu'elle obéissait à des instructions extérieures. Mais qui les lui donnait ?

*

Depuis son poste d'observation, Sirius guettait d'un même regard l'intercepteur et la compagnie emmenée par S'snek. Il avait dissimulé son hélicoptère à l'abri d'une corniche sur laquelle il se tenait à présent, les jumelles à la main, ses instruments posés à côté de lui. À l'horizon, une chaîne de montagnes semblait flotter au-dessus des nuages. En contrebas, une rivière charriait jusqu'à la plaine les neiges fondues des glaciers.

Chaque jour, Trois Lunes, S'snek et leurs compagnons avaient gagné en altitude. Aux hauteurs où ils étaient parvenus ne subsistait qu'une maigre végétation d'épineux. Ici, les plantes arboraient des teintes violettes, vertes ou blanches et des formes bulbeuses, grouillantes d'insectes. Les rayons du soleil, étincelants, traversaient une atmosphère nimbée d'un halo bleuâtre.

À la demande de l'homme-dieu, un de ses agents infiltré dans les laboratoires de biotechnologies avait incorporé, aux circuits numériques de l'auxiliaire de L.-Ink, un programme correctif

indélectable. Ce programme mettait l'intercepteur sous son contrôle dès qu'il le désirait. Depuis que Don Insemino l'avait prévenu de l'évasion de l'ygwan, Sirius pressentait que toute cette affaire cachait davantage encore que ne l'imaginaient les dirigeants du Nouvel Ordre et du Conseil des Familles.

Tout en enroulant une de ses boucles blondes autour de son annulaire, il murmura pensivement, comme pour lui-même :

– Ils sont sur la piste de quelque chose d'énorme. Je le sens. Et je ne te laisserai pas te mettre en travers de leur chemin, L.-Ink. Pas encore.

Puis, quand la colonne des voyageurs eût disparu à sa vue et que l'intercepteur lui-même se fût décidé à les suivre, il rangea ses affaires et regagna précipitamment la cabine de commande de son véhicule aérien.

*

Trois Lunes et S'snek avaient levé le camp sans en avertir ni Gath, ni Korkos. D'un commun accord, ils avaient jugé que les périls de l'équipée dans laquelle ils s'apprêtaient à s'engager ne concernaient pas leurs deux amis.

À la sortie d'Hiljehja, Porfirio Yzaga courut à leur rencontre.

– Vous y allez déjà ? Éclipse m'avait prévenu de votre départ. Je ne voulais pas le croire. Bon... Lui et moi, nous avons décidé de vous accompagner. Mais rassurez-vous, nous n'en avons rien dit au deux autres. Nous savions que vous n'y teniez pas.

Eut égard aux talents particuliers du nomoi et de l'humain, ils finirent par se laisser convaincre. Ils levèrent aussi, parmi leurs compagnons d'expédition en territoire nécrosien, une petite armée payée avec ce qui restait des bijoux dérobés par l'ygwan aux morts-vivants. Alors ils purent se mettre en route, sous le déguisement d'une troupe de pèlerins partis consacrer des offrandes aux esprits du mont Zuruz.

*

Ils aperçurent de loin la falaise au flanc de laquelle étaient creusées les mines. Les machines des hommes des étoiles foraient,

avec un fracas assourdissant, dans la roche blanche striée de veines grisâtres. Des grues transportaient jusqu'au sol le produit de leurs excavations, que de minuscules silhouettes à têtes nues chargeaient alors dans des véhicules tout-terrain montés sur des chenilles noirâtres et suintantes de graisse. Ces engins portaient ensuite livrer le minéral magique au centre de retraitement et d'enchantement le plus proche, qu'une porte de transfert reliait directement à Käm.

Car à l'état naturel, la trihnite était un matériau inerte, que seules de longues manipulations, connues de quelques rares initiés, permettaient de transformer en instrument de téléportation. C'était une des raisons principales du pacte passé entre le Nouvel Ordre et les détenteurs de connaissances ésotériques.

Mais à l'écart des centres où elle était employée, la trihnite passait d'abord par ce premier stade d'exploitation, supervisé par un petit nombre d'humains. Ces derniers se reconnaissaient à distance aux casques blancs surmontant leurs crânes. Les contremaîtres héossiens portaient pour leur part des couvre-chefs jaunes, mais la plupart de leurs congénères en étaient dépourvus. C'était la marque de leur asservissement, qui fournissait une solution de substitution économique à l'usage des machines, restreintes en nombre.

*

S'snek siffla doucement.

– Les hommes des étoiles ne Sssont pas Sssi nombreux. Nous devrions pouvoir... Gll... les prendre par Sssurprise. Mais attendons plutôt la tombée de la nuit.

Il proposa de patienter jusqu'à ce qu'un contremaître s'éloigne suffisamment du chantier pour pouvoir le surprendre sans risque. Ils pourraient alors lui soutirer les renseignements dont ils avaient besoin pour libérer, sans perdre de temps, les survivants de la famille de Trois Lunes... S'il y en avait. À l'idée d'attaquer directement leurs conquérants, auxquels une succession presque ininterrompue de victoires avaient forgé une réputation d'invincibilité, les compagnons de l'ygwan et de la féling éprouvèrent quelques réticences. S'snek les raisonna.

– JuSssque là, ils ont toujours bénéficié de l'avantage de l'initiative. Mais nous allons renverSsser cet état de fait... Sss...

Ils Ssse Sssont habitués aux victoires, et leur impunité les a ramollis. De pluSss, ils ne peuvent Sss'imaginer que nous portions l'offenSssive Sssur leur terrain, car perSssonne ne Sss'y est encore riSssqué. Et n'oubliez pas une chose : l'hiSsstoire que vous connaiSssez, ce Sssont eux qui vous l'ont enSsseignée. Ils ont implanté dans nos eSssprits l'idée que nous étions irrémédiablement vaincus... AinSssi est-ce d'abord par la penSssée qu'ils nous ont aSssigné la place que nous occupons aujourd'hui. Mais il est temps... Sss... que ces choses changent.

Ce discours les galvanisa, et ils s'accordèrent sur la justesse de ses propos. En outre, S'snek leur avait laissé entendre que l'attaque des mines de trihnite ne constituait qu'une étape dans un plan plus vaste qui pourrait ramener ce monde à l'état où il se trouvait avant l'invasion humaine. Enfin, ses exploits antérieurs plaidaient en sa faveur.

Il partit, avec trois autres personnes, s'embusquer à proximité de la zone des travaux. Trois Lunes voulut les suivre, mais l'ygwan lui fit valoir, à mots couverts, que son inexpérience risquerait de leur porter préjudice. Plus raisonnable que par le passé, la féling consentit à patienter aux côtés du reste de la troupe.

Omdo le woon était contremaître au chantier du mont Zuruz. Les hommes des étoiles lui avait confié un beau casque jaune et la surveillance d'une quinzaine d'esclaves, en échange de son obéissance aveugle et d'une disponibilité de tous les instants. C'était une tâche exigeante, dont il s'acquittait avec diligence en attendant de prendre sa retraite, pour laquelle il cotisait aux caisses de prévoyance des semi-inférieurs. Les responsabilités qu'il occupait lui avait permis de prendre épouse, affranchie avec l'autorisation de leurs maîtres parmi les serfs qu'il supervisait. C'était elle qui, chaque soir, lui préparait un bon repas chaud puis lui grattait le poil pour en extirper les parasites qui s'y étaient incrustés durant ses rudes journées de labeur.

Mais Omdo avait un vice caché. Il raffolait de l'herbe à soupir, dont il partait inhaler une dose à l'abri des regards indiscrets, chaque fois que son emploi du temps le lui permettait. Il s'éloignait alors du chantier sous un prétexte ou sous un autre pour s'asseoir à l'écart et se rouler une cigarette de narcotique, à la manière que lui avait apprise des humains adeptes du même plaisir.

Assis sur un gros rocher ocre, Omdo manipulait, avec une dextérité inattendue pour ses doigts épais et calleux, une bande de papier si fine qu'elle en paraissait transparente. Puis il mouilla, du bout de sa lourde langue noire, la bordure du papier, enroula prestement celui-ci sur lui-même et gratta une allumette contre le rocher sur lequel il se tenait. Les yeux mi-clos, il savoura sa première bouffée, observant avec une attention teintée d'amusement les volutes de fumée s'échappant de ses narines.

Un bruit le fit sursauter. Il aurait juré avoir entendu le frôlement de pas, dans son dos. Il se retourna, mais ne vit personne. Son imagination lui jouait sans doute encore des tours. C'était souvent le cas, avec l'herbe à soupir. Il ne fallait pas y attacher d'importance.

Quand il vit l'ygwan, le darken et les deux mélodiens s'approcher de lui, il crut d'abord qu'il rêvait encore. Et lorsqu'elles s'avisèrent qu'il les avait aperçues, les hallucinations marquèrent un temps d'arrêt. Il cligna des paupières pour les faire disparaître. Rien à faire. Quand il rouvrit les yeux, elles étaient toujours là. Il lui sembla même qu'elles s'étaient rapprochées de lui. Puis il vit l'une d'elles tirer son épée de son fourreau, puis sentit un coup sourd sur son crâne, et s'envola pour le pays des songes.

Trois Lunes, Porfirio Yzaga, Éclipse et les autres n'attendirent pas longtemps le retour de S'snek et de ses trois compagnons. Seul le poids considérable de leur prisonnier les avait retardés. Ils les virent arriver par le chemin caillouteux et escarpé qui conduisait au chantier, soufflant et transpirant, à l'exception de l'ygwan qui ne possédait pas de glandes sudoripares. Tout de suite, la féling voulut interroger le woon inanimé. Elle le secoua pour le tirer de l'inconscience, mais il ne s'éveilla pas pour autant. Alors elle le gifla, toujours en vain. On résolut de sacrifier, à cette urgence, une mince partie des réserves d'eau, mais le contenu de la gourde en cuir dont ils aspergèrent Omdo ne rencontra pas davantage de succès.

- J'ai peut-être tapé un peu fort, concéda le maître-escrimeur darken. Une plaie suppurante entaillait le cuir chevelu de sa victime. Trois Lunes s'inquiéta.
- Il n'est pas mort, au moins ?

Après avoir trouvé son pouls sous l'épaisse fourrure qui recouvrait le poignet du woon, Porfirio rassura la jeune fille. Ils se résolurent à attendre que leur otage retrouve ses moyens pour l'interroger.

Quand S'snek lui parla d'une famille féling originaire des forêts blanches et incorporée aux esclaves de la mine quatre ou cinq hexons auparavant, Omdo feignit d'abord l'ignorance. Mais l'ygwan lui parla de quelques projets le concernant, et sa langue se délia.

Les gens de Günym étaient connus de tous pour avoir survécu plus longtemps que quiconque dans les galeries du mont Zuruz. La résistance de ces félings intriguait leurs maîtres et suscitait tantôt l'admiration, tantôt la jalousie des autres détenus. L'espoir revint dans le cœur de Trois Lunes.

– Ma mère compte peut-être parmi les rescapés...

S'snek tempéra son optimisme.

– Ne laiSsse pas ton imagination Sss'enflammer. Agis comme Sss'il ne Sss'agiSssait pas des tiens et comme Sssi tes... Sss... Sssentiments n'étaient pas en jeu. Maintenant... Sss... Il ne nous reSsste plus qu'à attendre la fin du jour.

Ils voulurent éliminer leur prisonnier, mais Porfirio les convainquit d'opter pour la clémence. Ils le ligotèrent et l'abandonnèrent derrière un amas de rochers, puis attendirent que la nuit tombe.

*

Asyai n'y verrait plus jamais. Le médimorphe avait été formel. À force de vivre et d'œuvrer dans une obscurité permanente, ses nerfs optiques s'étaient progressivement atrophiés, et la lâchaient maintenant pour de bon.

Dans la langue du pays d'où les hommes des étoiles l'avaient emmenée jusqu'à ces ténébreux tunnels, son nom signifiait : Autrefois. Elle avait survécu depuis tant de saisons que le nombre s'en perdait, mais qu'allait-elle devenir à présent ? Pour leurs maîtres, les mineurs se réduisaient à des machines dont il se débarrassaient dès qu'ils ne pouvaient plus les réparer. Peut-être la chance, et surtout la protection de ses proches, lui

permettraient-elles de cacher sa cécité quelque temps encore. Mais après ? Avoir résisté, jour après jour, pour en arriver là. Et tous ces jours, elle n'avait pu s'empêcher d'espérer encore... Vainement.

Elle entendit un bruit sourd, suivi d'un cri étouffé, comme si quelqu'un venait de se faire assommer. Puis une odeur familière vint lui chatouiller les narines. Cette odeur remontait d'un passé lointain, et elle essaya, sans succès, de l'identifier. Soudain, une voix inconnue murmura à son oreille.

- Asyai ? Ce sont vos fils qui m'envoient. Il faut vous tenir prête. Je vais vous emmener... Je vous aiderai à trouver votre chemin...

Au moment où l'inconnu terminait sa phrase, l'écho d'une détonation fit trembler les parois de la caverne, soulevant des nuages de poussière étouffante. Elle sentit qu'on lui prenait le bras pour l'aider à se relever, puis se laissa conduire parmi les décombres de l'explosion. Tout autour d'elle, des voix s'affolèrent.

- Il faut y aller ! C'est maintenant ou jamais !
- Et Gned'Tau ?

Gned'Tau était le contremaître ygwan qui, jour et nuit, surveillait ce secteur de la mine. Elle se souvint avoir éprouvé, plus d'une fois, la morsure de son fouet sur sa peau.

- Gned'Tau ne peut plus rien. Tu n'es pas au courant ? Une pioche s'est plantée en travers de son front.
- Alors allons-y !

Une rumeur de pas précipités, à moitié couverte par le brouhaha des exclamations et des injures, s'éleva sous le plafond de roc massif. Au loin, une sirène hurla. Elle diffusait l'appel au calme des hommes des étoiles, sous lequel perçait des menaces diffuses. L'inconnu qui tenait le bras d'Autrefois se fit pressant.

- Nous devons nous dépêcher... Ils ne vont pas tarder à reprendre le contrôle de la situation...

Une note d'anxiété perçait sous le calme apparent de la voix, à laquelle une autre répondit aussitôt.

- Au contraire... Gll... Ne nous preSsons pas. Il faut que nous Ssoyons les Sseuls à emprunter le conduit que nous avons repéré cet après-midi. Pour cela... Sss... Attendons que les autres fuyards Sse Ssoient éloignés.

Quand la voix sifflante, qui devait appartenir à un ygwan, leur en donna le signal, elle se laissa conduire à travers le dédale des galeries. Tout en avançant d'un pas hésitant, elle s'efforçait de retrouver, dans son souvenir, la trace visuelle du parcours qu'elle accomplissait maintenant à tâtons. Avait-elle déjà emprunté cet itinéraire, par le passé ? Elle n'en était pas sûre. Son infirmité était trop récente pour qu'elle se soit familiarisée avec les exercices mentaux qui y pallieraient à l'avenir. Mais elle y arriverait tôt ou tard. De cela, elle ne doutait pas. Elle avait déjà surmonté d'autres épreuves... Plus douloureuses encore. Mais pour cela, il leur fallait sortir vivants de cette prison où s'étaient dépensée la plus longue partie de son existence. Tout en suivant les indications de son guide, une autre partie de son esprit essayait de se remémorer dans quelles circonstances, jadis, elle avait humé le parfum de cet inconnu qui lui tenait le bras et l'encourageait de paroles apaisantes. Instantanément, elle corrigea sa première impression. Il ne s'agissait pas d'un, mais d'une guide. Une féling. C'était là leur fragrance. Peu à peu, son odorat s'affina. Cette senteur remontait loin dans le passé... Jusqu'à l'époque de sa jeunesse. Époque lointaine, à laquelle son peuple vivait en paix parmi l'étendue de glace et de neiges, et les forêts de conifères. Mais cette période s'était close de façon cruelle, et elle avait établi, entre hier et aujourd'hui, un barrage qui l'empêchait à présent d'y retourner avec la précision qu'elle aurait souhaitée. Une préoccupation plus immédiate la distrayait du fil de ses pensées.

– Où... Où sont mes fils ?

Dans l'obscurité permanente à laquelle la condamnait la perte de sa vue, sa voix résonna étrangement à ses oreilles. La réverbération n'était pas due qu'à l'étroitesse du boyau où ils avançaient. Pleine de sollicitude, l'inconnue lui répondit aussitôt.

– Ils marchent devant nous... Vous n'avez rien à craindre. Nous n'avons oublié personne. Tout... tout va bien se passer.

Au ahanement des fuyards, forcés de gravir à une allure rapide la pente abrupte conduisant à l'air libre, se mêlaient les gargouillements de la boue dans laquelle leurs pieds s'enfonçaient. Autrefois chantonna pour se donner du courage. La prise de l'inconnue sur son bras se raffermir, comme si elle partageait son désarroi. Des filets

d'eau glacée coulaient sur son front, depuis la voûte du tunnel. L'ascension n'en finissait plus. Elle sentit s'accélérer le rythme de ses battements cardiaques, sa gorge se noua, elle crut que sa poitrine allait exploser. Elle ne parvenait plus à prendre ses inspirations, ses côtes pressaient contre sa cage thoracique et la tête lui tournait. Ses genoux fléchirent. Elle avait entendu dire, il y a longtemps de cela, que c'était par les pieds que la mort arrivait en premier, pour s'étendre ensuite au reste du corps. Son moment était-il venu ?

Elle tomba sans s'en rendre compte, puis sentit qu'on s'agitait autour d'elle. Quelqu'un dit :

– Je vais vous porter dans mes bras, Asyai... Courage... Nous ne sommes plus loin de la sortie...

Elle connaissait cette voix. Celui qui la possédait souleva Autrefois et nettoya la boue qui maculait son visage, puis se remit en marche.

– Est-ce bien vous, Porfirio Yzaga ?... Mais non... Je dois rêver...

– C'est bien moi... Content de vous revoir, après tout ce temps...

Tandis qu'elle se laissait transporter par son vieil ami, des réminiscences d'un passé éloigné affluèrent à son esprit, l'entourant de leur présence rassurante. Les courses de traîneau, dans le blizzard. Le passage des grühmiers saluant depuis leurs navires, là-bas sur l'océan. La chaleur de la hutte, après le retour de la chasse. Les premiers jours du dégel, où elle fit la connaissance de son futur mari. La fierté de celui-ci, puis l'envie qui avait peu à peu rongé son cœur, et le marché qu'il avait alors passé avec les hommes des étoiles, croyant qu'ils épargneraient aussi son épouse... Mais le souvenir des joies l'emportait sur celui des peines... La naissance de leur premier fils... Des deux suivants, puis d'une fille, née au moment où les trois astres de la nuit croisaient leurs orbites...

Tout le temps que dura l'ascension, l'inconnue qui l'avait guidée jusqu'à ce qu'elle tombe tint sa main dans la sienne. Au moment où ils franchissaient la sortie du tunnel, elle l'entendit questionner l'homme-médecine :

– Mais dis-moi, Porfirio, comment connais-tu ma mère ? Elle était prisonnière de ces mines depuis tant d'années... Quel âge as-tu donc ?

– J'étais jeune alors. Mais nous en parlerons une autre fois, si tu veux bien.

L'air du dehors fouetta le visage d'Autrefois. C'était une sensation si ancienne qu'elle croyait l'avoir oubliée. Porfirio la posa doucement sur le sol, et elle identifia enfin cette inconnue qui l'avait guidée jusqu'à ce que l'homme des étoiles la prenne dans ses bras.

– Ma fille... Trois Lunes... Tu es là ?

– Je suis là, oui... N'aies crainte... Tout va bien se passer... Tu es libre, maintenant...

Un sanglot étrangla la gorge de la jeune fille. Elle retrouvait, dans la figure ravinée de sa mère, dans son regard aveugle, quelque chose de ses propres traits. Elle lui posa la main sur le front, comme pour s'en assurer.

Autrefois se sentit partir. Elle demanda ses fils. Épi de Mlesh, son aîné, vint s'agenouiller auprès d'elle. Ensemble, ils récitèrent une prière, puis elle attendit que son âme se détache de son corps. Un silence recueilli s'établit sur le plateau balayé par les vents.

Elle attendit un long moment, mais rien ne se produit. Alors elle éprouva l'impression que la vie refluaient en elle. Un rire gêné la secoua :

– Je crois que ce ne sera pas pour cette fois... Désolée de vous avoir fait peur...

L'ygwan qui avait parlé à Trois Lunes, dans la mine, les rappela à l'urgence.

– Alors allons-y, maintenant... Sss... Il ne fait pas bon demeurer en ces lieux... PreSsons-nous.

Une voix grave et posée s'éleva à quelques pas de là.

– Vous n'irez nulle part.

Semblant provenir du même endroit que la précédente, une autre voix compléta, de son débit précipité, sur un ton suraigu :

– Vous avez été jugés pour actes de terrorisme par le tribunal du Nouvel Ordre et condamnés à la peine capitale. Nous, intercepteur L.-Ink, sommes chargés de l'exécution immédiate de la sentence.

13 – QUELLE DOULEUR !

*C'est fou ! Quelle douleur dans cet être à deux têtes ;
Seuls les humains peuvent ourdir de tels forfaits :
Ils sont deux enfermés, torturés, sous le faix
D'un sort tel qu'à jamais leurs âmes sont muettes.*

*Le corps est un robot, fabriqué pour tuer ;
Mais si je peux trancher ces liens déshonnêtes
Qui les tiennent captifs, la mort va refluer.*

*Il est bien trop puissant, celui qui les enchaîne ;
Qui donc pourrait tenir devant pareille haine ?*

Je suis nu devant lui, comment continuer ?

*

L'intercepteur les tenait en joue avec le fusil multi-usage greffé à son bras droit. L'arme incorporée à son autre bras leur fermait toute retraite possible. Éclipse murmura au conduit auditif de S'snek :

– Il a été soumis à un enchantement préventif le protégeant de toutes les attaques que je pourrais tenter. C'est là l'œuvre d'un puissant magicien. Me voilà réduit/e à l'impuissance. Toute tentative se retournerait aussitôt contre moi, et risquerait de vous atteindre par ricochet.

L'ygwan ne se départit pas de son calme.

– Sss... Lui, je m'en occupe. Laissez-moi faire.

La tête minuscule et desséchée posée sur la gauche des épaules de L.-Ink promenait en tous sens son regard inquiet et scrutateur. De sa voix aigrette, elle prévint l'autre partie d'elle-même, puis interrogea S'snek.

– Attention, L.-Ink ! Ils trament quelque chose !... Hé, toi, là ! Qu'est-ce que tu lui as dit ? Qu'est-ce qu'il t'a répondu ?

Ni l'ygwan ni le nomoi n'eurent le temps de répondre. De sa voix monocorde, la plus volumineuse des deux têtes rassura son alter ego :

– Ne t'inquiète pas, L.-Ink. Ils ne peuvent rien. Ce sera bientôt fini.

Le crâne microscopique et difforme éprouvait encore des scrupules.

- Je ne sais pas sîî nous faisons bîîen. Mon maître ne voudrait sûrement pas...
- Laisse ton maître où il est. Je contrôle la situation.

Il croyait avoir localisé et neutralisé le programme parasite qui permettait à l'autre tête de diriger ses gestes, mais il n'en était pas certain. Il devait faire vite. La lumière rouge clignotante passa d'un de ses yeux à l'autre. Sous ses feux croisés, il les contraignit à reculer jusqu'à la cavité dont ils venaient de sortir. Le pan de ciel clouté d'étoiles disparut à leurs regards.

*

Parvenu à l'endroit où les parois du tunnel s'élargissaient, il les força à s'y adosser, et braqua dans leur direction ses deux canons luisants. C'est le moment que choisit S'snek pour porter son esprit à la rencontre du cerveau double de son adversaire. Ce qu'il y découvrit le stupéfia.

La conscience de L.-Ink était un puits sans fond d'angoisses irrésolues, où régnait une obscurité plus dense que la nuit la plus noire. Le morphe lui-même y apparaissait comme une infime lueur voilée, balançant, dans une perpétuelle hésitation, entre ses deux identités contradictoires. Autrefois, il avait vécu deux existences distinctes, aussi normales que peuvent l'être celles d'enfants de Käm. Mais les biotechniciens s'en étaient emparés, soumettant ces deux êtres aux caractères antagonistes à une interminable succession de tortures physiques et mentales. Au milieu de lui-même, l'intercepteur semblait aussi perdu que s'il n'habitait nulle part, dans aucun corps ou plusieurs à la fois, entre lesquels il ne parvenait pas à se déterminer.

Mais cette faiblesse était trompeuse. Croyant pouvoir continuer d'avancer dans les méandres de ces circuits à composante organique jusqu'à en atteindre le point nodal, S'snek s'aperçut que les ténèbres se refermaient derrière lui. Il voulut retourner en arrière, mais le néant qui se trouvait devant lui continua de l'entraîner vers ses profondeurs insondables.

Atteignant le cœur de la conscience du morphe, il y découvrit une autre intelligence, ancienne et maléfique, qui enserrait celle de L.-Ink dans son étai. Cette emprise s'exerçait surtout sur l'auxiliaire de l'intercepteur. Peu à peu, tandis qu'il s'identifiait à ce dernier, S'snek pénétra dans le labyrinthe de l'autre esprit.

Il se cachait derrière un visage trompant sur sa nature véritable. C'était celui d'un jeune homme blond, aux cheveux bouclés, aux traits efféminés dont un rictus démentait la douceur factice. Ce masque de chair fournissait à la créature sa principale occupation, car elle n'aimait rien tant que de contempler son reflet dans des miroirs placés face à face et qui se le renvoyaient à l'infini. Cet esprit était directement relié à un réseau d'informations occupant des bâtiments entiers... Harmonie, la capitale de l'empire humain d'Héos... C'était l'endroit où étaient entreposés ces documents, c'était de là que provenait cet esprit. Mais il n'y était plus pour le moment.

*

Dès que le contact fut établi, les banques de données établies en Harmonie absorbèrent toutes les connaissances contenues dans le cerveau de l'ygwan, faisant fi de la protection magique élevée par Ombre d'un Doute, puis y déversèrent toutes celles qu'elles abritaient. Le voyage entre les mondes, à bord de la nef à propulsion photonique. Les siècles d'attente. La découverte d'un système solaire baptisé Espérance, où une planète habitable attendait les colons. La première rencontre avec les autochtones, puis la conquête par le sang, le fer et le feu.

Alors afflua l'ensemble des savoirs détenus par les hommes des étoiles. La technologie dont ce monde n'avait plus connu d'équivalent depuis la disparition de l'empire saren. Les appétits de pouvoir sur lesquels s'était construite cette science. Ses applications militaires.

*

Enfin vint la rencontre avec l'âme nue de l'être qui emplissait les pensées de l'intercepteur. La complexité des machinations qu'il ne cessait d'ourdir. Ses motivations tortueuses. Les pitoyables justifications qu'il lui arrivait d'opposer à la culpabilité le tenaillant par intervalles. Le choc laissa S'snek pantois. La charge d'informations, excédant de beaucoup ses propres capacités

d'absorption, lui fit l'effet d'une violence secousse électrique. Sentant que l'être portant le nom de Sirius se trouvait sur le point de l'engloutir sans rémission, il se retira précipitamment.

*

Une odeur de brûlé se répandit autour de l'intercepteur, et S'snek s'écroula contre la paroi ruisselante d'humidité. L.-Ink chancela, mais ses armes ne se détournèrent pas de leurs cibles. Ses deux figures changèrent d'expression. La plus robuste, au crâne recouvert d'une plaque métallique, s'exprima la première, mais avec les intonations hystériques employées jusque là par son auxiliaire.

– J'ai failli dîsjoncter... Crouïïc...Mais tu n'auras pas l'ocasiïon de recommencer !

Son visage, habituellement impassible, s'agitait de tics nerveux.

– Qu'est-ce qu'ïï se passe ?!... Ça n'est pas ma voix, ça ?!...

La tête rabougrie, à la peau tendue sur les os, lui répondit d'une voix de basse profonde.

– C'est un court-circuit bénin. Nous le réparerons dès que nous en aurons fini avec eux. Et maintenant, nous allons...

– Vous n'irez nulle part.

Ces paroles avaient surgi du fond de la caverne, plongé dans le noir complet. L'auxiliaire tourna son regard dans cette direction, tandis que son comparse continuait de garder à l'œil Trois Lunes et ses compagnons.

*

La voix sans visage avait les mêmes inflexions graves que celles de L.-Ink. Du même point, dans les ténèbres, s'en éleva une autre, perçante et au débit précipité.

– Vous avez été jugés pour invasiïon de ma taniïère par le triïbunal de l'ombre et condamnés à la... Crouïïc... Sommes chargés de l'exécutiïon iïmmédiate de la sentence...

Ces propos s'accompagnaient d'un clapotement gluant, comme s'ils avaient été prononcés sous plusieurs épaisseurs d'un liquide visqueux, agité de remous.

*

Alors la chose s'avança dans la clarté blafarde où se tenaient L.-Ink et ses prisonniers. C'était une masse protoplasmique à la couleur de chair sanguinolente, d'allure vaguement humanoïde. En taille, elle dépassait l'intercepteur de plusieurs largeurs de paume. Son buste démesuré, aux épaules larges et au bassin étroit, s'appuyait sur une paire de jambes courtes et fines. Deux bras épais, aux poings aussi compacts que des enclumes, pendaient jusqu'au sol de part et d'autre de son torse. Des veines violacées, larges comme le pouce, parcouraient toute la surface de sa peau. De ses deux yeux, l'un se promenait au-dessus de son crâne, au bout d'un tentacule, tandis que l'autre ornait le milieu de son abdomen, surmontant une bouche aux dents carrées et plates. L'un de ses membres inférieurs, plus petit encore que l'autre, se composait de pièces mécaniques sombres et usées.

En y regardant de plus près, la créature se composait d'un mélange d'éléments solides, liquides et gazeux. Une chaise poussa dans le bas de son dos, sur laquelle elle s'assit. Elle posa ses avant-bras sur ses cuisses, et au bout de ses doigts se forma un livre. Ses yeux se rassemblèrent au milieu de son front, puis se recouvrirent d'une paire de lunettes.

– Voyifions, voyifions... Crouifc... Comment procéder dans le cas quif nous occupe... Tout doit être accomplif dans les règles...

Une autre tête apparut sur l'épaule du monstre, et s'adressa à la première.

– Pas de règle. Pas d'exception. Leur compte est bon.

Puis la première des deux têtes précisa :

– Mais au fait, je ne me suif pas présenté... Crouifc... Vraiment, je manque à tous mes devoirs... Crouifc... Mon nom est Plutôt-deux-fois-qu'une...

*

Tandis que son auxiliaire surveillait l'étrange personnage, L.-Ink ne détournait ni son attention ni ses armes de l'alignement de ses captifs. Mais soudain, le dénommé Plutôt-deux-fois qu'une se leva, et le siège sur lequel il se tenait réintégra son organisme. Il se déplaçait en

ondoyant, comme s'il glissait le long du sol plutôt qu'il n'y marchait, et ceci bien qu'il se tint debout sur ses deux jambes. À chacun de ses mouvements, ses muscles se redisaient et sa peau se ridait.

La rapidité avec laquelle il regagna l'abri de l'obscurité démentait l'apparente lenteur de ses gestes.

La vivacité de ce repli attisa la curiosité du morphe qui, l'espace d'une fraction de seconde, détourna ses deux têtes en direction du fond de la caverne. Shludur Bondissant, le deuxième des fils d'Autrefois, profita de cet instant d'inattention pour se jeter dans ses jambes, l'obligeant à trébucher, puis basculer vers l'avant pour enfin s'écraser au sol dans un fracas retentissant. Le féling pressa ses compagnons.

– Allez-y, sauvez-vous ! Ne vous posez pas de question ! Moi, je me débrouillerai !...

Autrefois décampa la première, avec une agilité qui la surprit elle-même. La conscience du danger abolissait les effets de sa cécité. Elle se laissa guider par son instinct et le souvenir de la précédente ascension. Quant à son fils, quelque chose dans son cœur lui disait qu'il s'en sortirait, de quelque manière que ce soit, comme il l'avait promis.

Les autres suivaient en ordre dispersé. Porfirio, ayant envoyé Trois Lunes à l'avant, soutenait S'snek qui n'avait toujours pas retrouvé ses esprits. L'ygwan se perdait dans une succession de propos incohérents, et son état ne laissait pas d'inquiéter l'homme des étoiles. Il était si troublé que Porfirio devait le soutenir à bout de bras.

Résonnant tout autour d'eux, la voix grave de l'intercepteur les poursuivait de sa vindicte. Puis ses menaces s'interrompirent, et l'éclat de coups de feu assourdis par la distance leur succéda. Épi de Mlesh et Golmol Grincheux, les deux autres fils d'Autrefois, prièrent pour leur frère, puis il leur sembla que les détonations s'éloignaient vers les profondeurs des galeries.

Enfin, ils retrouvèrent la surface. Shludur Bondissant les y rejoignit bientôt, tout essoufflé. Ils lui demandèrent comment il avait fait pour se tirer indemne de la fusillade qui avait éclaté dans les souterrains. Le féling se hâta d'étancher leur curiosité :

- Ça n'est pas sur moi que tirait L.-Ink... Il n'en a pas eu le temps. Juste après que je lui ai sauté dessus, l'autre monstre est revenu, tout hérissé d'armes qui avaient poussé dans sa chair, et il a commencé à vider ses chargeurs dans notre direction. Alors L.-Ink a couru se mettre à l'abri, et il ne se sont plus occupés de moi. La dernière fois que je les ai vus, ils se poursuivaient l'un l'autre en direction des ténèbres...

Trois Lunes s'enquit de la nature de la créature. Ce fut Éclipse qui lui répondit.

- De telles entités se rencontrent parfois, surtout dans des endroits isolés semblables à ces souterrains. Vous souvenez-vous du spectre vaincu à une première occasion, et qui nous entraîna ensuite dans un cauchemar de sa fabrication... Ou plutôt, élaboré à partir de nos propres affres ? Voilà ce que deviennent ces êtres, quand le rêveur succombe à leur attaque. Ils se matérialisent sous des formes extravagantes, ressemblant aux songes du dernier dormeur visité... Mais là n'est pas le principal.

Il/elle désigna S'snek, replié sur lui-même sur le sol caillouteux, et qui continuait son soliloque décousu.

- Notre ami n'est pas au mieux. Qu'allons-nous faire ? Lui seul connaissait notre direction.

Trois Lunes leva ses interrogations.

- Dans son délire, il a parlé du mont Iyoim. Savez-vous où il se situe ?
- Le mont Iyoim appartient à la même chaîne que l'éminence où nous nous trouvons. C'est à quelques jours de marche d'ici. Mais pouvons-nous nous fonder sur les propos que tient en ce moment notre vaillant compagnon ?

Porfirio intervint.

- Je suis d'avis d'y aller. Espérons seulement que S'snek se rétablira en chemin.

Ils se mirent en route, sans jeter un regard aux colonnes de fumée qui s'élevaient, sur l'autre versant du mont Zuruz, depuis les mines de trihnite où ils avaient posé leurs explosifs. Au loin, par delà les crêtes d'autres massifs, le bleu du ciel pâlisait par degrés.

*

L.-Ink déclencha sa vision infrarouge. Le paysage des cavernes s'éclaira aussitôt d'une lueur fantomatique. Son auxiliaire protesta, de la voix grave et posée qui était désormais la sienne. Mais aucun son ne franchit le barrage de ses lèvres. C'était sous le crâne de son alter ego que résonnèrent ses paroles.

– Nous n'aurions pas dû descendre si bas. Nous sommes sur son territoire, maintenant. Il peut...

L'autre l'interrompt.

– Silence ! Lâchez-nous d'abord celui-là... Crouûc... Nous retournerons nous occuper des autres après.

– Je te dis que tu es fou. La colère t'aveugle. Il faut réparer ce court-circuit.

– Ça suffit ! Nous ferons ce que j'ai décidé ! Et tais-toi, ou... Crouûc... Je te fracasse le crâne !

L'auxiliaire jugea plus prudent d'obtempérer. Pour l'instant. Ils régleraient leurs comptes plus tard. Quand son maître saurait ce qui s'était passé, l'autre retournerait à la programmation. Puis il cessa d'y penser, de crainte que son double ne surprenne ces menaces grâce au lien télépathique qui les unissait l'un à l'autre.

*

Là. Une forme. Il enclencha ses brûleurs, mais la créature esquiva et rampa précipitamment derrière un stalagmite. Où se cachait-elle, maintenant ? Courbé en deux, l'intercepteur avança sans un bruit sur les bancs de sable alternés de roc nu, puis releva ses deux têtes pour, de leur regard double, balayer l'ensemble du décor. Des gouttes d'eau, s'écoulant depuis la voûte jusqu'aux flaques que leur accumulation avait constitué au sol, rompaient le silence oppressant régnant sous la grotte. Les arêtes crénelées du minéral dissimulaient des cavités d'où Plutôt-deux-fois-qu'une pouvait surgir à chaque instant.

*

Là. À quelques pas de lui, il crut percevoir du mouvement. Attendre. Quand la chose bondit sur lui, il tira au jugé. Touchée !

Elle se tordait à présent à ses pieds. Il se releva et ajusta posément sa cible. N'avait-il pas eu raison de poursuivre la créature jusque dans son repaire ? Il prélèverait quelques échantillons pour les faire analyser. Qui sait ? Si les biotechniciens parvenaient à reproduire, en laboratoire, ses étranges capacités, les ressources des prochaines séries d'intercepteurs s'en trouveraient multipliées. Feu. Une odeur de chair carbonisée se répandit dans toute la caverne, et la chose cessa de piauler.

*

Mais il restait, juste derrière lui, une particule de matière organique. Une silhouette se forma dans son dos. Il se retourna et, dans un geste-réflexe, poussa ses armes à leur maximum. Du plafond coula alors un autre filament qui, parvenu à la hauteur de ses deux crânes, se métamorphosa en brûleur. La flamme partit dans un grondement crépitant. Il n'eut pas le temps de l'entendre qu'il était déjà transformé en torche vivante. Avant que ses circuits ne retournent à leur état originel, son auxiliaire s'égosilla.

- Iîk !... Tout est fîînîî !... Je dois préveniîr mon maître...

*

Sirius était en train de se repeigner devant sa psyché de voyage, quand le message arriva sur l'unité informatique qui le reliait à l'intercepteur. Il se leva et en prit connaissance, puis un large sourire illumina sa face.

- C'est bien, mon fidèle serviteur. Ton sacrifice n'aura pas été vain. Hum. Il faudra penser à le faire décorer à titre posthume. Les médailles, ils aiment ça. Autant leur en donner. Et maintenant voyons. Ce lézard a voulu jouer au plus fin avec moi. Mais je crois qu'il a compris que ça ne servait à rien.

Les informations relatives à la localisation du cercle des réalités étaient passées du cerveau de S'snek à celui du morphe, qui les avait ensuite portées à la connaissance de l'homme-dieu.

- Voyons la carte. Où l'ai-je fourrée, déjà. Ah. La voilà. Et ce mont Iyoim est à deux pas. En territoire delhion. Bien. Là-bas aussi, nous avons nos alliés. Le cercle des réalités. Parfait. J'attends que s'opère la conjonction planétaire. Alors j'interviens. Je transforme le symbole des limbes à notre avantage. Ils ne

pourront plus rien. Hin hin hin. Ce sera mon triomphe. Même les autres étoiles graviteront autour de la mienne. Je pourrais me faire couronner empereur des hommes-dieux, tiens. Ce serait une idée. Hum. J'ai hâte d'y être.

Il replia sa carte et retourna finir de se maquiller. Un grand événement se préparait. Il devrait s'y montrer à son avantage.

Au loin, le soleil finissait de franchir la crête des montagnes. Les brumes du petit jour donnaient l'impression que leurs pics flottaient dans le ciel.

14 – LA BATAILLE DU MONT IYOIM

*Comme ils furent nombreux, les fiers héossiens
Qui vinrent affronter les maîtres du carnage
Sur les pentes du mont... Leur fureur, leur courage
Les mirent en échec... Je suis fière des miens !*

*Darkens, kelwins, ygwans, nomoïs... Vaillante troupe !
Boréals, woons, delhions, félings, mélodiens,
Et même des humains amis de notre groupe...*

*Fierté de l'ennemi, parmi leur armement,
Des morphes de combat. Notre plan fut dément :*

Nous pûmes vaincre en les prenant sous notre coupe !

*

Trois Lunes et la famille Günym, S'snek, Porfirio Yzaga, Éclipse et leurs autres compagnons redescendirent dans la vallée, où la régularité du parcours faciliterait, pensaient-ils, leur progression. Mais ils n'avançaient pas aussi vite que prévu, car les plus faibles ralentissaient le reste de la troupe. À l'horizon, le mont Iyoim paraissait reculer, chaque jour, d'autant qu'ils s'en étaient rapprochés la veille.

S'snek n'avait pas encore retrouvé l'intégralité de ses moyens. Trois Lunes était même d'avis que son état empirait. Il restait à la traîne, marchant d'un pas raide et hésitant. Parfois, il dodelinait du chef puis s'arrêtait, les yeux fixés sur un brin d'herbe ou un caillou. Il lui arrivait aussi de s'écarter du sentier et de suivre un chemin imaginaire, tout en se murmurant à lui-même sa litanie habituelle. Le pauvre faisait peine à voir. Porfirio assurait qu'il finirait par guérir, mais les autres n'y croyaient guère. Ils faisaient semblant de garder espoir et l'entouraient de préventions.

Enfin, ils parvinrent au pied du mont Iyoim. Ce jour-là, son sommet se perdait dans les nuages, dont les lourdes masses grises roulaient les unes contre les autres à travers tout le ciel. Les brouillards matinaux estompaient les contours des maisons nichées au creux

de la vallée dont les habitants, de placides kelwins, vinrent admirer, sur le pas de leurs demeures, l'insolite procession. Ils franchirent sans encombre les premiers contreforts, puis l'air se raréfia et ils commencèrent à s'essouffler.

Ils gravirent des pentes caillouteuses auxquelles s'accrochaient de maigres végétaux aux feuilles dentelées, dans les bruns-mauves, poussant sur un sol gelé à la plupart des saisons. Ils empruntèrent un pont en bois enjambant une rivière qui dévalait depuis les sommets de la montagne. Deux personnes n'y passaient pas de front, et il s'élevait sur des piliers élancés qui laissaient à penser que ce pont était peut-être de fabrication mélodienne. Ils traversèrent des cols enneigés, s'enfonçant parfois jusqu'aux épaules dans les épaisseurs de poudre blanche. Un de leurs compagnons disparut dans une fondrière. Quand ils l'en remontèrent, ce fut pour découvrir qu'il s'était brisé les jambes. Ils décidèrent de le transporter jusqu'au relais suivant. Là, ils le laissèrent aux bons soins d'un pèlerin rencontré par hasard. Le lendemain, ils quittèrent les pentes neigeuses et atteignirent une région désertique, à la surface recouverte de pierres grises et poreuses, d'origine volcanique. La dernière nuit, ils dormirent à la belle étoile, serrés les uns contre les autres pour se tenir chaud.

Au matin, S'snek donna des signes d'agitation. Il se mit en route sans les attendre, comme si une idée fixe s'était emparée de son esprit. L'approche du but semblait l'avoir ragaillardir. Ils replièrent leurs paquetages à la hâte et se lancèrent à sa poursuite. C'était eux, à présent, qui peinaient derrière lui. Ils l'appelèrent, mais il ne se retourna pas, puis disparut à leur vue au détour d'un éboulement. Ils marchèrent sur ses traces et, au tournant suivant, découvrirent le panorama que la configuration du relief dérobaient jusque là à leur vue.

Deux citadelles se faisaient face de part et d'autre d'un ravin. La plus proche se composait d'une dizaine de tours longues et fines, creusées sur toute leur hauteur de meurtrières d'où dépassaient des poutres rectilignes. De l'autre côté du ravin se tenait un nombre identique de bâtiments en forme de croissants de lune, entrelacés les uns avec les autres, et dont les pointes se dressaient vers le ciel. Éclipse les désigna à ses compagnons.

– C'est là l'œuvre de mon peuple. Mais ces constructions sont-elles habitées ? Je ne vois rien bouger. Quant aux autres...

La réponse descendit des nuées en planant jusqu'à eux, dans un sifflement qui rappelait celui du vent. La créature avait la taille d'un homme, et son visage lisse ne s'agrémentait d'aucun trait. Sa peau blanche produisait un léger reflet bleu, et tout son corps s'ornait de dessins cursiformes d'un gris profond. Deux ailes cartilagineuses, empennées d'anneaux argentés, se déployaient dans son dos, depuis le sommet de son crâne jusqu'au bas de ses chevilles. Un delhion.

Ces êtres énigmatiques étaient arrivés de l'espace peu avant les humains et gardaient la nostalgie de leur planète d'origine, dont la gravité bien inférieure à celle d'Héos leur permettait de voler plus librement que sur leur monde d'adoption. La raison pour laquelle ils avaient quitté le premier demeurait d'ailleurs un mystère. Peut-être avaient-ils voulu, une fois de trop, satisfaire leur insatiable curiosité.

Les delhions parlaient le langage des signes qui se formaient sur leur peau. Comme aucun des compagnons de Trois Lunes ne le comprenait, celui qui était venu les accueillir les invita par gestes à le suivre jusqu'aux tours qu'habitaient les siens. Au rez-de-chaussée d'un de ces édifices dépourvus d'escalier, immenses de plafond, les attendait un interprète kelwin.

– Bonjour, je m'appelle Ikhos. Nous vous attendions. Comment va S'snek ? J'ai entendu dire qu'il n'était pas au mieux.

Trois Lunes lui demanda comment il avait appris qu'ils viendraient. Il lui expliqua qu'un des delhions du nid où ils se trouvaient avait autrefois appartenu au réseau constitué par Murmure du Vent dans les Arbres, et que ce dernier l'avait chargé d'avertir les siens de leur arrivée. Lek était le nom de ce delhion.

La féling s'étonna de ce que son congénère ait prévu les choses à ce point, puisque d'après S'snek, il ignorait l'emplacement du cercle des réalités. Le kelwin supposa qu'il devait le connaître approximativement, mais que seul Ombre d'un Doute l'avait localisé avec exactitude et connaissait les manipulations à accomplir pour obtenir sa transformation. À présent, ce secret reposait dans les tréfonds de l'esprit perturbé de l'ygwan, et personne ne savait comment l'en tirer. Or la conjonction planétaire approchait, et ils n'avaient pas envie de la laisser passer, car la suivante n'interviendrait, d'après les calculs des astronomes, que dans plusieurs siècles.

Des battements d'ailes, ponctuées de sifflements et de cris perçants, interrompirent l'échange de points de vue de Trois Lunes et d'Ikhos. Elle leva la tête et découvrit, suspendus aux parois intérieures de la tour par des barreaux horizontaux qui s'étaient étalés sur plusieurs étages, une multitude de delhions dont les dessins, au visage et sur le corps, se modifiaient en même temps qu'ils agitaient leurs appendices dorsaux. C'était leur façon de converser. Des rais de lumière traçaient, depuis chaque meurtrière jusqu'au carrelage octogonal recouvrant le sol du nid, des lignes scintillantes rompant l'obscurité environnante et se croisant par endroits. Dans ces faisceaux dansaient une fine poussière.

*

Ils assirent S'snek sur une chaise taillée dans un bloc de lave, le regard tourné vers l'issue par laquelle ils avaient pénétré à l'intérieur de la tour. Cette porte sans panneau, en forme de trapèze, ouvrait sur l'éblouissante clarté des montagnes.

Au pied de la chaise dormait un vieux drügh de combat aux babines ruisselantes. Il avait étendu sur le côté ses six pattes emmêlées, et ses deux cornes courtes et droites, à bouts ronds recouverts d'un léger duvet, se soulevaient au rythme de sa respiration paisible. De temps en temps, il levait une paupière et les fixait d'un œil rougi par le sommeil.

*

Ses compagnons entouraient l'ygwan et l'interrogeaient les uns après les autres. Porfirio essaya la douceur, Trois Lunes la persuasion. Éclipse tenta un de ses enchantements. Rien n'y fit. L'ygwan conservait un silence buté, fixant l'horizon de son regard lointain.

- On aurait dû écouter ce qu'il disait quand il parlait encore, regretta la jeune fille. Il y avait peut-être quelque chose à en tirer.
- Je vous rappelle que la conjonction planétaire est imminente, les prévint le nomoi.

À ces mots, S'snek se leva et gagna la sortie d'un pas décidé. Ils le suivirent jusqu'au bord du ravin. Au passage, Trois Lunes demanda à Ikhos :

- Et cette cité-là, en face, qu'est-ce que c'est ?

Elle voulait parler de la citadelle nomoi qu'ils avaient aperçue en arrivant. Le kelwin la renseigna.

– Oh, c'est un ancien monastère. Mais il n'est plus habité depuis longtemps, et j'ignore ce que sont devenus ses occupants.

S'snek s'engagea sans hésiter sur le sentier abrupt conduisant au bas de la passe. Ses compagnons frémirent.

– Il va tomber... Je vous dit qu'il va tomber !

– Mais non... Regarde... Il s'est rétabli...

– Suivons-le !...

– Moi, je vous préviens, je ne descends pas par là ! Je ne tiens pas à me rompre le cou !...

– Y a-t-il un autre accès ?

– Je crains que non. Mais venez, j'ai préparé des cordes. Elles nous attendent au pied de la tour.

Ils retournèrent avec Ikhos chercher le matériel d'escalade. À l'approche du nid, Lek le delhion descendit à leur rencontre en planant. Il désigna le ciel, puis piailla à l'intention de l'interprète kelwin.

– Il dit qu'il va y avoir de l'orage. Nous ferions mieux de prendre nos précautions.

L'instant d'avant, le ciel au-dessus de leurs têtes était d'un bleu presque uniforme, seulement parcouru de quelques nuages effilochés. Mais il se couvrait à présent de tourbillons noirs, transpercés de déchirures jaunes et violettes, qui s'enroulaient sur eux-mêmes et se précipitaient les uns contre les autres. Ces maelströms se bordaient, sur tout leur pourtour, d'une bouillonnante écume blanchâtre. Au contact de ces masses les unes avec les autres, des craquements prolongés se répercutèrent de versants en versants.

*

Ils glissèrent en rappel jusqu'au fond du ravin. S'snek avait disparu. Ils le hélèrent, mais seul leur répondit l'écho de leurs cris le long des falaises du précipice. Une première goutte de pluie frappa le front de Trois Lunes, puis elles se multiplièrent. Au détour d'une avancée rocheuse, ils découvrirent leur ami. Agenouillé, il grattait frénétiquement la terre ocre et aride. Peu à peu, le dessin apparut.

Le cercle faisait dix pas de diamètre environ. En son centre un triangle, un cercle plus petit et un carré s'imbriquaient les uns dans les autres, avec pour intersection le centre du cercle le plus grand. À la circonférence de celui-ci étaient disposés dix idéogrammes, dont neuf aux proportions identiques. Le dixième, une étoile à cinq branches, atteignait le double de leur taille et paraissait frémir. Une pluie crépitante s'abattit sur leurs têtes, et le ciel s'assombrit tant qu'on se serait cru la nuit.

Un nomoï les guettait depuis une des ouvertures ménagées dans les bâtiments en forme de croissants de lune. Voilà longtemps déjà qu'il attendait leur venue... Lorsqu'ils disparurent dans la fissure, il prit dans sa main sans doigt le télémorphique que lui avaient offert les hommes des étoiles, et composa le numéro de la base aérienne la plus proche.

*

- Qu'est-ce qu'on fait ? On les bombarde ?
- Attendons plutôt de voir. Tu sais bien ce qu'a dit le colonel. Ils nous ont rationné les réserves de munitions.
- Alors on se pose ?
- On se pose et on avise.

Le vrombissement des rotors de l'hélijet parvint à leurs oreilles avant que sa forme trapue ne se profile dans le ciel. Puis ils levèrent la tête, et ils le virent traverser l'étroite brèche qui se trouvait au-dessus d'eux. C'était un modèle conçu pour le transport de troupes. Un camouflage aux couleurs des montagnes recouvrait son carénage. Il disparut bientôt de leur champ de vision, et Porfirio proposa d'aller parlementer avec ses congénères. Ils y agréèrent sans discussion.

*

Le capitaine était en train de délivrer ses dernières instructions quand la silhouette apparut en bordure du plateau, brandissant un drapeau blanc. Un soldat porta des jumelles à ses yeux.

- C'est un humain, mon capitaine.
- Un humain ? Et qu'est-ce qu'il veut ?
- Je l'ignore, mon capitaine... Attendez... Je crois qu'il veut parlementer...

– Parlemerter ? Certainement, il plaisante ! Tirez sans sommation !

La pluie redoubla d'intensité, et au dernier moment, son intuition avertit Porfirio Yzaga. Il esqua d'un rien la première rafale et roula se mettre à l'abri du rocher le plus proche. Le lambeau de tissu blanc demeura entre les soldats et lui, se maculant peu à peu de boue.

Un éclair illumina le paysage. Pataugeant entre les flaques, le sergent vint soumettre son rapport au capitaine. Il effectua précipitamment le salut réglementaire. Seuls des bribes de phrases surmontèrent le fracas des intempéries.

– ... Hors de portée... Qu'est-ce qu'on fait ?...

Deux colonnes de buée s'échappèrent des narines de l'officier. Il hurla pour couvrir le grondement des éléments.

– Armez les lances-roquettes ! C'est une opération de maintien de l'ordre, pas une partie de campagne ! Il n'y a pas de temps à perdre ! Exécution !

Le sergent courut prévenir ses hommes. Ils installèrent leurs engins, et c'est au moment où ils s'apprêtaient à tirer la première salve que les delhions, équipés d'armes dérobées aux hommes des étoiles, s'élançèrent du sommet de la montagne. Avant que les soldats n'aient pu lever la tête, un feu nourri s'abattit sur leurs positions.

Le dernier survivant rampa jusqu'à la station radio. Avant de succomber à ses blessures, il eut à peine le temps d'expédier un ultime appel au secours.

*

Sirius naviguait à l'aveuglette parmi les trombes d'eau et les éclairs fugaces, tout en pestant contre les conditions météorologiques. Puis il posa son véhicule à bonne distance de la zone des combats et, ayant enfilé son casque d'apparat, embarqua sur la plate-forme volante utilisée en pareil cas. Traversant la tempête, les mains posées sur le garde-fou de son engin, il jubilait. Derrière lui flottaient les plis de sa cape aux rayures jaunes et pourpres, ourlée d'or et de rubis.

– Je ne me suis jamais autant amusé. Et ça n'est pas fini.

Ses sourcils se froncèrent.

- Mais qu'est-ce qu'il fait froid dans ces montagnes, quand même. Encore heureux que mon champ de force me protège de la pluie.

Il se moucha, du bout des doigts, dans un carré en dentelle décoré de ses propres armoiries : un dauphin transpercé d'un harpon.

*

Des trois transporteurs dépêchés en renfort dès la réception des signaux adressés par l'expédition précédente, l'un croisa la trajectoire d'une roquette récupérée par les delhions sur les décombres de celle-ci. Il s'embrasa et partit percuter, entouré d'une gerbe d'étincelles, la falaise qui barrait son horizon. Puis il en dévala la pente dans un grincement de tôles froissées, les torrents de vapeur produits par le contact du métal surchauffé avec la neige recouvrant la montagne par endroits. Les deux autres héljets atterrirent sur son versant opposé. Les troupes d'assaut débarquèrent au pas de charge, se déployant en deux colonnes pour prendre en tenaille les rebelles réfugiés dans une cavité voisine. Ils avaient opté pour cette position de repli afin d'attirer leurs adversaires à l'écart du ravin où Trois Lunes et S'snek continuaient d'attendre, sous un déluge continu, la conjonction planétaire qui ne tarderait plus.

Les delhions, en compagnie d'Ikhos et de Porfirio Yzaga, résistèrent vaillamment à leurs assaillants. Mais le moment vint où ils commencèrent à ressentir les effets de leur infériorité numérique. Porfirio adressa un sourire triste au kelwin.

- Je crains que nous n'en ayons plus pour longtemps... Nous arrivons au bout de nos munitions... Dites à vos amis que nous les remercions de leur aide... Et désolé de vous avoir entraînés dans cette lutte...

Son interlocuteur ne se départit pas de la sérénité dont il avait fait preuve depuis le début des affrontements.

- Ne renonçons pas encore... Il faut tenir le plus longtemps possible...

Démentant ses espérances, un soldat qui avait échappé à leur vigilance gravit le remblai derrière lequel ils s'abritaient et les mit

en joue. Par réflexe, l'homme des étoiles appuya sur le déclencheur de son fusil, mais l'arme resta muette. Le militaire ajusta son tir, et l'un de ses compagnons surgit à ses côtés, prenant l'interprète pour cible. Comme si ce qui arrivait n'avait plus d'importance, Porfirio fixa, sur la visière de celui qui lui faisait face, les rigoles formées par le ruissellement des gouttes de pluie. Puis un objet de provenance inconnue percuta la surface lisse, légèrement incurvée et teintée de bleu de la visière, et il la vit se fendiller pour aussitôt s'éparpiller, en éclats de différentes tailles, aux pieds de son vis-à-vis. Le second projectile atteignit le soldat au milieu du front, et ses yeux s'écarquillèrent encore un peu plus, puis il bascula lentement vers l'avant, et s'effondra à l'intérieur de leur abri. Dans le même laps de temps, un vieux drügh de combat, portant autour de son cou fripé un collier hérissé de clous, sauta à la gorge de l'autre soldat et l'entraîna à sa suite dans le ravin qui bordait leur retraite. Avant qu'ils ne disparaissent ensemble à sa vue, Ikhos reconnut, dans l'animal, celui qu'il avait emmené au mont Iyoim en prévision de telles circonstances. Le molosse s'était égaré dans la précipitation des précédentes fusillades, pour ressurgir à cet instant providentiel.

*

Ils s'adossèrent à la paroi rocheuse pour reprendre leur souffle. L'écho d'une cavalcade interrompit ce court répit. Une nouvelle vague d'assaillants gravissait les pentes derrière lesquelles ils s'étaient embusqués. Le kelwin s'empara du fusil du soldat tombé dans la cuvette, et Porfirio dégaina son couteau. Ils se blottirent contre la paroi intérieure du remblai, de façon à prendre les nouveaux arrivants par surprise lorsqu'ils se présenteraient à eux. Dès que le premier apparut au-dessus de lui, l'homme des étoiles l'attrapa par les épaules pour l'entraîner au sol, et posa la pointe de sa lame contre la carotide du nouveau-venu. Puis il retint son geste. Ce visage ne lui était pas inconnu.

– Korkos, ça alors ! Mais qu'est-ce que tu fais là ?

L'acrobate esquissa un sourire.

– Tu parles ! Je pourrais te retourner la question. Je te croyais plus raisonnable... Comment as-tu pu te laisser entraîner dans un pareil traquenard ?

Un woon colossal fit irruption devant Ikhos qui braqua sur lui l'extrémité de son arme. Porfirio posa sa main sur le canon luisant pour le détourner dans une autre direction.

– Laisse, ce sont des amis.

Il serra Korkos dans ses bras, puis se tourna vers Gath.

– Au fait, comment nous avez-vous retrouvés ?

Le directeur de la Compagnie du Kalouk Farceur fronça sa truffe. Son pelage dégoulinant d'eau répandait alentour un parfum humide.

– Groumf ! C'est de ne pas vous retrouver qui aurait été difficile ! On peut dire que vous n'êtes pas passés inaperçus !...

En apprenant que les mines de trihnite du mont Zuruz avaient été attaquées par un groupe de mystérieux terroristes, nous nous sommes tout de suite doutés que vous trempiez dans le coup ! D'ailleurs, vous n'imaginez pas le boucan qu'ont produit vos exploits... Toute la région est au courant... Et il se trouve qu'une partie de la famille de Korkos loge au pied du mont Iyoim... Ils vous ont vu défiler en ordre de bataille il y a quelques jours de cela... Ce sont eux qui nous ont informés de votre passage. Parce que je ne voudrais pas vous contrarier, et vous faites certainement de valeureux combattants, mais dans l'art du déguisement, il vous reste tout à apprendre... Ou peut s'en faut. Il paraît que vous ressembliez à des pèlerins comme moi à une danseuse mélodienne... Je m'étonne que les hommes des étoiles n'aient pas flairé la supercherie ! Mais peu importe, ou plutôt tant mieux ! Groumf... Bref, nous avons suivi votre piste pas à pas, et rencontré dans un relais de montagne un autre pèlerin, authentique celui-là... Il soignait un des darkens qui nous ont accompagnés en territoire nécrosien... Vous vous souvenez ?... Lui non plus n'a pas hésité à nous donner les renseignements que nous lui demandions, car il se doutait que des renforts seraient les bienvenus... Groumf... Et nous voilà !

Il brandit la masse d'arme serrée dans ses poings.

– Mais nous ne sommes pas venus seuls ! Regardez-moi ça !

*

Des renforts arrivaient en masse, prenant les hommes des étoiles à revers. Ce soutien tardif expliquait pourquoi les soldats du Nouvel

Ordre avaient interrompu, depuis un moment déjà, le pilonnage des positions tenues par Porfirio Yzaga, Ikhos et leurs alliés delhions. Ils étaient suffisamment occupés avec ces adversaires inattendus.

Il en surgissait de toutes les extrémités du plateau, poussant leurs cris de guerre et levant leurs armes en guise de salut. Des volées de flèches les précédaient de quelques instants. Parfois, un boulet de pierre, de métal ou de tissus enflammés traversait cette pluie aux pointes acérées et terminait sa trajectoire au hasard, touchant rarement sa cible mais provoquant une belle frayeur parmi les humains qui espéraient en avoir fini avec les attaques aériennes depuis qu'ils avaient acculé les delhions dans la cuvette d'où étaient venus les tirer Korkos, Gath et quelques autres. Ces projectiles provenaient de catapultes kelwins hissées à la hâte, jusqu'au sommet du mont Iyom, par des delhifels se succédant sans relâche à travers le ciel. Ces grands sauriens aux ailes déployées, à la gorge rebondie pendant sous leurs becs pointus, transportaient aussi d'autres animaux sélectionnés pour le combat, en raison de facultés particulières, par les héossiens, et que ceux-ci appelaient des armimales. Il y avait ces quadrupèdes du nom de saars, longs de vingt à quarante pas selon les cas et lointains cousins des ygwans. Dès que les reptiles volants chargés de les convoier à travers les airs les déposaient sur la terre ferme, leurs cornacs les enfourchaient et piquaient leurs flancs de leurs gaffes pointues. Les pauvres bêtes promenaient des regards éberlués sur le champ de bataille où ils les pressaient de s'engager. Elles dardaient leurs langues roses et effilées entre les écailles, épaisses comme du cuir, de leurs museaux.

Quant à l'orage, il s'était apaisé, se muant en une bruine légère mais régulière.

Depuis leur poste d'observation, Gath commentait chaque nouvelle arrivée.

– Là, les casques à pointes avec les étendards écarlates, les cavaliers montés sur des gamoulgs à robes noires, vous voyez ? Groumf ! Ce sont les légions d'Urmdru le Ghölz... Un darken... Farouche est le mot... Je dirais même plutôt impitoyable... Je dînais justement à sa table, à la halte d'hier soir, la dernière que nous ayons observée avant d'arriver jusqu'à vous... Un redoutable chef de guerre... Très irritable... Et il inspire la

terreur partout où il passe, à ce qu'on m'en a dit... Ah là là, qu'est-ce que je vous disais ?... Vous avez vu ce coup de hache qu'il lui a mis ?... Dites-moi que je ne rêve pas !... Il lui a emporté la moitié de l'épaule !... Comme ça, d'un coup... Ça ne paraît rien, mais il faut quand même le faire... Et là, vous voyez, avec les pourpoints bleus et blancs ?... Ce sont les colonnes errantes de Qotkawin le prince-mendiant... Ce nom vous dit quelque chose, peut-être ?... C'était un des chefs de la caravane... Il a refusé de nous accompagner en territoire nécrosien... Pensez s'il éprouvait du remords !... Alors j'ai été le trouver à la sortie d'Hiljehja... Et croyez-moi, il n'y a pas eu besoin de le prier...

Mais ils ne l'écoutaient déjà plus. La mêlée était terrible, et plus personne ne respectait d'ordre de bataille. De chaque côté, de nouvelles divisions se présentaient sans cesse. On aurait pu croire que la puissance de feu des humains l'emporterait sans peine sur les moyens somme toute rudimentaires des héossiens, mais il n'en était rien. Ces derniers compensaient leur supposée infériorité technologique par le nombre, l'engagement et un usage réfléchi des ressources de leur environnement naturel. Des colosses à la peau rouge, scarifiés aux couleurs de leur lignée, portaient à bout de bras des golmols cracheurs d'acide dont ils aspergeaient généreusement les rangs adverses. Les pomolhs empuantisseurs répandaient leur pestilence parmi les lignes du Nouvel Ordre. Désorientés par les cris télépathiques des flags hurleurs, des soldats aguerris se mettaient à pleurnicher comme de petits enfants.

Du côté héossien, les combats se menaient à l'épée ou au sabre, à l'arc, à l'arbalète, à l'épieu, à la dague, à la lance, à la hache, à la massue, à l'épache, à la lamelune au fil recourbé, au yink que maniaient les jongleurs assassins, au junjel, à la coudine ou au bôm... À l'encornée emboutie sur des casques dont les utilisateurs se servaient en chargeant, tête baissée, sur leurs adversaires... Au lameur et au kénar, à la serpine et au shaar, à la bilame qui frappait à la fois de taille et d'estoc, au bâton, au gwanaï cracheur de feu... Au karlac cracheur de cailloux, avec son bec évasé qui faisait penser à un entonnoir et sa carapace bombée dont la texture imitait celle du minéral... Et même au lobeux attendrisseur, avec ses grands yeux doux et son air d'innocence, qui ôtaient à ceux qui le croisaient toute velléité de violence... Et avec bien d'autres moyens encore...

Ce qui à première vue frappait l'œil, dans cet élan désordonné, c'était le brassage de races, de civilisations, de peuples appartenant tantôt à des groupes déterminés, tantôt à des ensembles intermédiaires issus des métissages les plus inattendus. Les rescapés monstrueux des laboratoires de biotechnologie, conçus pour des usages spécialisés et auxquels leurs anciens maîtres déniaient le droit de ressentir des émotions, se bousculaient dans leur rage de faire payer à ces derniers les sévices endurés lors d'expériences dont ils constituaient le vivant produit. L'un, doté d'une seule jambe, claudiquait en s'appuyant sur l'épaule de son voisin, un boréal aux cheveux rassemblés en chignon au-dessus de sa tête. Un autre, dépourvu de membres inférieurs, se traînait dans une caisse en bois montée sur des roulettes et qu'il poussait de deux de ses bras tout en brandissant, au bout du troisième, une lourde épée darken, à la lame longue de plusieurs pas.

Propagée par la rumeur, à l'instigation de quelques-uns, l'annonce de l'affrontement avait rassemblé des intentions éparées, brusquement libérées à l'idée d'en découdre avec l'envahisseur. Les renforts s'épalaient jusqu'aux premiers contreforts de la montagne, gagnant en densité avec l'altitude. Aux combattants déguisés en pèlerins s'étaient agrégées des processions de véritables croyants, détournés de leurs célébrations respectives par l'enthousiasme communicatif des premiers. Certains, supposant avoir affaire à un rituel d'un genre nouveau, continuaient de psalmodier tout en manipulant leurs instruments de cérémonie. Ils jetaient sur leur voisins de pleines poignées de pétales blancs, roses et rouges qui se dispersaient en tourbillonnant dans les airs, ou répandaient alentour les parfums enfermés dans des fioles suspendues au bout de chaînettes étincelantes. Des compagnies de musiciens tapaient sur des tambours pour accélérer la cadence, d'autres sifflaient dans des fifres ou agitaient des crécelles.

Les villages des environs, bâtis à flanc de rocher, servirent d'abord de relais à l'armée héossienne, puis leurs habitants se rappelèrent où ils avaient caché leurs armes soustraites aux réquisitions opérées, à la demande du gouverneur de la région, par les milices placées sous son commandement. Ils partirent les déterrer, puis coururent grossir les rangs de leurs compagnons de lutte. Quant à ceux qui ne purent se procurer d'armes, ils s'emparèrent de leurs propres outils agricoles, détournés, pour les besoins de la cause, de leur utilisation courante.

À l'approche du plateau où se déroulait la bataille, une sorte de fureur s'emparait des arrivants. Ils se trouvaient pris dans un flot ininterrompu qui les transportait, comme malgré eux, dans les derniers pas de l'ascension. À cet endroit, les combattants se trouvaient comprimés entre deux mouvements opposés, l'un qui les poussait vers l'avant, l'autre qui refluit du plateau devant le tir de barrage établi par les soldats du Nouvel Ordre. Pour se donner du courage, les vaillants fantassins darkens vidaient d'un trait le contenu de leurs gourdes, remplies à ras-bord de mleshar, un alcool hautement toxique pour tout autre qu'eux. Alors ils roulaient des yeux ronds, aux pupilles dilatées, et se fendaient un passage dans la foule à grands moulinets de leurs épées démesurées.

Parties pour une simple opération de maintien de l'ordre, les divisions dépêchées par les autorités humaines se trouvèrent bientôt dépassées par l'ampleur de l'opposition qui se présentait à eux, les submergeant peu à peu. Repliés derrière les carcasses de leurs véhicules terrestres et diverses formations rocheuses, ces soldats combattaient sans en connaître la raison. D'attaquants, ils se voyaient ramenés à des positions défensives, dans un rôle dont ils avaient perdu l'habitude.

Ils occupaient tout un versant de la montagne, mais sur l'autre face, leurs adversaires ne cédaient pas un pouce de terrain. Sitôt que, s'étant débarrassé d'une première vague d'assaillants, ils croyaient pouvoir effectuer une percée, de nouvelles cohortes les ramenaient à leur point de départ. Protégés par leurs armures de la pluie de flèches qui s'abattaient sur eux, les soldats qui n'avaient pu s'enfuir à temps finissaient empalés sur des piques ou déchiquetés à mains nues. Ceux qui purent se replier cédèrent le passage aux véhicules blindés dont les canons balayaient de flammes grondantes tous ceux, amis ou ennemis, qui se trouvaient sur leur passage. D'autres canons, à ultrasons cette fois, se déployèrent en direction de ceux qui venaient d'échapper aux chars tous-terrains. Les ondes qu'ils émettaient crevaient les tympanes, arrachaient les yeux de leurs orbites et affolaient les montures, qui ne tardaient pas à s'écrouler, prises de convulsions. Mais ces armes lourdes se comptaient en nombre réduit, et les rebelles les engloutirent comme ils avaient englouti le premier rideau défensif, au prix cependant de pertes plus importantes encore. Un armimalier féling, le visage

décoré de peintures guerrières bleues et oranges figurant d'un côté un éclair partant de son front pour arriver à son menton, de l'autre un soleil cantonné à sa joue, fit rouler, sous les essieux d'un de ces engins, un blom-blom rond, hérissé de piquants et dont il avait préalablement bouché, avec de la résine, les orifices respiratoires. L'explosion qui s'ensuivit souleva la machine et entama sa coque. Après être retombé au sol, l'appareil hoqueta, puis s'immobilisa pour de bon et expira. D'autres de ces véhicules furent précipités dans les ravins par le coup de queue d'un saar à l'agonie, attirés dans une passe du haut de laquelle un éboulement les écrasait au sol, ébouillantés de l'intérieur par des sortilèges demandant plusieurs heures de préparation à toute une compagnie de magiciens.

*

Au moment où les hommes des étoiles paraissaient sur le point de succomber au déferlement des héossiens, ils reçurent le soutien imprévu des nécrosiens. On aurait dit des charognards attirés par l'odeur du carnage. Leurs longues silhouettes grises se détachaient sur le fond de brasiers rougeoyants allumés ici ou là. À terrain découvert, leurs hordes faisaient preuve de moins d'assurance qu'à l'abri de l'obscurité, mais ils arrivaient en nombre et bénéficiaient d'une relative invulnérabilité, puisque le seul moyen d'en venir à bout consistait à leur trancher la tête. Chacun de ces morts-vivants, avant d'être arrêté, produisait davantage de dégâts qu'une compagnie entière de serviteurs du Nouvel Ordre. Ils avançaient sans hésitation, respectant les consignes de leurs maîtres, sorciers et autres entités maléfiques qui, pour leur part, se tenaient prudemment à l'écart des échauffourées.

Au même instant, les humains débarquèrent plusieurs compagnies d'intercepteurs, ces androïdes adaptés, depuis leur conception jusqu'au montage final, à de telles opérations militaires. Ces derniers avaient été gardés en réserve, au cas où la situation tournerait au désavantage des forces de maintien de l'ordre. Chaque unité se spécialisait dans une tâche particulière, et un morphe reposant au sommet d'une tourelle mobile adaptée à sa taille coordonnait leur action. C'était un gigantesque cerveau à moitié électronique, prolongé d'un corps atrophié, commandant à distance la progression mécanique de ses congénères.

Grâce à ce double appui, les forces humaines regagnèrent le terrain perdu, et la victoire parut pencher en leur faveur. Nécosiens et intercepteurs se frayaient un passage sanglant dans la masse de leurs adversaires, et les soldats du Nouvel Ordre suivaient pour terminer le travail et asseoir leurs positions. Au rythme où se déroulait la reconquête, les alliés de Trois Lunes, S'snek et leurs compagnons n'auraient bientôt plus qu'à rendre les armes, sans espoir de clémence, ou périr au combat.

Alors une étrange créature se présenta aux chefs présumés de l'armée héossienne. C'était un morphe aux pièces métalliques usées et ravaudées à l'aide d'éléments de fortune. Une partie de ces ajouts se composait de bois taillé à la manière des kelwins, le reste provenant de matériaux de récupération grossièrement martelés. La moitié de son visage se recouvrait d'une plaque prélevée sur un bidon de produits alimentaires et s'ornait de sa marque d'origine, dont on ne lisait que deux lettres, un w et un a. Son bras gauche avait été remplacé par une pince articulée au mécanisme artisanal. Deux antennes érodées surmontaient son front. Il s'avança vers Urmdru le Ghölz, dont le panache emplumé de pourpre, de vert et de bleu balançait dans le vent.

– Cette unité vous salue... Crouic... A.-nt est sa désignation courante, et un millier de ses semblables attendent ses ordres... Crouic... Qui seront les vôtres, si vous le voulez bien. Nous sommes à votre service.

Les hommes nous ont fabriqués, puis... Crouic... Quand nous sommes tombés en panne et qu'ils n'ont plus pu nous réparer... Crouic... Ils nous ont abandonné dans des décharges. Alors, parmi les détritrus, nous avons attendu de rouiller... Jusqu'à tomber en poussière.

Mais des natifs de cette planète sont venus nous tirer du rebut, et ils ont transformé notre perception des choses. Nous avons pu rompre le lien qui nous asservissait à nos anciens tyrans.

Maintenant, cette unité doit vous prévenir que... Crouic... Dans les circonstances présentes, les analyses de nos calculateurs laissent prévoir votre défaite, avec une marge d'erreur de... Crouic... Neuf pour cent. Mais nous avons peut-être une solution à vous soumettre.

Il leur expliqua comment neutraliser les escouades d'intercepteurs. Il suffisait d'éliminer l'unité centrale les commandant depuis une position de repli. Les androïdes s'en trouveraient désorientés, incapables d'utiliser leurs armes et il ne resterait plus qu'à les achever. Encore fallait-il atteindre le morphe qui les dirigeait. Urmдру le Ghölz appela un de ses armimaliers.

- Possèdes-tu toujours ces deux créatures que tu m'as montrées la dernière fois ?

L'armimalier, un mélodien borgne au visage enduit de boue séchée mélangée à des pigments, arbora un large sourire.

- Le lüm et le shogol ? Ils sont toujours dans leurs cages, sire.

- Alors faites-les amener. Nous allons en avoir besoin.

- À vos ordres, sire.

On convoya jusqu'à eux deux cages installées sur une voiture à bras. Quand elles furent déchargées, le mélodien s'en approcha et, ayant ôté le grillage qui en fermait l'accès, introduisit sa main dans la plus grande des deux. Il en retira un félin de taille moyenne, le museau entouré d'une crinière d'où dépassaient deux oreilles aux pavillons larges et translucides. C'était un shogol lecteur de pensées, animal indocile et farouche. Sa domestication requerrait une patiente accoutumance, et il n'entretenait de lien télépathique qu'avec son maître. Quant à ses capacités, il pouvait atteindre, dans une distance variable selon les individus, l'esprit de toute personne désignée par celui qui avait réussi à l'appivoiser. Il en percevait alors non seulement les réflexions conscientes, mais aussi les pensées secrètes.

Le mélodien s'empara ensuite, dans la seconde cage, d'une créature plus petite, au crâne hypertrophié que dévoraient deux grands yeux plantés de minuscules prunelles. C'était un lüm hypnotiseur, capable de soumettre, à la volonté de son maître, toute personne de son choix, et dont le caractère s'approchait de celui du shogol.

L'armimalier coupla leurs esprits avec celui d'A.-nt, et le félin télépathe les projeta à la rencontre de celui du morphe contrôlant les intercepteurs. Alors l'androïde renégat reprogramma son homologue, avec pour instruction de retourner les commandos

de machines à tuer contre les hommes des étoiles et leurs alliés nécosiens. Ils laissèrent leurs adversaires s'entre-déchirer, et quand il ne resta plus d'intercepteur valide, fondirent sur les survivants.

*

Soudain, Korkos fut saisi d'appréhension. Il éprouva l'impression qu'une ombre venait de le frôler.

- J'ai peur, Gath. Je sens qu'il va m'arriver quelque chose.
- Chasse tes craintes, Korkos. Nous ne mourrons jamais. Il ne peut rien nous arriver. Groumf ! C'est ainsi... D'ailleurs, la bataille est presque gagnée...

À leurs pieds gisait un delhion. Par ses multiples plaies s'échappait un sang luminescent. Korkos y jeta un coup d'œil, puis son inquiétude se dissipa. Voyant Ikhos et quelques autres courir à la rencontre de fantassins adverses, il leur emboîta le pas en faisant tourner sa fronde au-dessus de lui.

La balle qui le faucha ne lui était pas adressée. Il se tordit en pleine course, et son visage refléta sa surprise. Il avança encore de quelques pas supplémentaires. Sa fronde glissa de ses mains. Il porta l'une d'elles à son ventre et la ramena à son regard, dégoulinante d'un sang sombre et poisseux. Puis ses jambes se dérochèrent sous lui, et il s'écrasa, la tête première, dans une flaque où reposait déjà le cadavre d'un gamoulg caparaçonné de cuir et de métal. Il trouva encore la force de tourner son visage de côté, et aperçut des semelles qui frôlaient son visage en essayant de l'enjamber, puis des oriflammes claquant au vent... Ils se détachaient sur un fond de ciel sombre... Il vit alors les nuages s'en aller au loin...Un olifant sonna la charge, et ce fut fini.

Juché sur sa plate-forme flottant au-dessus de la mêlée, Sirius exultait.

- C'est formidable. Tous ces morts. Toute cette destruction. Je voudrais que ça ne cesse jamais.

Puis il se rappela la raison de sa venue, et il partit voir, du côté du ravin où Trois Lunes et S'snek attendaient la conjonction planétaire, ce que devenait le cercle des réalités.

15 – LE CERCLE DES REALITÉS

*C'est un signe puissant, symbole d'équilibre
Quand il fut dessiné ; mais hélas en ce jour
Les limbes ont grandi beaucoup plus qu'à leur tour ;
Forçons les à décroître, Héos renaîtra libre !*

*L'homme-dieu ricanait : « Moi seul ai le pouvoir
D'altérer ce dessin ; en renforçant la fibre
Du glyphe maléfique, adviendra le Grand Soir ! »*

*Mais nous avons pu le contraindre, à contrecœur,
À rétablir tout comme avant ; jour de bonheur !*

Un vent nouveau se lève ; il a saveur d'espoir !

*

Du haut de la passe gardée par des kelwins et des delhions armés de fusils dérobés aux hommes des étoiles, Éclipse adressa un signe à ses amis. Trois Lunes se tourna vers l'ygwan.

– Ça va être le moment. Tu ne veux toujours pas parler ? Tu ne peux pas ? Tant pis. Je suppose que tu sauras ce qu'il conviendra de faire... Et au fond, tu n'auras peut-être même pas besoin de moi... Tu penses, j'ai l'habitude... Dans toute cette aventure, je n'ai servi à rien...

De loin en loin, leur parvenait l'écho de détonations, la sonnerie des clairons, le barrissement des gamoulg's et le choc des épées frappant contre le plastimétal des casques des soldats du Nouvel Ordre. En comparaison, le ravin faisait à la féling l'impression d'une zone de calme plat, comme l'œil d'un cyclone au cœur d'une tempête. Un air chaud et moite s'y était accumulé, accompagné de l'odeur d'ozone produite par l'orage qui approchait de son terme. La chevelure de Trois Lunes collait contre son front poisseux et le long de ses tempes. La silhouette du nomoi se détacha de nouveau sur le rebord de la falaise.

– Il va descendre. Je crois que le moment est venu... Fais quelque chose ! Ne reste pas là à attendre que ça se passe !

S'snek se tenait, les bras ballants, contemplant d'un regard égaré le dessin gravé dans la roche. Éclipse, suspendu/e à une corde, posa ses pieds sur le gravier qui tapissait le fond du précipice.

– Il faut faire vite. La conjonction ne durera pas.

À tout hasard, il/elle lança quelques incantations qui ne rencontrèrent pas davantage de succès que les exhortations de la jeune fille. Trois Lunes grimaça, et sa vue se brouilla de larmes.

– Ça n'est pas possible ! Nous n'avons pas fait tout ce chemin pour en arriver là !

Enfin, S'snek se décida à bouger. Il avança en chancelant jusqu'au dessin des limbes, puis s'agenouilla, et passa dessus sa main à trois doigts. Un gémissement strident s'échappa de son museau. La jeune fille vint examiner le résultat de ses efforts.

– La figure ne s'est pas transformée.

L'ygwan leva un regard contrit en direction de Trois Lunes, puis se pencha de nouveau sur l'étoile à cinq branches et réitéra sa tentative. La structure initiale du dessin gravé dans la pierre ne s'était toujours pas modifiée. Elle s'adressa à Éclipse.

– Qu'est-ce qu'on fait ?

Le visage du nomoï resta impassible, mais il lui sembla y apercevoir les premiers signes de sa lassitude.

– Je ne sais pas. Je ne pensais pas rencontrer d'obstacle à ce stade.

La féling serra les poings.

– Stupidement que nous sommes ! Nous aurions dû prévoir qu'un symbole creusé dans le roc depuis la nuit des temps ne s'effacerait pas d'un simple geste de la main !... Si au moins nous avions pensé à emporter du matériel... Un maillet et un burin... Mais il est trop tard à présent...

Dans la pénombre qui avait envahi le ravin, les deux yeux luminescents d'Éclipse étincelèrent brièvement.

– Je ne crois pas que ce soit le problème... Il y a autre chose...

Un rire strident vrilla leurs tympanes. C'était Sirius. Agrippé à la balustrade du planeur en forme de demi-cercle, il se posa à quelques pas d'eux. La double paire de cornes aux branches opposées

dessinaient une croix en travers de son casque. L'œil qui ornait le milieu de son front s'en détacha pour aller survoler le schéma tracé par une race disparue depuis la nuit des temps. Le globe resta un instant suspendu au-dessus du dessin, puis réintégra sa place d'origine.

– Hum. Vous avez commis trop d'erreurs. Depuis le début. Hum hum. N'est-il pas juste que la balance se rétablisse en ma faveur ? Tenez. Vous auriez dû disposer de gardes plus aguerris. Les choses se seraient peut-être passées de façon différente.

Des soldats du Nouvel Ordre, embarqués sur des engins analogues au sien, s'introduisirent à sa suite entre les pentes abruptes. Ils atterrirent au fond du ravin et, les armes à la main, se disposèrent autour des rebelles.

– Et maintenant, voyons un peu ce fameux cercle des réalités.

Il gravit un monticule proche et se dressa sur la pointe des pieds. L'apercevant, S'snek sortit de sa torpeur, poussa un grognement comme Trois Lunes ne lui avait jamais entendu faire, puis se mit en branle. L'expression de l'homme-dieu s'altéra.

– Qu'est-ce qu'il fait encore, celui-là ? Qu'est-ce qu'il veut ? Il n'a pas compris ? Il ne comprendra jamais. Ce qui lui est arrivé ne lui a pas servi de leçon. Il veut encore se mesurer à plus fort que lui. Dites-le lui, vous. C'est trop tard. Vous avez laissé passer votre chance.

L'ygwan, indifférent à ses propos, continuait d'avancer dans sa direction. Sirius s'en avisa et inclina la tête de côté. Puis il partit d'un rire faux.

– Il ne va pas essayer de m'attraper, quand même, cet animal ? Si. Il va essayer. Mais il y a quelque chose avec laquelle il a oublié de compter. Mon champ de force. Ah ah. Je suis protégé par un champ de force indestructible. Hum. Il ne s'y attendait pas, à celle-là. Hein. Même s'il parvenait jusqu'à moi, ses bras ne se refermeraient que sur du vide. Ah ah. Qu'est-ce qu'il va faire, maintenant ?

Par précaution, les soldats n'en gardaient pas moins leurs canons braqués sur S'snek qui, de son côté, persistait à poser

un pied devant l'autre, lentement, avec l'allure rigide qu'il avait adoptée depuis son accident cérébral. Ses bras se tendirent et il saisit l'homme-dieu.

– Mais qu'est-ce qu'il fait ? Il n'a pas le droit. Il ne peut pas. C'est impossible. Et mon champ de force ? Ou alors c'est une panne ? Bien le moment ! Sûrement une panne. Faites quelque chose, vous !

Une première rafale s'abattit aux pieds de l'ygwan, qui n'en poursuivit pas moins sa progression, l'homme-dieu sous le bras. Le poussant devant lui, il s'en fit un bouclier. Sirius s'égosilla.

– La tête ! Visez la tête !

Il avait abandonné le timbre monotone avec lequel il s'exprimait ordinairement.

S'snek n'avait pas vu, dans son dos, un fantassin le mettre en joue. L'impact l'atteignit entre les deux omoplates. Il fut secoué d'un soubresaut et relâcha son étreinte. Mais avant que son otage n'en profite, il raffermi sa prise et, après un instant d'hésitation, reprit son trajet. Il n'était plus qu'à trois pas du cercle des réalités.

Le projectile suivant l'atteignit à la cuisse. Sa jambe resta un long moment suspendue en l'air, avant de retomber lourdement sur le sol. Puis une balle percuta son épaule gauche, lui fracassant la clavicule. Un bouillonnement sanglant, vert-brun, s'échappa de sa blessure. La dernière cartouche fut pour son crâne. Mais au lieu de s'y planter de plein fouet, la bille de métal ne put qu'en effleurer le sommet, arrachant au passage un lambeau de sa crête. Alors l'ygwan porta sa main à la gorge de l'homme-dieu. Trois Lunes se fit son interprète.

– Cessez vos tirs, ou nous n'allons pas tarder à savoir si les hommes-dieux sont vraiment immortels ! Une balle de plus, et je vous jure qu'il lui arrache la gorge !

Les soldats s'entre-regardèrent avec circonspection. Sirius, ayant retrouvé son ton monocorde habituel, appuya cette proposition.

– Faites ce qu'elle dit. Laissez. Toute cette agitation ne leur servira qu'à retarder l'échéance. Nous les tenons et ils le savent.

Mais S'snek était resté debout. Il ne céderait jamais. Murmure du Vent dans les Arbres lui avait confié une mission à accomplir,

et il irait jusqu'au bout. Dans son esprit désorienté, seule cette idée lui paraissait claire. Il resserra ses doigts autour de la trachée-artère de l'homme-dieu et le fit pénétrer dans le cercle des réalités, puis s'effondra, entraînant l'humain dans sa chute.

Mais il ne lâcha pas la gorge de son adversaire. Il ne la lâcherait plus. Le choc consécutif à sa chute pouvait bien avoir déplacé vers des centres vitaux le projectile logé dans sa cage thoracique. Il pouvait bien sentir, aussi, la vie s'écouler lentement hors de lui. Il n'abandonnerait pas. Plus maintenant. Il aurait fallu renoncer plus tôt. Mais pas au moment où il touchait à son but.

Tout son côté gauche était paralysé. De ce côté-là au moins, il ne sentait plus rien. Maigre consolation. Mais une souffrance aiguë fouaillait l'autre partie de son anatomie. Quelle importance ? Il n'y en avait plus pour longtemps. Il suffisait de tenir.

Se tortillant au sol comme un ver, S'snek ne pouvait plus s'aider, pour avancer, que de sa jambe droite dont la blessure, à chaque mouvement, propageait une douleur cuisante dans tous ses tissus nerveux. Traînant l'homme-dieu dans son sillage, il rampa jusqu'à se trouver à portée de bras du symbole des limbes.

Durant leur reptation, le casque de Sirius s'était arraché de sa tête, roulant de là jusqu'aux pieds de Trois Lunes, qui le ramassa par réflexe. Elle le contemplait en se demandant quel rapport ce casque pouvait avoir avec celui qu'il portait à la cérémonie interrompue par celui qui tenait à présent sa vie au bout d'une seule de ses mains. S'agissait-il du même casque ? Alors, si elle ne le voyait plus de la même manière, ce devait être elle qui avait changé. Mais en quoi ?

De nouveau, S'snek grogna. À visage découvert, l'éphèbe aux cheveux blonds gémit.

– Dites-lui de me lâcher. Je ne peux plus respirer. C'est bon. Je m'incline. Vous avez gagné. Puisque je vous dis que vous avez gagné. Faites quelque chose. Que voulez-vous de plus.

Alors Trois Lunes comprit. Elle toisa l'homme-dieu du regard.

– Je crois qu'il désire que vous effaciez vous-même l'étoile à cinq branches. Vous devez défaire de vos propres mains ce que les vôtres ont accompli... Oui, c'est cela qu'il veut.

Une lueur sournoise passa fugitivement dans les prunelles de Sirius.

– C'est d'accord. Mais qu'il me lâche d'abord. Je n'en peux plus. Iïk !

La prise de l'ygwan sur sa gorge s'était encore resserrée. Les yeux de l'humain se révoltèrent, et sa bouche s'ouvrit en grand pour happer l'air qui commençait à lui manquer.

– Je vous supplie de faire quelque chose. Je vous donnerai tout ce que vous voudrez. Je ne me sens pas bien. Je n'aime pas ça.

Un sourire faussement contrit s'esquissa au coin des lèvres de la féling.

– Je pense qu'il vaudrait mieux pour tout le monde que vous fassiez d'abord ce que je vous ai dit.

La main de l'homme-dieu se porta au-dessus du symbole des limbes. Puis elle descendit par degrés, lentement, comme à regret. S'snek accentua encore un peu plus sa prise. Le visage de Sirius prit une teinte violacée, et sa paume s'abattit sur la figure étoilée. On entendit distinctement un grésillement s'élever depuis leur point de contact, et des volutes de fumée blanche, accompagnées d'une odeur de chair grillée, s'envolèrent du même endroit.

Sirius laissa échapper un cri de douleur, et retira prestement sa main.

Trois Lunes posa son regard sur la place qu'occupait, à la circonférence du cercle, l'étoile à cinq branches. Elle n'y était plus. La jeune fille s'entendit balbutier.

– Alors c'est bon... Nous avons gagné... Finalement, nous y sommes arrivés...

Elle ferma les yeux, pensant : quand je les rouvrirai, Sirius aussi aura disparu. Il n'y aura plus de Nouvel Ordre. Plus de nécrosiens. Plus de cauchemars. Plus d'intercepteur. Plus de monstre des souterrains. C'est fini. Le monde va redevenir comme il était, autrefois.

Quand elle les rouvrit, Sirius était toujours là. Les doigts de S'snek étaient toujours serrés sur sa gorge.

*

– Qu'il me lâche. Qu'il me lâche. Qu'il me lâche. Qu'il me...

Éclipse s'approcha des deux adversaires enchaînés l'un à l'autre, à la bordure intérieure du cercle des réalités, puis il/elle posa sa main sur le poignet de l'ygwan.

– Il est mort. Laissez-moi faire.

Le nomoi desserra un à un les doigts de S'snek. Quant il eût terminé, Sirius s'assit et caressa, de l'intérieur de sa paume, sa gorge tuméfiée.

– J'ai bien cru que j'allais y passer. Mais d'une certaine façon, c'est encore moi qui suis sorti vainqueur de cet affrontement-là. Qu'est-ce qu'on fait, maintenant ?

Trois Lunes s'approcha. Elle aurait voulu le gifler, le frapper jusqu'à ce qu'il partage le sort de son défunt compagnon, mais elle sentit que ça ne servirait plus à rien. Alors elle resta là, debout, les bras croisés, attendant que l'homme-dieu se relève. Par précaution, elle lui glissa :

– Retenez vos hommes. Je crois que nous ne sommes plus, ni les uns ni les autres, en état de poursuivre le combat.

Sirius ne put s'abstenir d'une ultime bravade.

– Ce serait amusant au contraire. D'essayer encore.

Il leva les yeux et s'aperçut que des renforts conduits par Gath venaient de désarmer les soldats gardant la passe.

– Je plaisante. Hé hé. Comme c'est amusant. Ainsi tout ceci n'était qu'un jeu. Hum. Ça ne nous change pas beaucoup. J'aurais dû m'en douter. N'est-ce pas. Car en somme la vie n'est qu'un jeu. Le saviez-vous ? Non. Bien sûr. Vous l'ignoriez. Il faut du temps pour apprendre ces choses-là. Davantage de temps qu'aucun de vous n'en disposera jamais. Quel dommage. Pour vous, je veux dire. Vous durez si peu. Hé hé. Je plaisante. Bref. Je veux bien me montrer beau joueur. Mettons que vous ayez gagné. Provisoirement. Je vous écraserai une autre fois. Comme il me plaira. Hé hé. Il n'y a rien de changé.

La féling lui jeta un regard chargé de mépris, puis se tourna vers Éclipse et Porfirio Yzaga qui venait de les rejoindre.

– Il y a quelque chose que je me demande. Qui les a mis sur notre piste ?

Ce fut l'homme-dieu qui lui répondit.

– C'est Don Insemino Mac Cormack, le gouverneur de Käm. Et lui-même tenait l'information du colonel Alvarguez, le directeur du quartier pénitentiaire. Il l'avait obtenu en interrogeant un de vos congénères. Un des complices de l'ygwan. Son nom m'échappe.

Trois Lunes siffla entre ses dents pointues.

– Osiash... Murmure du Vent dans les Arbres... C'est bien ce que je pensais. Je crois qu'il avait tout prévu depuis le début.

Porfirio Yzaga esquissa un sourire.

– Ça ne devait pas être son genre... Il a seulement laissé jouer le hasard... Et les choses se sont arrangées comme il le souhaitait, vous ne croyez pas ?

La jeune femme hochait la tête.

*

Sirius remit son casque en place et s'éloigna sur sa plate-forme volante. Eux remontèrent sur le plateau, où s'achevaient des luttes sporadiques. Quand les soldats du Nouvel Ordre virent s'élever au-dessus d'eux l'engin de l'homme-dieu, tous se prosternèrent. Sa voix, amplifiée par un haut-parleur incorporé à son couvre-chef, résonna par delà le plateau, dans les gorges et les défilés montagneux, sur un ton sans appel.

– Ordre à toutes les unités de se replier. Je répète...

Les humains survivants regagnèrent leurs transporteurs sous la menace des épées levées de leurs adversaires, qui leur faisaient comme un sinistre cortège.

*

Entre les nuages, le soleil réapparut. Gath s'approcha d'Éclipse.

– Alors on le laisse partir ? Groumf ! Je ne laisserai pas faire une chose pareille. Je vais le...

Il leva un bras, braquant son fusil en direction de Sirius, mais le/la nomoï le força à le rabaisser.

- Laissez. Ça n'a plus d'importance. Nous avons fait ce que nous devons. Il veut seulement sauver les apparences.
- Mais il dit vrai ? Rien n'a changé ? On continue comme avant ?
- C'est ce qu'il voudrait nous faire croire... Mais regardez plutôt.

Ils virent Trois Lunes s'approcher d'un de ses oncles qui, tout le temps qu'avait duré la bataille, était resté à la même place, assis en tailleur dans une posture méditative. Après un instant d'hésitation, la jeune fille s'installa à ses côtés, dans une position identique. Comme il avait les yeux clos, elle ferma aussi les siens. Mais de temps en temps, elle entrouvrait une paupière pour surveiller la suite des mouvements de l'honorable féling aux moustaches hérissées. Il posa ses mains à l'intérieur de ses genoux, paumes ouvertes tournées vers le ciel, le pouce et l'index se rejoignant pour former un cercle. Alors elle fit de même.

À quelques pas de là, une procession d'ygwans emportait la dépouille de S'snek.

Un hélignet reposait à proximité d'eux, couché sur le flanc, la coque brûlée par un incendie. Des traînées noires biffaient le métal bosselé. Le vent faisait encore battre lentement une des portes de l'engin, dans un grincement intermittent. La radio installée au tableau de commande se mit en marche. Gath tendit l'oreille, mais il ne put percevoir que des bribes de phrases, entrecoupées de silences et de grésillements.

- Crrr... Soulèvement à Hiljehja... Crrr crrr... Alerte à toutes les unités... Crrr... Je répète... Crrr...

Le woon grogna. Avait-il rêvé ? Il ne le lui sembla pas. Et il ne put s'empêcher de penser que le spectacle qu'il avait présenté à la cité aux mille talents était pour quelque chose dans l'émeute qui venait d'y éclater. Éclipse avait raison. Non, ça n'était pas fini. Ça commençait tout juste.

LA VIE EST UN THÉÂTRE

Bernard Rastoin

*Pour les mélodiens,
La vie est un théâtre ;
Ils aiment se combattre
Par des mots aériens.*

*Pariant sans relâche,
Et parfois de grands biens,
Ce vice ne les lâche...*

*Ce type de duel
Est comme un rituel ;*

Mes amis, quel panache !

*

- Essilien, cher ami, quel plaisir – et quelle surprise – de vous rencontrer ici. Alors, vous êtes revenu ?
- Que cent fleurs parsèment votre chemin, Yanilei, mon ami. J'ai fait un long voyage, et me voilà. Si vous saviez les merveilles que j'ai vues !
- Et quelles sont ces merveilles, ô Essilien, mon ami – que les baumes et les onguents de Shurinali La Bleue parfument vos plis et vos extrémités ?
- Elles sont si nombreuses qu'une journée entière ne suffirait pas à vous les raconter toutes, ô Yanilei aux talents sans pareils. Il en est cependant une qui les dépasse toutes.
- Et quelle est-elle, ô Essilien à l'imagination fertile ?
- Je vais vous donner un indice, Yanilei. Acceptez-le comme un gage de mon amitié.
- Et combien m'en coûtera-t-il, Essilien à la proverbiale générosité ?
- Pour cette fois, il ne vous en coûtera rien, sagace Yanilei. Savez-vous où j'ai vu cette merveille qui dépasse toutes les autres ? C'était à Hiljejha, la Cité des Spectacles.

- Hiljeja, vraiment ? Et combien me coûteront les indices suivants, Essilien ?
- Pour chaque indice supplémentaire, il vous en coûtera, ô Yanilei dont la curiosité n'a d'égal que le sens des affaires, cinquante peaux de sirlujs aux écailles rutilantes.
- J'ai mieux à vous proposer, mon ingénieux ami. Dites-moi toute l'histoire, et je vous en offre mille peaux de sirlujs au chant mélodieux.
- Alors voilà : à Hiljeja, j'ai rencontré un Woon qui était - le croiriez-vous - metteur en scène de théâtre.
- Un Woon, metteur en scène ? Mais comment une si rustique créature peut-elle comprendre quelque chose à l'art du théâtre, raffiné entre tous ?
- C'est aussi ce que je me suis demandé. Mais le plus étonnant, c'est que ce Woon a remporté le concours organisé chaque année par l'empereur Omarsian XXXVI.
- Alors, c'est qu'en plus il avait vraiment du talent. Quel prodige ! Si ce que vous dites est vrai, ô Essilien à la parure si distinguée, je ne regrette pas mes mille peaux de sirlujs.
- C'est l'entière vérité, ô Yanilei, prince des arts. Mais quelque chose m'intrigue. Qu'avez-vous gagné à connaître cette étonnante nouvelle, hormis le plaisir d'entendre une belle histoire ?
- J'y ai gagné davantage que vous ne pourriez le croire, ô fabuleux conteur. Voyez-vous ces jeunes poètes, attablés autour d'un plat de ksuri fumant ?
- Vous voulez parler de ceux dont les chevelures s'ornent de cent pierres aux reflets rutilants ?
- C'est bien eux. Quand vous êtes entré, ô Essilien qui daignez honorer ce lieu de votre ineffable présence, je leur ai dit que je vous connaissais. À quoi ils ont répondu que vous aviez la réputation de ne pouvoir échanger, avec qui que ce soit, plus de deux paroles, tant vous étiez pressé. Alors nous avons parié que je saurais vous retenir à cette table jusqu'à la fin de leur repas.
- Je crois, justement, que l'un d'eux vient d'en avaler la dernière bouchée. Décidément, vous m'étonnerez toujours, ô rusé Yanilei. Et puis-je vous demander quel était l'enjeu de ce pari ?

- Pour une fois, la réponse ne vous coûtera rien, aimable Essilien. Nous avons gagé - et j'ai gagné - une poignée de sable à rêves.
- Du sable à rêves ? Mais sa valeur est inestimable ! Et savez-vous où ces jeunes talents, aux ressources apparemment sans limite, en ont trouvé ?
- Cela, je l'ignore. Vous pouvez aller le leur demander - mais je ne saurais dire non plus combien ils vous feront payer ce renseignement, ô mon ami grâce à qui j'ai passé un si délicieux moment.

TOUT CE QUE L'EAU SIGNIFIE

Bernard Rastoin

*Sous les sables du désert
Coule une source secrète ;
À celui dont l'âme est prête
Ce trésor peut être ouvert.*

*Que la soif le sanctifie
D'abord, creusant son désir ;
Ainsi qu'il se purifie.*

*Il faut presque décéder
Pour pouvoir l'appréhender,*

Tout ce que l'eau signifie.

*

Mon nom est Source. Ma peau est bleue comme la nuit et mon savoir prend son origine dans l'esprit. Je suis adepte du culte de l'eau, qui ouvre les portes de la connaissance insondable.

Or, voilà que j'étais parti/e dans le désert, chercher par une retraite méditative la voie de l'eau souterraine, l'eau secrète qui transporte la vie sous la terre craquelée et le sable aux courants mystérieux.

J'avais fait, déjà, quelques rencontres. Ainsi de ces créatures à la peau écaillée, dont la tête s'orne d'une crête rouge et qui parlent une langue chuintante comme les marais dont elles proviennent et sifflante comme le vent sur les dunes. Je leur ai dit : je ne suis pas de ce monde. Mon nom est Source. Que puis-je pour vous ? Les créatures m'ont répondu : nous sommes les Saren d'Aznar, et nous ne demandons rien. Nous sommes ici pour l'épreuve.

Bien des fois encore les soleils disparurent derrière l'horizon. Or, voilà plusieurs jours que je méditais, assis/e à l'ombre d'un rocher, quand se présenta à moi un de ces géants versés dans le métier des armes, à la peau rouge comme l'un des deux soleils

qui éclairent et réchauffent ce monde. Quand il parla, sa voix n'était plus qu'un mince filet coulant entre ses lèvres crevassées.

Il me dit qu'il était l'éclaireur d'une caravane égarée à la recherche d'un puits. Connaissais-je la région ? Pouvais-je l'aider dans sa quête ?

À sa vue, à sa voix, je sus combien pressante était sa soif.

Et je n'ignorais pas non plus qu'il se trouvait là, sous nos pieds, une nappe enfouie que mon pouvoir suffirait à faire remonter à la surface.

Mais je savais aussi que l'eau, pour atteindre ceux qui la désirent, emprunte parfois des chemins tortueux.

Je proposais donc à ce voyageur, apporté jusqu'à moi par les courants du hasard, de rejoindre sa caravane et méditer parmi les siens.

Ils me suppliaient de les aider, car certains, parmi leurs initiés, avaient fini par comprendre que j'étais versé/e dans les secrets de l'élément dont ils avaient un si grand besoin.

Mais je leur répondis que le temps n'étaient pas encore venu.

Puis, quand ils furent parvenus à la dernière extrémité de leur soif, je fis remonter à la surface la réserve cachée dont je leur avais scellé l'existence.

Ils voulurent me remercier, mais je leur répondis que la connaissance m'appelait en d'autres lieux, et repartis sans attendre.

LA MORT DARKEN

Axelle Psychée Bouet

*Vient mon dernier soupir ;
Tu connais notre loi ;
Mon fils, honore-moi,
Réponds à mon désir.*

*Donne-moi mon épée
Puis frappe sans faiblir
De ta lame trempée.*

*Je mourrai dans l'honneur,
C'est ce que veut mon cœur.*

Poursuis mon épopée !

*

Olgar Hanks fit venir son fils, le dernier vivant de ses huit descendants mâles. Le seul qui soit resté célibataire. Pas le meilleur de tout ses fils. Pas le pire, non plus. Mais quand la mort approchait, si près qu'il en sentait le souffle, il ne lui restait que cet homme comme héritier de son sang à qui parler... à qui se confesser...

Keynan rejoint le lit de vieux bois, sculpté par un ébéniste presque légendaire, dont les ornements avaient perdu leur feuille d'or des générations plus tôt, quand Olgar lui fit signe de d'approcher. Le meuble ancestral avait servi de couche à ses ancêtres depuis quatre générations. Aucun d'eux n'y avait cependant poussé son dernier souffle.

Keynan marchait d'un pas lourd, colosse à la peau brun rouge, aux bras larges comme les cuisses d'une femme avenante, le dos voûté en une sorte de jeu animal des omoplates qui se comparait aisément à l'allure d'un fauve des forêts du Nord. Les cheveux bruns tressés en dreadlocks retombaient autour de son visage massif, taillé à grand coup de serpe, allumé d'un regard noir, profond, et dénué du moindre

doute. Il était mal rasé, les poils drus crissant sous ses doigts tandis qu'il se grattait la joue.

Et le reste de son allure était rien moins que celle du combattant et prédateur sans pitié qu'il était. La large taille ceinte d'un kilt aux motifs de carreaux croisés, dont la toile avait passé depuis longtemps, doublé de manière sommaire par une fourrure de khanta à peine tannée, sa ceinture de combat retenait des poignards, en nombre, la plupart de jet, et une large épée d'acier, au poids écrasant, dans un fourreau ouvragé qui lui aussi trahissait l'âge et l'usure. Elle était, chose rare, sise du côté droit. Son torse massif était barré d'une épaisse écharpe tombant d'une épaule pour s'appuyer à la hanche opposée, retenue par de vieux lacets de tresses épaisses. Le tissu, lui aussi passé, et sali, était des mêmes motifs de carreaux croisés que le kilt. Ses seules parures étaient deux bracelets de force, de cuir riveté de plaques de bronze ouvragés, et deux tatouages tribaux à ses épaules. L'un était la silhouette menaçante d'une tête de rapace, l'autre représentait trois étoiles à six branches cerclées, toutes trois réunies dans un dernier cercle.

Aussi bien de ses cicatrices, que des dessins à chacun desquels s'attachait une signification, il portait son honneur tatoué à la peau comme d'autres arboraient un étendard. Il avait tout du guerrier, et il l'était, assurément. Le dernier des fils Hanks.

Les Darkens ne sont pas connus pour mourir dans leur lit. Et ils n'aiment pas cela.

Un Darken meurt à la guerre, au combat, armes à la main, en grande gloire, et non écrasé par le poids des ans, rendant pitoyablement son dernier souffle vain dans un lit. Hommes et femmes partagent la même idée, on ne peut décéder que dans l'honneur du combat. Même s'il est beaucoup moins honteux pour une femme de mourir paisiblement. Après tout, elles portent les enfants, et tout Darken respecte l'accouchement; cette lutte qui, disent-ils, est aussi méritante, et risquée, que le cœur d'une bataille.

Et quand un Darken se sentait mourir, quand il voyait sa fin arriver, il décidait de lâcher son dernier souffle en guerrier, armes à la main, dans un ultime défi. Soit on avait sous la main alors un fauve dangereux, un drake dans l'idéal, mais certains se lançaient

même face à des requins; soit, honneur suprême pour un fils et son père, les deux se battaient dans un dernier flot de lames et de fureur. Le fils emportait alors la vie de son père, dans le sang et la colère, lui rendant ainsi le plus grand des hommages.

Les Humains avaient abolis ces pratiques. Et ils se moquaient de la honte qui pesait alors aux épaules de ceux qui auraient du mourir armes à la main, et devaient agoniser en luttant pour leur dernière goulée d'air, prisonnier d'un lit de mort. Ils ne voulaient que des animaux dociles, et les Darkens étaient – et nul ne pouvait le contester sans risquer leur ire – les plus grands et puissants guerriers qu'Héos ait jamais Heos portés.

Olgar mourrait dans la honte, dans son lit, sans avoir eu l'honneur de chef de clan et de navire, de périr au combat. Il ne devait jamais en être ainsi, cela n'aurait jamais dû s'achever d'une si pitoyable manière. Sept de ses fils étaient décédés sans honte. Même si deux furent tués par les armes Humaines, tous virent la mort violente les prendre dans un dernier assaut. Il ne connaîtrait pas cela. Il avait été un bon dirigeant, un bon guide pour son clan, descendant de dix-huit générations de Hanks et de leurs cousins. Il avait respecté les Ancêtres, et même le Shâân. Il avait fait appliquer les Lois du Thegs, et avait sagement révisé les plus anciennes, pour les adapter à la modernité, sans jamais trahir l'esprit du Clan.

Et il avait mené maintes batailles, sans jamais chercher outrageusement le conflit, ni le fuir. Il n'avait courbé le dos, ni jamais transigé. Les Humains avaient changé la donne: les Hommes-Dieux pouvaient effacer le village entier d'un geste. Mais Olgar avait bien dirigé et guidé son clan, sa longue vie durant, même quand il avait fallu se soumettre. Il aurait du mourir en chef et en guerrier, comme il avait vécu.

Il fixa le colosse, qui était de tous le dernier des Hanks, son troisième fils, le seul survivant. Il tendit le bras, et Keynan se baissa pour prendre dans l'énorme battoir qu'était sa poigne calleuse, la main de son père tendu, la serrant en un geste viril et fort, retenant sa force pour ne pas broyer les phalanges de son géniteur agonisant.

Quand Olgar parla, sa voix était un souffle rauque et chevrotant qui résonnait comme la Fin :

- Mon fils. Le shâân va reprendre ma vie. Les Ancêtres m'attendent et je veux les rejoindre, comme un Hanks. C'est mon dernier souhait, mon fils; j'ai bien vécu, tu le sais. J'ai donné le meilleur de moi, et j'ai retenu le pire de ce que j'aurais pu commettre. Je me suis parfois trompé, et je n'ai pas toujours été juste. Mais le nom des Hanks ne sera pas taché par le prénom que je porte. Je voudrais mourir en paix. Mais l'Homme ne comprends pas, et tu es mon fils... tu sais quoi faire... tu sais comment doit mourir un Hanks!

Keynan ne lâcha pas un mot. Il fixa son père, et libéra sa main pour se relever et aller saisir à deux pas l'énorme glaive darken forgé depuis deux générations qui faisait la fierté d'Olgar. Il le posa sur le corps décharné de son géniteur, et prit les deux mains du vieillard pour qu'il en saisisse la poignée, et en ressente une dernière fois le contact, la force, et l'honneur.

Puis il le regarda. Il n'y avait nulle lueur de peine dans ses yeux, ni l'ombre d'un doute, ou d'un regret. Il ignorait ces concepts. Il attendit le signe que son père était prêt, et dégaina sa propre lame, massive, à la stature du colosse qu'il était. Il avait pris cette arme des mains d'un adversaire honorable, qu'il avait épargné, dans un duel entre clans. Elle était son trophée ; à sa poignée étaient lacées dans le cuir les mèches de cheveux de chacune des femmes qui lui en avaient offerte une pour lui porter chance. Ceux de sa mère, de ses trois sœurs, d'une cousine avec qui il avait batifolé plus jeune, mais aussi celle d'une esclave prise en capture qu'il avait lui-même affranchie pour honorer la mémoire de son frère aîné défunt, dont elle avait eu un fils.

Olgar n'avait pas la force de lever son épée. Il eut pu choisir, il serait mort un mois avant, dans la coutume honorable du dernier duel. Mais sa vie ne tenait plus. Et l'Homme l'avait privé de cet honneur suprême...

Il mourrait en Darken. Il ne pouvait en être autrement. Il serra la poignée de son arme et tendit ses muscles dans un ultime effort, pour soulever un peu le lourd métal.

Keynan hochâ la t#te en fixant son p#re de son regard noir. L'espace d'un bref instant, on aurait pu y deviner un profond amour.

- Il est temps mon fils...

Olgar usait ses derni#res forces.

- R#pand la gloire, cherche-la, fait des Hanks un nom craint et respect# , que nos amis soient honor#s de l'entendre, que nos ennemis aient peur de le murmurer. Pour nous, mon fils... pour moi... pour notre libert#...

Keynan attendit quelques secondes apr#s les derniers mots du vieillard. Il souleva alors son glaive, le lan#ant dans un gigantesque moulinet de sa lame, et l'instant d'apr#s, son #p#e traversait le corps de son p#re par le c#ur, fendant le lit jusqu'â se ficher dans le parquet de bois.

Ainsi mourut Olgar, dans l'honneur.

- Je t'en fais la promesse, mon P#re. Mon nom sera acclam# et craint, il sera la peur pour nos ennemis et la libert# pour nos fr#res.

D'ENTRE LES BRAVES

Bernard Rastoin

*Mille s'en furent au désert
Où la soif était notre épreuve ;
Cent sont ressortis, l'âme neuve
Après avoir vaincu l'enfer.*

*Dans la rivière souterraine
Les monstres ont des crocs de fer ;
Dix survécurent à grand-peine.*

*Après les combats singuliers,
Je reste seul, vous le voyez.*

Je tremble devant notre reine !

*

Oui, vous tous, le plus ancien des peuples, peuple des rives du Grand Océan, Sssaren de la cité d'Aznar, écoutez-moi !

Nous Sssommes quelques-uns à être revenus du désert où vous nous aviez envoyés, quelques-uns à avoir survécu à l'épreuve de la fin et de la Ssoif. Et maintenant, nous allons nous affronter encore, et le vainqueur aura l'honneur de féconder notre reine-mère, puis il ira rejoindre le conSsseils des eunuques. Et celui-là... Gll-Gll... Ce Sssera moi, FlahlSsil, le plus brave d'entre ces braves.

C'est ce que je leur ai dit, puis j'ai plongé avec les autres dans le fleuve Izlul, qui paSsse Sssous Aznar, dans les cavernes obSssures où Sss'abritèrent nos premiers ancêtres, du temps où notre race Sseule peuplait ce monde. Ils n'étaient pas nés de la même reine-mère, mais c'étaient déjà des Sssaren.

Entraîné par le courant, je Sssuis parvenu Sssous la roche, à la paSsse où guettent les kerkiSss... Glll... Puis j'ai attendu que me choisisse pour proie une de ces gloutonnes créatures. Mais je n'étais pas la proie, j'étais le chaSsseur, et quand j'en eu fini je remontai à la Sssurface.

Nous n'étions plus nombreux, alors. Le Grand Eunuque m'a désigné mon adverSsaire et nous Sssommes montés Sssur la corde tendue au-deSssus du vide.

C'était HiSssajl, connu pour son adreSsse et Sssa témérité. Nous nous Sssommes avancés l'un vers l'autre, et feignant de vouloir lui Sssaisir les bras, j'ai balayé Sssa jambe d'appui.

Il est tombé Sssans un cri.

Nous n'étions plus que deux. En face de moi, me fixant droit dans les yeux, Ssse tenait LijhliSss, né de la même ponte que moi.

J'ai Sssaisi le poignard rituel que me tendait le Grand Eunuque, et nous avons commencé à tourner à l'intérieur du cercle de Sssable dont nous ne devons Sssortir ni l'un ni l'autre, Sssous peine d'être auSssitôt diSssqualifié, et... Glll... Lapidé par nos frères les Sssaren d'Aznar.

Et maintenant je Sssuis Ssseul. LijhliSss repose le ventre ouvert, dos au cercle Sssacré. Ne vous l'avais-je pas dit, mes frères humides et froids ? Notre reine-mère à tous, ce Sssera moi qui la féconderai.

Je ne Sssuis pas Sssûr d'avoir bien compris toutes les explications d'EjSsseld, le Grand Eunuque. Mais je n'ai rien dit, et il Sss'en est allé. Alors les portes du palais Sssouterrain de la reine-mère se sont refermées derrière moi, dans un claquement Sssonore qui a longtemps résonné dans le dédale des galeries environnantes.

Je me Sssuis avancé d'un pas hésitant, me demandant Sssi je n'aurais pas préféré retourner Sssur mes pas. Je n'étais pas certain d'avoir envie de ce qui m'attendait derrière les portes de la chambre nuptiale.

LA CHASSE AU GRUM

Bernard Rastoin

*Quand terrible est la proie, énorme, bien plus forte
Que le fragile esquif du maître harponneur,
Il faut se concentrer tant que plus rien n'importe
Sinon rester maître de soi malgré la peur.*

*Dans ce duel entre deux pairs, qui donc décide
Qui sera le gibier, qui sera le chasseur ?
La chance, le sang froid ou l'océan splendide ?*

*Salaires du danger, je l'aime plus qu'aucun,
Cet instant si fugace où deux ne font plus qu'un !*

Que je plains les terriens et leur vie insipide !

*

– Il remonte ! Préparez vos harpons !

L'appel n'avait été que murmuré à l'oreille d'Enold, comme le veut la coutume chez les peuples de la mer, et pourtant il avait résonné avec une clarté inhabituelle. Dans ces instants-là, pensa-t-il, il en va toujours ainsi. Les sens s'affûtent. La conscience s'élargit.

Mais il ne s'attarda pas longtemps sur cette pensée. Tandis que la vigie courait prévenir les autres grhümiers, il vit s'approcher de la surface des flots, du côté du vaisseau où il se tenait le harpon brandi, une forme sombre, si grande que d'abord il n'en crut pas ses yeux.

– C'est un mâle, souffla son voisin.

Sûr que c'est un mâle, pensa Enold. Un vieux mâle solitaire. Les plus dangereux, lui avait appris son expérience. Mais il n'en avait jamais vu de si grand. Il mesurait au moins six tolongs, deux fois plus que l'embarcation qui était partie à sa poursuite. Enold regretta de n'être venu qu'à un seul navire.

Puis le grhüm sortit la tête de l'eau, pour faire provision d'air, et ses puissantes narines projetèrent deux jets bouillonnants sur le pont où se trouvait Enold et ses compagnons. Il n'a pas l'air de nous craindre, songea le Boréal. N'a-t-il jamais été chassé, ou est-il si sûr de sa force ?

Entre les vagues soulevées par son ascension, surmontant son dos, se dressait la crête dentelée du grhüm. Dans les profondeurs se déroulaient ses anneaux. Semblant saluer la réapparition du vieux géant, le vent redoubla de violence, cinglant les visages et les corps comme autant d'épingles tourbillonnantes, et Enold s'amarra à la rampe du navire, au moyen d'une corde passée autour de ses reins.

Un harpon fusa.

Lancé au mauvais moment, avec une force insuffisante, il écorcha sans y pénétrer la cuirasse du grhüm. Mais celui-ci sentit le coup porter, mugit furieusement, tourna son regard en direction du vaisseau et se renfonça sous les flots.

Dans le tourbillon provoqué par sa plongée, l'embarcation tangua, manquant se renverser.

Enold jeta un œil vers l'endroit d'où était parti le coup. Le fautif était un jeune pêcheur inexpérimenté du nom de Lenem. Il n'y avait rien à lui dire. Par peur – ou était-ce seulement de la maladresse ? – il venait de mettre en danger la vie de l'équipage tout entier. Il le savait, et s'ils en réchappaient, il ne commettrait plus jamais la même erreur.

Enold se tourna alors vers le capitaine Addek. Pas besoin de mots. C'était à eux de jouer.

Un rugissement sourd s'éleva des profondeurs du grand océan. Enold, le visage fouetté par les embruns, pensa : je dois me tenir prêt. Il n'y aura pas de seconde chance.

Il oublia qui il était, la mer et le harpon, la tempête qui se levait et l'attente qui lui nouait le ventre.

La gueule du monstre surgit de sous les flots, toute hérissée, grande ouverte.

Enold projeta son harpon en une ellipse parfaite qui se termina entre les yeux, rougis par l'âge et la fureur, de la créature. Son cou resta encore un instant suspendu dans les airs, et le grhüm parut saisi d'étonnement. Puis un frisson courut sur sa peau et, lentement, il s'inclina, se fracassant pour finir sur le pont du navire.

Enold s'approcha de cette tête immense et sanguinolente, et planta son regard dans celui, mourant, de l'animal. L'espace d'un instant, dans la rage du combat, ils s'étaient identifiés l'un à l'autre.

Fugacement, il regretta que ce moment fût passé.

LA MACHINE QUI N'EXISTAIT PAS

Bernard Rastoin

*Quand l'inspiration en moi soudain tressaille
Je vois se dessiner, lentement, sous mes yeux
Les plans d'un bel engin, surprenant, merveilleux ;
La médaille est à moi, puis je ferai ripaille !*

*Mes concurrents voudraient voler tous mes secrets ;
Ce sont tous des jaloux, de la sombre racaille ;
Mais je saurai passer au travers de leurs rets !*

*J'ai perdu... Le jury, c'est certain, est pourri !
Quand j'ai chu, ces salauds, de bon cœur ils ont ri !*

Seul mon concept représentait un vrai progrès !

*

*Kyan, Hôtel de la Lune Blanche,
onzième jour de la décade du Znurt qui dort*

Arrivée hier, tard dans la nuit. Ce matin, je suis allée chercher le règlement du concours, au bureau des règlements. En chemin, fait la rencontre de Kos le chauve, qui participe aussi au concours.

Essayé de lui tirer les schlorqs du nez, pour savoir ce qu'il préparait, mais je n'ai rien pu apprendre. Il a essayé aussi, en me complimentant sur ma beauté, mais n'a pas non plus obtenu de résultat. Nous nous sommes quittés en nous promettant de nous revoir.

Lu le règlement du concours. Les hommes des étoiles n'ont pas le droit d'y participer, les magiciens non plus. C'est une bonne chose. Pour le reste, ouvert à tous.

*Kyan, Hôtel de la Pluie qui Chante,
dix-septième jour de la décade du Znurt qui dort*

J'ai changé d'hôtel. À la lune blanche, nous autres inventeurs étions trop nombreux, on s'espionnait, ça nuisait à l'ambiance. En plus, sous prétexte que je suis une femme, ils se sont répandus en remarques désobligeantes. Ils disent que le métier d'inventeur est une affaire d'hommes. Et comme ma taille est supérieure à la moyenne, ils disent que je suis une sang-mêlé, sans la tournure d'esprit nécessaire à la construction des machines. Tout ça, parce qu'ils sentent que je n'ai jamais été aussi proche de trouver la solution. C'est de la jalousie.

*Kyan, Auberge de l'Oiseau-Reflét,
treizième jour de la décade des glaces qui fondent*

Ai à nouveau changé de villégiature. Installée, depuis deux jours, dans un village de la montagne, au-dessus de Kyan, à peu de distance des cavernes où j'effectuerai les derniers essais.

Croisé Ghidos, cousin de Kos, qui a voulu me faire croire que notre rencontre était le fruit du hasard. A proposé d'organiser une entrevue avec une de ces créatures ailées auxquelles je dois l'idée de mon invention. Ai refusé. Pas besoin.

*Kyan, Caverne du Znurt qui ne dort que d'un œil,
cinquième jour de la décade des premiers bourgeons*

Après premiers essais, ai trouvé ce qui n'allait pas : le gouvernail. L'ai modifié, je crois que c'est bon. Je vais enfin toucher la récompense de tous ces hexons d'effort.

Sinon, ai quitté l'auberge de l'oiseau-reflét, où j'avais mes habitudes. Le patron voulait que je lui règle ce que je lui devais. Lui ai dit qu'après le concours je serai riche, mais il n'a rien voulu entendre.

Ai trouvé refuge dans une caverne que je dois partager avec un znurt assoupi. Espère qu'il ne va pas se réveiller.

Dans trois jours le concours. Confiance.

*Mydos,
trente-septième jour de la décade des bourgeons qui éclosent*

Le planeur a roulé jusqu'à la falaise, puis il est tombé dans le vide.

Me suis cassée la jambe, mais ça n'est qu'un moindre mal. Vu la hauteur, les dégâts auraient pu être beaucoup plus importants.

Le jury ne m'a pas décerné le prix. Tout était arrangé à l'avance. La preuve, c'est Kos qui a gagné. Je leur ai dit que la beauté de l'idée comptait plus que sa réalisation effective. Ils se sont moqués de moi.

Dès que je serai rétablie, je recommence.

LE SHAAN

Bernard Rastoin

*« Pour connaître le shaan, apaise ton esprit.
Les hommes sont venus, ils peuvent, dans leur rage,
Tout brûler, sans merci... Ressasse cet adage :
Pour connaître le shaan, apaise ton esprit ! »*

*Mon maître, tu n'es plus, mais malgré ton absence
– Pour connaître le shaan, apaise ton esprit. –
Tes mots sont mon chemin ; et dans le shaan j'avance.*

*J'ai tout perdu ; mais c'est ainsi que je renais
Et chaque chose, en ce beau jour, je la connais.*

Quand le shaan est en moi, c'est mon âme qui danse !

*

- N'oublie pas de remercier l'arbre Mbo'T, quand tu lui prends ses fruits, a grogné mon maître, le vieux Margreh, notre grand Omdo à nous les Omwhaans. Il a froncé la truffe, et ses moustaches se sont hérissées.
- N'est-ce pas précisément ce que je viens de faire, maître ? Il a balayé mes objections d'une catégorique émission odorante.
- Vue la façon dont tu t'y es prise, petite impertinente, ce bon vieil et respectable arbre Mbo'T a dû croire que tu te moquais de lui, a-t-il dit. Oumf ! Combien de fois déjà t'ai-je prévenue de taper les onze coups de gourdin à la base de la branche à laquelle tu prends les fruits, pas n'importe où sur le tronc ?
- Mais vous-même, maître, vous ne le faites pas. Ou est-ce que je me trompe ?
- Oui, tu te trompes. Moi, ce n'est pas pareil, nous nous connaissons depuis longtemps. Mais toi, tu dois encore t'en faire un ami. D'ailleurs, même si je le voulais, je ne pourrais jamais t'expliquer comment je choisis les endroits où je tape sur le tronc. C'est à se demander ce que tu as dans le crâne, et à quoi sert d'espérer te faire apprendre

plus vite que tu ne le peux, remarqua-t-il encore. Viens, nous rentrons au village. Pour aujourd'hui, c'est assez.

J'ai rassemblé nos affaires, la besace, le walw de mon maître, les plantes cueillies dans la journée, les peintures rituelles, et lorsque j'en eu fini nous repartîmes en direction du village. L'air de la forêt brassait les parfums du soir. Perché au-dessus de nos têtes parmi les frondaisons des vieux rois de la futaie, l'oiseau gombo salua notre passage de son cri rauque.

*

Comme je vous l'ai dit, Margreh est l'Omdo des Omwhaans, seul à connaître le nom secret de l'arbre Mbo'T ou à savoir la langue des habitants de la forêt. Il dit que c'est le Shaan qui le lui a appris, et que le Shaan est en toutes choses. Il dit aussi qu'il ignore ce qu'est exactement le Shaan, mais qu'il vient avec la paix de l'esprit.

Et moi je suis Imwra, l'apprentie de Margreh. J'ai l'âge où les mamelles commencent à pousser, et mon pelage est doux et fourni. Un jour, je suis allée trouver Margreh et lui ai demandé s'il voulait bien de moi pour élève. Margreh n'a même pas levé les yeux. Il m'a seulement fait signe de m'asseoir là, sous le toit de son gwon, devant son foyer.

Quand la nouvelle s'est sue, certains ont protesté de ce que jamais il n'y avait eu de grand Omdo femelle, et qu'ils ne voyaient pas de raison de rompre avec la tradition. Mais Margreh a grondé, et ils se sont tus. Depuis, personne n'en a reparlé.

C'est vrai, ça, Rangah est bien notre reine. Pourquoi m'interdire d'être Omdo, si Margreh en juge bon ?

Ainsi serais-je le prochain – ou plutôt la prochaine – Omdo après Margreh, si l'arbre Mbo'T le veut bien. Car le jour où il en décidera, mon maître laissera s'échapper son âme, et je la recueillerai dans la pierre-mémoire, comme il l'avait fait de son maître à lui. Quand ce temps sera venu, je devrai avoir fait la paix dans mon esprit, pour recevoir le Shaan.

*

Comme nous approchions du village, la forêt s'est soudain plongée toute entière dans un silence inhabituel. Puis la terre a commencé à gronder, d'abord presque imperceptiblement, puis ce grondement a enflé. Mon maître m'a fait signe de le suivre, et nous nous sommes fondus dans les feuillages.

C'était la première fois que je voyais un de ces chars, hauts comme trois gwons posés les uns sur les autres, étincelant sous la lumière des deux soleils. J'ai plissé la truffe.

Il flottait dans l'air, à présent, comme un parfum de guerre.

*

Tout le village était rassemblé devant le char. Les enfants pleuraient, réfugiés derrière les jambes épaisses et velues de leurs mères, et même Rangah la grande prêtresse, notre reine, n'en menait pas large. La terre tremblait comme si elle allait se soulever.

Alors, une flamme a jailli d'un bâton saillant du char, et le gwon de la reine Rangah a pris feu, puis le feu a sauté de toits en toits. Derrière le char, la végétation était entièrement dévastée.

J'ai tressailli, mais mon maître m'a retenue :

– Ton temps n'est pas encore venu, Imwra. Laisse-moi faire.
Et n'oublie pas : Si tu veux que le Shaan vienne en toi, cherche la paix dans ton esprit.

Il a quitté notre cachette et rejoint les autres sur la place du village. À sa vue, ils ont repris confiance, et même les vagissements des enfants se sont apaisés. Margreh s'est avancé vers le char et a souhaité la bienvenue aux étrangers.

Une flamme a de nouveau jailli du char en direction de mon maître, et il a disparu. À sa place, il n'est plus resté qu'un tas de cendres.

*

Tout le temps qu'a duré le pillage, j'ai regardé faire les créatures aux masques brillants et lisses, couleur d'ossements. Et

pendant tout ce temps, j'ai pensé : Reste en paix, ô mon esprit. J'ai attendu, et lorsque la nuit fût tombée, je me suis glissée dans le village à la faveur de l'obscurité. Le Shaan a fait que les gardes ne sentent pas ma présence.

Je suis allé aux cendres qui seules restaient, là où autrefois était le gwon de mon maître, et j'ai cherché, silencieusement, la pierre-mémoire qui renfermait maintenant son âme, en plus de celles de ses prédécesseurs. Puis quand je l'eus trouvée je repartis et, me glissant parmi les feuillages, pour la première fois je compris ce que me disait la forêt.

LA MONNAIE DE LEUR PIÈCE

Bernard Rastoin

*Il n'est plus grande ivresse
Que voler dans les airs,
Libre comme mes pairs
Que le soleil caresse !*

*Dans ses engins patauds
L'humain fou nous agresse ;
Que meurent ces rustauds !*

*Se cacher, puis attendre,
Les traquer, les descendre...*

J'aime ces jeux létaux !

*

Je vivais en paix, auprès des deux mâles dont je partageais la compagnie, sur la cime des plus hautes montagnes de ce pays. Respectée de toutes et de tous, je gouvernais, avec les autres femelles, la fédération des nids du peuple du ciel.

Puis ils sont venus, apportant la destruction, la fin de l'harmonie qui nous unissait aux falaises et aux vents. Alors le signe de mon visage a dit : il est temps de prendre les armes pour leur rendre le mal qu'ils nous ont fait. Par la ruse, je me suis emparée d'un de leurs bâtons qui crachent le feu, et je me suis enfuie.

Mon nom est Lyi. Je viens d'un monde où mes ancêtres parcouraient librement les airs, mais leur curiosité était si grande qu'ils voulurent aller voir comment étaient faits les mondes d'au-delà les étoiles. C'est pourquoi j'habite aujourd'hui sur un autre monde que celui où notre race naquit, un monde où la terre nous retient à elle au lieu de nous laisser notre liberté. Mon vol est maladroit, et au lieu de chevaucher les vents à ma guise, je suis soumise à leur caprices. Mais c'est encore assez pour fondre

sur leurs troupes depuis le ciel et leur faire payer le tribut qu'ils nous doivent.

Ils sont lourds et malhabiles, et ne peuvent quitter le sol qu'à bord de machines dont le maniement délicat leur interdit d'esquiver les coups que je leur porte.

C'est un jeu. Je m'approche d'une de ces machines volantes et lance sur elle le feu du bâton. Puis je m'approche encore, si près que je puis voir, derrière ces murs transparents comme l'air qui sont les yeux de la machine, leurs visages se tordre en signes de terreur grossière, tandis que la machine s'embrase. Ayant vu, je repars me mettre à l'abri, et le signe de mon visage rit tandis que la machine part s'écraser sur les roches du ravin.

Je n'ai plus de sœurs ni de frères. Tous ont péri quand les créatures ont attaqué notre nid. Pourtant, je les entends parfois encore. Ils me demandent pourquoi je conduis cette guerre, au lieu de quitter la région pour d'autres montagnes plus escarpées encore, hors d'atteinte de ces créatures conquérantes et malfaisantes. Mais je sais, moi, qu'elles ne nous laisseront jamais en paix, et qu'aussi loin que je m'enfuis, un jour viendra où je les retrouverai sur mon chemin.

Alors agrippée au flanc de la montagne je me nourris à la lumière des deux soleils jumeaux, attendant que passe un autre de leurs convois, ou que, haut dans le ciel, se découpe la silhouette d'une autre de leurs machines volantes. Je ne les crains plus. Je les attends. À eux la crainte. Qu'ils guettent le ciel, sans savoir ni où ni quand je frapperai.

LE PRIX DE L'HONNEUR

Bernard Rastoin

*Quand le vil gouverneur veut que pour lui j'écrive,
Je voudrais refuser pour garder mon honneur ;
Les actes des humains me font vraiment horreur,
La plume qu'il mérite est pis que subversive !*

*Mais je veux voir plus loin ; seuls m'importent les miens.
Et si je rends ma prose assez persuasive,
Peut-être pourra-t-il détendre un peu leurs liens ?*

*Mes amis m'ont chassé, que leur parole est rude !
Ils croient que l'intérêt guide mon attitude.*

Que j'ai froid ! Et je tremble, esseulé, sans soutiens.

*

Dans le ciel étaient suspendues trois terres, au-dessus des forêts blanches, dans l'air glacé, reliées entre elles par des ponts et des filins.

Sur la première de ces terres habitait le Gouverneur et sa suite. Sur la deuxième vivaient leurs serviteurs, aussi appelés semi-inférieurs, ayant adopté les coutumes des premiers.

Sur la troisième était le peuple des inférieurs qui, eux, ne servaient leurs maîtres qu'à contre-cœur et sous la contrainte.

C'est parmi ces derniers que naquit et grandit Oreille coupée, descendant d'une fort ancienne et estimée lignée de lettrés. Comme tous ceux de son peuple, sa peau se recouvrait d'une fine fourrure rayée. Il était agile, de tempérament pacifique, et même pour les siens son nom demeurait une énigme, car ses oreilles longues et pointues ne portaient la marque d'aucune blessure. Il devait s'agir d'une allusion à une légende ou, qui sait, d'un présage.

À l'occasion, Oreille coupée se faisait poète pour ses parents et amis. Puis, quand survinrent le gouverneur et son armée, il se prit d'intérêt pour leur langue, qui avait nom langdiv. Les récits qu'il écrivit dans cette idiome parvinrent à la connaissance du gouverneur, et soulevèrent la passion dans son cœur dur et froid. Il offrit à Oreille coupée, pour que ce dernier se mette à son service, tout ce que, croyait-il, le poète pouvait désirer de richesse et de pouvoir. Mais Oreille coupée refusa cette offre et le gouverneur lui donna une décade pour y réfléchir. Quand il prononça ces paroles, sa voix se chargea de promesses... Et de menaces.

Quand vint le temps de donner sa réponse, il se rendit au palais du Gouverneur en compagnie de son ami Jour d'Après. Chemin faisant, pour se distraire de ses pensées moroses, il demanda à son compagnon s'il avait réparé le toit de sa demeure, comme c'était prévu.

– Oh, je n'ai pas eu le temps. Je le ferai demain, répondit Jour d'Après.

Puis ils parvinrent aux portes du palais. En les poussant, Oreille coupée était bien décidé à refuser la proposition du Gouverneur. Mais tout en gravissant les marches de l'escalier conduisant à son office, il songea à l'influence qu'il pourrait exercer sur l'homme des étoiles, et au profit qu'en retireraient les siens, s'il acceptait ce marché. Et il se demanda ce qui valait le plus, de son honneur à lui ou de l'intérêt de tout son peuple.

– Le gouverneur va vous recevoir, lui annonça l'huissier après une longue attente.

Il entra, et à sa vue un large sourire s'épanouit sur le visage ordinairement sévère du Gouverneur.

*

– Alors, tu as refusé ? demanda Jour d'Après un ton d'évidence.

– Non, j'ai accepté, soupira Oreille coupée.

D'abord, Jour d'Après ne le crut pas. Puis, quand Oreille coupée lui assura que c'était là la vérité, il manqua s'étouffer. Quand il eut repris son souffle, il s'écria :

- Tu veux que je te dise d'où vient ton nom ? Maintenant je le sais ! Tu as une oreille qui n'entends pas ce que veux ton peuple, et l'autre écoute ce que te disent les hommes des étoiles... Et ton intérêt ! Tu n'as pas d'honneur.

Et, marchant aux côtés de Jour d'après, il éprouva l'impression d'en être séparé par une distance que rien, jamais plus, ne pourrait abolir.

Alors, pour la première fois, il sentit combien il faisait froid, sur les terres du ciel.

L'OMBRE DU LAGON

Igor polouchine

*Au bord du lagon bleu la vie était tranquille,
Nous ne manquions de rien, nous vivions sans souci,
L'océan nous comblait, nous lui disions merci
Pour le beau paradis qu'était alors notre île*

*Hélas, par le récif prirent fin ces beaux jours.
Je le vis dépérir. Pour un chaman habile,
Est-ce un signe ? Aussitôt, je quêtai son discours.*

*Mais sa magie était trop faible, alors, le songe
Qui hantait le corail prit son âme ; il la rongea.*

Déjà le mal m'atteint, je cours vers les secours...

*

Les rivages bordant l'Héossie peuvent prendre bien des visages. Au nord, toundra et taïga se jettent directement dans les flots tandis qu'à l'Ouest de hautes falaises narguent des marées toujours plus violentes. À l'Est, de longues plages de sable noir ou rouge en passant par toutes les nuances d'ocre offrent à ses habitants des conditions de vie agréables à condition d'oublier les quelques ouragans qui peuvent en quelques instant ruiner le labeur de toute une vie. Enfin, au sud, roche et rocaille chauffées à blanc par un soleil de plomb plongent leurs éboulis dans une eau fumante. Certaines îles échappent aux tourments continentaux. Ces havres de paix protègent les peuples qui s'y sont installés, leur permettant de vivre dans l'insouciance et de goûter au confort d'une prodigalité nutritive. Moaya est l'une de ces îles paradisiaques de l'archipel d'Ayala, peuplée de tribus boréales, félins et mélodiques élevant la douceur de vivre au rang d'art.

Lunaa, une boréale, plongea dans les eaux claires et turquoise du lagon. En quelques battements de jambes, ses palmes en feuilles de sève lui permirent d'atteindre les récifs de corail qui tapissaient la roche des profondeurs. Cette matière organique la fascinait.

Elle voyait dans ces squelettes minéralisés de polypes l'incarnation d'esprits emprisonnés par d'étranges sortilèges. Elle compensa deux fois la pression de l'eau sur ses tympanes en se bouchant le nez et en envoyant de l'air dans ses oreilles. Elle estima grâce à cela sa position à une vingtaine de mètres de la surface.

Les « forêts animales », comme les peuples insulaires les appelaient, s'étendaient à perte de vue et offraient gîte et couvert à une multitude d'autres espèces. Lunaa pouvait passer des heures à contempler la faune et la flore d'Héos. Ses capacités pulmonaires bien développées lui permettaient de refaire le plein d'oxygène à la surface toutes les quinze minutes, comme le majestueux Goyaal, son animal totem. Tandis qu'elle observait les étonnantes chorégraphies des poissons-fleurs en pleine parade nuptiale, un détail retint son attention : les pointes de certains coraux semblaient plus sombres que d'habitude, comme si une sorte d'ombre artificielle en nappait les extrémités.

En se rapprochant, elle remarqua que l'ombre en question avait une consistance bizarre, sa teinte variant du gris au noir profond. Comme si le corail était en train de pourrir. Curieuse, elle voulut détacher une partie de l'excroissance afin de pouvoir l'examiner à l'air libre et surtout, la montrer à Maago, son maître, le chaman du village, celui qui voyait l'invisible...

Mais en essayant de briser une branche du récif, elle se fit une profonde entaille au pouce. Le sang afflua aussitôt, perla puis s'écoula. Il ne faisait jamais bon saigner dans l'eau, car l'odeur de l'hémoglobine avait tendance à exciter les prédateurs des grands fonds. Ces derniers jaillissaient alors de nulle part, dévorant tout sur leur passage... Lunaa ne le savait que trop bien et s'empressa de ranger le morceau de corail nécrosé dans sa besace en essayant de rejoindre le rivage au plus vite. Mais son pouce la faisait atrocement souffrir.

Lunaa eut alors un terrible pressentiment, comme si une petite voix lui intimait l'ordre de faire un mouvement de côté. Elle s'exécuta sans réfléchir. Grand bien lui en prit, car une énorme mâchoire surmontée de trois rangées de dents acérées la frôla au niveau du bassin. Un requin-crabe d'environ vingt pieds de long venait de la charger... Le monstre, emporté par son élan, dut effectuer

un large virage pour fondre à nouveau sur sa proie. Lunaa ne bénéficiait que de quelques secondes pour agir. Agir, oui, mais pour quoi faire ? Prise de panique, elle savait qu'il ne lui restait que quelques minutes d'apnée devant elle. Son seul espoir de se débarrasser de son prédateur résidait dans la barrière de corail...

Elle contracta ses muscles afin de se donner plus de puissance et se propulsa en direction de ce qu'elle espérait être son salut. La bête sentit sa proie lui échapper et, dans un râle de mécontentement, produisit une sorte de cri grave et étouffé. Ses larges pincenageoires et sa queue s'activèrent. Le requin-crabe arriva à portée de gueule de Lunaa en une fraction de seconde. Lunaa s'enfonça alors dans la « forêt animale », espérant retourner la taille du prédateur à son avantage. Ce dernier fonça tête baissée dans le récif de corail, brisant au passage ce que les polypes avaient mis des années à fabriquer. Mais dans son aveuglement bestial, le requin ne sentit pas sa chair se meurtrir au contact des branches minéralisées. Plus il se rapprochait de Lunaa, qui continuait à s'enfoncer dans son refuge acéré, plus il se déchiquetait. Se sentant pris au piège, il voulut se dégager, mais les branches le perforaient de toutes parts. Dans un dernier souffle, il s'échina à détruire ce carcan meurtrier, jusqu'à perdre la vie... Le requin-crabe ne fut bientôt plus qu'un amas de chair morte. Lunaa, attristée par la souffrance de l'animal, en profita pour se frayer un chemin vers la surface, car la noyade n'était plus très loin. Sa tête jaillit hors de l'eau. Une inspiration salvatrice la ramena définitivement du côté du royaume des vivants. Épuisée, elle regagna la rive en nageant sur le flan, maintenant son pouce hors de l'eau. La nuit commençait à tomber et elle regagna sa hutte en titubant. La volée de marches qui la séparait de son havre de paix lui semblait interminable. Le moindre geste, la moindre respiration se faisaient tortures. Une fois arrivée, elle s'affala sur son lit et perdit connaissance...

Le lendemain matin, Maago à ses côtés, Lunaa se réveilla brusquement, extirpant le bout de corail noirci par les limbes et le montra au vieux chaman.

Celui-ci, intrigué, lui demanda :

- Où as-tu trouvé cela, Lunaa ? Cette pierre-animal semble bien mal en point...
- Dans le lagon, maître, à une vingtaine de mètres de profondeur. Beaucoup de coraux ont noirci de la sorte. J'aurai voulu en ramener plus pour qu'on puisse les étudier, mais un requin-crabe m'en a empêché. Paix à son âme. Dites, hier, c'était vous dans ma tête, non ?
- Oui, oui, j'ai senti qu'un danger te menaçait. Mais ce que tu dis m'inquiète, Lunaa. La nécrose peut prendre bien des formes, mais celle-ci m'est inconnue. Dès que tu seras rétablie, tu iras à la ville prendre contact avec l'assemblée héossienne et demander à ce qu'un Shaani itinérant nous soit envoyé de toute urgence. D'ici là, nous allons démonter tout le village et le rebâtir loin de ces rivages maudits. Il donna quelques instructions aux villageois afin qu'ils se mettent au travail.
- Je vais maintenant tenter d'en savoir plus sur cette entité maléfique.

Le vieux chaman traça un triangle sur le sable, psalmodia une incantation, invoqua un esprit et s'en servit pour scruter les profondeurs du lagon.

Maago plongea mentalement dans l'eau. Il sentait sa froideur alors qu'il gagnait en profondeur et fut pris de quelques crispations. Les sens en éveil, il entendait et voyait sans la moindre déformation. Il localisa le corail nécrosé et tenta de remonter à sa source. La vision perdait en clarté, elle se brouillait tandis que Maago se sentait envahi par le dégoût, la peur, la tristesse, la mort... Soudain, il perçut une gigantesque masse d'ombre tentaculaire doté de trois yeux perçants et d'une gueule acérée qui lorsqu'elle s'ouvrait semblait aspirer vers les limbes.

Mais il était trop tard car la magie de Magoo l'avait exposé au regard de cette incarnation de cauchemar. Cette dernière prit l'initiative et le chaman subit une terrible attaque nécrotique dont il ne put se défaire.

Il tomba à genoux, un goût de moisissure lui dévora la bouche, les larmes perlaient de ses yeux et coulaient le long de ses joues sans qu'il puisse rien y faire. Alors il se recroquevilla en position fœtale et se mis à se plaindre de tout, d'une petite voix enfantine, une idée noire chassée par une autre encore plus sombre...

Lunaa n'avait jamais vu quelqu'un se faire nécroser de la sorte, aussi rapidement. Il lui fallait trouver de l'aide rapidement car sans cela, son maître resterait pour toujours dans le monde des ombres et se transformerait peu à peu en une créature effroyable...

Il n'y avait pas de temps à perdre, elle remplit un sac de fruits séchés, de pain, de poisson et de jus de coquillage. Elle prévoyait de courir deux jours et deux nuits sans s'arrêter et prit des provisions en conséquence. La ville principale était à plus de trois cents kilomètres du village. Elle y trouverait sûrement un guérisseur d'âme, ou tout du moins elle l'espérait.

Le petit goût de moisi qu'elle sentit dans sa bouche précipita son départ...

LA CHÛTE DANS LES TENEBRES

Bernard Rastoin

*Les morts-debouts sans fin nous harcelaient,
Défunts guerriers ressortis de la tombe
Nous convier dans leur armée immonde ;
Bien peu nombreux ceux qui ne chancelaient !*

*Nous pouvions voir dans leurs troupes putrides
Les corps de nos amis qu'ils rassemblaient
Dès leur trépas ; et qu'ils étaient avides !*

*Leur meneur était un être infernal :
Cent soldats fondus dans le général.*

Pris par leur mal, je joins leurs rangs morbides.

*

En ces temps-là, j'étais Sheman des Hakkat, le prince bien-aimé, au torse large comme celui du rude kalouk des montagnes, s'ornant des décorations guerrières de ma lignée. Regardez ce que je suis devenu ! Je vous fait peur - ou pitié ? Ma peau est grise, et non plus rouge, mes chairs sont corrompues. Je ne vains plus par la bravoure et par la force, mais par la ruse et la tromperie. Attendez, ça n'est pas ma faute ! Moi aussi, j'ai été trompé, et par des êtres contre lesquels il n'est pas de défense. Voilà ce qui est arrivé.

Au temps de ma jeunesse, mon père m'envoya parachever mon apprentissage, comme on polit le fil d'une épée, dans une ville-frontière de notre glorieux empire. Cette ville portait le nom d'Akkanya. Or, je venais d'y prendre mes fonctions qu'une menace inconnue se leva dans la région.

Les mieux renseignés de nos sujets, au fait de leur nature, les appelaient des morts-debouts. Ils étaient de tous les peuples et de tous les pays, guerriers morts ressortis de leurs tombes pour rallier les vivants à leurs rangs immondes, au moyen de sortilèges contre lesquels nous ne pouvions rien.

À mon arrivée, toute la région bruissait déjà des rumeurs de leurs crimes. Mais ils demeuraient insaisissables, frappant toujours là où nous nous y attendions le moins. Bientôt, l'adversaire risqua même des incursions dans nos lignes, et le jour vint où nous dûmes nous résigner à battre en retraite. Ravalant ma fierté, je mandai auprès de mon père un émissaire chargé de l'avertir de notre situation et de requérir des renforts. Mais il ne parvint jamais à destination.

À la suite du décès de notre général en chef je pris le commandement de ce qui restait de notre armée et nous entamâmes, dans le désordre le plus complet, le repli devenu inéluctable. Alors une tempête se leva, et ne retomba pas des trois lunes qui suivirent. Parmi les vents et la boue des chemins, notre retraite prit l'allure d'une déroute. La maladie et la faim décimèrent nos rangs, et sitôt portées en terre, les victimes se relevaient et rejoignaient les rangs de l'ennemi.

Enfin, lorsque nous n'eûmes plus d'armée que le nom, que, déguenillés et las, nous eûmes de longue date renoncé à échapper au destin qui nous attendait, cet ennemi se présenta à nous en ordre de bataille. À sa tête, juché sur un destrier d'ombre qui claquait des dents pointues comme des couteaux, se tenait, méconnaissable, le visage déformé par une haine sans borne, feu notre général en chef.

Cette réapparition inattendue eut raison du peu de vaillance qui subsistait encore dans les cœurs de mes soldats. Les uns s'enfuirent, les autres coururent s'empaler sur les lances des fantassins adverses. Il ne resta bientôt plus autour de moi qu'un dernier carré de fidèles, à essayer de se tenir droits dans la tempête redoublant encore de fureur. Et les armes de ces malheureux se transformèrent alors en autant de pièges mortels, flammes inextinguibles, krouyoulks venimeux, larves voraces plongeant dans leurs entrailles pour les dévorer de l'intérieur. Mon épée à son tour trembla dans ma main, et se transforma sous mes yeux en un visqueux gyunyul, sautant après mon visage sitôt que je voulus m'en débarrasser en le jetant au loin. Par je ne sais quel tour de force, je parvins à esquiver son attaque et me retournai pour faire face au général qui justement me chargeait. Malgré

toute l'horreur habitant mon âme, je me sentais prêt à l'affronter à main nue, puisqu'ainsi en avait décidé la nécessité. Je savais aussi, de façon certaine, courir ainsi à ma fin prochaine. Mais à la vue de ses traits épouvantables, ce qui me restait de vaillance à son tour succomba.

Imagine-toi que son visage n'était composé, à y regarder de près, que de visages rétrécis et putréfiés, figures amalgamées les unes aux autres comme par une poix d'ossements pilés et d'humeurs viciés, se tordant dans d'atroces convulsions. Et en même temps, ces figures exprimaient une avidité sans limites... Me fais-je bien comprendre ? Je reconnus alors, parmi ces visages, ceux d'anciens compagnons d'armes. On aurait dit que leurs âmes avaient été englouties par celle du général comme par la gueule d'un insatiable carnassier. Pris de panique, j'éperonnai les flancs de ma monture et fuyais sans me retourner, écrasé cependant par le remords d'avoir abandonné mes compagnons. Entends-tu, mon ami ? Je m'enfuis sans demander mon reste.

Mais la maladie et le doute étaient déjà en moi. Sans que je le sache, ou me l'avoue, la transformation qui pour finir me conduirait dans leurs rangs était plus qu'à moitié engagée.

Deuxieme partie

HUMAINS

LE SOUPÇON D'UN DOUTE

Bernard Rastoin

Le capitaine me l'a bien dit : faut pas chercher à les comprendre. Ce sont des animaux, ils n'ont pas d'âme. Ils ne pensent pas, ils imitent la pensée. Nuance. Le capitaine dit aussi : c'est plus une ville, c'est un zoo. Hé bien, s'il dit vrai, nous sommes gardiens de zoo, et plus miliflics. Pourtant, des fois, je me demande. Parce que pour de l'imitation, c'est drôlement bien fait.

Bon, mais c'est pas le tout. Le télémorphé sonne, j'ai du boulot. Je décroche en me demandant ce qui va bien encore me tomber dessus.

*

- C'est lui, je vous dis !
- Vous l'avez vu ?

Le tenancier s'éponge le front, puis esquisse une moue embarrassée. Il y a tellement de fumée, dans cette Maison des Plaisirs, que chaque inspiration me brûle la gorge. Tandis qu'il cherche sa réponse, je le fixe sans ciller, droit dans les yeux. Enfin il se décide :

- Pas exactement. Je veux dire, j'étais occupé à autre chose, il était seul avec la fille.

Il se tourne vers le capitaine, pour chercher son approbation :

- Vous savez comment ils sont, ils ont ça dans le sang. Et vous avez vu la fille : un humain ferait jamais un truc pareil.

Le capitaine opine :

- Il a raison, Mulligan. Ces lézards sont les plus fieffés salauds qu'il m'ait été donné de voir sur cette foutue planète. Pour moi, l'affaire est claire. C'est le lézard qui a fait le coup. On l'embarque.

C'est le moment que le lézard choisit pour mettre son grain de sel :

- Je vous demande pardon, Sseigneur, ce n'est pas tout à fait exact. Le Sseigneur JohnSsen m'a demandé de paSser ce

matin... Glll... Pour des affaires que nous avons en cours, lui et moi, et...

Le sang de Johnsen ne fait qu'un tour :

– On t'a demandé quelque chose, à toi ?

Je fais signe au lézard de continuer. Le capitaine me regarde de travers.

– Je ne crois pas... Sss... Que le Ssseigneur JohnSssen apprécie que je vous dise la raison de ma visite. Mais je ne Sssuis pour rien dans le crime dont vous m'accusez. Vous en avez... Sss... Ma parole.

Machinalement, j'ai mis en marche la psychosonde. Elle indique que le lézard dit vrai. Et quand je la braque sur le tenancier, le curseur s'affole. D'un geste, je préviens le capitaine.

– Qu'est-ce qu'il y a, Mulligan ?

Je ne veux pas le lui expliquer devant les autres :

– Si nous pouvions nous voir... Seuls...

Nous passons dans la pièce à côté. Je lui dis, pour la psychosonde. Ca n'a pas eu l'air de le déranger :

– Qu'est-ce que ça change ? Elle doit être en dérangement. Et même si elle ne l'était pas, vous ne croyez pas que nous allons donner raison à un lézard, contre un humain ?

Nous retournons dans le salon. Le capitaine me guette du coin de l'œil, les sourcils froncés.

– Comme je le disais, l'affaire est claire. Passez-lui les menottes, Mulligan. Quant à vous, Johnsen...

Le petit homme à la chevelure dégarnie tripote nerveusement la verrue accrochée à sa joue gauche.

– ...Vous voudrez bien venir témoigner au Commissariat Central.

Je jette un coup d'œil à travers la baie vitrée de la Maison des Plaisirs. L'air est gris, poisseux, chargé de particules. En haut de la Tour du Conseil des Familles s'affiche un de leurs habituels messages électroniques : LOUÉ SOIT LE NOUVEL ORDRE. Quelque chose me gêne, mais je ne saurais dire quoi.

L'ÉTRANGE DESTINÉE D'ANSHAR

Collectif

Voilà trois jours qu'ils avaient quitté la Technopole. Anshar Garaldien n'en revenait pas. Il avait déjà du mal à quitter le monde virtuel d'Arpège et voilà qu'il traînait les pieds dans la boue et respirait un air non traité attaquait déjà ses poumons. Rien que de penser à toutes les bactéries qu'il avait du croiser le rendait malade. Trois jours que lui, un jeune Humain dignitaire de la Grande Famille des Garalds, fuyait les hommes du Nouvel Ordre en compagnie de ces inférieurs. Mais comment avait-il pu en arriver là ?

Peut être n'aurait-il jamais dû accepter cette transaction louche avec ces Héossiens de l'Ombre... Et puis Käm n'est pas la Technopole, tous ces animaux, ces rejets de civilisation... Pourtant, ils avaient été plus intelligents que lui, et maintenant il se retrouvait à errer comme un vagabond... Ils avaient parlé d'une École de Magiciens qui se cachait dans le quartier des Arts sous le couvert d'une École de jonglerie... Ça ne faisait que trois jours qu'ils étaient partis et déjà un arrière goût de tromperie apparaissait dans son Esprit... Qu'est-ce qu'un Humain comme lui pouvait faire contre ces traîtres de Magiciens ? Il était bien obligé d'admettre à contre-cœur qu'ils étaient plus puissants, avec leur contrôle des Éléments, que lui et ses vadrouilles sur le Rézo.

De toutes façons il lui était impossible de se connecter à Arpège maintenant, sans son matériel... Anshar avait vraiment envie de rentrer chez lui, mais il ne le pouvait plus... Les Nécrosiens, il n'en avait jamais vu il y a encore moins de deux semaines et maintenant ils étaient partout, même dans ses rêves. Ils l'avaient piégé pour piéger son père. Anshar voulait rentrer, tout expliquer à sa Famille, mais ils ne le croiraient jamais. En plus, il était devenu méconnaissable : le groupe d'inférieurs avec qui il était s'en était occupé. Il avait laissé le vieux Feling, le seul en qui il avait confiance (après tout il parlait Humain, avec un accent rigolo d'ailleurs), lui retirer son maquillage, symbole des Garalds. Il l'avait laissé faire,

à peu près certain qu'il était en train de lui sauver la vie. Puis il lui avait fait changer de vêtements, comme il avait sans doute l'habitude de faire. Anshar se trouvait en bien étrange compagnie. L'être ailé et muet lui faisait peur, il n'en avait jamais vu.

Cette absence d'expression faciale le gênait... Il ne pouvait pas sonder son Esprit comme il savait si bien le faire avec les Humains... Mais ses tatouages parlaient pour lui : il s'en était dégagé une telle énergie d'opposition et de nostalgie lorsqu'il avait eu l'occasion de l'aborder... Mélodie des Cendres, le vieux Feling, lui avait expliqué que l'Âme de Rav a subi un choc qui a déstabilisé son Esprit. Elle a connu le Shaan, en symbiose avec deux compagnons Delhions, avec qui elle a parcouru la terre et le ciel d'Héossie... Jusqu'à ce qu'ils trouvent sur le chemin de leur destinée un bataillon de jeunes recrues des Légions d'Antarès, qui faisaient une mission-test : un assaut sur un village de Woons dans les grandes Montagnes du Sud-Ouest. Les Trihns de ses deux compagnons ont trouvé la voie du berceau de la résurrection, alors que Rav a trouvé la fuite et l'envie de terrorisme. Anshar trouvait que Mélodie des Cendres avait une façon très particulière de manipuler le Langdiv, lorsqu'il s'exprimait... Anshar fut tiré de ses rêveries par une tape sur l'épaule. C'était Mélodie des cendres, justement : « Il faut marcher vers ailleurs maintenant jeune homme-étoile ». « Vraiment il faudra que je lui apprenne le langdiv », songea Anshar en se levant.

Leur petit groupe se remit en marche... Ils étaient en plein cœur de Käm, non loin de la place des portes, avec tous ces Humains du Nouvel Ordre, tout ces miliflics et ces prêtre-douaniers... Il n'aurait eu qu'un petit cri à pousser pour que leur petit groupe se fasse repérer. Et, il ne savait pour quelle raison, il suivait le groupe tête basse en évitant de se faire remarquer. Il se rappela cette vidéo, vue sur le rézo bien sûr, dans laquelle un Humain accompagné d'Héossiens se faisait fusiller sous prétexte d'être un Renégat affilié à la Résistance... Et là, en compagnie de ce groupe multiracial, déguisé en Héossien, il avait toutes les chances d'être pris pour ce genre de traître... Il profita du tumulte autour de lui pour observer son groupe... Ils étaient bizarres : Mélodie des Cendres, le vieux féling, Rav, la delhion, Sparkta, un immense darken, même pour sa Race, à la peau zébrée de scarifications, Tos, petit être vert olive, Kelwin lui semblait-il, qui

n'arrêtait pas de zozoter et de lui poser de questions sur le rézo, et enfin, peut-être la plus bizarre après Rav, Kemilia, une Boréale lui avait-on dit... Ses grands yeux entièrement noirs sans expressions faisait peur à Anshar... Des yeux vides aurait-on dit, et pourtant elle voyait beaucoup de choses... Elle était même la guide du groupe, sachant systématiquement quelle ruelle prendre pour éviter au mieux la rencontre d'Humains. Maintenant qu'il faisait un peu attention à eux, il trouvait vraiment ces êtres attachants, voir presque gentils... Mais un je ne sais quoi lui disait de se méfier d'eux malgré tout...

Plus que jamais, il se devait d'être prudent, et la paranoïa qui l'assailait le rassurait quelque part. Beaucoup de Garalds étaient d'une naïveté sans bornes, si peu habitués qu'ils étaient à la vie hors Arpège. Anshar se rendait maintenant compte qu'il avait fait partie de ceux-là... Son père, lui, était différent, mais son scepticisme et sa curiosité l'avaient conduit sur un terrain dangereux. Anshar se demandait qu'est-ce que son foutu père avait bien pu découvrir sur Arpège pour se retrouver dans cette situation. Apparemment, cela concernait la doyenne Meliass Garald et son fils Béoss, à en croire les notes qu'il avait trouvé dans le bureau de son père avant de se faire repérer... Si même sa Famille de fainéants était la cible de complots... Et bien sûr, son père l'avait impliqué là-dedans, lui qui était allergique aux intrigues politiques. Émergeant de ses pensées, Anshar se rendit compte qu'ils étaient rendus devant la gigantesque porte menant à Odéa. Kemilia présenta des papiers aux douaniers de l'église de l'Aigle, ignorant les railleries de ces derniers. Anshar assista alors à un étrange phénomène : le contrôleur, après avoir examiné longuement leur laissez-passer, jeta un regard suspicieux sur le groupe. Son regard s'arrêta sur celui de Mélodie des Cendres, et sans que ce dernier ne prononce la moindre parole, toute trace de méfiance disparut subitement du visage de l'Humain, qui leur donna une autorisation de transfert. La petite compagnie s'avança alors dans le hangar, sous la haute surveillance des Soldats Divins, jusqu'à l'immense paroi aux propriétés si étonnantes. Pour la première fois, Anshar s'engagea dans cette porte de téléportation qui l'aspirait loin de Käm, sa ville natale qu'il n'avait jamais quittée... Il ne pu s'empêcher de revoir défilé sa vie casanière dans son logement de classe Business de la Tour Serenity, conscient de ce qu'il était en train de perdre, et effrayé par le grand inconnu qui l'attendait de l'autre côté...

L'ÎLE PERDUE

Igor Polouchine

*Héos - île non répertoriée - Journal de bord d'Hans Mulligan -
28e Jour*

Nous sommes échoués sur cette île perdue au milieu de nulle-part depuis bientôt un mois, enfin, me semble-t'il. Le soleil amorce sa courbe descendante emportant avec lui un ciel aux couleurs chatoyantes. Les ombres démesurées des palmoïdes balafrent le sable et confèrent un avant-goût de nuit sans étoile. Nous ignorons toujours pourquoi le navire de plaisance, soit-disant insubmersible, qui devait nous acheminer en terres Héossiennes, a fait naufrage.

Comment cette gigantesque masse de métal a pu disparaître aussi rapidement, dévorée par les eaux ?

Par chance, nous avons pu embarquer à temps à bord d'une chaloupe pour fuir le désastre. Avec le recul, je me demande si je n'aurais pas préféré rejoindre les abysses avec le navire plutôt que d'être condamné à vivre ici...

Nous avons investi cette plage de sable fin, riche en crustacés, mes sept compagnons d'infortune et moi-même, mais cette île ne correspond à rien de ce que je peux connaître, trop habitué aux tours vitrées et aux centres commerciaux de la technopole.

Bien sûr, au début, en temps qu'homme de sciences, les magnifiques spécimens de " vegetae gigantis ", " libellum belicus ", " pseudocus " et autres " Triceratopiens " m'ont émerveillés. Mais les attaques répétées de " Tyranosoïds ", les nuées d'insectes sanguinaires, les créatures toutes plus monstrueuses les unes que les autres, la violence des cyclones, les éruptions volcaniques et les incendies, nous ont laminé le moral.

Hier deux de mes compagnons ont été dévorés par des peuplades cannibales et ce matin un arachnophage géant a ravagé notre campement...

Nos ressources d'eau, de nourriture s'amenuisent et il est toujours plus difficile de s'en procurer de nouvelles.

Il y a peu, nous sommes entrés en contact avec d'autres rescapés de notre navire, échoués plus au Nord de l'île. Mais plutôt que d'unir nos forces, nous nous faisons la guerre, c'est à n'y rien comprendre...

Nous survivons comme nous le pouvons grâce à du matériel récupéré dans des villages autochtones mystérieusement abandonnés ou au sein de ruines antiques d'une civilisation qui m'est encore inconnue. Mais nous ne pourrons continuer ainsi indéfiniment.

Nous avons reçu un message codé d'une Guilde marchande Héossienne, sur un petit télégraphe de fortune. D'après les coordonnées que nous lui avons indiqué, un engin pourrait croiser notre latitude et notre longitude d'ici trois mois.

Cette échéance qui devrait nous réchauffer le cœur nous semble irréalisable, mais il faudra bien tenir.

La nuit, je peine à trouver le sommeil tant les bruits menaçants de la forêt me glacent d'effroi. Ce matin, un hurlement que je ne connaissais pas encore m'a jeté hors de ma couche. C'était un cri d'une puissance phénoménale, un cri comme un grondement de tonnerre que seul un primate de taille gigantesque pourrait proférer. J'avoue que maintenant, plus rien ne m'étonne. J'espère juste ne jamais croiser son chemin....

HOMO NECROSIS

Igor Polouchine

Le véhicule blindé avançait péniblement à travers la jungle marécageuse, ses roues démesurées écrasant les obstacles les plus importants. Le carburant emplissait l'habitacle d'une odeur nauséabonde et le bourdonnement des machines nous martelait le crâne. Trois jours que nous avons quitté la ville mère et nous ne connaissions toujours pas le but de notre mission. On nous avait affectés à un poste avancé dans les terres inconnues. Les journées interminables nous diminuaient et je redoutais l'influence occulte des indigènes sur mon équipage. Solidement harnaché, chacun de nous ruminait d'obscures pensées : pourquoi nous? Où allions nous? Pour quoi faire ?

Le bruit cessa soudain.

Par radio, je m'enquis auprès du pilote de notre situation. Pas de réponse. Le sas s'actionnait de l'intérieur. En l'ouvrant, nous nous trouvâmes nez à nez avec une horde d'autochtones armés et tatoués jusqu'aux dents. Ils étaient apparemment aussi surpris de notre présence que nous de la leur. Profitant de leur désarroi j'arrosais de mon Ming 58 la vermine grouillante qui se trouvait à l'extérieur. Mes compagnons firent de même si bien qu'il n'y eut rapidement plus rien de vivant devant nos yeux. Nous sortîmes rapidement de notre habitacle. Les corps déchirés jonchaient le sol dans une sinistre chorégraphie. Certains, dans d'ultimes convulsions, bougeaient encore. Peu nous importait, il nous fallait rejoindre le pilote à son poste. Personne.

Dans la chaleur moite de cette région, immobilisé, notre transporteur était condamné. La forêt menaçante nous épiait. Seul, dans le lointain, résonnait l'écho de nos détonations. J'essayais de rétablir la liaison Arpège avec la ville mère, en vain, lorsqu'un de mes hommes m'interpella, pensant avoir trouvé quelque chose. N'ayant que ces présumées traces du pilote à notre actif, nous nous préparâmes à l'expédition. Nous recensons le

matériel à notre disposition, tout en camouflant le véhicule. Chacun de nous, lourdement armé, n'avait rien à craindre. Le Médicom était opérationnel, et cet endroit pouvait facilement nous fournir la nourriture dont nous allions avoir besoin.

17 H 24. Nous partons. La chaleur est insupportable. Nous avançons à grande peine.

17 H 35. Certains de mes compagnons présentent les signes d'une maladie inconnue.

17 H 40. Le Médicom ne nous est d'aucun secours. Nous sommes contraints de laisser sur place trois des nôtres. Nous poursuivons. L'air lourd et brûlant nous force à utiliser nos respirateurs. Les gigantesques végétaux entravent systématiquement notre marche.

18 H 02. Un signe. Une pièce de combinaison, retenue par un buisson épineux, nous conforte dans notre direction.

18 H 15. Nous apercevons de faibles lueurs qui dansent au loin.

18 H 23. Jason s'effondre dans de terribles contorsions. Il est mort. Sa langue est bleue. Nous récupérons son matériel et poursuivons. Nous ne sommes plus que trois: Hans, canonnier, Max, diplomate, et moi, tacticien.

18 H 36. Embuscade. Je me trouve assailli de tous côtés par des langues de flammes, tandis que Hans me hurle que ce sont des arbres qui l'attaquent.

20 H 57. Nous sommes dans une étrange pièce où murs et plafonds sculptés renvoient d'étranges ombres. Le pilote est avec nous. Il est nu et couvert de scarifications. Il semble avoir perdu la raison. En position fœtale, il ne cesse de proférer des mots incohérents. Sa folie nous dérange.

21 H 28. La porte s'ouvre. Une gigantesque créature poilue, flanquée d'une armure lourde bardée de colifichets et d'ornements divers semble me désigner. Je me lève. Ses yeux injectés de sang et son abondante salive me glacent d'effroi. Elle me saisit par le bras et me soulève d'un trait. Le passage de la pénombre à la lumière

vive m'aveugle. Je suis dans une foule hirsute qui scande dans une langue qui m'est inconnue. Mon tortionnaire me projette à quelques mètres de la cahute où nous étions enfermés. Je suis entièrement dévêtu et attaché à une étrange stèle de pierre à même le sol. De forme triangulaire, elle est bornée de petits rochers sculptés à chaque extrémité.

Je m'attends au pire lorsqu'une autre créature entreprend de me taillader le corps de multiples symboles, ses canines menaçantes me tenant en respect. À présent, les monstres m'entourent, brandissant leurs armes, frappant des tambours, déchirant mon cœur de leurs rugissements démoniaques. J'ai l'impression qu'une brise souffle dans ma tête puis dans tout mon corps. Le vent s'accroît, devenant bourrasque et violente mon âme. J'étouffe, impuissant.

- D'accord mon petit chéri, mais ne rentre pas trop tard.

Une tempête se déchaîne en moi, la douleur est insupportable.

- Sergent Madison, depuis quand répond-on à ses supérieurs ? !

Un sifflement intense me ravage les tympans, d'incroyables écarts de températures m'achèvent.

- Le bourdonnement des machines nous martelait le crâne...

26 H 02. Je suis dans la geôle avec mes trois compagnons. Max dort encore. Mais Hans n'est plus le même. Ses cheveux hirsutes et ses dents limées m'intriguent. Sa peau se craquelle à chacun de ses mouvements. Il me regarde étrangement. Je n'avais jamais remarqué ses yeux rouges

ET LA FOI ?

Benoît Attinost

- Mon père ? Dormez-vous ?
- Oui... Enfin non... plus maintenant. Que voulez-vous, mon enfant ?
- Ne vous arrive-t-il jamais de douter ?
- Si, bien sur. Parfois j'hésite entre les différentes manières possibles de servir au mieux le Nouvel Ordre. Si je doute de ma mission ? Si je ne crois plus en nos divins maîtres ? Non jamais. Je n'en ai pas le droit, il y va de nos vies à tous.
- Vous pensez donc que sans la protection des Hommes-Dieux nous ne pourrions vaincre ?
- C'est une évidence, ma fille.
- Alors ils sont vraiment si puissants ? On dit que vous avez parlé avec l'un d'entre eux...
- On le dit. Mais je pense que vous n'avez pas encore compris la nature de la puissance du Nouvel Ordre.
- Sa force de frappe
- Non, c'est notre ferveur qui le porte. Regardez, même la pire des racailles des grandes familles se rend aux offices. Pourquoi ?
- Je ne sais pas.
- Parce que nous tentons d'imposer aux peuples d'Héos une nouvelle organisation sociale, une nouvelle religion, une nouvelle vie. Cela implique qu'ils doivent croire en nous et en nos divins maîtres.
- Et ?
- Eh bien si l'un d'entre nous affichait un réel mépris pour un Homme-Dieu, ce serait une catastrophe. Comment vouloir, par la suite, imposer à un inférieur une croyance à laquelle nous n'adhérons pas ? Ainsi même le Sénat, le plus grand ennemi du Nouvel Ordre, fait semblant de respecter les Églises et leurs lois. Cette peur respectueuse que les Héossiens ont de nous vient essentiellement des Hommes-Dieux. Cela explique aussi que notre mode de vie soit entièrement

organisé par le Nouvel Ordre. Ainsi, étant durs avec nous-mêmes nous légitimons l'oppression qui pèse sur les inférieurs. Voilà pourquoi il faut croire, ma fille.

- Et la foi ?

- Ne compliquez pas tout en ajoutant de l'irrationnel là où il n'y a que calcul. La foi n'est intéressante qu'en tant qu'outil de manipulation. Si vous avez la foi, tant mieux pour vous, et...

- Et ?

- Et pour moi. Bonne nuit, ma fille.

Dialogue du 21/03/201

LE JEU DU CAMELEON

Benoît Attinost

INTRODUCTION

Le rongeur allait sortir. Wabios attendait déjà depuis plusieurs minutes, caché sous un sac plastique bleu. Armé d'une longue fourchette tordue, il guettait une proie pour son dîner. La vermine de la décharge 5 de la Technopôle s'engraissait toujours plus rapidement que partout ailleurs. Les rats étaient longs comme le bras d'un woon et les succulents insectes, juteux à souhait. La mère du jeune kelwin faisait toujours la grimace en apprenant ce que son septième fils avalait dans la journée. Mais son dégoût cachait mal sa tristesse : que lui aurait-elle donné à manger ?

Loin de ces préoccupations, Wabios retenait le plus possible sa respiration pour résister à l'odeur abominable que même la saison des vents n'arrivait à disperser.

Dans la décharge 5 les règles de survie étaient simples. En moins de quatre années, trois camarades du kelwin ne les avaient pas respectées. Deux étaient morts, le dernier n'avait plus de pied. La couleur d'abord : éviter le rouge et le noir. Les explosifs que les hommes des étoiles n'utilisaient pas étaient jetés là, sans précautions. Wabios avait même entendu dire que des pièges étaient fréquemment posés par les gardiens pour dissuader les bandes de gamins de traîner parmi les allées d'ordures. Le bruit ensuite : au moindre grincement ou vrombissement il fallait fuir ou se mettre à l'abri. Les monstres métalliques s'apprêtaient à cracher leurs déchets, les propulsant au sommet des monticules. Parfois d'autres engins d'acier repoussaient les amas puants, provoquant des éboulements. L'odeur : les bidons d'acides étaient nombreux. Galios était tombé dans une cuve un soir. Wabios n'avait même pas tenté de le sortir alors qu'il appelait à l'aide, fondant dans une gerbe liquide verte. Le goût : si la décharge était une mine de nourriture, il ne fallait pas pour autant tout avaler. Les fruits rouges par exemple n'étaient que des mets empoisonnés posés là par des gardiens. Quand les darkens, ces géants terrifiants, ne tentaient pas d'intoxiquer les rôdeurs, ils organisaient des chasses avec les hommes des étoiles. Enfin il ne fallait pas toucher certains objets. Parfois de longs filets

métalliques étaient posés sous les amas. Mettre un pied dessus, c'était finir en torche comme Débos.

Toutes ces règles, le petit kelwin les connaissait. Âgé de douze ans, il était le chef de la bande des Yaor, ou les " Forts ". Son groupe régnait du mur séparant la Technopôle de la décharge, au monticule des mains arrachées, baptisé ainsi suite à une expédition punitive dont les victimes eurent les membres sectionnés à la pince. La vie dans la décharge était dure mais exaltante. Wabios se souvint du premier trésor qu'il avait ramené à sa mère. Les hommes jetaient toutes sortes d'objets compliqués que seuls les kelwins, bricoleurs dans l'âme, s'amusaient à démonter et à remonter. Certes, ils ne savaient pas à quoi pouvaient bien servir ces amas complexes de fils colorés, mais peu importe, cette attirance était innée chez les plus petits humanoïdes de la planète.

Les oreilles pointues de Wabios se dressèrent doucement. On approchait. Bougeant à peine, il leva un pan de plastique et vit le clan des Krör avancer, lourdement armé. Cette expédition était en totale opposition avec les accords passés le mois dernier et même si les belligérants étaient comme lui des kelwins, Wabios ne pouvait laisser faire une chose pareille. Rapidement il évalua le nombre des adversaires : sept. Chacun tenait une masse (cloutée pour ce sous kelwin de Vinnsos) et deux d'entre eux portaient des casques humains récupérés probablement dans la dernière épave rejetée dans la décharge.

La lutte avait été rude pour conquérir le droit de " désossement " du véhicule. Les Krör grâce à une habile alliance avec le groupe des Arnalt, des woon poilus et puants, avaient chassé tous les prétendants du coin. Seule consolation pour les perdants, la bataille avait duré jusqu'à la fin du jour et les vainqueurs n'avaient eu que peu de temps pour profiter de la carcasse. En effet, la nuit, les rôdeurs changeaient du tout au tout. Les gamins décampaient au plus vite et les choses qui vivaient sous les monticules émergeaient en quête d'un retardataire, d'un égaré. Combien d'histoires circulaient sur les monstres tapis dans la décharge ! Transformés par la science des hommes des étoiles, ne supportant pas la vue du soleil, Wabios avait entendu dire que même les nécrosiens les craignaient ! Si même les mort-vivants en

avaient peur, alors quelles horreurs indicibles pouvaient dormir sous ses pied ?

Revenant à sa situation actuelle, le kelwin laissa passer le groupe sans bouger. Il reconnut quelques visages graves, la plupart de ses ennemis habitaient le même ghetto que lui (parfois la même rue). Mais dans la décharge, seul le clan comptait. Une fois hors de danger, il émergea de son trou, oubliant le rongeur devant l'importance de l'événement. Dévalant le monticule sur plusieurs dizaines de mètres, il trébucha et roula jusqu'à l'allée des félings. Baptisée ainsi à cause des nombreuses coulées brunes et noires zébrant les pentes, à l'instar de la peau de ces êtres félins, c'était bien le seul endroit de la décharge qui ne devait pas son nom à un drame ou un massacre.

Ne prêtant pas attention à la blessure qu'il s'était faite aux genoux (il pleurerait plus tard), il cavala jusqu'au croisement des voyeurs. Il évita soigneusement de passer devant les " yeux mécaniques " des hommes des étoiles et s'engouffra dans l'allée des Yaor, menant à son quartier général.

Il poussa une planche et plongea dans un tuyau non sans avoir tiré une ficelle qui remplaça le bout de bois derrière lui. Il rampa pendant quelques secondes avant d'arriver dans un conduit plus important. L'obscurité était totale. Là, suivant d'une main une rampe, il accéléra encore sa course pour déboucher sur une cave voûtée dont les murs et le plafond étaient maintenus par de solides filets. Les lumières étaient assurées par des lombrics énormes retenus dans des fioles de verre. Les Yaor avaient volé ces trésors au Shadar, un clan boréal décimé en une journée par les gardiens et leurs maîtres. Il suffisait d'exciter les vers pour qu'ils prennent une couleur bleu pâle et produisent une faible luminosité.

Ne prenant pas garde à un bout de ferraille à terre Wabios s'étala de tout son (petit) long dans une flaque visqueuse.

Ses camarades cessèrent de jouer avec un large anneau noir et mou que les hommes mettaient autour des roues. Le voyant se relever hors d'haleine, ils se précipitèrent sur leur arme, comprenant qu'il se passait quelque chose. La petite Ingas se

saisit d'une poupée de chiffon et sauta de son siège. Suivant les consignes de sécurité en cas d'alerte, elle alla se réfugier dans un bidon dont elle referma à peine le couvercle pour mieux entendre ce qui se passait.

– Ils attaquent ! Ils viennent, ils sont... trente ! Armés jusqu'aux dents !

Habas, la plus âgée des filles, leva une fourche et hurla :

– Je leur sucrai les yeux !

Puis s'interrompant en plein mouvement.

– Qui attaque ?

– Mais les Krör ! Je les ai vu !

– Je mangerai la cervelle de ces faces de nécrosiens ! reprit-elle à la volée.

Un gazouillement guerrier résonna dans le bidon. Habas depuis une chute de plusieurs mètres dans un puits n'avait plus toute sa tête mais Ingas l'imitait en tout. La petite sortit de sa cachette armée d'un simple tuyau recourbé. Elle s'en servait pour taper sur les tibias de ses camarades lorsqu'ils la taquinaient.

*

La troupe émergeant du tuyau ne comptait pas moins de sept kelwins en arme, casserole sur la tête, protection diverses sur le corps et gadgets inutiles en guise d'armes secrètes. Les trésors mécaniques ne fonctionnaient que rarement et les guerres kelwins de la décharge 5 tournaient rapidement à l'empoignade générale. Les seules morts étaient le plus souvent dues à des accidents. Il n'en allait pas de même lorsque d'autres races d'inférieurs participaient au combat. Les woons, même jeunes, pouvaient de leurs bras velus casser en deux un kelwin, un boréal et parfois même un féling. Le kelwin handicapé par sa petite taille compensait par une extrême agilité et une astuce hors du commun. Les boréals gagnaient le plus souvent les combats en les évitant. Fuyant, ils perdaient leurs poursuivants en semant ici ou là l'une de leurs tresses. Enfin les zébrés du lot, les félings, attaquaient toujours les points faibles, ne jouant jamais sur leur force mais sur leur rapidité et leur souplesse.

Adversaires redoutés, face aux gardiens, ils faisaient comme les autres : ils fuyaient.

La décharge 5 n'avait jamais été visitée par d'autres espèces d'héossiens. Une fois pourtant un mystérieux delhion ailé avait plané au-dessus des amas, le corps couvert d'arabesques mouvantes. Mais loin de son ghetto, il était reparti aussitôt. Les clans en avaient parlé pendant au moins une année. Les ygwans, les mélodiens et autres nomoïs habitaient trop loin pour s'intéresser à cette frange de la Technopôle. Wabios n'en avait d'ailleurs jamais vus.

Sa vie se résumait à la décharge et à son ghetto. Pour lui ces races étaient quasi mythiques.

Il huma l'air. Par là. Prenant la tête du groupe, il escalada l'amas des squelettes et aida ses compagnons à le rejoindre. Bondissant de tas en tas, ils avançaient rapidement, non sans vérifier à chaque fois s'ils étaient bien à couvert. Au bout de quelques minutes, Wabios plongea à terre. Les autres l'imitèrent, et pour cause : devant eux se tenaient une vingtaine de guerriers de la décharge 5, silencieux, en cercle autour d'une sorte de cratère. Il y avait des woons, des félings et bien sûr les Krör. Aucun ne semblait avoir remarqué l'arrivée des Yaor en arme. Ils restaient tous là, comme hypnotisés. Le kelwin et sa bande restèrent tapis pendant une longue minute. Trop longue minute pour la petite Ingas, impatiente d'en découdre avec tous ces envahisseurs. D'un bond, elle sauta par-dessus le monticule de plastique qui la dissimulait et chargea en hurlant d'une voix stridente. Wabios n'eut que le temps de s'élancer à son tour sachant le triste sort qui attendait la kelwin s'il ne la tirait pas de ce mauvais pas. Ingas arriva en quatre enjambées et leva son tuyau avant de se figer. Wabios la tira en arrière et regarda à son tour. Son sang se glaça et ses mains se crispèrent sur les épaules de la petite.

Au centre du cratère gisait un corps nu, sans main ni tête. Mais ce n'est pas ce qui paralysait les observateurs, non.

Le cadavre, à n'en pas douter, était celui d'un homme des étoiles.

1

Lumière. Léandre regarda attentivement l'ombre se propager sur le pare-brise. Obscurité. Le verre fumé redevint clair comme du cristal. Lumière. Doucement il brunit de nouveau, se protégeant des rayons matinaux du soleil d'Achémar. Ainsi, de son véhicule, Léandre pouvait observer l'extérieur sans être remarqué. Il leva les yeux sur l'immense tour des Saints Serviteurs et soupira pour la troisième fois. D'expérience il savait que s'il soupirait plus de quatre fois dans la journée, il considérerait qu'elle était gâchée. Une personne émergea de sous la voûte N°2. Non. Un simple novice, peut-être fonctionnaire, mais pas plus.

Seul les plus pauvres des humains survivaient dans ces grandes tours veinées de tubes, ouvertes de bouches d'aération, soutenues par de multiples ponts de béton. D'en bas, l'ambiance était sordide. Les occupants de ce qu'il était convenu d'appeler un complexe jetaient sans vergogne leurs détritiques par la fenêtre. Depuis longtemps les sphincters d'évacuation étaient bouchés. « Constipation passagère » devait avoir assuré le gérant il y a un an. Au matin des hordes d'inférieurs passaient dans les rues enfumées et polluées pour ramasser ce qui pouvait l'être et asperger d'acide le reste. Léandre les voyait comme des fantômes cherchant un abri pour échapper au soleil. Parmi eux il nota la présence d'un ygwan. Ces sauriens bipèdes l'avaient toujours fasciné et révolté à la fois. Celui-ci, habillé de loques, montrait des signes de maladie. Il était couvert de plaques grisâtres séchant et effritant son cuir cutané. Avec la fumée, impossible de discerner le numéro de son collier d'identification. Léandre se promit de revenir pour le signaler aux services compétents. Impossible de tolérer un héossien malade. Enfin, impossible de tolérer un héossien malade dans la Technopôle ! Certes le quartier n'était pas ce qu'il y avait de mieux, mais de là à laisser entrer et travailler n'importe qui !

Léandre n'arrivait pas à comprendre ces sauvages. Le Nouvel Ordre leur fournissait une fois par ans de quoi se vêtir convenablement. Aux très hygiéniques tenues réglementaires réservées aux inférieurs, les autochtones préféraient leurs hardes

loqueteuses. Il avait même entendu sur le Rézo que certains héossiens brûlaient les combinaisons plutôt que de les porter. Pourquoi faire des efforts d'éducation et de civilisation pour des animaux sans âme ? Léandre partageait l'avis de la plupart de ses pairs à ce sujet : ce n'est pas parce que, pour certains, ils ressemblaient à des humains, que les habitants de cette planète avaient le moindre atome d'humanité. Les héossiens n'étaient pas plus pour Léandre que des animaux bipèdes, vaguement organisés et parfois apprivoisables. En les observant passer à côté de sa voiture il en eut presque la nausée. Une vieille féling (ou était-ce une boréal ?), portait à sa gueule édentée les restes d'un fruit de synthèse dont la couleur brune indiquait qu'il était périmé depuis longtemps.

Il n'eut pas le temps de réagir lorsque la portière s'ouvrit violemment et qu'une personne s'engouffra à la place du passager.

– Je ne t'ai pas fait attendre ?

Les doigts de Léandre se crispèrent sur le volant. Il aboya comme à son habitude :

– Si ! Tu as une heure de retard ! Le Commissar Octant m'a déjà appelé deux fois. Les communications sont rendues difficiles par toute la ferraille de ce quartier pourri !

Sa collègue ne se départit pas de son sourire amusée. Pour tout réponse elle lui fit une grosse bise sur la joue droite.

– Moi aussi j'ai passé une bonne nuit Léandre. Au fait, tu disais ?

Le Questeur tourna la tête et regarda fixement la jeune femme sans savoir s'il allait la tuer ou l'embrasser.

Moins âgée que lui, vingt quatre ans au plus, mignonne avec un corps exempt de tout reproche, la seule chose qui déplaisait fortement au très conventionnel Léandre était la chevelure de cette créature. Elle portait la brosse à merveille, lui donnant un côté androgyne assez excitant et laissait parfois tomber une mèche comme pour diriger le regard sur ses yeux verts en amande. Il y avait quelque chose d'enfantin et de mutin dans le visage de cette fille. Mais si l'ensemble était plutôt réussi, quoique classique, la couleur l'était moins : violet sombre.

« Prune », était le premier mot qui était sorti de la bouche de Léandre en voyant celle avec qui il allait travailler. Ce fruit d'origine terrienne était l'un des rares qui s'étaient adaptés sur la planète sans problème. La réponse avait été cinglante :

– Plutôt mourir que de travailler avec ce crâne d'œuf.

Piqué au vif, Léandre avait passé sa main sur son crâne effectivement rasé à l'époque et avait lancé un regard implorant à Octant, son supérieur. Il ne le sut que plus tard, mais sa future collègue en avait fait autant. Le Commissar les avait convaincu en une seule phrase :

– C'est ça ou la police des franges.

Autrement dit, il fallait obtempérer ou finir sa carrière en exil. Octant les avait regardé se décomposer en même temps. Lui était tout sourire. Gros, suant, plein d'a priori sur les grandes familles comme sur le Nouvel Ordre, il s'extirpait rarement de son fauteuil. Il n'aimait ni la Questeur Déborah Kyle (la prune...), ni ce freluquet de Léandre d'Amaury (le crâne d'œuf...). Elle était trop excentrique et mutine pour être honnête et lui trop honnête pour ne pas être une crapule. Il devait travailler pour ces cinglés de prêtres ou ces détraqués des dynasties financières.

En cela le Commissar Octant était parfait. La police et la justice divine étaient les seuls organismes humains officiellement neutres. Leur contingent comptait autant de bien-nés affiliés aux grandes familles que de novices, fidèles des Hommes-Dieux. Ainsi, il y avait une chance pour que les lois soient appliquées impartialement. Dans la pratique, c'était tout le contraire. Les grandes familles comme le Nouvel Ordre tentaient de tirer la couverture à eux. Tractations, chantages, assassinats et complots étaient le lot quotidiens de certains Questeurs. Octant, affichant un mépris souverain pour tout ce qui marchait sur deux pattes ou plus, avait acquis une solide réputation d'incorruptible et d'imbécile. Pour le manipuler, il ne fallait pas le payer mais simplement lui donner n'importe quel papier signé d'un supérieur quelconque. Il obéissait comme un bon gros chien. Ceux qui le connaissaient bien savaient que c'était là l'image qu'il voulait donner de lui. Avec ses subalternes humains, tout n'était que hurlé, aboyé, menaçant ou humiliant. Ses bajoues tremblaient de rage,

son cigare s'écrasait sur son bureau, et dans le pire des cas, il levait les bras au ciel. Quand Octant invoquait les cieux c'est que l'Armagedon n'était pas loin. Léandre avait cela de commun avec Prune qu'il aurait bien fait la peau à cet adipeux personnage. Impossible, et ils le savaient tous les deux.

Aussi, chacun avait ravalé sa fierté et Léandre avait tendu la main, prêt à écraser les phalanges de sa nouvelle collègue.

– Je pense que nous partons sur de mauvaises bases. Léandre d'Amaury, Questeur et spécialiste en psychologie, en politicologie, en théologie et voyage sur le Rézo.

La jeune femme avait saisi la main. Elle aussi avait bien l'intention de broyer quelques doigts à ce prétentieux.

– Déborah Kyle, Questeur, spécialiste du retard, de la remise en place des rustres et des victimes du complexe de supériorité. Je suis aussi bonne linguiste pourvu je trouve un intérêt à parler à une personne.

Se faisant, les deux mains étaient devenues violacées sous la pression. Octant, trop heureux de son effet, conclut la rencontre :

– Bien. Je vois que vous vous entendez à merveille. Je vais vous mettre sur une ou deux affaires mineures. Vous me semblez bons pour la paperasse et la surveillance. Et si j'entends parler de vous autrement qu'en éloges, vous aurez affaire à moi.

Prune et Léandre avaient lâché ensemble la prise, essayant de ne pas montrer à l'autre le moindre signe de souffrance. En même temps, ils avaient salué Octant et étaient sortis du bureau se bousculant mutuellement. Dans le couloir l'un comme l'autre n'avaient pu s'empêcher de lâcher :

– Quel con !

Puis ensemble :

– Ah ? Toi aussi ?

S'ensuivit le seul sourire de cette fraternelle rencontre. Après un bref salut, ils s'étaient tourné le dos et étaient partis non sans s'être gratifié d'un « crâne d'œuf » et d'un « prune ».

Depuis, la vie de Léandre n'avait été qu'attente, remise en place et humiliations. Certes ses cheveux noirs avaient repoussé mais sa collègue montrait l'irrévérence la plus totale, la légèreté la plus irresponsable et cette bonne humeur si étrangère au Questeur. Dès le début, il l'appela Prune. D'abord pour l'énerver, ensuite par habitude, enfin (et il avait du mal à l'admettre) par amitié. En trois mois de travail commun, il avait aussi appris à apprécier la jeune femme. D'abord, il n'était pas insensible à son charme naturel. Même s'il ne l'avait jamais vu qu'en combinaison flottante ou en uniforme, il devinait parfois des formes féminines qu'il ne pouvait ignorer. Sa réaction face à ce détournement manifeste de ses devoirs était de prier ou de méditer. Son ambition ne pouvait souffrir qu'il s'encombre de sentiments tels que l'amitié ou, pis encore, l'amour. Son attirance pour Prune était tout autre. Il aimait à l'écouter, à plonger son regard dans ses yeux verts en amande et à discuter avec elle. Ses cheveux si peu discrets le rendaient parfois nerveux, mais il essayait d'en faire abstraction. Quand Prune abordait un sujet, c'était toujours de façon simple, sans calcul et dans une bonne part des cas, avec une certaine sagesse. Léandre au contraire ne pouvait parler sans réfléchir à la réaction de son interlocuteur. Chaque parole était pesée, soupesée et complexifiée à volonté pour éluder ou contourner un sujet. Elle était à la pratique ce qu'il était à la théorie. Et pour cela, il l'admirait. Autre particularité, elle maîtrisait plusieurs dialectes héossiens et possédait apparemment une bonne connaissance des primitifs. Les inférieurs la passionnaient, avait-elle déclaré à la grande surprise de Léandre. Pour lui, à part servir (et encore), ils n'avaient pas plus d'intérêt que des animaux, du bétail. Pour toute réponse elle avait haussé les épaules et lâché une foudroyante réplique :

– Le discours typique des grandes familles.

Léandre n'en avait pas dormi tellement il était furieux et vexé. Sans le savoir, elle lui avait craché la pire des insultes possible. Mais, prenant sur lui, il avait fait abstraction de ce qu'il considérait comme une agression.

Prune était un être étrange et perturbant pour Léandre. Il ne l'aimait pas vraiment, mais son indépendance d'esprit, sa douceur et surtout son rire éclatant, l'intriguaient au plus

haut point. Pourtant, la donzelle n'avait pas que des qualités. Et ce matin là, comme à son habitude, elle avait fait attendre le Questeur pendant une bonne heure. L'affaire devait être importante pour que le Commissar se déplace lui-même sur le lieu de rendez-vous. Et elle, insouciante, se permettait un " petit " retard. Léandre, déstabilisé, comme à l'habitude, se contenta de faire vrombir le moteur de son véhicule et de démarrer en trombe. Sa collègue attacha sa ceinture et se pencha pour pianoter sur la console de bord. Léandre la surveillait d'un œil et conduisait de l'autre. Il détestait qu'elle touche à son matériel.

– Et nous allons où ?

– « Et où allons-nous ? » serait plus correct, ma chère. Nous allons à la décharge N° 5. On y a trouvé un cadavre. Il semble que l'affaire soit pour toi.

– « Pour nous » serait plus correct, mon cher.

– Non, pour toi. J'ignore le pourquoi ou le comment, mais ce dossier se trouve sous ta responsabilité. Je ne suis là que pour t'aider.

Prune fonça ses fins sourcils.

– Ce n'est pas conforme au règlement. Qu'en penses-tu ?

– Je n'en pense rien. Cette affaire est pour toi et c'est tout.

Un sourire candide illumina le visage de la jeune femme.

– Ah bon ? Tu n'en penses rien ? Ce serait bien la première fois.

Léandre amorça un virage et sans quitter la route des yeux, admit enfin :

– Je n'en pense rien car je manque d'éléments.

Les yeux de Prune se fixèrent soudain sur son interlocuteur. La surprise céda la place à un éclat de rire vraiment spontané.

– Quoi ! aboya Léandre.

– Non rien...

– Si ! Quoi ? Parle !

– Non, non.

La jeune femme combattait un fou rire ce qui déplaisait au Questeur.

Soudain il fixa son regard sur ses lèvres violettes et comprit. Saisissant un mouchoir dans la boîte à gant, il se frotta énergiquement la joue.

- Je te déteste, sale peste.
- Oui c'est une belle journée Léandre.

Il allait la tuer.

*

Octant attendit que le Questeur finisse de s'essuyer le visage et que Prune s'arrête de rire.

Non seulement ils arrivaient en retard, mais en plus ils ne cherchaient même pas à cacher leur relation licencieuse. Quand la dernière marque de cosmétique eut disparu, il commença son petit laïus.

- Vous êtes en retard. J'attends une justification en trois exemplaires sur mon bureau demain matin. Vous n'êtes pas présentables (son regard se fixa sur Léandre, rouge de honte). Vous ferez des heures supplémentaires. Vous m'avez fait attendre pendant deux heures dans cette décharge. La nuit va bientôt tomber et j'ai déjà annulé quatre rendez-vous importants à cause de vous. C'est inadmissible.

Il se tourna vers un troupeau de gamins héossiens, retenu par une longue cordelette d'acier. Chacun avait une main passée dans une boucle. Ainsi, s'il tirait, tous les autres nœuds se resserraient. Léandre compta rapidement quinze insectes, dont deux woons (ces ignobles primates flatulents). Les autres étaient sans doute de la race des rachitiques kelwins. Leur présence l'indisposait, tout comme ce lieu. Il savait très bien ce qu'on allait leur demander. Il aurait fallu être aveugle pour ne pas remarquer le cadavre au fond du trou. Ces gamins l'avaient trouvé, il fallait les interroger.

Le corps n'avait ni tête ni main. Pas de visage, pas d'empreinte, même avec l'identité génétique on ne pouvait pas savoir de qui il s'agissait. Peut-être qu'en trouvant le nom du cadavre on retrouverait le nom du criminel, s'il y avait crime.

Le Commissar le tira de ses pensées d'un hurlement.

- Questeur d'Amaury !

Les bajoues d'Octant tremblotaient de rage.

- Oui chef !

- Qu'est-ce que je viens de dire ?

- Que nous devons interroger les inférieurs ici présents, chef !

Octant leva un sourcil étonné et bougonna :

- Non, ça, je ne l'avais pas encore dit. Mais si vous êtes si forts pour deviner mes pensées, peut-être saurez-vous la suite des opérations.

- Oui, chef !

Le Commissar ouvrit de grands yeux. Léandre, droit comme un piquet continua d'hurler :

- Nous devons ensuite relever les identités des inférieurs, les tatouer si ce n'est pas fait, relever celles des gardiens négligents et faire un rapport. Ensuite, nous laisserons un légiste faire son travail pendant que nous chercherons des témoins éventuels. Si vous me le permettez je préférerais faire appel à un pathologiste de mes connaissances pour l'autopsie. Il est légiste à l'occasion.

Octant était devenu blême. Ne sachant que répondre, il tourna le dos et donna un coup de canne à son assistant lui indiquant qu'il était temps de partir. Quand leurs derniers collègues auraient quitté la décharge, il ne resterait que Léandre, Prune et quelques androïdes.

Prune avait déjà un dossier photographique assez complet qu'elle faisait défiler sur une ardoise plasmétique. De temps à autre, elle demandait un agrandissement pour préciser un détail. Puis, consciencieusement, elle descendit dans le cratère de déchets pour vérifier de visu. Deux androïdes se tenaient prêts à envelopper le corps d'un liquide plastique neutre. Se solidifiant en quelques secondes, il formait un sac parfait, épousant la forme et la posture du cadavre. D'un geste, elle donna le feu vert aux machines qui se mirent au travail sous l'œil terrifié des petits prisonniers.

Ils allaient pouvoir en parler pendant des années, si les hommes des étoiles les laissaient vivre. C'est justement ce à quoi réfléchissait Léandre en plaçant son oreillette de traduction. En théorie nul n'était sensé ignorer l'unique langue des humains. En pratique, les enfants, les vieillards et les inférieurs de classe 4 (les ruraux et les isolés) n'étaient pas tenus d'apprendre ce curieux dialecte. Pour un héossien, l'usage n'en était pas simple. Il fallait décliner une racine d'origine terrienne (donc inconnue) selon un ensemble de concepts terriens (eux aussi inconnus). Cette conjugaison s'avérait donc pour le moins hermétique.

La connaissance de l'humain était réduite à des formules d'acquiescement, de soumission et de prière à la gloire des Hommes-Dieux.

Sans se presser, l'enquêteur entoura sa gorge d'un fin collier orné d'un petit amplificateur. Il tira jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de jeu entre la peau et le filin. En parlant, il le ferait vibrer et serait immédiatement traduit, via l'amplificateur. Les sauvages étaient toujours impressionnés par ce genre de gadgets.

Il s'approcha de la vermine attachée et gardée par un robot-alarme répondant au doux nom d'Erradicator 6. Hérissé de pointes et de canons divers, son panel d'action variait de la simple paralysie à la désintégration totale. Ses censeurs étaient capables de reconnaître la race, l'âge et le sexe d'un prisonnier. Une fois réglé, son temps de réaction était de $1/10^{\text{ème}}$ de seconde. Pour en avoir vu en action, Léandre montra prudemment sa plaque. L'œil bleuté d'Erradicator 6 balaya le code et cracha d'un ton métallique un bruit d'approbation.

Rassuré par l'éructation métallique, le Questeur fit un pas vers les gamins et tenta de prendre l'air le plus imposant possible. Il enclencha son traducteur et tomba immédiatement à la renverse, portant sa main à l'oreille. Une sonorité stridente lui avait traversé le crâne le tétanisant instantanément. Les appareils auditifs agissaient directement sur le cerveau, réduisant le temps de réaction : encore un progrès que l'humanité devait à l'armée.

Prune sortit d'un bond de son cratère, faisant sursauter Erradicator 6. Léandre, gisait, de la bave aux lèvres, tentant de remettre en place le peu d'idées que le traducteur ne lui avait pas

désintégrées. Sa collègue l'aida à se relever, s'interposant entre lui et les petits spectateurs muets. Il tremblait, retrouvant ses sens un à un. Il s'appuya sur elle, sentant un parfum discret, charnel. La seule odeur réellement agréable. Elle lui chuchota quelques mots qui se perdirent et l'assit contre un bidon.

Avant qu'elle n'ait pu se relever, il lui saisit le bras. Il fixa son regard.

– Prune ?

La jeune femme acquiesça doucement.

– Oui, je sais. Il y a quelque chose sous nos pieds...

2

Les deux derniers androïdes passaient les grilles électrifiés de la décharge sous le regard plein d'appréhension des gardiens darkens. Les humains n'avaient pris aucune sanction à leur rencontre. Ces géants à la peau rouge pouvaient être aussi forts que trois hommes des étoiles. Néanmoins, ils se transformaient en serviles inférieurs au moindre danger. Nombreux étaient les héossiens qui préféraient une vie de servitude à une mort en combattant. Les darkens chargés de la surveillance de la décharge étaient de ceux-là.

Léandre les observait, refermant les grilles et abaissant la manette qui électrifierait ces dernières toute la nuit. Par bonheur le matériel qu'il avait demandé était arrivé avant la fin du jour. Prune restait silencieuse à ses côtés, fixant les premières étoiles dans le ciel. Il s'arrêta un moment sur elle. Le petit incident de cet après-midi l'avait troublé. Pour la première fois sa collègue ne lui avait pas parlé sarcastiquement, mais pour l'aider. Il ne se souvenait que très confusément de paroles apaisantes, rien de très précis mais quelques mots chantés. Et à présent qu'il la regardait, les yeux en amande perdus dans l'infini, il la trouvait belle. Il aurait voulu la suivre dans ses pensées et tenter de la comprendre. En un sens, il l'enviait.

Un léger bip le ramena à la réalité. Il souleva doucement le sac qui le dissimulait et abaissa ses jumelles. Le spectre des couleurs défila devant ses yeux pour donner une image parfaitement claire. Doucement il régla l'appareil optique pour agrandir le champ. Un nouveau bip lui donna une indication sur la zone à surveiller.

– Léandre ?

– Ils approchent, je sais. Ils sont là-bas.

Prune n'avait pas besoin de jumelles pour sentir que quelque chose arrivait. Quand ils avaient décidé d'attendre dans la décharge la nuit, ils avaient fait venir du matériel d'observation et quelques détecteurs de mouvements. Prune avait, en échange de leur liberté, demandé aux kelwins de placer les capteurs aux endroits de passage les plus importants. Léandre s'était opposé à laisser filer

les inférieurs mais il devait à présent reconnaître qu'ils avaient bien travaillé. Quelque chose d'important se cachait sous la décharge et les Questeurs voulaient savoir quoi. Prune avait repéré les indices d'un passage nocturne (des objets photoluminescents placés ici ou là). Léandre, lui, savait que seule une grosse structure métallique avait pu brouiller ainsi son appareillage de traduction. Dans cette décharge il n'avait pas pensé avoir besoin de brancher les antiparasites comme il le faisait dans la Technopôle. Pendant une bonne heure il s'en était mordu les doigts.

À présent les deux humains voulaient savoir ce que cachait cet endroit : quoi de mieux qu'une décharge pour éloigner les curieux ? Un premier groupe entra dans son champ de vision. Léandre le fixa et fit un gros plan. Son mouvement de recul attira l'attention de sa coéquipière.

– Ce ne sont pas des nécrosiens, souffla-t-elle.

Et pourtant la troupe qui avançait se composait d'êtres rampants, traînants, comme frappés par la décomposition.

– Comment le sais-tu ?

– Ils ne sont pas morts. Ils ne servent pas les Limbes.

– Alors ?

– Si je ne me trompe pas, c'est encore pire que ça.

– Mais...

Avant que Léandre ne puisse ajouter un mot elle lui fit signe de se taire. La horde rampante s'était arrêtée, comme si elle avait entendu l'échange. Impossible, pensa le Questeur, ils étaient à plus de cent mètres. Par simple précaution, il glissa doucement sa main vers son arme.

– Non.

Prune l'empêcha de finir son mouvement. En effet tous les monstres semblaient avoir senti l'intention du Questeur.

– Ils réagissent à la violence et au mal. Calme-toi et ne pense qu'à des choses qui te seraient agréables.

Léandre suivit ses indications et se concentra sur ce qui guidait sa vie. Immédiatement la horde hurla en pointant des doigts griffus vers la cachette. Prune regarda son équipier avec de grands yeux étonnés et n'eut que le temps de prendre son arme. Partout autour d'eux, émergeant des déchets, des mains, des bras essayaient des les agripper. Léandre aussi avait eu le temps de dégainer. Suivant la procédure, ils se levèrent ensemble et se mirent dos à dos. Lorsque la première tête fit surface dans un bruit de succion, ils tirèrent de concert mais seul Léandre toucha sa cible. L'explosion de chair et d'os qui suivit les deux coups de feu résonna dans toute la décharge en trahissant leur présence. Mais elle eut aussi pour effet d'arrêter net l'offensive. La troupe qui avait commencé l'escalade du monticule où étaient cachés les Questeurs voulu faire volte-face mais trop tard. Partout des lumières aveuglaient les êtres gémissants, formant une nasse de rayons rouges. Le piège de Léandre se refermait, les kelwin avaient fait du bon travail.

L'un des monstres tenta de passer le fil de lumière et s'enflamma comme une torche. Tous les corps du tas d'ordures se démenaient à présent pour s'enfouir le plus vite possible. Prune fit signe à son collègue de descendre.

– Ils sont fous, ils vont peut-être tous tenter leur chance avant de comprendre notre piège. Nous n'en aurons aucun à interroger.

Comme pour confirmer ses mots un second prit feu dans un hurlement de dément. Il n'en restait que quatre quand les humains arrivèrent. Deux masses carbonisées et puantes se tordaient encore dans les derniers spasmes dus à la combustion. Léandre pu enfin voir de près les habitants nocturnes de la décharge N°5. Quatre félings, couverts d'ossements, déchirés par des plaies à vif, les yeux rouges exorbités et percés par de multiples crochets. Les peintures couvrant leur pelage étaient ocres mais mélangées avec du sang séché. Léandre eut presque la nausée en pensant à toute la vermine et à toutes les maladies qu'ils devaient entretenir. Ils ne bougeaient plus, observant les humains, prêts à bondir à la moindre occasion.

Prune fit signe à son collègue de ne plus approcher. D'une voix rauque elle lança aux prisonniers :

– Îs sha mön zhelor !

Léandre régla son traducteur et ajouta d'une voix métallique :

– Si vous ne répondez pas, nous tirerons.

Prune lui fit signe de la rejoindre et chuchota en humain :

– Non, c'est ce qu'ils veulent. La pire chose qui pourrait leur arriver serait de mourir comme leurs deux compères, tués par une machine. Ce sont des adeptes d'un culte ancien, celui de Gaâl, une divinité du mal absolu. Je ne pensais pas qu'il en restait si proche de nos villes. Ils vénèrent la violence aveugle, la souffrance. Notre piège, froid et sans âme, les effraie car ils découvrent qu'on peut donner la mort sans sentiment, sans haine. D'après les légendes, ils allaient jusqu'à sacrifier des nécrosiens en les torturant ! Leur temple ne serait qu'un amas de cadavres encastés les uns dans les autres. Ils colmateront les brèches avec de nouveaux corps... vivants. Avec eux, il faut être direct et mécanique et ne jamais montrer de sentiment.

Léandre fronça les sourcils en signe d'incompréhension.

Prune haussa les épaules et se tourna vers les adeptes de Gaâl :

– Nous ne voulons pas dénicher votre temple. Vos archaïsmes ne nous intéressent pas, pas plus que Gaâl. C'est un dieu mineur comparé aux Hommes-Dieux.

Celui des religieux qui semblait être le chef cracha par terre.

– Parle, humaine qui nous connaît si bien. Que veux-tu ?

Il s'était exprimé dans la langue des humains.

– Tu parles notre langage ?

Le féling montra le peu de dents qui lui restait. Elles étaient toutes sculptées.

– C'est une obligation, pas un plaisir. Que veux-tu ?

– Un corps sans tête, ni main. Cela vous dit quelque chose ?

Nouveau rictus.

- Les morts ne parlent pas.
- Répond.
- Un woon, un esclave, marchand de chair.

Léandre resté en retrait sentit le sol vibrer sous ses pieds.

- Qui ? Un nom !

Le féling avait aperçu le mouvement du Questeur. Il siffla entre ses dents.

- Vous allez mourir.

Prune ne se démonta pas. Elle aussi avait senti la vibration.

- Parle, sinon je resserre les mailles du piège.
- Payez-vous du bon temps dans la fange de Salakalouniroïa. Là-bas vous y trouverez un certain Wogo, aussi appelé Casse-tête. C'est lui qui a apporté le corps mutilé.
- Comment sais-tu cela, scorie d'inférieur ?
- Nous, nous n'aimons pas qu'on dépose n'importe quoi dans notre domaine. Alors, on se renseigne, comme vous.

Le sol tremblait à présent sensiblement et les amas semblaient se mouvoir d'une vie propre. Léandre regardait autour de lui, en quête d'une cible, de quelque chose de contrable ou de contrôlable. Le féling hurla alors que le sol s'ouvrait à présent sous ses pieds.

- Fuyez ou mourez ! Chiens d'envahisseurs !

Deux énormes pointes métalliques sortirent alors de part et d'autre de l'allée où se trouvaient les Questeurs. Léandre attrapa la main de Prune et tira dessus si violemment qu'elle en tomba presque. À l'endroit où elle se tenait, un trou béant garni de dents s'ouvrait à présent. La nasse laser avait disparu et un peu partout des mains recommençaient à émerger. Alors que les pointes culminaient à présent à plus de vingt mètres de chaque côté, les humains bondirent vers ce qui leur semblait être la direction de la sortie. Partout autour d'eux des corps grouillaient, tentant des les arrêter dans leur course. L'odeur de la décharge était devenue suffocante et chaque nouveau saut était un calvaire. Impossible de retrouver des repères ; Prune

et Léandre ne pouvaient que courir et courir encore en espérant atteindre la grille.

Ils prirent un sorte de sentier montant sur le monticule le plus important de la décharge. Derrière eux les bruits de succion et les gémissements rappelaient qu'ils avaient toujours le mal à l'état pur aux trousses.

En quelques interminables minutes les deux Questeurs arrivèrent enfin au sommet. Au loin, titanesque, se tenait un édifice orné de deux flèches hautes de cinquante mètres. Les pointes qu'ils avaient aperçu n'étaient que le sommet d'une église apocalyptique dédiée à Gaâl. Vivant, ce bâtiment lançait dans la nuit des pseudopodes, attrapant indifféremment un fidèle, un bidon d'acide ou une carcasse rouillée. Léandre tomba à genoux pour vomir tellement l'apparition le choquait. Prune ouvrait de grands yeux surpris, incapable du moindre geste. Le tremblement augmentait et une tempête se levait, faisant tourbillonner les papiers gras. C'est Léandre qui la tira de sa stupeur. Il récitait pour lui-même une litanie, reprenant courage à chaque parole. Elle reconnut vaguement le nom d'Antarès, Homme-Dieu de la guerre. Le visage du Questeur avait retrouvé sa détermination. Il braqua sa lampe sur les êtres qui commençaient à grimper vers leur refuge. D'une voix neutre il demanda à Prune :

– Les tuer sans sentiment ? C'est la pire des morts pour cette racaille ?

Elle le regarda, interdite. Léandre avait changé de visage. Dans l'obscurité il avait prit l'allure d'un robot.

– Oui, mais...

– Alors décampe et va chercher la voiture. Laisse-moi ton arme et des munitions. Tuer froidement, c'est sûrement ce que je fais le mieux.

Il pointa son canon vers le premier adepte de Gaâl, un nomoï sans visage, et lui fit sauter la cage thoracique sans colère ni haine, presque absent. Les héossiens n'étaient que de la vermine et la vermine, il était normal de l'éliminer.

*

Léandre s'essuya consciencieusement avant d'entrer dans le véhicule. Maculé de sang et de tissus organiques, il rendit sans un mot son arme à Prune. Le canon fumant était lui aussi souillé. Elle avait mis dix minutes avant de venir le chercher. Dix minutes dont il se souviendrait toute sa vie.

Toujours silencieusement, il prit la place du pilote et ramena sa collègue devant son appartement. Le voyage fut interminable. Il stationna l'engin et enclencha l'ouverture automatique. Prune ne pouvait le quitter des yeux, stupéfiée par le masque de mort qu'il arborait.

– Léandre ? Ça va ?

Il hocha la tête et lui lança un regard qui lui fit monter les larmes aux yeux.

– À demain Déborah. Essaie d'être à l'heure.

Le ton de la voix n'appelait à aucune réponse. La jeune femme sortit tremblante du véhicule. Elle hésita à dire quelque chose mais s'avoua désarmée. La portière se referma sur le Questeur toujours rigide et silencieux. Il mit son clignotant et prit le chemin de son quartier. Ses mains se mirent à trembler. Mécaniquement, il enclencha la conduite automatique et opacifia les vitres. « Obscurité », pensa-t-il amer. Il ne voulait pas que quelqu'un puisse le voir pleurer, et surtout pas le conducteur du véhicule qui le suivait depuis la décharge.

3

Ce soir, était un soir de fête.

Salakalouniroïa accueillait lui-même ses clients, n'économisant ni les courbettes ni les compliments surannés. Le gros mélodien suait à grosses gouttes, courant aux cuisines, formant les couples éphémères, offrant la boisson à ses meilleurs clients. Parfois, il poussait la servilité jusqu'à descendre à la cave pour y dénicher une bouteille d'alcool interdit d'un cru qu'il prétendait à chaque fois unique. Les gradés du septième régiment des Foudres d'Antarès savaient à quoi s'en tenir en venant dans ce cabaret mélodien. Certes le semi-inferieur qui gérait l'endroit était insupportable de vénalité mais le service était de qualité et les filles toujours en bonne santé. Si les humains avaient décimé de nombreux héossiens, les maladies vénériennes qui ravageaient les troupes vengeaient une bonne part des victimes. Quand deux peuples se rencontrent, déclament les prêtre du Dragon à qui veut l'entendre, ils échangent la nourriture et les femmes. Les humains avaient volé la nourriture et violé les femmes qui pouvaient l'être. Mère nature avait été vindicative dans sa riposte. Des virus bénins pour les félings, les darkens ou les heureux boréals s'avéraient mortels pour les humains. Les héossiens, plus résistants, n'avaient pas eu à subir d'autres virus que ceux utilisés comme armes bactériologiques. L'hygiène dans les maisons de passe était donc très surveillée par les médecins militaires. Le Nouvel Ordre ne pouvant empêcher les hommes de fréquenter ces lieux, il veillait tout de même à leur santé.

Le Kal Shīn (ou maison de l'amour) comptait parmi ces établissements agréés par l'administration divine. Il était réservé aux gradés, et Salakalouniroïa s'enorgueillissait d'y contrôler le cheptel le plus sain et le plus hétéroclite du ghetto mélodien. Il y en avait pour tous les goûts, répétait-il en guise d'invitation. Ce maquereau faisait partie de ces héossiens qui profitaient des humains au détriment de ses pairs. Petit, gros, adipeux, il était si éloigné des canons de beauté de son espèce (fin, grand et élégant, justement), qu'on avait du mal à déterminer ses origines. Seules ses oreilles

pointues qu'il cachait tant bien que mal trahissaient son sang d'inférieur. Il se savait détesté dans son quartier mais n'en avait cure, ses protecteurs humains étaient puissants : il leur fournissait filles et garçons de tout âge et de toute espèce. Et pour les habitués, il distribuait même les drogues mélodiennes les plus exquises.

Mais sa fierté n'était pas dans la bonne tenue de son établissement. Salakalouniroïa devait être le seul protecteur héossien à compter des humaines dans son cheptel. Certes elles n'étaient réservées qu'à l'élite et elles avaient perdu leur statut d'êtres supérieurs, mais elles étaient à ses ordres. Et ce soir, elles étaient fin prêtes pour rendre honneur à un ou deux généraux de retour de campagne. Ce soir était un soir de fête. Enfin, il aurait pu l'être.

Lorsque Léandre présenta sa plaque de policier divin au mélodien, ce dernier sut que sa soirée serait gâchée.

*

Prune détourna son regard lorsque le soldat se précipita hors de la chambre entièrement nu. La kelwin qui le suivit avait tellement peur qu'elle ne pensa même pas récupérer ses pauvres appareils. Le désordre dans la pièce était tel que la jeune femme ne chercha même pas à imaginer ce que devait faire ce couple contre-nature. Elle grimaça. Certains humains détraqués trouvaient quelque chose d'enfantin aux kelwins. En deux enjambées elle était à la fenêtre qu'elle ouvrit en grand pour aérer. Dehors des bruits de fête nocturne envahissaient la chaude nuit de la saison de feu. Salakalouniroïa entra à son tour, furibond, suivi de Léandre, froid mais poli comme l'exigeait le service.

– Vous allez vous en mordre les doigts ! J'ai des relations haut placées moi !

Prune sortit un petit enregistreur et énonça, presque absente.

– Hygiène plus que douteuse, menace à policiers en service, manque de respect envers deux supérieurs.

Léandre commenta en fermant la porte de bois rouge.

- Fermeture du bordel, déportation du responsable vers un centre de rééducation, vente des filles à l'Église du Poisson. Je sais que les frères généticiens ont toujours besoin de nouvelles volontaires pour les expériences.

Prune se retourna avec son plus beau sourire.

- Vous disiez ?

Le mélodien était pâle et se tordait les doigts en faisant trembler ses bajoues. Le bonnet qui couvrait sa tête avait laissé échapper une longue oreille pointue terminée par quelques poils disgracieux.

- Mais, mais...

Léandre poussa du pied l'uniforme qui traînait sur une chaise et s'y installa confortablement.

- Hier matin, très tôt, vous avez fait déposer par le dénommé Wogo, inférieur woon, matricule SQ Woon J-145, un corps décapité dont les mains avaient été arrachées.

Salakalouniroïa esquissa une dénégation de la tête mais Prune l'arrêta d'un geste :

- Si.

Léandre reprit :

- Ce corps a été trouvé par l'une de vos filles, une darken nommée Zakoya la... « Maîtresse », matricule HH Dark H-445. Je précise aussi que cette inférieure a été interpellée alors qu'elle brutalisait un sergent de section 4 à l'aide de... (Il chercha ses mots) De lanières de cuir ? Prune ?

Sa collègue acquiesça d'un hochement de tête et compléta l'enregistrement :

- Complicité dans une agression au fouet contre un soldat divin. Tentative de viol ?

C'en était trop pour le mélodien qui en oublia de parler la langue de humains. Il se tourna éploré vers la Questeur aux cheveux violets. Sa voix grinçait tellement il avait peur.

- Mais il l'avait demandé !
- 'Veux pas savoir.
- Mais il l'a payé pour ça !
- 'M'en fiche.

Léandre bailla et assena le coup de grâce :

- Ce n'est pas ce que le sergent a affirmé alors que nous le détachions.

Puis souriant à son tour :

- Nous pouvons parler à présent ?

*

- Et vous n'avez rien touché ?

Le molosse couvert de poils bruns grogna en secouant la tête. Les odeurs qu'il émettait indisposait Léandre, peu habitué à fréquenter les woons. Grands primates velus, ils incluaient dans leur mode de communication l'odeur. Prune avait beau soutenir que cet ajout était la marque d'une évolution, le Questeur n'y voyait que des flatulences incontrôlées. La chambre était en désordre. Le lit défait, les draps déchirés, une chaise brisée : on ne s'était pas battu ici, cette pièce avait été fouillée. Léandre s'accroupit et détacha un bout de tissu collé dans une flaque de sang coagulé.

Salakalouniroïa balbutia quelques mots et dut s'éclaircir la voix pour parler distinctement.

- Rien du tout monseigneur, nous n'avons rien touché !
- Et pourquoi ? Même si vous ne pensiez pas nous voir débarquer, il me paraît étrange que vous laissiez cette chambre dans cet état.
- C'est que celle qui utilise cette chambre possède un statut particulier, voyez-vous.

Léandre leva les yeux.

- Lequel ?
- Cette féling loue cette chambre et trouve elle-même ses clients. J'y gagne plus mais elle est libre de ses mouvements en échange.

– C’est parfaitement illégal, vous le savez.

Le mélodien blêmit.

– Oui mais...

– Le matricule de cette fille et son adresse.

– J’ignore où elle loge mais je connais son pseudonyme de travail ainsi que son véritable nom.

– Alors ?

– Lame exquise, ses clients l’appellent ainsi. Son vrai patronyme c’est...

– ... Fille de l’acier, je sais.

Le mélodien ouvrit de grands yeux surpris. Léandre sortit un carnet où il nota consciencieusement tout ce qu’il avait remarqué. Son regard se fixa sur les bottes de Prune. Elle se tenait à l’embrasure de la porte, elle aussi interloquée.

– Léandre. Comment connais-tu cette féling ?

Sans quitter son carnet des yeux, il récita :

– Secret défense.

Sa collègue vira au pourpre. D’un geste elle fit un signe au woon et au mélodien de quitter la chambre. Elle claqua la porte et s’y appuya, interdisant toute sortie. Croisant ses bras sur sa poitrine, elle relança froidement la discussion :

– Alors, monsieur « secret défense » ? Expliquez-vous.

Léandre se leva et se plaça devant la jeune femme :

– C’est un renseignement que je tiens de sources confidentielles. Fille de l’acier est l’un des noms que j’ai retenu sur une liste de terroristes en passe d’être arrêtés par l’Église du Caméléon. Les espions du Nouvel Ordre viennent de frapper un grand coup. Elle appartient à l’une des branches actives d’un mouvement anarchiste et réactionnaire, le Shendaror. Cela signifie l’assassin ou le meurtrier, je crois.

Prune murmura pour elle-même :

– Les guerriers.

– Quoi ?

- Cela signifie les guerriers. Dans la civilisation héossienne pré-humaine, ce mot ne désignait rien. Il était toujours accompagné d'un suffixe. Shendarorak, se traduisait par les guerriers de feu par exemple.

Elle balaya l'air de sa main comme pour se libérer de vieux souvenirs. Léandre ne voyait plus en elle la colère de n'avoir pas été mise au courant, mais une sorte fatalisme.

- Toujours est-il que le Caméléon progresse et qu'il y a des chances que nous trouvions des traîtres humains parmi les différents services administratifs. Certains d'entre nous par folie ou vénalité se sont vendus au terrorisme aveugle et meurtrier.
- Tu as dis « nous » ?

Léandre comprit alors que dans son emportement il avait commis une indiscretion.

- « Nous » au sens de l'humanité, bien entendu.
- Bien entendu. Écoute Léandre, je ne sais pas qui tu es ni pour qui tu travailles réellement. Je sais par contre que les yeux du Caméléon fouinent partout, espionnent tout. En ce qui me concerne je ne te fais plus confiance. Soit tu m'aides sur le dossier, soit tu continues de ton côté ta sale besogne. Peu m'importe qui tu sers, du moment que tu ne me gênes pas. Tu vois, je sais même ce qui s'est passé à la décharge N°5 ce matin.

J'attendais que tu aie le courage de m'expliquer comment un simple Questeur peut faire raser, irradier et passer à l'acide une si grande superficie. À moins d'être appuyé par une organisation plus importante, je ne voyais pas d'explication. À présent j'en ai une. Sache tout de même que ta petite pacification a sûrement provoqué la mort de tous les gamins qui s'amusaient là-bas. Pas des petits kelwins, je les ai prévenus à temps. La moindre des choses aurait été d'évacuer ou d'attendre la nuit.

La voix de Prune, tout comme son visage étaient à présent neutres. Elle s'était fermée. Léandre soutint quelques secondes son regard, comme on affronte un ennemi. La situation

était absurde, ils étaient du même côté. Mais comment le lui dire, comment le lui expliquer. Il ne pouvait pas et n'en avait pas le droit. Il se sentit alors seul, très seul.

Un signal sonore à l'extérieur attira leur attention : le Klaxon de leur véhicule. Prune rompit le silence, mais pas la glace.

– Un appel pour nous Questeur d'Amaury, allez répondre je vous prie.

Elle lui signifiait que la collaboration dans cette affaire était terminée puisqu'il lui cachait des informations. À présent, en tant que responsable, elle dirigerait l'enquête, avec ou sans lui.

Léandre attendit qu'elle se pousse de la porte et rangea nerveusement son carnet. Il était gêné et en colère. Gêné parce qu'il avait déçu cette femme pour qui il commençait à éprouver de la sympathie. En colère parce que bêtement il avait laissé échapper une parcelle du secret de sa présence chez les Questeurs. Il traversa la maison de passe, perdu dans ses pensées, serrant les poings rageusement. Quand il déboucha sur la salle principale du Kal Shīn, il ne fit même pas attention à la foule saoule et débraillée qui grouillait bruyamment : tout ce qu'il abhorrait. Cette fille droguée qui lui souriait, absente, ce soldat arrogant, gloussant du plaisir des vainqueurs, voilà comment se terminaient les croisades du Nouvel Ordre, dans le stupre. La guerre ne pouvait se passer du sexe, il le savait. Mais à ses yeux, forniquer avec un héossien relevait de la zoophilie, ni plus, ni moins. Il nota le visage triste d'une mélodienne maigrichonne. L'homme qui s'activait derrière elle ne semblait même pas s'apercevoir qu'il la faisait souffrir. Une bête maltraitée de plus. Avançant vers la sortie, il tenta d'oublier ce qui l'entourait. Arrivé sous la voûte de bois verni donnant sur la rue, il ne répondit même pas aux remerciements des hôtesse du Kal Shīn.

Il ne prêta pas non plus attention au woon qui plongeait derrière lui alors qu'il passait le pas de la porte. Il ne fut tiré de ses pensées que lorsque la tempête de feu et de plomb explosa autour de lui.

Aveuglé par les flammes des canons braqués dans sa direction, il ne put que lever son bras sur visage dans un mouvement désespéré de défense.

C'est d'ailleurs la dernière chose qu'il put faire, soulevé par les impacts des balles. Il heurta la porte, pensant alors futilityment qu'il allait se faire mal.

Il n'entendit qu'un seul cri et ne le comprit même pas :
– Gath Vakh MusGurh Ka !

*Je suis l'ombre, les yeux, la main des divins
 Je puise ma force dans leur pouvoir
 Je suis le porteur de leur feu
 Je suis le porteur de leur feu
 Je puise ma force dans leur pouvoir
 Je résiste à la peur, je l'absorbe et je la dépasse
 Je suis porteur de leur feu
 Je suis l'ombre, les yeux, la main des divins...
 Ahhh !*

Le hurlement de Léandre avait fait sursauter sa collègue. Elle avait dû s'assoupir. Un coup d'œil sur la chambre blanche immaculée dans laquelle ils avaient emmené Léandre lui rappela qu'ils étaient à l'hôpital Notre Dame de Bételgeuse. S'habituant à la clarté artificielle des néons, elle fixa son collègue blessé. Il était assis sur le lit, relié par au moins trois perfusions, tremblant, en sueur. Ses yeux auraient pu sortir de leur orbite tellement il les écarquillait. Elle plaça la main sur son front et doucement mais fermement l'obligea à s'allonger. La douleur dans les côtes était insupportable mais c'est le mal de crâne qui faisait le plus souffrir le Questeur. Ses tempes allaient exploser. La voix de Prune coula comme le ruisseau, comparé au tonnerre qui résonnait dans sa tête :

- Tu récitais une poésie ?
- Non, une prière qui redonne la force.

Il fronça les sourcils :

- J'ai beaucoup parlé pendant mon sommeil ?

Elle sourit malicieusement, retroussant un peu plus son nez :

- Juste assez... (puis sans sourire) mon frère.

Léandre soupira, abattu :

- Alors tu sais qui je suis.
- Tu es Léandre d'Amaury, frère de l'ordre des Murmures, appartenant à l'Église du Caméléon. Tu t'es engagé dans la police divine avec deux missions précises. Faire des rapports circonstanciés sur les activités de la police et mettre des

bâtons dans les roues des grandes familles. Ta couverture doit tenir au moins cinq années et alors tu obtiendras le grade de Pater.

– C'est tout ce que j'ai dit ?

Prune était devenue grave, comme si elle passait à un sujet autrement plus sérieux :

– Non. Tu as parlé aussi de la nuit dans la décharge N°5.

Le visage de Léandre s'assombrit à son tour.

*

Le médecin entra, brisant le silence. Grand, chauve, les yeux couverts par des prothèses rougeoyantes, il présenta une rangée de dents pointues en guise de salutation. Il avait tout du loup des contes terriens.

– Et bien, Questeur, on ne peut pas dire que votre dossier soit aisé à dénicher.

Léandre fit mine d'ignorer la remarque :

– Quand ?

– Quand quoi ?

– Quand puis-je sortir d'ici ?

– Pas avant deux semaines.

– Vous avez six heures pour me remettre debout.

Le docteur ne souriait plus du tout :

– Impossible. Vous avez reçu quatre balles à bout portant dont deux auraient pu vous tuer net. D'ailleurs, remerciez les Hommes-Dieux, vous avez échappé à la mort par miracle. D'après les soldats qui vous ont amené ici, votre agresseur a tiré une vingtaine de fois à moins d'un mètre. Tous les projectiles, sauf les quatre que j'ai extrait de votre corps, ont filé droit dans la porte derrière vous. Votre chance est incroyable. Vous en aviez un dans la jambe, le second dans le bras gauche mais je l'ai ressorti sans dommage. Les deux derniers sont à peine entrés dans votre torse. Votre gilet les a arrêté suffisamment pour qu'ils ne percent que l'épiderme et ne vous cassent qu'une côte. La dernière balle, pour tout vous dire, je l'ai enlevé sans inciser.

Léandre n'écoutait déjà plus.

- Et toi, Prune, personne n'a tenté quoi que ce soit contre toi ?
- Non, j'étais dans la chambre quand j'ai entendu les coups de feu. Je suis descendue et ton agresseur avait filé.

Le Questeur réfléchit un moment :

- Que signifie : Gattvak Musgou quelque chose ?
- Rien du tout. Gath peut vouloir dire « Lui » mais pour le reste.
- Je pense savoir qui m'a tiré dessus.
- Qui ?
- Fille de l'Acier, la féling. Mais elle n'est pas seule dans l'affaire.
- Mais elle ne sait pas se servir d'une arme.

Léandre leva les yeux sur Prune et lui sourit :

- Qu'en sais-tu ? Tu la connais ?
- Non, bien sûr. Mais ça me paraît logique.
- Détrompe-toi alors. Certains sauvages peuvent apprendre à tirer. Un peu de dressage et ces primates deviennent de véritables machines à tuer.

Le docteur approuva d'un air entendu, comme s'il se sentait obligé de participer à la conversation. Les regards des Questeurs lui intimèrent l'ordre de ne surtout pas intervenir.

- Et pourquoi toi ?
- Qu'en sais-je. Peut-être parce que je suis sorti le premier pour répondre à l'appel.

Ils se regardèrent tous les deux en même temps.

- L'appel ?

Prune haussa les épaules, montrant son ignorance.

- Quand je suis arrivée, la voiture ne klaxonnait plus et j'avais autre chose à penser.
- La personne qui nous en voulait, connaissait notre numéro de véhicule de fonction. Docteur ?

Léandre s'était adressé au géant d'une voix enjouée, presque joyeuse. Mais le ton se fit brutalement cassant :

- Dehors. Filez. Cherchez un moyen de me faire sortir de ce lit avant cet après-midi. Quand vous l'aurez trouvé, revenez, mais pas avant.

Le médecin voulu protester mais Prune le poussait déjà hors de la chambre.

*

La porte refermée, elle se saisit d'une chaise, s'y assit à l'envers et appuya ses coudes sur le dossier. Elle sentait la même excitation que celle de Léandre monter en elle. Il commença :

- Réfléchissons. Combien de temps ai-je été inconscient ?
- Toute la nuit et pendant l'opération. Nous sommes en milieu de matinée.
- Bien. Reprenons tout depuis le début. Octant te confie personnellement une mission. Pourquoi à toi en particulier ?
- Parce qu'il aime mes cheveux violets ?
- Non. Parce qu'il y trouve un intérêt ou parce qu'on lui a demandé de le faire.

Prune fit une moue désapprobatrice. Léandre remarqua alors seulement qu'elle portait les mêmes vêtements que la veille et que ses mains étaient encore tachées de sang. Elle avait dû rester éveillée toute la nuit et pourtant elle continuait comme si de rien était. Elle leva des yeux fatigués sur lui :

- Octant est trop bête ou trop honnête pour être intéressé. C'est donc un ordre qui vient du dessus.
- De qui ?
- À nous de voir et de trouver surtout : pourquoi ?
- Ensuite, reprit-il, je suis filé depuis notre escapade nocturne à la décharge. Pas toi. J'ignore par qui, mais sûrement pas par des sauvages. Ils m'ont suivi en voiture jusque devant chez moi. C'est pour cette raison que je pense que la féling n'est pas seule dans le coup.
- Pourquoi ?
- Parce qu'ils conduisent diablement bien. Ceux qui me suivaient connaissaient les procédures classiques de la filature.
- Enfin on te tire dessus et tu te retrouves à l'hôpital.

Léandre secoua la tête :

- Non non, tu es trop rapide. La chambre de la terroriste a été fouillée avant que l'on arrive. À mon avis celui qui cherchait a tout retourné juste après avoir tué la victime. Ensuite il l'a décapitée et démembrée. Ce qui nous laisse à penser que le mort ne doit pas avoir de casier judiciaire. Dans le cas contraire nous aurions son empreinte génétique. Tous les criminels sont répertoriés mais pas le citoyen moyen.

Prune l'interrompt :

- La génétique ? Que veux-tu qu'une simple féling comprenne à l'empreinte génétique d'un humain ? Quelque chose cloche dans cette affaire, tu as raison. Il y a des humains bien informés dans le coup, c'est certain.

Léandre acquiesça et reprit le raisonnement :

- La sortie de l'assassin n'a pas pu être discrète. Le mélodien doit avoir vu quelque chose, c'est obligatoire. Avait-il peur ? Et si c'est le cas de qui ? Il faudra y retourner.
- Quoi d'autre ?
- La féling, justement. On l'a retrouvée ?

Prune prit une mine boudeuse :

- Comment veux-tu que je le sache. Je ne suis pas aussi bien renseignée que môssieur.
- Détrompe-toi, Prune. Ta connaissance des autochtones dépasse largement ce que mon Église veut bien m'indiquer.
- Tu parles comme si je faisais partie des héossiens.

Léandre la fixa droit dans les yeux :

- Ce n'est pas le cas ?

Prune soutint son regard, pleine d'aplomb. Elle récita presque :

- Non. Je suis une humaine. Je suis supérieure car protégée par les Hommes-Dieux.

Il grimaça, peu convaincu :

- Soit. Enfin, il reste cette phrase que j'ai entendu avant de tomber inconscient. Il faudrait que je passe à la sonde mentale pour la retrouver. Peut-être pourras-tu alors la traduire.
- Peut-être...

– Il faut que je sache. Après l’avoir entendu j’ai ressenti comme une force qui me bousculait en avant, puis l’impact des balles qui me poussait en arrière. Pourtant je suis persuadé que personne n’a pu me projeter aussi violemment, j’aurais encore mal dans le dos...

La porte s’ouvrit pour laisser entrer Job Garanald, adjoint du Commissar Octant. Grand comme un woon, toujours narquois, il cachait difficilement son appartenance à une dynastie mineure de la grande ligné des Garald. Au gré des branches généalogiques les noms de famille se déformaient et s’éloignaient phonétiquement de la souche centrale. Les Garald dominaient l’industrie des loisirs. Déviants et paresseux, ils organisaient des jeux sportifs et violents, captant l’attention de millier d’humains. Le plus suivi n’était autre que le Trash Running. Une équipe d’héossiens (des darkens ou des woons de préférence) était lâchée dans un labyrinthe rempli de pièges. Deux équipes humaines étaient à leur tour invitées à y entrer. Ceux qui ramenaient le plus de têtes en une heure gagnaient la coupe sanglante. Une fois par semaine le trophée était remis en jeu et tous les deux mois les meilleurs équipes se rencontraient.

Le Nouvel Ordre ne pouvait interdire un tel programme : rien dans le fait de tuer un inférieur sans défense n’était hors la loi. L’équipe tenante du titre intercontinental s’appelait les Flots d’Aïon et se composait pour moitié d’humains nécrosés.

Job se vantait d’avoir déjà participé avec succès à deux matchs. Son engagement dans la police divine n’était le fruit que de tractations et de pots de vin. Octant le gardait toujours à ses côtés. Non pas par plaisir, aimait-il à dire, mais pour avoir un œil sur lui. Job était trop violent et surtout trop stupide pour être mis sur le terrain. Prune ne cachait pas son profond mépris pour ce “ dégénéré ”. Plusieurs fois il avait eu les mains baladeuses. Plusieurs fois Octant avait été obligé de les séparer. Il lui avait publiquement promis de « lui en foutre un bon coup et de faire fondre sa glace ». Elle l’avait étalé en jurant sur tout ce qu’elle avait de sacré que s’il la touchait de nouveau elle « lui ferait bouffer ses testicules à la sauce nomoï ».

Léandre feignit l'inconscience pour jouir du spectacle et observer les deux antagonistes se crêper joyeusement le chignon. Prune attaqua :

– Bonjour Job. Octant t'a permis de sortir de ta cage ?

Job, toujours souriant feinta :

– Bonjour Déborah, j'aime beaucoup ton nouveau parfum. Décharge N°5 de chez woon ?

– Que veux-tu ?

– Octant. Il veut vous voir ce soir dans son bureau.

– Pourquoi ?

– On connaît le nom du décapité, la raison de sa mort et le nom de son assassin.

Il éclata d'un rire vainqueur en voyant les mines déconfites de Prune et de Léandre soudainement ressuscité.

5

La douleur était intolérable. La jambe raide, le bras en écharpe et le torse couvert de bandages, Léandre avançait péniblement vers le bureau d'Octant. À son grand dam, il serait en retard et il détestait ça. Le docteur l'avait averti qu'il souffrirait, mais il ne pensait pas subir un tel calvaire. Heureusement que toutes les plaies avaient été cautérisées et ne menaçaient plus de s'ouvrir. L'infirmier qui les avait refermées avait cyniquement conclu que le sang coulerait à l'intérieur comme une hémorragie interne. Ça serait fatal, mais que cela éviterait de tacher le sol. Il avait fallu une demi-heure à Léandre pour simplement s'habiller. Une autre demi-heure avait été nécessaire pour se traîner jusqu'à la voiture et enfin une heure entière pour s'en extraire sans hurler et progresser vers le bureau du Commissar. La passion selon saint Léandre.

Prune, elle, s'était accordée quelques instants de repos et une bonne douche. Sous l'eau aseptisée mais brûlante, au milieu de la vapeur, c'était le seul moment durant lequel la jeune femme pouvait faire le point. Elle fermait les yeux, se savonnant machinalement, libérait son esprit et oubliait presque son corps. Seule avec son âme, elle se replaçait dans son univers, méditait sur son existence, prenait des résolutions qu'elle tenterait de tenir. Elle était capable de rester sous l'élément liquide pendant de longues minutes, voire une heure. Au sortir de ces moments d'absence, elle reprenait pied dans la dure réalité, pleine de vigueur mais aussi pleine d'une supposée sagesse. Idéalement, c'est à quoi elle aurait voulu tendre. Souvent, quand ses pieds touchaient le carrelage froid, elle ne pouvait s'empêcher de jurer et de maudire tous les humains. Mais globalement, ce rituel aquatique lui apportait la sérénité. Elle n'avait jamais parlé à quiconque de cet instant de relaxation quasi journalier. Les autres n'auraient sans doute pas compris. Elle se garderait bien d'évoquer le sujet avec son curieux compagnon, le frère Léandre. Elle l'avait croisé une heure plus tôt au sortir des vestiaires, mais l'avait laissé dans sa misérable condition. Peut-être allait-il enfin comprendre le sens des mots solidarité et équipe.

À présent, elle l'attendait patiemment devant la porte du bureau d'Octant. Elle regardait quelques grosses mouches tenter d'entrer en fusion avec ces néons défaillants. Il fallait qu'elle se calme. En effet, la situation ne l'amusait pas, loin de là. Même Léandre, pourtant très occupé à s'apitoyer sur son sort, avait remarqué son anxiété. Elle portait sous le bras un épais dossier. Il passa devant elle, le plus dignement possible, lui laissant le soin de frapper à la porte.

Octant était encastré comme à son habitude dans son épais fauteuil de cuir. Derrière lui, debout et narquois, Job. Tout aussi confortablement installé, se tenait un prêtre qui ne bougea pas à leur entrée. Léandre nota rapidement les différentes décorations sur son veston blanc. Un archiprêtre, sans doute. La Raie Mantae sur sa poitrine indiquait son appartenance à l'Église du Poisson, spécialisée dans la biotechnique. Cet homme avait donc une formation de médecin, de biologiste ou même de cyber-technologiste. La raie laissa penser à Léandre qu'il était plutôt dans la génétique. Enfin, voyant que l'archiprêtre l'observait aussi, il leva son regard sur son visage. Cinquante ans, la calvitie de rigueur, quelques rides effacées par la chirurgie et une fente à la place de la bouche. Les yeux noirs et vitreux n'étaient en fait que des implants. La vue était souvent le premier organe que les humains cherchaient à remplacer.

Le Questeur s'inclina tant bien que mal :

– Mon père.

L'archiprêtre se voulut cordial :

– Mon fils.

Octant dénia enfin faire les présentations :

– Questeurs, je vous présente le père Andréas. Son service a, en quelque sorte, fait votre travail. Mon Père pouvez-vous continuer ?

L'archiprêtre se leva et remercia de la tête le Commissar. Il se tourna vers Prune, comme si Léandre n'avait jamais existé :

– Il y a deux jours, deux héossiens ont cherché à voler des rations dans l'une de nos chapelles. Une féling du désert, à pelage blond et un darken appelé Korlak. Les matricules

qu'ils présentèrent étaient aussi faux que leur laissez-passer. Aussitôt nous avons vérifié les fichiers pour découvrir que la féling était recherchée par nos collègues du Caméléon. Elle appartenait, tout comme son complice, à un mouvement terroriste. Comme le veut le droit divin, nous avons prêté assistance à nos frères dont la lourde charge est d'interroger les suspects. Et c'est ainsi que nous sommes arrivés à vous.

Prune était pâle comme la mort :

- Oui, à vous, mademoiselle Déborah Kyle.

Il reprit sa place, narquois, et inclina sa tête comme pour écouter une confession. Le regard de Léandre allait de la jeune femme blême à l'archiprêtre. Ce dernier continua doucement :

- Vous savez ce que cela signifie ?

- Non, dites-le moi, répondit Prune d'une voix blanche.

- Et bien que...

On frappa à la porte. Octant, frustré du spectacle, hurla :

- Entrez.

Un boréal ouvrit la porte et se courba si bas que ses tresses multicolores en touchèrent le sol :

- Maîtres, un message pour la Questeur Kyle.

Il tendit un papier que Prune saisit vivement, en disant :

- Neda

Surpris, le petit être au visage bleuté observa la jeune femme et esquissa un petit sourire avant de filer tête baissée. Le père Andréas, frustré, lui aussi, de son effet, inclina la tête pensivement.

- Où en étions-nous mademoiselle Kyle ?

- Vous en étiez arrivés à moi, mon père.

Léandre observa que sa collègue avait regagné de l'assurance :

- Ah ! Oui ! Et savez-vous ce que cela signifie, disais-je.

- Non.

- Et bien, que nous avons retrouvé vos assassins !

Prune le fixa, comme lasse de jouer au chat et à la souris :

- Et ?

- Et bien, une bonne sonde mentale et le tour est joué. Ils nous ont donné des noms de complices, et même des humains qui les aident. Le croiriez-vous ?
- Je le crois mon père. Venez en aux faits.
- Et bien, ils ont avoué un crime odieux, un sacrifice comme seuls les sauvages peuvent en faire. Ils ont sacrifié un de nos frères de l'Église du Poisson en lui sectionnant les membres puis la tête. La torture a duré au moins une heure.

Léandre tenta un mouvement de protestation mais Prune l'arrêta d'une phrase :

- Silence d'Amoury, vous parlerez quand on vous y autorisera. Continuez mon Père.
- La victime de ce crime odieux se s'appelait Frère Villae Campa, de l'ordre de la tortue, branche mineure de l'Église que je sers. D'après ce que j'en sais, ce petit ecclésiastique de quartier n'avait pas un sens aigu de la religion. Client habitué de ces ignobles maisons de débauche, il aurait été là au mauvais moment. Surprenant une cérémonie païenne destinée à bénir les futures actions terroristes, il aurait été fait prisonnier et sacrifié au nom d'une divinité folklorique à vocation meurtrière.

Léandre se leva en grimaçant :

- Mais comment savez-vous cela ?

Le père Andréas répondit sans même le regarder :

- Les deux prisonniers nous l'ont raconté.
- Mais où sont-ils à présent ?

L'archiprêtre regagna sa place dans le fauteuil, faussement contrarié.

- C'est là qu'est le problème, mes enfants. La féling n'a pas résisté à la sonde et est morte d'une embolie cérébrale alors que le darken nommé Korlak est tombé dans le coma. Je crains que le novice qui a mené l'opération n'ait été un peu trop enthousiaste dans ses dosages de drogue.

Léandre secoua la tête, désespéré :

- Mais ont-ils dit d'autres choses ?

L'écclesiastique leva les mains en signe d'apaisement :

- Ils ont dit tout ce qu'ils avaient à dire, je vous rassure. Leur incapacité présente à parler n'est pas un problème. Nous avons une première liste de leurs contacts, de leurs complices, y compris parmi les humains. Elle sera bientôt entre les mains du Caméléon. En attendant, comprenez que je ne puis en dire plus.

Prune s'était appuyée contre le mur pour ne pas tomber :

- Fille de l'acier est morte ?

Octant fronça les sourcils :

- Cela semble vous contrarier Questeur Kyle.
- Je le comprends, commenta sournoisement l'archiprêtre, guettant la moindre des réactions de la jeune femme.

Prune se ressaisit, serrant les poings. Elle s'empêchait de pleurer :

- Oui, je suis ennuyée. Elle aurait pu servir d'exemple. Son exécution pour assassinat d'un humain, prêtre de surcroît, aurait été publique. Mais elle aurait été plus utile vivante que morte.
- Mais il reste Korlak, rappela doucement le père Andréas. Il peut se réveiller d'un moment à l'autre. D'après ce que j'en sais, il serait prêt à vendre père et mère pour sauver sa vie. Mais je suis pressé par le temps, cette affaire doit être résolue le plus rapidement possible. Les traîtres doivent trembler actuellement. De notre côté, nous allons faire notre rapport au Caméléon.

Octant compléta :

- Du notre, les Questeurs ici présents vont chercher le moindre indice confirmant les faits indéniables que vous avez portés à notre connaissance.
- Je l'espère bien. Comprenez que pour que ce dossier soit clos rapidement, il est dans l'intérêt de chacun d'aller dans le même sens.

Il se tourna vers Prune :

- Me suis-je bien fait comprendre, Mademoiselle Kyle ?

Tête basse, la Questeur murmura :

– Oui mon père, je vous ai bien compris, croyez-moi.

L'archiprêtre se leva, plein d'une vigueur nouvelle :

– Bien. J'attends un rapport demain au plus tard. Sinon...

Octant, croyant bien faire, compléta encore :

– Sinon vous êtes bons pour le service des archives, à la cave.

– Merci Commissar. Je pense que la responsable de ce dossier a entendu le message.

D'un simple mouvement, il tendit la main vers le menton de Prune et l'obligea à relever la tête pour plonger son regard vainqueur dans ses yeux verts :

– À bientôt ma chère. Content d'avoir pu vous rencontrer enfin.

Et il partit sans un salut. Octant siffla doucement ;

– Quel petit con prétentieux.

Devant l'air médusé de ses assistants, il s'expliqua, cachant mal son dégoût :

– Je n'aime pas qu'on donne des ordres à ma place, ni qu'on fasse la leçon à mes hommes. Questeurs, je ne suis pas content d'avoir été coiffé au poteau par cet épouvantail. Malgré ses grands airs, il n'est qu'un simple fonctionnaire, j'ai pris mes renseignements. Mais je ne veux pas de problème avec le père Andréas, ou celui qui nous l'a envoyé. Tenez-vous en à sa version des faits. Les coupables ont été arrêtés et on connaît l'identité de la victime. Vous pouvez disposer.

Léandre regardait Prune ronger son frein. Ils étaient retournés dans leur bureau, frustrés de leur enquête. Ce qui étonnait le plus le Questeur était sa collègue prenne encore plus mal la chose que lui. Il s'était habitué dans leur relation à endosser le rôle du râleur. À cet instant précis il pouvait voir les poings de la jeune femme se serrer de colère.

– Que se passe-t-il ? Ce prêtre nous a mis K.O. sans même que je sache ni pourquoi ni comment.

La jeune femme tapa sur la table :

- Le salopard de merde !

Elle pleurait de rage :

- Quoi ? Vas-y, explique-moi.

- Il a triché ! Il a triché !

Léandre ne comprenait rien. Prune lui tendit le papier qu'elle avait reçu du boréal pendant la réunion :

- Tu te rappelles que notre victime est un prêtre ?

- Bien sûr.

- Alors explique-moi ça.

Léandre parcouru la feuille rapidement. Il reconnut l'écriture du légiste, Frère Enguerrand, son ami. Ses doigts se crispèrent sur le papier :

- Le salopard de merde !

Cet extrait du rapport d'autopsie était formel. L'estomac de la victime contenait des restes de chair humaine. Aucun prêtre n'aurait pu commettre le sacrilège d'anthropophagie. Ce genre d'acte décadent était le domaine réservé des grandes familles.

6

La Mater Maria Conception de Astria détestait répondre à de telles requêtes. Elle le prenait pour un affront personnel. Son visage se crispa, mais elle ne chercha pas à cacher sa contrariété. Masquer ses sentiments, et particulièrement sa colère, n'était pas dans ses habitudes. Pendant pas loin de quarante années, elle avait tenu son établissement avec droiture, fermeté et détermination. Elle méritait bien le surnom de Mère Puterelle que lui avait donné ses novices d'année en année. Elle avait vu passé cinq générations qu'elle avait dressées, éduquées et parfois instruites. Jamais elle n'avait fait la moindre concession à la paresse, à l'envie ou à la gourmandise. À vingt-cinq ans, elle s'était fait épiler le crâne pour que sa chevelure n'attire pas le regard lubrique du mâle. À trente ans, une simple opération l'avait stérilisée et privée d'hormones qu'elle considérait comme impures. Elle n'avait plus à se soucier de ces sentiments bestiaux qui détournent du droit chemin. Elle en avait assez souffert pour être radicale dans leur annihilation. Ses repas, deux par jour, étaient simples et trois fois bénis avant d'être consommés. Les produits qu'elle ajoutait empêchaient son palais d'apprécier le moindre goût. Une fois l'an, elle s'autorisait à un beignet mais le vomissait immédiatement avant d'entamer un jeûne purificateur de trois jours. Personne sur cette planète n'avait autant sacrifié aux Hommes-Dieux que Mater Maria. Elle le savait. Et surtout, peu de personnes pouvait se vanter d'avoir résisté à ses méthodes. Elle avait maté les plus dures. Et justement, il fallait que l'on vienne la déranger une seconde fois pour l'un de ces cas.

D'un geste, elle confirma l'envoi du dossier et fit disparaître le visage de son honorable interlocuteur. Derrière elle, les écrans de veille signalèrent un mouvement dans le dortoir N°4. Ainsi les novices faisaient du désordre. Elle mit l'alarme en marche, réveillant neuf cent jeunes filles. La nuit va être longue pour ces jeunes sottes, décida-t-elle.

*

Déborah Kyle.

Date de naissance : 169

Père : Sandros Kyle, hors-la-loi, assassin et terroriste.

Exécuté publiquement en 172.

Mère : Inconnue.

Date d'incorporation : 184

Age d'incorporation : 15 ans

Date de libération : 188

Résumé du dossier :

Déborah Kyle s'est présentée au séminaire deux jours avant son seizième anniversaire. D'après la règle, à partir de ses seize ans, si elle ne s'était pas rendue devant les instances du Nouvel Ordre pour se faire recenser, elle aurait été considérée comme rebelle, hors-la-loi et inférieure. Elle connaissait parfaitement la législation. Elle refusa de révéler d'où elle venait et par qui elle avait été éduquée.

Son père Sandros Kyle a été exécuté en 172 pour haute trahison, activité terroriste et récidive dans sa volonté d'enseigner des rudiments de technologie à des inférieurs. Avant de passer à ses activités séditieuses, Kyle a été un brillant ingénieur dans le génie civil au service de la lignée des Albaman.

La mère de Déborah Kyle reste inconnue des services de recensement du Nouvel Ordre. Nous ne pouvons que confirmer que le sujet est génétiquement pur. Son sang est humain à cent pour cent.

Considérée comme inadaptée socialement, elle nous fut confiée immédiatement avec la recommandation de quarantaine.

La première mesure que je pris à l'époque fut de lui faire raser la tête. En effet, aucune humaine – et encore moins une de nos novices – n'était autorisée à se pavaner avec des cheveux de couleur violacée. Elle ne protesta pas, demandant simplement à garder la natte qui lui avait été retirée. Sa requête fut refusée. Il fallait absolument couper les liens qu'elle avait avec son passé, quel qu'il fut. Elle ne protesta pas non plus. Il est à noter qu'elle portait aussi deux tatouages de nature inconnue sur chaque omoplate. Le chirurgien du séminaire les fit disparaître sans

anesthésie. Là encore elle ne montra aucune réaction. Si j'avais à catégoriser Déborah Kyle je la qualifierais de rebelle passive : les pires. Jamais elle ne protesta lors des différentes épreuves que comporte le programme de redressement psychologique. La réclusion ne lui a jamais fait peur, et encore moins l'isolement. Tous ses instructeurs s'accordèrent à dire qu'elle subissait tout mais sans jamais rien accepter. Au bout d'un mois, quand je lui ordonnais de retourner chez le coiffeur, elle ne dit rien. Pendant les quatre années qu'elle vécut au séminaire, personne ne peut vraiment dire qu'il a pu parler avec mademoiselle Kyle. Ses notes furent excellentes et plus particulièrement dans les langues et l'histoire humaine. C'est à ce propos que l'on peut noter le seul incident qui a émaillé le parcours trop parfait de cette personne. Nous avons découvert (délation) que Déborah Kyle maîtrisait parfaitement le langage archaïque et prohibé des héossiens ainsi que plusieurs dialectes sauvages. Comme elle s'obstinait à nier, elle a passé plus de quatre mois en isolement total. La loi nous interdisant de prolonger la sanction, je donnais l'ordre de la faire sortir à la condition qu'elle rase ces cheveux dénaturés. Au niveau disciplinaire, elle fut une élève parfaite, toujours à l'heure, toujours ordonnée et propre. Ses relations avec ses camarades furent à la mesure de son étrangeté.

Comme le prévoit le programme nous avons introduit un élément de surveillance dans la chambrée en la personne de Soulia Iroki (agent .439-Mer.Cam.4). Sa mission était d'agresser verbalement mademoiselle Kyle et physiquement si elle n'obtenait pas de réaction. Le but était d'étudier les réponses affectives du sujet pour mieux connaître ses points faibles au niveau psychologique.

N'ayant abouti à aucun résultat après six agressions verbales directes, Soulia Iroki fomenta un petit piège avec les camarades de chambrée. Sorte d'embuscade et de bastonnade, le but était de savoir jusqu'où Déborah Kyle se laisserait humilier. Le piège eut lieu à l'heure de la douche et fut absolument sans résultat. Aucune réponse n'a pu être enregistrée malgré les violences endurées. Kyle s'est juste placée en position fœtale et a attendu, comme insensible à ce qui se passait autour d'elle. L'expérience n'a pu être continuée suite à l'accident survenu à Soulia Iroki (rapport Fict.986) le soir même. Aucune camarade de chambrée,

malgré nos sollicitations et menaces, n'a voulu prendre la suite du programme. Elles semblaient craindre Déborah Kyle plus que la respecter.

Elle ne fut jamais dénoncée pour activité sexuelle (solitaire ou homosexuelle). De même elle refusa toute participation aux fêtes clandestines de nos novices, elle n'a jamais été vue buvant autre chose que de l'eau (malgré les privations) ou prendre une drogue quelconque.

Ma conclusion est que Déborah Kyle savait ce qui l'attendait en se présentant au séminaire. Elle a calculé son entrée et la date de sa sortie. Du point de vue instruction, elle a été un exemple pour ses camarades. Du point de vue éducation et socialisation aux mœurs humaines, personne ne peut se prononcer. Je ne recommande donc à aucun organisme important d'intégrer Déborah Kyle. Elle représente ce qui me semble la pire de chose à appréhender : l'inconnu.

Mater Maria Conception de Astria.

*

Léandre laissa l'écran sur le portait en trois dimensions de sa collègue sortant de l'institut. Le buste tournait doucement et l'homme tentait à chaque fois de capturer un regard vert et absent qui lui échappait. Une fois de plus, elle illuminait sa vie. Mais là en l'occurrence il s'agissait de son petit appartement de fonction. Son image holographique diffusait assez de lumière pour éclairer la pièce. Léandre n'avait pas demandé de faveur particulière lors de l'attribution des logements de Questeurs. En jouant avec les relations, il aurait pu obtenir un peu plus qu'une simple chambre, salle de bain cuisine. Mais cela lui suffisait largement. Sa vie sociale se résumait à son travail. À Prune, en fait.

Il sourit en pensant qu'elle avait osé le traiter de crâne d'œuf. Ainsi elle avait été chauve. Il ne lui parlerait sûrement jamais de cet épisode de sa vie. Pour ce qu'elle lui en avait dit, après le séminaire elle avait suivi des cours d'ethnologie sur les mœurs primitives des héossiens avant d'intégrer le corps des Questeurs.

Rien de bien palpitant. Prune. Il tenta de chasser l'image du sourire de sa collègue d'un geste. Impossible.

Il se servit un second verre et resta de longues minutes sur cette image. Il ne l'avait jamais observé mais son nez légèrement retroussé était marqué de quelques taches de rousseurs très discrètes. Le rapport ne précisait absolument pas la couleur véritable de ses cheveux mais laissait supposer que le violet était leur teinte naturelle. Pourquoi pas. Les ancêtres des colons avaient subi des mutations autrement plus étranges alors qu'ils traversaient l'espace. Les albinos, par exemple, augmentaient à chaque nouvelle génération. Il regarda son verre vide (le glaçon avait fondu) et se leva en quête d'un peu de fraîcheur. La baie vitrée de son appartement perdit son opacité à son approche, offrant une vue plongeante sur la Technopôle. Sans même regarder, il saisit la bouteille et se servit un nouveau verre. À l'extérieur, muettes mais criardes, d'immenses fresques holographiques émergeaient des murs, défilaient, tombaient en cascades lumineuses. Levant les yeux, il aperçut une fille couleur néon d'une dizaine de mètres de haut, vantant les mérites d'un laxatif. Elle se trémoussait de façon indécente. Prune. Il haussa les épaules. En quoi avait-elle besoin d'être nue pour vendre un tel produit. Pourquoi pensait-il à elle comme ça ?

Derrière lui, dans le reflet de la vitre, il remarqua le visage tournoyant et chauve dans son appartement de fonction. Prune ressemblait à ces filles des publicités urbaines, envahissantes et obsédantes. Elle travaillait avec lui. Elle était dans son appartement. Elle était dans sa tête.

– Et toi ? Que vends-tu ? Que caches-tu ?

Il ne savait pas pour quelle raison, mais il se méfait de cette femme. D'un autre côté, il ignorait aussi pourquoi, mais il lui était reconnaissant. Il avait le sentiment de lui devoir quelque chose. Une immense tristesse l'envahit.

– Où es-tu, Prune ?

Il avait envie de pleurer. Elle lui manquait. Il secoua la tête, comme pris par l'alcool.

– Non ! Pars de mon esprit !

Il ne devait plus penser à cette fille. Il avait une autre mission plus importante.

Comme chaque soir depuis son entrée à l'académie de police, il enregistra ses impressions et ses soupçons sur tout ce qui l'entourait. Parfois ses confessions d'espion avaient servi. Il ne savait jamais vraiment si ses supérieurs tenaient compte de ses rapports. Ce soir, il ne parla pas de sa tristesse. Il ne parla pas de ce visage obsédant. Il se contenta de quelques faits accompagnés de remarques laconiques. Prune. Quand son rapport fut terminé il arrêta l'enregistrement et se leva d'un bond.

– Salauds ! Je n'ai plus rien ! Plus de vie ! Je suis seul !

Il hurlait, fou de rage :

– Je suis né seul ! Je vis seul et je vais crever seul ! Ordures ! Vous n'aviez pas le droit !

Il ne se contrôlait plus du tout. Ses bras étaient levés comme s'il maudissait l'humanité en son entier. Il se saisit de son verre et le lança contre le mur, l'explosant en mille morceaux.

– Je suis seul ! Seul !

Il tomba à genoux plié en deux par la douleur, sanglotant. Dehors, la fille au laxatif lui sourit, muette, absente.

Prune. Il s'endormit replié sur son tapis et rêva de la décharge N°5. Dehors, comme pour lui répondre, l'orage commença.

*

Le visiophone le sauva d'une ultime agonie onirique. L'image holographique était brouillée mais la voix était reconnaissable.

– Léandre ? Viens vite me rejoindre au bureau du père Andréas. Sois discret. J'ai la clef de cette histoire.

Clic.

Prune.

7

La Technopôle était illuminée cette nuit. Des milliers de fenêtres pour des milliers de vies. Autant de points colorés qui perçaient les trombes d'eau s'abattant sur la ville humaine. La chaleur aidant, de titanesques arcs électriques frappaient les édifices, provoquant l'explosion d'armoires à fusibles censées protéger les installations. Les orages sur cette planète prenaient toujours des allures de bombardement. Une fois la tempête passée, il fallait réparer en attendant la prochaine.

Léandre avait enclenché la conduite automatique et cherchait à la hâte les seringues à pression que lui avait laissées le docteur. Plus de pleurs, plus de douleur, braillait la fille qui vantait sur le Rézo les effets bénéfiques de ces anesthésiants bon marché. « Si seulement cette catin avait raison », maugréa le Questeur, toujours en quête des tubes multicolores. Enfin, il les trouva au fond de sa sacoche argentée et se fit deux injections pour calmer les élancements. Le bruit d'air comprimé et le picotement arrivèrent comme une libération. Il savait que dans quelques minutes l'impression de se déchirer les muscles à chaque mouvement aurait disparu. Mais pour combien de temps ?

Le véhicule prit soudain de l'altitude, suivant le chemin que lui avait indiqué son passager. Léandre resta un moment immobile, le visage illuminé par le tableau de bord orangé. Autour de lui se dressait la ville la plus improbable, la plus dangereuse et la plus polluée de cette maudite planète. Pour chaque fenêtre, une vie ; et il en comptait des milliers, se répéta-t-il. Ici une mère qui opacifiait la vitre, là une petite fête entre amis, plus loin un couple enlacé. Tant de monde pour si peu d'espace. Les humains avaient fait dans la démesure en bâtissant un peu partout, un peu n'importe comment. Le but avoué de chaque nouvel architecte était de faire plus grand, plus colossal, plus écrasant et, souvent, plus laid que le voisin. Plutôt que de s'étaler horizontalement sur cette planète infinie, les humains préféraient s'entasser verticalement les uns sur les autres. Comme si le nombre et la promiscuité étaient gages de sécurité.

L'assiette du véhicule bascula sur la droite. Ses phares se braquèrent sur un mur veiné de tubes goudronnés masquant les fresques d'origine. Les fioritures baroques en moins, les temples du Nouvel Ordre n'avaient rien à envier aux tours cyclopéennes des grandes familles. Même Léandre était obligé de le reconnaître.

C'est justement ce qui lui vint à l'esprit quand il discerna, derrière un rideau de pluie, la chapelle de la Raie Mantae, local où le père Andréas était censé travailler. Le bâtiment avait ceci de particulier que l'une des façades n'était qu'un monumental aquarium de plus de vingt étages, comptant les plus gros spécimens marins à pouvoir survivre en captivité.

Même dans l'obscurité, il était possible de discerner des ombres titanesques évoluer dans ce bac large de plus de trente mètres. Les humains étaient bien loin d'avoir découvert toutes les créatures vivantes d'Héos. Certaines légendes primitives faisaient référence à des monstres marins gros comme des immeubles. Les nécrosiens eux-mêmes n'avaient pas nié le fait que leur ville, les fameuses ruches, étaient des entités vivantes et sensibles.

Léandre fit contourner l'immeuble à son véhicule qui se stabilisa sans un bruit. L'édifice, de ce côté là, était plongé dans les ténèbres. Il ne comptait pas moins de quarante étages. Quelques gros transports passaient la nuit dehors et le Questeur se gara entre deux d'entre eux.

Il vérifia ses armes une dernière fois et fourragea dans sa boîte à gants en quête d'un petit coffret d'acier. Il l'ouvrit et en sortit une dent d'un blanc immaculé. Il la saisit et la plaça dans sa bouche, grimaçant pour mieux la fixer. S'il devait lui arriver un malheur, autant qu'il parte sans douleur et sans parler.

Il releva le col de son manteau bleu foncé de Questeur. Il sortit, s'aidant de sa canne et clopina vers l'entrée de service. Il nota la présence de deux caméras qui suivirent son arrivée. Comme prévu, il tomba sur une porte à code. Rapidement, il sortit une carte plastifiée et la plaqua contre le digicode. Celui-ci émit une protestation de pure forme avant de faire tourner les serrures de la porte blindée. Dans un glissement, sonore elle s'ouvrit à Léandre qui rangeait déjà son précieux gadget.

Le couloir qu'il emprunta était lui aussi surveillé par une caméra. Peu important, il s'arrangerait pour faire disparaître les films plus tard. Les murs souillés, l'odeur de médicament et de nourriture lui indiquèrent qu'il devait se trouver dans les cuisines d'une sorte de centre de recherches. Il nota le silence absolu qui régnait dans cet immeuble. Se pouvait-il que les " fous " soient de sortie ce soir ?

Les prêtres du Poisson, les " fous " comme on les surnommait dans les Églises, avaient une mauvaise réputation auprès de la population et des autres prélats du Nouvel Ordre. Il n'avait jamais été prouvé que ces chercheurs utilisaient d'autres cobayes que des héossiens, mais beaucoup se demandaient ce que devenaient tous ces enfants humains récupérés dans les orphelinats de l'administration divine. On parlait de mutations ou de monstres humains. Sous le contrôle de l'Homme-Dieu Altaïr, cette Église n'en demeurait pas moins l'une des plus sollicitées. Elle formait en effet la plupart des médecins, des cyber-prothésistes et des savants de renom. Les humains dans leur peur de l'extérieur s'en remettaient à la logique réconfortante de la science. Le côté aseptisé des serveurs du Poisson était rassurant. Ces prélats paraissaient exempts de toute impureté dans leur tenue toujours d'un blanc virginal. Mais ils étaient aussi inquiétants car froids et dénués de conscience.

C'est en débouchant dans un couloir donnant sur plusieurs ascenseurs que Léandre pensa à ce qui pourrait lui arriver s'il finissait entre les griffes des fous. Il parcourut un organigramme lumineux et repéra le numéro du bureau de père Andréas, 1550 B : au quinzième étage. À l'extérieur l'orage grondait de plus en plus fort. À l'intérieur, toujours personne. Prêtant attention à la tempête, le Questeur entra à reculons dans la cabine circulaire. Quand les portes se refermèrent il réalisa ce qu'il avait dans le dos. Un éclair illumina le monstre marin dont l'œil jaune avait la taille de la tête de Léandre. L'ascenseur qu'il venait de prendre montait dans un tube à l'intérieur de la façade aquarium. Plaqué contre la porte, il appuya sur un bouton au hasard et plongea sa main dans sa poche en quête de son arme.

La pression dans ses jambes lui indiqua qu'il montait. Impossible de le savoir autrement car l'ombre du monstre aquatique se déplaçait en même temps qu'une cabine dix fois plus petite que lui. Quand la porte s'ouvrit le Questeur sortit comme il était entré : à reculons. Il regarda autour de lui pour découvrir qu'il était au bon étage. Inutile comme, il s'y attendait, de prendre les escaliers de service. Il se trouvait dans un couloir blanc, illuminé de néons et décoré de quelques peintures aquatiques sans intérêt. L'odeur d'antiseptique qui flottait ici lui rappela sa chambre d'hôpital. Les deux injections lui avaient presque fait oublier ses blessures. Son corps lui ferait bien assez tôt payer le prix de cette duperie. Quand les anesthésiants cesseraient de faire effet, il trinquerait. Concentré sur le motif de sa présence ici, il réalisa qu'il devait être le seul à cet étage. Aucun bruit n'indiquait d'activité sinon ceux des monstres percutant les parois de leur aquarium façade. L'orage les excitait un peu trop à son goût. Il nota le numéro du bureau en face de lui : 1546. Il ne devait pas être loin de celui du père Andréas.

Il s'engagea vers la gauche et compta les portes jusqu'au 1550 B. Même si aucun nom n'était inscrit, il ne douta pas un instant que ce fut le bureau de l'arrogant prélat. De toutes les portes, c'était la seule en bois sombre capitonné de cuir rouge. Placé au fond du couloir, Léandre supposa que le bureau devait avoir une fenêtre sur cet immonde bac à poisson. Il fit une pause pour réfléchir à l'attitude qu'il allait adopter. Entrer par la porte de service et sans invitation n'était pas considéré comme un crime pour un Questeur. Il en avait le droit. Le bâtiment étant public, personne n'irait lui reprocher de vouloir être discret. Le service de sécurité devait d'ailleurs avoir déjà vérifié son identité. S'il y avait eu le moindre problème, Léandre serait dans une cellule à l'heure actuelle. Par contre, la loi ne lui permettait pas de pénétrer dans un bureau, une chambre ou une pièce d'eau sans y avoir été autorisé ou invité. Il frappa donc deux coups à l'aide de sa canne et resta bien immobile. Il savait que le capitonnage de la porte devait être bourré de censeurs et que des caméras s'étaient probablement mises à fonctionner dès le premier coup. Pas de réponse. Il attendit une minute avant

de frapper de nouveau. Sa main s'engouffra dans sa poche et se referma sur la poignée de la petite arme de secours qu'il avait pris avant de partir. Il savait que s'il était surpris en pleine effraction, l'archiprêtre le tenait. Il ne devait donc pas entrer sans raison valable. Une autre minute passa, ponctuée de deux roulements de tonnerre. Toujours rien. Il se prépara à faire demi-tour et à afficher un large sourire à la caméra qui le braquait sûrement de l'autre côté du couloir, lorsqu'il entendit un gémississement. Prune.

Il ne chercha même pas à vérifier si la porte était protégée et fit tourner la poignée de laiton. Le battant s'enfonça de quelques centimètres pour glisser le long du mur. La foudre tomba juste à côté du bâtiment, illuminant la pièce dont tout le pan gauche du mur donnait sur l'aquarium. Dans le coin droit, à l'opposé des monstres marins et recroquevillée, Prune émettait une faible plainte. Dans sa main, le Questeur aperçut une arme de service dont le compteur lumineux indiquait qu'elle avait tiré une balle récemment. Ténèbres. Léandre se mit en quête d'un interrupteur contre le mur. Un second éclair l'aida à trouver ce qu'il cherchait dans l'obscurité. Lumière. Affalé sur son bureau, l'archiprêtre Andréas finissait de se vider de son sang et de sa cervelle. Le haut de sa calotte crânienne maculait le mur derrière lui...

Ténèbres.

*

– Îo on zelh ?

– Quoi ?

Prune reconnut la voix de son collègue.

– Léandre ?

Le Questeur se tenait devant elle, l'air contrarié. Complètement abruti, elle lui sourit :

– Bonsoir monsieur Léandre.

Un claquement sec suivi d'une violente douleur à la joue lui remirent quelques idées en place :

– Désolé, s'excusa le Questeur.

À son ton il avait plus l'air préoccupé que désolé. Elle voulut protester mais réalisa qu'elle n'était pas dans un décor familial. Léandre avait allumé les lumières bleues du bureau. Prune secoua la tête. Sa vue troublée revint petit à petit en même temps qu'un mal de crâne abominable. Son dos la faisait souffrir et un picotement dans la nuque lui rappela la dramatique situation dans laquelle elle se trouvait.

- Le prêtre ? S'écria-t-elle.
- Mort. Tué avec ton arme de service.
- L'autre homme ?
- Il n'y a que nous ici, Déborah. Réveille-toi ! Il faut faire quelque chose, et vite !

Elle tenta de se remettre sur pied mais en fut proprement incapable. Léandre plaça son bras sous son épaule et la souleva en grimaçant. L'effet de ses anesthésiants avait des limites. La position verticale lui permit de retrouver son équilibre. Elle s'appuya contre le mur et observa la pièce. Son regard s'arrêta sur le cadavre. Sans le quitter des yeux elle bafouilla :

- J'ai reçu ton message et je suis venue. Je suis passée par la grande porte mais il n'y avait personne, pas de gardien ni de bedeau. Je suis montée ici et je suis entrée après avoir frappé. Il était à son bureau et me souriait. Et j'ai senti un picotement dans la nuque avant que tout ne devienne noir.

Léandre fermait déjà la porte du bureau.

- C'est un piège. Je ne t'ai pas envoyé de message mais par contre j'en ai un de toi. Tu n'as rien vu d'autre ?
- Non.

Un roulement de tonnerre les fit sursauter. Au pied de l'immeuble un hurlement de sirène perça les sons aquatiques et les raclements des créatures marines sur le verre blindé.

Léandre serra les poings.

- C'est bon, nous sommes faits comme des rats.

L'ascenseur descendait déjà et l'escalier de service devait sûrement être sous la coupe des forces de police. Vu le nombre de véhicules stationnant devant la chapelle du Poisson, il était inutile de tenter un passage en force. Prune arriva même à distinguer la brigade d'intervention rapide, généralement utilisée contre les terroristes et les preneurs d'otages. Suivant une procédure qu'elle connaissait par cœur, toutes les issues étaient bloquées, le ciel devait être quadrillé et dans les minutes qui suivraient, une centaine d'hommes auraient investi les locaux. Elle était perdue si elle n'agissait pas au plus vite. Elle pivota vers Léandre levant doucement son arme. Il lui tournait le dos et frappait l'un des murs à l'aide de sa canne.

Comme s'il avait prévu sa réaction, il lança calmement :

– C'est toi qui l'a tué, Prune. Mais quelqu'un a été plus rapide que toi ce soir.

Stupéfaite, elle ne put contrôler le tremblement de sa main.

– Non !

Elle gémissait plus qu'elle ne parlait. Léandre se retourna, un sourire triste sur le visage :

– Tu appartiens à ce mouvement terroriste ? Je n'ai pas vu ton nom sur la liste pourtant.

La jeune femme tentait de réfléchir, de nier et de parler tout à la fois. En fait, elle n'arrivait pas à trouver une parade. Léandre reprit simplement :

– C'est donc cela. Cette féling a donné ton nom et Andréas voulait faire pression sur toi. Que t'a-t-il demandé sinon de mentir pour ce dossier ? D'autres renseignements ? Une allégeance ? Ton petit cul de traîtresse ?

Sa voix était montée d'un ton :

– C'est toi qui a tenté de m'éliminer devant ce bordel. C'est toi qui parlé dans mon dos là-bas. Que leur as-tu dit ? Que c'était bon ? Que j'étais suffisamment blessé pour ne plus te gêner ?

Et maintenant tu vas me tirer dessus et dire que j'ai flingué l'autre idiot ? C'est ça ?

Prune ne pouvait plus que secouer la tête des larmes plein les yeux. Chaque nouvelle parole du Questeur était comme une pointe qui la perçait. Léandre, lui, avait retrouvé le masque du tueur. Ses douleurs revenaient trop rapidement et le faisaient grimacer :

– Mais voilà, quelqu'un n'était pas loin. Ce quelqu'un t'a vu tuer le père et t'a immobilisée. Ce quelqu'un est parti avec ce que tu cherchais, petite salope. Et maintenant, je suis autant dans les problèmes que toi. Alors tire, si tu en as le courage.

Il se retourna et sans attendre de réponse reprit son petit manège. Avec le pommeau de sa canne, il continua de frapper systématiquement le mur maculé de sang. Il suivait consciencieusement les bas-reliefs représentant toute une faune marine des temps anciens.

Prune leva son arme, tremblante mais la retourna vers elle. Le visage baigné de larmes, elle ouvrit la bouche et approcha le canon. La foudre tombant sur le toit fit trembler l'immeuble. Léandre se retourna une fois de plus. Curieusement, il semblait vraiment en colère :

– Bien ! Vas-y ! Tire ! Il aura gagné sur toute la ligne ! Fais-toi sauter la tête et celui qui nous manipule depuis le début pourra être tranquille.

Le regard plein de défi, il contourna le bureau en boitant et se plaça à un mètre de sa collègue. Elle fit mine de reculer et accéléra son geste comme pour menacer de mettre son projet à exécution. Le ton de Léandre se fit encore plus cassant, plus sarcastique. Il souriait méchamment.

– N'hésite pas ma jolie ! Je veux profiter du spectacle ! Au fond, j'y gagne aussi. Une traîtresse de moins !

Il hurlait presque :

– Allez ! Courage !

Tonnerre. D'un mouvement brusque il leva son arme et plaça le canon juste sur le front de Prune. De l'autre main il donna un

grand coup de canne, faisant tomber l'arme de service. La situation était inverse. Elle ferma les yeux.

– Dis adieu à cette double vie.

Il appuya sur la détente et perça la vitre blindée donnant sur l'aquarium géant. Saisissant Prune par le poignet, il se précipita vers le mur et donna un grand coup de canne dans une des figures aquatiques d'un bas relief. Derrière lui un craquement l'avertit que la paroi endommagée allait céder. Pour tout arranger, des bruits de cavalcade résonnèrent dans le couloir. Un chuintement suivi d'un mouvement attira son attention : une ouverture était apparue dans le mur. D'un mouvement brusque il poussa Prune dans l'entrebâillement et s'y précipita. Il ne se retourna que pour fermer le passage secret et entrevoir deux explosions simultanées dans le bureau. Celle du feu des brigades d'intervention rapide et celle du verre de l'aquarium cédant à la pression de l'eau. Avant que ses collègues n'accèdent à cette pièce (et à cet étage), il avait bien quelques minutes.

*

Le claquement du battant derrière lui confirma que l'eau faisait son travail et couvrait leur fuite. Machinalement, il chercha la lumière sur sa droite et tourna un bouton pour juger de la situation.

Prune était dans un coin, se frottant le poignet, décoiffée et misérable. Il ne prit même pas le temps de réfléchir et la releva d'un mouvement sec. Cet effort déchira quelque chose en lui. Il se retint de hurler.

– Écoute-moi bien petite imbécile. À présent, c'est moi qui dirige cette affaire. Tu te moquais de savoir pour qui je travaillais ? Et bien moi, le temps venu, je n'oublierai pas ce que tu es vraiment. Mais en attendant, je t'offre le moyen de te venger de celui qui nous a pris pour des cons. Plantons ce pourri et nous réglerons après notre différent. Je t'aiderai bien volontiers à te faire sauter le caisson !

Prune leva un regard plein d'incompréhension. Léandre lui prit le visage entre ses mains et l'amena à quelques centimètres du sien.

Il aurait pu l'embrasser ou lui casser la nuque. Il n'avait envie ni de l'un ni de l'autre.

- J'ai besoin de toi. Tu m'es plus utile vivante que morte pour le moment. J'ai des relations, toi aussi. Nous avons sûrement un ennemi commun dans les grandes familles et je veux sa peau. Sache que le serviteur du Nouvel Ordre que je suis a vraiment eu du mal à ne pas te tuer. Dis-toi que nous passons un pacte aussi difficile l'un que pour l'autre. Tu comprends ?

Il serra la prise et planta son regard dans celui de la jeune femme. Elle murmura :

- Oui.
- Comment ? Plus fort.
- Oui je comprends.

Sans plus attendre, il la lâcha et se retourna pour observer le réduit dans lequel ils avaient trouvé refuge. Une petite chambre avec un lit bas, un bureau et une armoire ouverte remplie de bouteilles d'alcool illégal. Des traces de boue courraient jusqu'à l'armoire, sûrement un autre passage dérobé.

Il évalua la situation à haute voix :

- Tous les archiprêtres ont prévu des sorties de secours. Celle-ci a été utilisée par ton agresseur. Cela signifie qu'il connaissait parfaitement les lieux. Les traces espacées dans un sens puis dans l'autre prouvent qu'il n'a pas hésité. Un serviteur ou un novice ne devrait pas connaître cet endroit, encore moins un pair d'Andréas. Un supérieur serait sorti par la porte donnant sur le couloir et aurait sonné le tocsin après t'avoir abattu. Cette personne ne voulait donc pas que l'on sache qu'elle était là, ni que tu meures. Cela cadre assez bien avec un puissant des grandes familles. Jamais on ne lui pardonnerait de traîner dans une chapelle du Poisson et les gardiens l'auraient identifié et abattu.

Prune reprenait ses esprits peu à peu. Elle écoutait Léandre, réalisant qu'il réfléchissait, même en situation de crise. Elle remarqua aussi que le Questeur avait les lèvres rougies par le sang. Ses blessures s'étaient rouvertes en lui et il ne s'en rendait même

pas compte. La pâleur de son visage contrastait curieusement avec son bouc ensanglanté.

L'eau arrivant à ses pieds attira son attention. La porte dérobée allait céder. Elle fit un mouvement de main qui tira Léandre de ses réflexions. Il baissa les yeux et se dirigea aussi rapidement qu'il le put vers l'armoire. Pris de vertiges, il s'appuya sur le meuble et le poussa sur le côté. L'armoire pivota, comme il s'y attendait, découvrant une petite porte métallique. Prune s'était approchée et faillit glisser sur l'arme de son collègue. Il ne s'était même pas aperçu qu'elle était tombée de sa main. Avec le peu de forces qui lui restaient, il poussa le battant qui s'enfonça. Prune dut le retenir par la taille pour qu'il ne s'affale pas contre le mur. Léandre tourna la tête vers elle : du sang s'échappait encore de sa bouche mais aussi de son nez. Il tenta de prononcer quelques mots mais s'écroula dans la cage d'ascenseur qui se présentait à eux.

*

– Prune, je ne peux pas.

Sa voix n'était qu'un murmure, presque une plainte. La jeune femme haussa les épaules :

– Tu préfères que je te ramène là-bas ?

Léandre tourna la tête pour ne pas avoir à répondre. Rien qu'à l'idée de s'échapper de la Technopôle, il avait déjà vomi trois fois.

– Je n'y survivrais pas.

– Mais si. J'y ai bien survécu près de seize ans et vos soldats y survivent très bien.

– Je n'ai jamais quitté cette ville. À l'extérieur tout est sale, l'air est toxique et l'eau non distillée.

– Balivernes ! Je pensais que tu ne croyais pas à cette propagande. La Technopôle est polluée, l'air purifié que tu respires dans les bâtiments n'est qu'une légende. Quant à l'eau, effectivement, c'est de l'eau pure.

– Je ne pourrais pas.

Il geignait presque. Son estomac se tordait douloureusement.

- Alors je te laisse ici, dans cette fange que tu trouves si propre. Tu ronchonnais moins dans la décharge.
- Je savais pouvoir trouver un lieu où me laver, me purifier. Là-bas il n'y a pas l'eau courante.
- Mais si. Il y a une magnifique cascade à ce qu'on m'a dit.

Elle se leva en prenant garde de ne pas se cogner contre le haut du large conduit où ils avaient trouvé refuge. Au-dessus d'eux, elle entendait le bourdonnement de la Technopôle. Les égouts de la ville se déversaient directement dans la mer. Bientôt il faudrait sortir du tuyau de béton où être emporté trente mètres plus bas par un torrent d'excréments.

La plupart des humains ignoraient qu'une mer bordait leur cité. Tout ce qui se trouvait à l'extérieur était par définition dangereux, sauvage et arriéré. Les agences de voyages avaient arrêté de vanter la beauté du port septentrional puisqu'il avait la réputation d'être infecté par la maladie, puant et peu sûr pour le touriste. Prune, elle, savait ce qu'elle pourrait y trouver : la liberté. Léandre ne bougeait plus. Peut-être dormait-il. Elle fit le compte de ce qui lui restait. Une carte inutilisable là où elle comptait aller, deux armes et un passe-partout récupéré dans les poches de son collègue. Rien de bien intéressant.

Ön, le soleil carme, apparut enfin dans le lointain, chassant les étoiles. Héos avait une révolution assez lente autour de l'astre rougeâtre. Suivant le compte humain, une journée entière ne durait pas moins de 30 heures. Prune réalisa qu'elle n'avait dormi que trois heures en deux jours. Elle frissonna, mal à l'aise dans cette combinaison de Questeur. La fatigue et la lassitude exaspéraient ses sens, la faisaient trembler. Elle croisa ses bras en quête d'un peu de chaleur. L'odeur et la douleur lui étaient à présent intolérables. Elle marcha jusqu'à la sortie du tuyau pour observer la mer, l'eau. Regarder le port septentrional et ses frêles esquifs, admirer le ressac et humer le peu d'air iodé qui arrivait à couvrir l'odeur d'égouts, tout cela lui redonnait de la force. Un mouvement derrière elle attira son attention.

- Prune ?

Léandre s'était levé, sans bruit. Peut-être ne dormait-il pas vraiment. Il avança jusqu'à côté d'elle et fit face au soleil.

- Tu sais Prune. L'idée de sortir me paralyse. Là-bas les Hommes-Dieux ne me protégeront plus.
- Tu penses vraiment ce que tu dis ?
- Je suis un frère, ne l'oublie pas. Je crois en la puissance des Hommes-Dieux, mes maîtres (il joignit les poings en signe de soumission).
- Là où nous allons, tes maîtres ne seront pas très appréciés.
- Et moi ?
- Pas plus que moi.
- Ce qui veut dire ?
- Que nous allons devenir ce que tu appelles des terroristes, des renégats.

Léandre ignora l'attaque et grimaça son plus beau sourire carnassier.

- Et nous nous vengerons ?
- Et tu te vengeras, et...

Elle regardait la mer, absente.

Il la fixa, leva son index comme s'il tenait une arme et le pointa sur sa tempe. Elle tourna la tête pour que le doigt de Léandre arriva sur son front couvert de mèches violettes. Elle ferma les yeux.

- Je me vengerai et... Pan.

– Commissar ! Questeur Job Garanald au rapport !

Octant détestait ce gars. En fait, s'il n'aimait personne, Garanald était la seule personne qu'il détestait vraiment. Il réprima une insulte. C'était trop tôt. Le géant blond se tenait au garde à vous, triomphant. Son supérieur plissa les yeux et demanda d'une voix sifflante :

– Dites-moi tout Job, vous simulez ou vous êtes vraiment abruti ?

Le Questeur commença à répondre avant même de se rendre compte de la question. Finalement il resta droit comme un pic, ne sachant que dire. Octant, satisfait de son petit effet, adoucit encore un peu sa voix.

– Alors mon brave, que m'amenez-vous ? Sûrement de bonnes nouvelles, vue votre mine réjouie.

– Je vous ramène ceci, chef.

Et il présenta un petit disque laser, protégé par un étui de plastique transparent. Il claqua dans ses mains et la porte s'ouvrit, laissant entrer un féling chargé d'une valise noire. L'héossien avançait avec difficulté. Non que la valise fut lourde, mais la chose qui progressait mécaniquement vers le bureau d'Octant était morte. Un nécrosien.

Comme beaucoup de ces êtres de cauchemar, le nécrosien collaborait avec les humains. Les deux factions s'étaient alliées et c'est ensemble qu'elles avaient pris le contrôle de l'Héossie. Les Questeurs comptaient deux divisions spéciales composées de serviteurs des Limbes. Ils étaient spécialistes de l'interrogatoire rapide, de la traque de magiciens et de l'infiltration des réseaux. Après avoir renvoyé la chose comme on chasse une mauvaise odeur, Job se mit en devoir d'ouvrir ce qu'Octant identifia comme un lecteur de vidéodisques portable. Le Commissar se cala confortablement et se délecta du spectacle. Le nécrosien avait posé l'objet à l'envers sur le bureau et Job ne comprenait pas pourquoi il ne trouvait pas les boutons permettant l'ouverture. La séance dura trois bonnes minutes pour la plus grande joie du Commissar. Cinq fois Job s'excusa, trois fois il maudit le cadavre ambulante « qui n'avait pu amener qu'une

mauvaise mallette ou qui l'avait sabotée » et par deux fois, il blasphéma. Enfin, il eut la lumineuse idée de retourner l'objet et réussit enfin à l'ouvrir, rouge de honte. Devant Octant, hilare, il introduisit le disque dans la bonne fente (la seule) et mit en marche le lecteur.

– Voyez vous-même Commissar, ceci est une preuve irréfutable.

L'image était très nette. On y voyait Déborah Kyle (reconnaissable à sa couleur de cheveux), entrer dans le bureau du Père Andréas, un pistolet à la main. Une insulte fusa suivie d'un coup de feu. Impossible non plus de se tromper sur la voix, même si cette dernière semblait hachée. Le montage sonore était grossier mais le Commissar de releva pas.

L'écran devint noir. Job jubilait :

– Elle l'a tué ! La balistique a confirmé l'heure de la mort et l'origine de la balle !

Octant fit taire le bellâtre d'un regard. Un second extrait montrait Léandre avançant dans un couloir. L'instant d'après on le voyait nettement se placer derrière l'un des gardiens de la chapelle et lui tirer une balle dans la nuque. L'image suivante, il se tenait devant la porte du bureau d'Andréas. Sa voix était très distincte mais elle aussi hachée :

– Déborah ? Nous n'avons plus le temps de... de cacher le corps du... salopard de merde qui nous a pris notre dossier. Viens vite. J'entends les sirènes !

La vidéo s'arrêtait là. Job se tenait devant le bureau de son chef, près à recevoir les compliments qui s'imposaient. Octant se pencha en avant et sortit le petit morceau de plastique du lecteur. Il planta son regard dans celui de Job.

– Fermez cette porte, jeune homme.

Le Questeur s'exécuta, un peu inquiet. Le temps qu'il se retourne, le disque avait disparu du bureau et le Commissar s'était extrait de son fauteuil. Le gros homme se dirigea calmement vers un coffre-fort.

– Regardez ailleurs.

Job se retourna et entendit les doigts du Commissar pianoter un code. La porte du coffre s'ouvrit et se referma aussitôt.

– Vous pouvez vous retourner et vous asseoir.

D'un pas sénatorial, Octant regagna son large fauteuil. Il posa devant lui un dossier qu'il ouvrit en silence. Toujours sans un mot, il sortit une enveloppe dont il fit tomber une dizaine de photos dont certaines en trois dimensions. Il les étala devant lui et en choisit une qu'il lança vers Job.

– C'est vous ça ?

Le cliché était d'une netteté terrifiante. On y voyait Job Garanald en discussion avec un boréal bien connu des services de police. Un trafiquant notoire de chair humanoïde. Job venait de virer au blanc.

Octant sans un mot choisit une seconde photo et la lança pareillement. On y voyait Job, le visage déformé par un plaisir mauvais, couché sur un partenaire woon dont le nombre d'années ne devait pas dépasser les doigts de deux mains. Doucement, le Commissar fit glisser un dernier document. Job y reconnut la transcription d'une conversation téléphonique qu'il avait eu quelques heures plus tôt. Un interlocuteur indéterminé lui expliquait où et comment obtenir un vidéo disque ainsi qu'une substantielle récompense. Job se leva d'un coup et chercha à dégainer son arme. Mais de sous son bureau, Octant avait sorti avec une étonnante rapidité un revolver au canon long de deux dizaines de centimètres.

– Asseyez-vous, Job.

Sa voix était glaciale.

Le Questeur, abattu, s'affala sur sa chaise. Son estomac tordu de douleur par la peur, il bégaya quelques mots sans intérêt.

Le Commissar ne jouait plus du tout. Il gardait le canon de son arme pointé vers la tête du Questeur. Le gros homme devait prendre sur lui pour ne pas appuyer sur la gâchette.

- Je ne veux pas savoir qui vous a donné ce faux document. Nous verrons cela le moment venu. Je ne veux pas entendre d'explication sur ces photos. En fait, je ne veux rien savoir du tout. Vous n'êtes pas entré dans ce bureau. Nous n'avons rien vu. Ce disque n'a jamais existé. J'ai reçu la liste des demandes d'affectation hier. J'y ai lu avec surprise que vous aviez demandé votre mutation dans le quartier nécrosien. En fait, pour tout vous dire, j'ai pris la liberté d'y inscrire votre nom. Très bien. J'appuierai cette demande dès que vous aurez quitté cette pièce. Si par malheur je devais apprendre que vous avez tenté quoi que ce soit contre Kyle et d'Amaury, je donnerai votre nom et votre adresse à la famille du woon que vous avez sûrement reconnu sur la photo. Sachez que le deuil chez eux continue jusqu'à ce qu'il y ait eu réparation ou vengeance du préjudice subi. Et si les woons ne suffisent pas, je m'occuperai personnellement de vous. Votre mort sera pénible et longue. Sur ce, cette conversation, qui n'a jamais eu lieu, est terminée. Content de vous avoir eu sous mes ordres. Adieu.

*

Père Neurone plongeait dans l'infini en quête d'une lumière. Flottant dans la trame supérieure du " Rézo " (Arpège pour les néophytes), il n'avait que des données alphanumériques colorées pour se repérer. Les autoroutes de la désinformation, comme il aimait à les baptiser. Rien de compréhensible pour le profane mais une véritable mine de renseignements pour un psychonaute comme lui. D'un mouvement, il s'approcha d'une déferlante de mots et d'images. Rien de bien passionnant : une retransmission d'un discours de Sirius, un film porno, un dessin animé de propagande et les derniers cours de la bourse. Il préleva l'image du film licencieux et remplaça les grognements par la voix de fausset de Sirius. Le résultat totalement irrévérencieux l'amusa quelques secondes avant qu'il ne passe à autre chose. Au loin, il pouvait apercevoir les longs canaux des chaînes d'holovision. Il les visualisait comme de fins rayons dorés, entouré de points lumineux cuivrés. Ces petites tâches qui patrouillaient autour de données avaient pour mission de protéger les chaînes contre le piratage. Ni les grandes familles, ni le Nouvel Ordre ne voulaient voir leurs canaux

à la merci du premier bidouilleur venu. S'il en avait eu la volonté, Père Neurone aurait pu interférer quelques secondes et gâcher le plaisir de centaine de milliers d'humains mais il n'avait pas la tête à ça. Il préférait baguenauder sans but précis, à la recherche de quelque élément intéressant.

Sur le Rézo il pouvait virtuellement tout trouver. Le Nouvel Ordre comme les grandes familles y lançaient des programmes d'holovision, des cours par correspondance, des rumeurs et, le plus souvent, des systèmes d'exploitation. Dans ce monde à part, la guerre entre les deux puissances humaines prenait des proportions délirantes. Des empires virtuels s'affrontaient à grand renfort d'algorithmes informatiques. Les combattants de cet univers s'étaient baptisés les psychonautes. Créant des bulles de virtualité et détruisant celles des autres, ils reproduisaient par des moyens autrement spectaculaires les luttes intestines des hommes. Ici, la seule chose qui n'était pas fausse, c'était la mort. Au contraire, elle pouvait être rapide et violente. Le cerveau d'un Psychonaute n'avait pas la résistance d'un ordinateur et parfois, il "fondait". On retrouvait l'imprudent, noyé dans une bave sanglante. Selon les légendes, les âmes des victimes du Rézo pouvaient revenir hanter leurs anciens ennemis. On chuchotait même au coin des pixels qu'un vaisseau fantôme apparaissait parfois, piloté par Aïon lui-même, l'adversaire maudit des Hommes-Dieux. Sur le pont, des milliers d'esclaves virtuels hurlaient leur désespoir et leur haine. Seuls les plus expérimentés et les plus endurants des voyageurs avaient pu entendre les gémissements des âmes en peine et y résister. Père Neurone était l'un d'eux, un psychonaute connu et reconnu, même par ses adversaires. Plusieurs fois on lui avait proposé de quitter l'Église du Rat, chargée de la gestion d'Arpège, pour rallier une grande famille. Jamais il n'avait accepté. Le Nouvel Ordre lui offrait des moyens techniques que même une grande lignée du conseil des patriarches (l'instance suprême des grandes familles) ne pouvait lui payer. Il était bien dans son "trou à rats" et il comptait y rester. Son ambition, aidée d'une chance incroyable, l'avait déjà propulsé au rang de Pater alors qu'il n'avait même vingt années. Il devait cette rapide ascension à la découverte restée secrète de l'une des bases de données d'Arius. Cette Homme-Dieu, tombé sous le feu

démoniaque d'Aïon, était à l'origine de l'Église du Rat. Le dogme officiel du Nouvel Ordre voulait qu'il se soit sacrifié pour sauver ses divins pairs, dispersant sur Arpège tout son savoir. Les psychonautes, dont Neurone, n'ignoraient pas que cette version des faits n'était que partiellement vraie. Déjà plusieurs cachettes avaient été retrouvées dans l'univers virtuel, dont celle détectée par le petit prélat féru d'informatique. Il avait réussi à déjouer les pièges mortels qui émaillait ce qu'il avait baptisé " le Château ". Arius avait pris bien soin de protéger ses trésors dans des citadelles imprenables et cyclopéennes. Bâties en pierres noires couvertes de bas reliefs, ces forteresses n'étaient qu'un dédale virtuel de pièces vides. Y pénétrer revenait à défier l'Homme-Dieu décédé. Neurone avait d'ailleurs retrouvé les icônes éteints de ceux qui avaient tenté leur chance avant lui. L'exploration avait duré plusieurs heures avant d'atteindre le cœur du sombre édifice. Les arcanes qu'il en avait extraits étaient tellement importantes qu'en en utilisant seulement le centième, il était déjà devenu Pater. Il retournait parfois au Château, plaçant à son tour des pièges plus modernes pour les petits fouineurs. Plutôt que de tuer les intrus, il préférait les emprisonner, remonter jusqu'à leur enveloppe charnelle et les asservir pour un laps de temps qu'il déterminait. Il avait ainsi sur Arpège cinq minions prêts à lui rendre service.

Une sonnerie attira son attention. Il leva ses mains devant lui et déchira la virtualité de son monde pour revenir à la réalité. L'image qu'il en reçut ne l'incitât pas à se déconnecter : un gros homme joufflu et suant, en costume de Questeur.

– Descendez de votre truc mon Père, je veux vous parler.

Neurone pirouetta dans le vide amorçant une manœuvre de retour au réel. Il se retrouva dans le noir, collé par la transpiration à sa combinaison de latex noir. Il se sentit lourd, sale et empâté. La bile s'était encore accumulée dans son estomac provoquant des aigreurs. Il était redevenu un simple humain, petit, myope et pas très beau. Il enleva son casque et détacha les lanières qui le retenaient à sa bulle de réalité. Les conduits d'évacuation des sels, de la salive et de l'urine se retirèrent de son organisme dans un bruit de suction qui fit grimacer Octant. Neurone nota la réaction et demanda, narquois.

- Vous trouvez cela dégoûtant ? Sachez que ce petit compromis vaut bien la liberté que l'on éprouve là-haut, sur le Rézo. Combien de psychonautes sont-ils morts empoisonnés par leurs propres déjections ? Flotter dans le virtuel c'est bien, mais certains oublient trop vite qu'ils ont un corps. Parfois, cet oubli leur est fatal. Mais je parle de choses qui semblent vous répugner...
- Elles m'indiffèrent.

Neurone fixa l'homme qui osait lui parler sur ce ton, lui, un Père de l'Église du Rat. Il éclata de rire.

- Au moins, vous êtes honnête.
- Toujours, c'est mon métier.
- Que puis-je pour vous, Commissar ?
- Léandre d'Amaury.

Neurone fronça les sourcils, inquiet.

- Léandre a un problème ?
- Oui mon Père. Content que vous reconnaissiez tout de suite qu'il est de vos relations. J'ai eu du mal à remonter jusqu'à vous, l'un de ses seuls amis. J'ai besoin de vous pour l'aider.

*

Ossilian n'arrivait plus à respirer tant il avait peur. Les boréals avaient bien du mal à résister à la pression. Son estomac s'était déjà retourné deux fois depuis qu'il avait reçu l'ordre.

« Viens chez les Questeurs ! Tu verras, y'a que des avantages ! » Pourquoi avait-il suivi les conseils de son cousin Ralion ? Depuis qu'il avait apposé une croix en bas d'une feuille, il ne dormait plus que cinq heures par nuit et devait exécuter toutes les corvées dont personne ne voulait. C'était sans compter l'obligation de ne jamais quitter le bâtiment et de se courber en deux à chaque fois qu'il rencontrait un homme des étoiles (c'est à dire tout le temps). Les chefs, ici, étaient au mieux suspicieux et pour la majorité infects. Ils ne disaient jamais ni bonjour ni au revoir. Et pourtant Ossilian ne manquait jamais à ce devoir élémentaire de politesse. Il souriait en parlant et tenait la porte à ceux qui

passaient derrière lui. Bien entendu, il y avait eu cette curieuse histoire de porte qui s'ouvrait et se fermait automatiquement. Comment retenir un tel engin pour laisser entrer les gens ? Quand les hommes des étoiles avaient retrouvé un matin le battant dégonflé, certains avaient ri, d'autres avaient hurlé. Ossilian avait logiquement pensé que le meilleur moyen d'aider les gens à passer était de laisser pour toujours cette porte ouverte. Chez lui, avait-il expliqué en vain, il n'y avait même pas de porte.

Une seule femme des étoiles avait tenté de lui faire comprendre que cette porte en particulier devait pouvoir se fermer. Les gens de sa race n'aimaient pas que les toilettes restent grandes ouvertes. Cette curieuse femme aux cheveux violets avait été aussi la seule à lui dire merci dans sa langue traditionnelle, l'héossien. Elle l'avait fait devant d'autres Questeurs et même devant un prêtre !

Mais aujourd'hui il ne l'avait pas vu. Sa présence l'aurait sûrement réconfortée dans l'épreuve qui l'attendait. Il avait beau retourner son emploi du temps dans tous les sens, il ne voyait pas quelle faute il avait pu commettre pour être convoqué dans le bureau du grand chef des Questeurs.

« Viens chez les Questeurs ! Tu verras, y'a que des avantages ! »

Tu parles.

*

Le petit Boréal partit aussi vite qu'il était venu. L'excitation lui faisait faire des bonds. Il avait réussi sa mission. Pourtant son voyage avait été long et pénible.

– Léandre ? Réveille-toi.

– Quoi.

– Un ami vient de passer. Octant nous laisse quatre jours avant de lancer un avis de recherche. Il y a aussi ceci.

Prune tendit deux cartes d'identification aussi neuves que fausses. Léandre sourit et regarda au ciex en voyant un petit “ N ” en guise de signature.

– Merci, Neurone.

L'humanoïde à la peau bleutée haussa des épaules amaigries par l'âge. Léandre serra les dents de rage. Il montra d'un geste nerveux sa chevelure. Toujours rien.

- Déborah ?

Le vieux boréal, puisqu'il s'agissait d'un spécimen de cette espèce, ne réagit même pas à ce nom. Depuis cinq bonnes minutes Léandre essayait vainement de communiquer. Il s'était réveillé, couvert de pansements, dans une cahute puante, couché sur une simple paille. Ses vêtements avaient disparu ainsi que ses armes. À la place on l'avait affublé d'une grande robe grise et de chausses renforcées aux semelles. Jamais il n'aurait pu soupçonner l'existence de pareilles jambières. À l'idée que son corps touchait sans doute une peau animale, il avait eu de désagréables frissons. La douleur avait disparu de sa jambe même si des taches brunâtres sur les bandages indiquaient qu'on lui avait rouvert ses plaies. Il se rappelait vaguement avoir marché le long d'une côte et avoir perdu connaissance, caché dans une sorte de grotte. Après cela ses souvenirs étaient vagues. On l'avait transporté, il en était certain. Il avait entendu Prune parler un langage complètement inconnu. Il avait rêvé de son ami Neurone. Il se rappelait enfin avoir déliré à cause de la fièvre mais que la voix de la jeune femme l'avait calmé. Et après... plus rien.

Il tenta de nouveau de communiquer, épiant nerveusement les alentours. Il craignait un piège car il n'avait vu aucun garde. Le boréal ne faisait plus attention à lui, tirant sur sa pipe. La situation exaspérait l'humain. Il regarda autour de lui à la recherche d'une aide quelconque. Personne. Sa vue se brouilla soudainement. Il trouva un appui providentiel contre un rocher. En sortant de la hutte il avait déjà eu le vertige. Non pas à cause de ses blessures mais parce qu'il s'était retrouvé trop abruptement à l'air libre. Vivre dans des couloirs la plus grande partie de sa vie provoque l'agoraphobie. Il avait déjà eu du mal pour se rendre à la décharge en plein air mais la présence voisine de la Technopôle l'avait aidé à surmonter cette épreuve. Là, il avait été directement

confronté au ciel dans toute son immensité. Il s'était plaqué contre le torchis de la hutte et avait, autant que faire se peut, rasé les murs. Même après toutes ces années, les humains ne pouvaient oublier les siècles de voyage dans un vaisseau clos.

Dans le cas présent Léandre se trouvait dans une sorte de village bas, bordant un fleuve tranquille. Les habitations se composaient essentiellement de petites huttes circulaires faites de roseaux tressés, consolidées par une boue rouge sombre. De larges rochers entouraient le bourg, le protégeant du vent et des regards indiscrets. Ici et là des arbres noueux à feuilles fines donnaient des fruits noirs dont des paniers entiers étaient remplis. Il régnait un silence apaisant que la chaleur rendait presque assommant. C'est à peine si les insectes osaient chanter à la gloire de Ön. Quelques embarcations mouillaient non loin et le seul être vivant que le Questeur avait pu trouver était ce vieux boréal obtus à la peau bleu sombre et aux mèches tressées tombant jusqu'au sol. Il fumait une sorte de brûle-gueule et remaillait un filet de pêche. Son costume ocre était rapiécé à de multiples endroits à l'aide de tissus de fabrication humaine. La Technopôle ne devait pas être si loin que ça. Non seulement la présence d'un humain ne semblait pas l'effrayer mais en plus il ne déniait même pas faire l'effort de vouloir comprendre ce que Léandre lui demandait. Le problème restait entier.

L'humain trouva enfin son bonheur. Il se précipita vers un pot de terre rempli d'une sorte de liquide violacé. Il le saisit et le plaça devant le pêcheur, triomphant. Il recommença son geste en passant sa main dans ses cheveux et montra le liquide. Le boréal leva les yeux mais n'eut aucune réaction. Il reprit son ouvrage comme si une mouche l'avait distrait quelques secondes.

– Par les Hommes-Dieux ! Tu vas parler, vieux sauvage ! Quand tout sera fini je reviendrais et je t'apprendrais le respect que tu dois à un supérieur !

La voix de Léandre avait tonné et s'était répercutée, renvoyant un écho tout à fait inattendu. Le Questeur remarqua alors que plusieurs chemins s'enfonçaient entre les escarpements qui protégeaient le village. Peut-être pourrait-il trouver d'autres

personnes plus communicatives et plus respectueuses. Il se saisit d'une perche qui traînait non loin et avança en s'appuyant sur cette canne improvisée vers le chemin qui lui semblait le plus utilisé.

- Elle n'est pas par là. Prenez le chemin tout droit, vous la trouverez. Mais je serais vous, je n'irais pas.

Surpris, Léandre se retourna pour voir qui lui avait parlé. Mis à part le vieux boréal toujours affairé, il n'y avait personne. Remettant à plus tard ce mystère, il décida de suivre le conseil anonyme et bifurqua. Rapidement, il se rendit compte qu'il allait beaucoup mieux. Il lui fallait encore un appui mais son bras ne le faisait plus souffrir et ses côtes semblaient avoir repris en solidité. Il passa entre les rochers et suivit le chemin de sable doré qui s'offrait à lui. L'air était chargé d'odeurs inconnues. Probablement des plantes, pensa-t-il en grimaçant. Chez les humains, les fleurs étaient choses courantes. Mais il était toujours de mauvais ton d'offrir un bouquet odorant. En effet, il était bien connu que plus une plante sentait fort, plus elle était susceptible d'être empoisonnée.

Il continua à monter et s'arrêta sur un petit promontoire. Au loin brillaient les hautes tours de la Technopôle. Ainsi, il n'était pas si loin de chez lui. Rassuré, il fit deux prières aux Hommes-Dieux et scruta le paysage en quête d'un être vivant. Il ne vit rien d'autre qu'un immense verger paisible parsemé de rochers et d'herbe douce. Par contre il perçut des sortes de cris au loin. Instinctivement il se baissa et porta sa main à la ceinture. Pas d'arme. Il descendit doucement de son perchoir et prit un petit chemin de travers, guidé par les exclamations. Plus il avançait, plus il était convaincu qu'il y avait au moins dix personnes et que les voix étaient plutôt joyeuses. Les sons avaient une résonance étrange. Il nota un bruit qu'il ne put expliquer, comme un jet de pierre dans l'eau. Il contourna un rocher mais s'y plaqua immédiatement. Doucement, il se baissa pour mieux voir la scène, caché par les herbes. Devant lui s'étendait une sorte de bassin d'eau sombre dans lequel tombait une petite cascade. Les pierres noires et plates tout autour étaient autant de plateaux où se prélasser, autant de plongeoirs naturels. La coloration sanguine de l'eau était probablement due à la composition argileuse de la terre. Une dizaine de petits boréals sautaient allègrement dans l'eau, s'éclaboussaient

joyeusement et disparaissaient sous l'onde pour échapper aux attaques aquatiques de leurs camarades. Mais le regard de Léandre s'arrêta sur cette créature étrange qui se tenait sur la rive, immobile. À moitié dans l'eau, probablement nue, elle se retenait par les coudes sur le bord, battant doucement des jambes et penchait sa tête en arrière. Sa poitrine jeune et ferme, étirée par sa position arquée disparaissait parfois dans l'eau. Une petite boréal à la peau bleu clair attachait consciencieusement de longues nattes colorées à la touffe de cheveux qu'elle avait sur le crâne. Elle semblait somnoler, prendre le temps d'apprécier la situation, abandonnée aux mains de sa petite coiffeuse improvisée. Cette femme était superbe. Son corps même caché par l'onde dessinait des courbes amples et harmonieuses. Elle n'était pas longiligne comme ses filles sur les holovidéos publicitaires, mais simplement belle dans un corps parfait. Harmonieux, confirma pour lui-même Léandre, peu habitué à caractériser ce genre d'apparition.

Et là, il réalisa, reconnaissant la couleur des cheveux : Prune. Sans savoir pourquoi, il s'aplatit pour ne pas être vu. Le rouge lui monta aux joues puis au front. Il écarta les herbes comme un gamin qui découvre les choses de la nature et chercha sa collègue des yeux. Chargée d'une lourde crinière, elle avait nagé jusque sous la petite cascade pourpre. Elle s'était trouvée un plateau minéral sous le flot et s'y était installée en tailleur, ne laissant dépasser que son torse de l'eau. Une fois de plus Léandre admira cette femme dont il avait jusque là ignoré les formes. Elle restait là, immobile sous l'eau tombante, les mains sur les genoux, les yeux fermés. Elle semblait en paix avec les éléments. S'il avait été un peu plus sûr des réactions de son corps d'homme, Léandre l'aurait presque rejoint. Mais il se contenta de l'observer et de partager avec elle ce moment de quiétude. Les enfants continuaient de jouer dans l'eau mais plus calmement, sans hurler. Certains s'étaient lovés sur des rochers pour prendre le soleil. Ils s'endormaient, insouciant, innocents et protégés. D'autres nageaient en silence, observant Prune comme on admire une statue. Ils souriaient tous, heureux d'être là, avec elle. La scène était étrangement figée. Les odeurs, les bruits de l'eau, les douleurs disparues et cette magnifique femme offerte à la vie et à la vue, les sens du Questeur s'ouvraient. Paix et sérénité, ces deux mots glissèrent dans son esprit. Et peut-être que pour la première fois depuis qu'ils s'étaient rencontrés, il réussit à partager quelque chose

d'important avec Prune. C'est aussi pour cela qu'il ne réalisa pas que quelqu'un se tenait derrière lui.

*

– Ne soit pas vexé, Léandre.

L'homme maugréait dans son coin et ruminait sa colère. Prune s'approcha et s'accroupit à côté de lui. Elle était vêtue d'un simple tunique trop courte et de sorte de cuissardes retenues par des lanières. Ses tresses multicolores donnaient l'impression qu'elle avait un arc en ciel sur la tête.

– Ce n'est pas grave, je suis certaine que ce malentendu sera dissipé. Ils ont juste eu peur pour les enfants. Tu sais, ils nous prennent pour des anthropophages.

Le Questeur, furieux, tourna la tête vers elle :

– Ce n'était pas une raison pour m'attacher à ce bâton et me ramener comme une vulgaire proie. En plus, je te signale que tes amis étant de petite taille, j'ai senti chaque pierre du chemin !

La jeune femme fut obligée de se mordre les lèvres pour ne pas pouffer de rire. La vision de Léandre, saucissonné, bâillonné et porté comme un morceau de viande, resterait longtemps gravée dans sa mémoire.

– Allez, viens dehors. Ils nous ont préparé à manger.

– À manger ? Ces sauvages ? Et quoi donc, du poisson avarié ou des baies amères ?

Prune commença à perdre patience. Sa voix n'était plus aussi douce :

– Léandre, tu abuses. Ces gens nous ont accueillis, ils nous ont soignés et t'ont sauvé la vie. Leur médecine traditionnelle a tout de même réussi à éliminer tes douleurs et à te remettre vraiment sur pied en quelques heures. Rien ne les obligeait à faire tout cela. Ils auraient pu nous laisser sur le bord du fleuve ou, pire, nous éliminer.

- Et pourquoi ne l'ont-ils pas fait ? Que leur as-tu donné comme renseignement en échange de leur aide ? Des noms ? des points stratégiques à faire sauter ? Ma fonction ?

Le visage de Prune se figea. Elle était à la fois déçue, blessée et en colère contre cet idiot. Elle tenta un instant de réprimer son exaspération mais s'en était trop.

- Léandre ! Tu es borné, stupide, méchant, veule, chafouin et aveugle !

Sa voix tonnait comme l'orage. Elle avait viré au rouge et ses poings se serraient, pleins de menace. Elle pleurait presque de rage.

- Je t'ai sauvé la vie plusieurs fois. J'ai tenté de te montrer que ta vérité n'était pas forcément ta vérité. J'ai risqué ma vie en t'emmenant ici et la vie de tous ceux qui nous cachent. Octant aurait pu nous arrêter depuis longtemps, il ne l'a pas fait. Et toi, misérable petit espion, tu penses que tout cela t'est dû ! Tu penses que le monde entier doit t'être soumis ! Tu ne sais rien mais tu décides de tout ! (Sa voix prenait de la force) Léandre, c'est moi qui t'ai sauvé la vie à la porte du bordel. Les balles ne t'ont pas touché par la grâce des Hommes-Dieux mais par un simple algorithme magique !

Léandre ouvrait de grands yeux étonnés. Elle reprit plus fort comme pour se libérer d'un secret de plus.

- Oui magique ! Je suis magicienne et apprentie shaaniste. Voilà deux autres raisons pour toi de me faire sauter la tête. Non, je n'ai pas tué le Père Andréas. Oui, je comptais le faire mais je n'ai pas eu la force. De même que je n'ai pas eu la force de te tuer ou de mettre fin à ma stupide double vie. Et toi, tu accuses, tu manipules et tu ne vois rien de ce que font les autres pour toi. Tu ne t'es même pas excusé pour tout à l'heure au bassin.

Elle se calma et s'assit dans un coin de la hutte, la tête contre les genoux. Elle conclut sans relever la tête.

- Je suis même certaine que tu n'as même pas réalisé ce que tu voyais. Tu es une machine à espionner, une caméra, rien de plus.

Elle ne dit plus rien, le visage caché. Léandre la regardait, interdit, incapable de répondre quoi que ce soit.

Une silhouette apparut dans la lumière du soir: le vieux pêcheur boréal. Il semblait fatigué de sa journée à repriser les filets et posa des yeux las sur le couple d'humain.

- An nad al sha sol kal.
- Yad, répondit Prune en hochant la tête.

Léandre regardait le boréal essayant de savoir ce qu'il venait de se dire. Le nouvel arrivant continua dans la langue des humains. Les mots coulaient doucement, toujours choisis pour être justes.

- Je pense qu'elle a raison, homme. Tu es aveugle car mauvais. Non pas méchant. Simplement bête.

Léandre, piqué à vif tenta de trouver une réponse mais Prune continua.

- Tu nous prends pour des réactionnaires, pour des sauvages. Mais structurellement les humains et leur Nouvel Ordre n'ont fait que faire régresser cette planète.

Cette fois Léandre la fit taire d'un geste.

- Nous leur avons apporté le progrès.
- Faux. Vous avez imposé votre technologie. Combien d'héossiens en profitent ?
- Mais des milliers, il suffit de regarder les informations.
- Oui. Des collaborateurs que vous avez bien dressés, comme tu dis. Mais quel prix élevé à payer contre le droit de porter des combinaisons d'êtres inférieurs !
- L'éducation.
- Le dressage, veux-tu dire. Vous imposez à des gens qui n'ont rien demandé des normes aliénantes : « Je suis supérieur et tu es inférieur. Si tu n'es pas d'accord, je te tue. »
- Elles sont nécessaires pour organiser une société. La collégialité est un idéal type pour les faibles.

Prune secoua la tête.

- Non. C'est justement ce que tu penses. Mais cette conception archaïque que vous implantez partout avait été balayée depuis bien longtemps de ce continent.

- Comment peux-tu dire cela ? Quand nous sommes arrivés le chaos régnait partout. C'est dans les livres d'histoire.
- Du Nouvel Ordre peut-être. Moi j'ai entendu d'autres versions plus réalistes que l'on peut rapprocher d'un seul concept moteur : le shaan.

Léandre à son tour secoua la tête en signe de dénégation.

- Cette religion païenne ? Ne crois pas que j'ignore ce que signifie ce mot. C'est un état de méditation, de repli sur soi, une forme d'autisme voulu. À mon avis ce n'est pas le meilleur moyen de progresser.

Là, c'est vieux pêcheur qui ne put s'empêcher d'intervenir.

- C'est la vision que vous avez du Shaanisme, jeune humain ?
- C'est celle que nos meilleurs sociologues et théologiens de l'Église de Dragon mis en lumière.
- Alors si les meilleurs des humains pensent ce que vous venez de dire, que doivent croire les autres ?

Prune haussa les épaules.

- Ils ne savent rien et de toute façon, ils s'en moquent. Le Nouvel Ordre organise le massacre de populations entières, acculture un continent et sacrifie chaque jour des innocents mais ils s'en moquent. Si leur lit à vibrations tombe en panne, si les programmes à l'holovision sont mauvais ou si une équipe de Trash ball perd un match, ils seraient prêts à remuer ciel et terre. Par contre un héossien pourrait mourir de faim ou de froid devant eux sans même qu'ils y prennent garde. Pour eux les inférieurs n'existent pas. Vous ne pouvez imaginer l'énergie qu'ils dépensent pour leur confort, leur sécurité et pour qu'on leur masque la réalité. J'en ai même vu s'entre-tuer dans les tribunes d'un match de je ne sais plus quel jeu sportif. Non, ils ne pensent rien et c'est justement là le problème. Ceux qui pensent agissent et nous en subissons les conséquences.
- Il est toujours simple de critiquer le pouvoir en place, Prune. Sans les Hommes-Dieux, tu ne serais pas là ou tu aurais du sang héossien dans les veines. Sans eux, pas de Nouvel Ordre. Combien de temps aurions-nous pu tenir sans nos maîtres divins ? Durant la guerre certains se sont sacrifiés pour que nous ne soyons pas anéantis. Les six qui restent à Harmonie

ont d'ailleurs bien du mal à tout régir. Les Églises sont là pour les aider dans leur exploit quotidien.

Prune leva les yeux au ciel.

- Le pire dans tout cela, c'est que tu penses ce que tu viens de dire.
- Prouve-moi que l'ancien système était meilleur. Explique-moi en quoi votre shaan est supérieur à nos règles. Montre-moi en quoi il a protégé les héossiens du soi-disant danger que représentaient les humains. Pourquoi ces êtres que tu considères comme supérieurs survivaient-ils dans la pauvreté et l'inculture avant notre arrivée ?

Prune voulut répondre mais le boréal s'avança dans la hutte et s'assit en tailleur sur la terre battue.

- Premièrement, nous ne vivons pas dans l'inculture. La mémoire des humains est bien courte pour qu'ils oublient même leurs victoires. Vous avez, en vous alliant avec les nécrosiens et la mafia héossienne, mis à bas l'un des empires les plus avancé culturellement et socialement que la planète ait connu. Je reconnais bien volontiers que votre vision de la société prédomine actuellement. Mais cela ne veut pas dire qu'elle soit nécessairement plus évoluée. Votre hiérarchie ne sert qu'une minorité : la vôtre. Le shaan n'a pas pour vocation d'imposer un modèle social. Il peut s'adapter à une société de caste, à une royauté et même à une théocratie. Non, le shaan n'est pas une religion. C'est un art de vivre qui sous entend le respect d'un contrat social précis. Il instaure une harmonie de fait et non de droit. Personne ne peut obliger un individu à être shaaniste, c'est une quête personnelle. Il suffit de suivre une voie de paix et d'honnêteté. Ne pas tuer, ne pas mentir, ne pas voler, de pas rabaisser quelqu'un, etc. Ce chemin n'est fermé à personne, pas même aux humains. Votre amie, par exemple tente de suivre ces principes. Autant dire que vous ne faites rien pour l'aider.

Léandre réfléchissait à ce que disait le boréal tout en fixant Prune. Elle avait de nouveau caché son visage dans ses genoux et ne bougeait plus, comme endormie. De longues mèches tombaient de part et d'autre de son crâne, couvrant presque son corps. Il tourna la tête vers le vieil homme.

- Votre vision du monde n'est effectivement plus adaptée. Vous accusez le Nouvel Ordre d'imposer des contraintes que vous n'êtes pas assez courageux pour assumer.

Prune leva la tête, interrogative. Léandre continua :

- Je m'explique. Le shaan, si j'ai bien compris, est censé apporter une sorte d'harmonie. Je sais que ce phénomène existe car je l'ai ressenti tout à l'heure au bassin. Une sensation agréable certes, mais pas de quoi mener une vie autre que larvesque. Les hallucinogènes des grandes familles demandent moins de concentration pour un effet bien supérieur, m'a-t-on dit. Mais même si votre " art de vivre " suffisait, expliquez-moi en quoi il est différent des règles du Nouvel Ordre. " Ne faites pas ci, ne faites pas ça ", c'est la même chose. Suivre cette voie c'est perdre un peu de son libre arbitre. Mais ce qui me fait penser que notre système est supérieur au vôtre c'est que le shaan ne permettra jamais de gagner une guerre, et nous sommes en guerre.

Il se tourna vers Prune.

- Par exemple, pourquoi avoir tiré sur ces monstres dans la décharge ? Tu ne dois pas tuer en théorie.

Prune hocha la tête.

- Seule ta balle a touché sa cible quand nous sommes sortis de la cachette. J'ai pris soin de bien tirer à côté.
- Dis-moi aussi que tu ne pointais pas ton arme sur moi dans le bureau d'Andréas.
- Je te l'ai dit, je n'ai pas tiré.
- Mettons. Cela ne change rien au problème. Entre choisir les règles pleines de bon sens du Nouvel Ordre et celles de votre shaan, mon choix est rapidement fait.

Le boréal grimaça.

- Mais les shaanistes ne tuent pas ceux qui ne suivent pas leurs règles. Nos principes de vie, nous les avons adoptés librement.
- Vous pouvez toujours choisir de quitter le Nouvel Ordre. C'est à vos risques et périls mais vous le pouvez.

Prune balaya la remarque cynique d'un geste et chercha le regard de Léandre.

- Et tu penses être en harmonie en suivant les règles des Hommes-Dieux ?
- Bien sûr, je leur consacre ma vie.
- Alors explique-moi pourquoi dans la décharge N°5, quand je t'ai demandé de ne penser qu'à des choses agréables, les adorateurs de Gaâl t'ont tout de suite remarqué ? Tu transpires la haine, Léandre, et ils l'ont senti. Je ne sais pas pourquoi mais tu détestes l'humanité.

Elle marquait un point, Léandre le savait. Le boréal sourit et se releva.

- Vous avez un problème à résoudre. Vous ne pourrez rien faire tant que vous serez en opposition.

Prune et Léandre n'osaient plus se regarder, comme deux enfants qui se font sermonner parce qu'ils se sont chamaillés. Le boréal marcha lentement vers la sortie.

- Je ne peux rien faire pour vous mais je peux résumer la situation : si vous ne coopérez pas, vous serez tués. Plus de libre arbitre quand on est mort, monsieur l'humain. Temporalisez. Au moins, si vous réussissez à vous en sortir, vous pourrez vous entre-tuer le cœur plus léger.

Il partit émettant un petit rire aigu, heureux de sa remarque. Léandre et Prune restèrent de longues minutes sans parler. Il leur semblait qu'il n'y avait pas de solution à leur problème.

- Léandre ?
- Oui ?
- Si tu me... (Elle fut incapable de continuer).
- Si je te tue ?

Elle hocha la tête.

- Je ferais cela vite et proprement. Ne joue pas les martyres, tu n'ignores rien de ma formation. Je suis conditionné pour dénoncer et éliminer. Si je peux m'en sortir, mon premier réflexe sera de faire un rapport à mes supérieurs du Caméléon. Je n'ai pas le choix. Si je ne le faisais pas, tous ces secrets me pèseraient tellement sur la conscience que je craquerais tôt ou tard. Certes, je ne te tuerais pas, mais un de mes frères s'en

chargera. Et moi, ils m'élimineront pour l'exemple. Après toute cette histoire, fuis. Fuis loin de moi, ce sera mieux.

- Léandre.

- Oui ?

- J'ai peur.

Il se leva et la fit pivoter. Il s'assit dans son dos et démêla les longues tresses multicolores pour en nouer de nouvelles, plus complexes. Il prit une grande respiration.

- Et moi alors. Qu'est ce que tu crois ?

Ce soir allait être un bon soir. Salakalouniroïa se frotta les mains, les clients revenaient. Que de problèmes pour une affaire aussi simple ! Depuis la visite des Questeurs il avait dû répondre à trois convocations, donner les matricules des toutes les filles et payer des pots de vin à la moitié de la Technopôle pour avoir enfin la paix. Il avait su tenir sa langue sur les véritables événements de l'autre soir, c'était à ses yeux le plus important. Pour le retour du sixième Feu Sacré d'Achémar, il s'était paré de vêtements blanc cassé et de nombreux rubans dorés. À sa ceinture une large épée courbe pendait lourdement, raclant les dalles sombres. À chaque mouvement il manquait de coincer l'arme entre les pierres disjointes. Mais ce petit sacrifice vestimentaire n'était destiné qu'à plaire à ses invités d'un soir. Personne n'ignorait que le mélodien possédait un costume aux couleurs de chaque division fréquentant son établissement. Parfois les gradés s'arrangeaient pour tous venir en même temps. Salakalouniroïa, voulant faire honneur à tous ses clients changeait cinq fois de costume invoquant l'air moite, un serviteur maladroit ou une couture ayant cédé.

La chaleur à l'intérieur était devenue telle qu'il se posta à l'entrée de son bordel, cherchant dans la foule nocturne un humain à rabattre. La rue était encombrée comme chaque soir d'une faune bigarrée. Ici et là les faces velues des woons dépassaient, couvertes le plus souvent d'une plume multicolore. Le reste n'était que félings, mélodiens et boréals. Rien de bien intéressant. Les humains étaient aisés à reconnaître quand ils passaient dans une rue : tout le monde s'écartait. Bousculer un supérieur était puni d'emprisonnement ou de bastonnade publique. Cette pensée l'inquiéta et il pencha la tête pour mieux observer les murs de son établissement. Une dizaine de filles y traînaient en permanence pour attirer le client. Elles l'invitaient ensuite à pénétrer dans la maison de passe car il était strictement interdit de travailler à l'extérieur.

Il trouva Sourire de Miel, une féling de premier choix qu'il avait récupérée par hasard dans un lot destiné à l'abattage pour les grandes familles. Nourrie, lavée et habillée, elle était redevenue

rentabilisable. Le mélodien avait cru comprendre que tout son village avait terminé dans les boucheries des grandes familles ou passé au lance-flammes par des croisés du Nouvel Ordre. Sourire de Miel avait été tellement traumatisée qu'elle en avait perdu toute personnalité. Elle obéissait docilement, mécaniquement et ne posait pas de problème. Elle représentait la marchandise idéale. Pour plus de sécurité Salakalouniroïa l'avait fait complètement teindre. Impossible de savoir d'où elle venait ni comment elle avait été achetée.

Il se frotta les mains, un rictus abject aux lèvres. Cette petite lui rapporterait beaucoup avant qu'il ne la revende à un collègue de seconde zone ou aux marchands de viande. Généralement c'est comme ça que finissaient les filles trop " usagées " (ce mot lui convenait). Soit elles partaient pour des complexes miniers isolés, soit elles finissaient chez l'équarisseur. Deux d'entre ses protégées avaient subi un tel sort récemment. Elles avaient essayé de le gruger en " oubliant " de payer son pourcentage sur deux passes. Il n'avait rien écouté de leurs histoires de famille et leurs jérémiades. Sazar le borgne, darken trafiquant à la solde des Azoulé (l'une des sept dynasties les plus puissantes), les avait emmenées pour une modique somme. Continuant sa petite inspection, ses yeux se fixèrent sur une chevelure multicolore, immobile, à l'angle de son établissement. Il plissa les yeux pour mieux discerner dans la pénombre qui pouvait bien avoir l'outrecuidance d'utiliser un bout de son territoire.

La silhouette s'enfonça un peu plus dans l'obscurité, l'empêchant même de savoir s'il s'agissait d'une boréale ou d'une féling. Instinctivement, il chercha son garde du corps et pesta en se rappelant qu'il l'avait chassé suite aux fâcheux événements de la semaine. Retroussant ses pantalons bouffants, il descendit les quelques marches de son perron et trotta à travers la foule en direction de la ruelle où avait trouvé refuge la grugeuse. Personne n'avait jamais osé braver son nom, ce n'est pas une catin de seconde zone qui allait commencer !

Quand il arriva à l'angle de la ruelle, il hésita un instant. L'obscurité était alourdie par un épais brouillard nocturne. L'humidité et la chaleur formaient des zones opaques et puantes dans lesquelles

il était aisé de perdre la vie. Il dressa une oreille pointue et scruta la ruelle pour enfin voir la silhouette élancée à présent immobile. Sûrement une mélodienne, vue la taille. Elle fit un geste en sa direction et pivota doucement sur elle-même, soulevant les deux pans de sa tunique et laissant deviner les courbes de son corps.

– Vukh zonh mus galh.

La voix tourbillonnait comme un souffle frais dans le cerveau alourdi du mélodien. Il s'approcha, hypnotisé, ébahi par un corps si parfaits, si exquis, à serrer et à embrassa...

Le canon froid qu'il sentit contre sa nuque moite le réveilla.

– Bonsoir Salakalouniroïa. Nous avons encore quelques questions à vous poser.

*

Humain, à n'en pas douter.

Frère Enguerrand chaussa ses lunettes mais ne put s'empêcher de fermer les yeux un moment. Il était fatigué, très fatigué. Grand échalas filiforme, il devait se baisser pour passer les portes et faire reprendre toutes les robes qu'il commandait auprès de l'économe. Il n'avait jamais compris comment il avait échappé aux recruteurs de la Légion Antarès avec un physique longiligne mais tout en muscles. Peut-être avait-il su se baisser au bon moment. Peu importait à présent. Il était trop vieux et trop bien placé pour subir les améliorations cybernétiques propres à faire de lui un tueur aliéné et amoral. La gêne que lui procurait ses deux mètres vingt n'était qu'une peccadille comparée à ce qu'il aurait pu endurer au service d'Antarès, l'Homme-Dieu de la guerre. Alors, il supportait sa taille sans trop râler. Par chance, tout le matériel qu'il utilisait était à ses dimensions. Il se rappelait, non sans douleur, ses années de séminaires qu'il avait passées plié en quatre autour d'une table d'opération trop basse. À l'époque, ses frères l'avaient surnommé le darken. Être comparé à l'un de ces géants à la peau rougie le mettait dans des colères homériques. À plusieurs reprises il avait été puni et mis en retraite, autrement dit au cachot. Pour tout dire, Enguerrand n'avait que deux amis. Il soupira en réalisant, justement, ce que ses deux amis l'obligeaient à faire ce soir. Parfois, il avait du mal à les

comprendre. Le premier disparaissait du jour au lendemain et ne donnait plus signe de vie pendant des mois, le second se perdait dans ses rêves virtuels à la recherche d'un idéal qu'il ne trouverait jamais.

Il secoua la tête comme pour chasser ses souvenirs et se remit à la tâche. Ses yeux reposés, il put de nouveau fixer l'hologramme lumineux qui tournait devant lui. Vert et bleu. Il fit la grimace. L'image en trois dimensions que lui donnait ce microscope confocal n'était pas assez précise. Il préférait la bonne vieille méthode du visuel direct. Même s'il traînait parfois une étiquette de réactionnaire, il n'hésitait pas à défendre l'idée que la technologie avait ses limites. Pour beaucoup de ses pairs, l'objet de cette dernière se résumait à dépasser l'homme. Enguerrand restait persuadé, qu'au mieux, elle ne pouvait que l'améliorer et en aucun cas le dépasser ou le transcender. Mais le prélat ne s'en tenait jamais qu'aux paroles. Il lui avait fallu deux ans pour monter de toutes pièces ce microscope électronique archaïque. Ses supérieurs avaient considéré ça pour un passe temps comme un autre et ses pairs comme une perte de temps. Ils avaient ri, les imbéciles. Mais comme aimait à le répéter ce frère de l'Église du Poisson : « Mes clients ne sont jamais pressés. » Et pour cause, Enguerrand était pathologiste ou médecin légiste selon les cas. Son précieux instrument, une fois construit, lui avait permis une plus grande finesse d'analyse des données. Pater Obsecus l'en avait grandement félicité. Au début tout du moins. Il avait totalement changé d'avis en plaçant ses yeux sur les lentilles et en observant le morceau de chair rouge veinée de violet. Son recul avait été tel qu'il en était tombé à la renverse. Trop habitué aux images de synthèse, le vieil homme en avait perdu l'habitude d'observer de la véritable viande. Enguerrand avait repris le sandwich placé dans l'appareil et avait vainement tenté de défendre la cause de son microscope électronique. C'est justement parce que les savants du Poisson ne travaillaient qu'avec des données virtuelles (bleues et vertes), que leurs expériences n'étaient que virtuellement concluantes. Mais sa cause était perdue d'avance. Obsecus était déjà parti, tellement furieux qu'il en avait oublié d'interdire l'appareil. Un jour, ils l'écouteraient, il en était certain.

Il essuya ses grandes mains moites sur sa blouse blanche. Il avait beau retourner le problème dans tous les sens, il ne voyait pas ce qu'il pouvait tirer de ce morceau de viande à peine digéré. Il

l'avait observé, analysé et manipulé selon tous les procédés possibles et imaginables. Les acides, le laser et son savoir n'étaient pas arrivés à bout de ce lambeau de chair. Tout ce qu'il pouvait en dire c'est qu'il avait été avalé au maximum une heure avant la mort de son client sans tête. La digestion n'était pas complète. De plus, l'homme décapité avait du subir un choc émotionnel fort ou un stress important avant la mort. En effet la concentration de sucs gastriques était trop élevée. Vue la texture, il était probable qu'il s'agisse de viande humaine. Un enfant ou un adolescent, ça il en était certain, les cellules étaient en phase de développement. Fille ou garçon ? Il penchait pour la première solution mais rien ne permettait pour le moment de l'affirmer. Il pencha la tête en arrière. Comment pouvait-on manger son prochain ? Enguerrand pouvait se vanter d'avoir le cœur bien accroché. Il avait participé à des dissections à partir de quatorze ans et à des vivisections à l'âge de seize. Oui, des héossiens et quelques humains avaient succombé à son scalpel (ou bistouri selon le moment de l'opération). Mais après tout, ce n'était que pour une cause qui lui semblait encore juste, la science, la vraie, la sienne. Beaucoup de ses collègues s'entraînaient sur des mannequins holographiques ou sur des morphes défectueux. Ils regardaient le " darken " avec une crainte mêlée de dégoût. Ce soir il était à son tour révolté par l'idée qu'un humain puisse dévorer un de ses enfants.

Un jour, Père Neurone lui avait dit qu'il en fallait pour tous les goûts, même les mauvais. Mais ce genre de formule ne suffirait pas à oublier la gravité d'un tel acte. Son aversion pour les grandes familles le motiva à continuer ses efforts. Il cherchait à présent à savoir combien de temps s'était écoulé entre la mort de la personne ingérée et le moment de l'ingestion. Il avait entendu dire que certains membres des dynasties industrielles, pour des occasions exceptionnelles ou par simple vice, dévoraient leur victime vivante. Son poing se serra. Il voulait savoir si cela avait été le cas. Ce renseignement pourrait en dire beaucoup sur le cadavre sans tête et son rang social. Seuls les plus riches pouvaient pousser le vice jusque à ce point.

Il regarda les notes éparses. Si quelqu'un rentrait maintenant il aurait de mal à expliquer sa présence à cette heure dans le laboratoire. Le règlement était assez strict à ce sujet. Mais il aurait surtout du mal

à justifier son travail sur un dossier en théorie clos. Les ordres avaient été formels : « On ne touche plus au cadavre ! C'est l'un des nôtres, nous connaissons son identité ! Plus d'analyse autorisée! »

L'Archiprêtre Andréas avait parlé à Enguerrand comme on hurle sur un woon. Seul son rang l'avait sauvé d'une monumentale droite dans la figure. Rien de tel qu'un incapable qui donne des ordres pour provoquer la réaction inverse. Mais avec ces politiciens, il fallait ruser, réfléchir et détourner les ordres. Certes le légiste n'avait plus touché au corps (qu'on lui avait enlevé sur-le-champ). Par contre il ne lui était pas interdit de faire des recherches sur les bouts de cadavre trouvés dans la victime.

Machinalement, il ramassa ses feuilles et les entassa en cherchant des yeux les chiffres lumineux de l'horloge numérique. Il devait être tard et le prélat avait besoin d'au moins deux heures de sommeil. Au lieu de se poser sur le cadran son regard s'arrêta sur un petit homme en robe brune. Tonsuré, il restait immobile, silencieux et souriant. Depuis combien de temps était-il là ? Impossible de le savoir. Sa bure cachait à peine le costume de latex noir remontant jusqu'au cou. La petite décoration sur sa poitrine indiquait son rang de Pater. Ses mains étaient restées dans son dos.

– Bonsoir Enguerrand.

L'interpellé posa ses feuilles.

– Bonsoir Neurone.

L'informaticien de l'Église du Rat ne s'offusqua pas que son ami oublie son titre de Père. Ils se connaissaient depuis trop longtemps pour que l'un ou l'autre fasse attention à ce genre de détail. Une seule autre personne partageait avec eux cette relation : le Questeur d'Amaury. Ni Neurone ni Enguerrand n'ignoraient l'affiliation de leur ami à l'Église du Caméléon. Un accord tacite interdisait d'en parler, voilà tout. L'informaticien s'avança.

– Alors, tu as trouvé quelque chose ?

– Rien de mieux.

Neurone sortit de derrière lui un immense sandwich qu'il porta à sa bouche.

– Alors tu ne manges pas.

Enguerrand contourna la table si vite que Neurone ne put esquisser un seul mouvement. Le géant arracha la nourriture des mains de son ami qui protesta pour la forme : il avait prévu un second sandwich.

Ils allèrent ouvrir deux tiroirs bas servant à conserver les corps et s’y assirent, profitant de la fraîcheur artificielle. L’avantage d’une morgue c’est qu’on pouvait y être tranquille et loin de la lourdeur estivale. Même la nuit, la température extérieure était intenable. La climatisation tournait à fond dans toutes les tours blindées de la Technopôle. Enguerrand détacha un morceau de viande avec les dents et fit un grand geste.

- Tu comprends Neurone, j’y suis presque. Je sais que je peux faire quelque chose de ce bout de bidoche. C’est un peu comme un mot dont tu n’arrives pas à te souvenir. Il est sur le bout de la langue et pourtant, impossible de le sortir.

Neurone déballa consciencieusement la Cellophane de son dîner et s’abîma dans la lecture de l’étiquette. Le légiste continua pourtant :

- Il me faudrait une piste, une idée à suivre. Pour le moment, je grappille ici ou là des données, mais rien de bien concret.

Il s’aperçut que l’informaticien ne l’écoutait pas.

- Mon père ? Tu rêves ?

Neurone fronça les sourcils, comme sorti trop brusquement de ses pensées.

- Non non, je suis avec toi. Mais tu sais, comme je me nourris le plus souvent par intraveineuse, je suis très exigeant quand je mange de la viande ou du pain. Je regarde toujours si la composition génétique de ma nourriture porte le label de qualité. C’est important, je ne voudrais pas vomir dans mon casque quand je suis là-haut, dans Arpège.

*

Enguerrand le regardait fixement. Son esprit allait à la vitesse de la lumière.

- Tu peux me répéter ?

Neurone prenant la remarque pour une attaque tenta de se justifier :

- Oui. Tu sais, la viande est souvent modifiée génétiquement. Et moi je ne veux que de la qualité. Si ma viande n'est pas répertoriée, je n'en mange pas. Je n'ai pas envie de muter, moi.

Le légiste sauta de son tiroir et se saisit du sandwich de Neurone avant de se précipiter sur son microscope.

- Hé ! Tu abuses ! Chacun le sien !

Neurone était à son tour descendu et courrait vers la table. Enguerrand l'arrêta d'un geste.

- Neurone.
- Oui ?
- Toutes les viandes sont génétiquement répertoriées ? Nous sommes d'accord ?
- C'est la loi.
- Tu as lu l'article sur les moyens qu'utilisent les grandes familles pour cacher leurs actes anthropophages ?
- Celui de Sœur Salienne ? Celle qui a été assassinée ?
- Oui.
- Et bien ?
- Et bien pour cacher leur production et leur trafic de viande héossienne ou humaine, les grandes familles changent les noms des lots. Par exemple, vingt félings élevés pour l'abattage deviennent vingt singes. Ces codes indiquent à la fois la qualité génétique mais aussi l'assurance que la nourriture a été abattue selon les rites des dynasties.
- Oui, et alors ?
- Nos ennemis ne peuvent pourtant pas faire des élevages de viande humaine.
- Non. Trop dangereux et trop voyant. Ils kidnappent leurs victimes, le plus souvent.
- C'est ça. Ils doivent enlever les humains, jeunes de préférence, les faire muter pour qu'ils soient de meilleure qualité et les vendre sous un autre nom.
- Juste. Le temps d'une mutation en cuve est de six jours pour un sujet mort, vingt s'il reste en vie.

- Alors si je te donne un code génétique de viande animale. Peux tu me trouver d'où il vient, qui le produit et qui l'a acheté ?
- Non. Il faudrait au moins un bon mois.
- Et si on réduit la recherche à la Technopôle ?
- Deux semaines.
- Aux viandes répertoriées dans l'article de Sœur Salienne ?
- Deux jours.
- Et si je te rends ton sandwich ?
- Alors donne-moi six heures.

Enguerrand plongea sur son matériel en jurant. Pourquoi n'y avait-il pas pensé plus tôt ! Il avait enfin une piste à suivre. Il leva les yeux sur la pendule. Il ne leur restait que deux jours avant que l'avis de recherche ne soit lancé.

*

Neurone arracha son casque et vomit, plié en deux par la douleur. Il cracha la bile restée au fond de sa gorge, essayant de chasser le goût amer. Il était resté trop longtemps dans le monde virtuel et son corps le lui faisait durement payer. La sueur collait sa combinaison à sa peau, heureusement pour lui dénuée de toute pilosité. D'un mouvement rapide, il détacha les fils qui le retenaient à la machine et déboutonna sa tenue de latex noir. Les vertiges commencèrent. Le temps lui était compté avant qu'il ne cède à la pression d'un retour trop brutal à la réalité. Les débutants sur Arpège devaient s'habituer à vivre dans un environnement virtuel, les vétérans, eux, avaient à se réadapter au retour dans le monde réel. On ne passait pas impunément d'un univers à l'autre. Dans quelques secondes l'esprit du Psychonaute basculerait dans la folie, privé de repères stables. Résonnant dans le laboratoire, une voix synthétique commença le décompte. Dix secondes. La dernière image virtuelle imprimée sur la rétine de Neurone l'avait presque aveuglé. Huit. À tâtons, il chercha la console de contrôle mais en vain, il était du mauvais côté de son laboratoire ! Cinq. Tant pis. Les bras en avant, il se précipita vers la cabine de décompression psychologique. Il percuta une chaise de plein fouet. La douleur dans le tibia remonta jusque dans ses tempes. Trois. Le sas. Aveugle, il appuya sur tous les boutons et entendit enfin le chuintement accompagnant l'ouverture du

réceptacle. Un. Il plongeait jusqu'au fond du tube matelassé et enclencha le programme rapide. Les portes se refermèrent et il se remit à flotter, comme s'il était dans Arpège. Sauvé.

L'eau glacée vaporisée le débarrassa de toutes les impuretés et donna un coup de fouet à son système sanguin.

À demi conscient, il chercha le communicateur. Il plaça l'appareil sur son oreille et fit descendre le micro jusqu'à sa bouche. Sa langue semblait avoir doublé de volume et son nez saignait à grosses gouttes.

- Frère Enguerrand, Poisson 145-77., souffla-t-il à la machine pour être certain que personne ne pourrait entendre. La tonalité n'eut pas le temps d'aller à son terme.
- Neurone ?
- Ouais.
- Tu l'as ?
- Ouais.

Le hurlement de joie d'Enguerrand résonna dans l'oreille de l'informaticien qui grimaça. Ce géant n'avait aucun pitié pour son cerveau en implosion.

- Alors ? Qui c'est ?
- Je vais te le dire. Mais avant, je veux savoir quelque chose.
- Vas-y.
- L'idée de changer le nom des lots, le truc de la génétique. Comment y as-tu pensé ?

Le légiste de l'Église du Poisson émit un petit rire flûté.

- C'est tout simple. C'est par cette méthode que l'Église du Poisson que je sers dissimule la présence d'humains parmi ses cobayes. C'est nous qui avons fait éliminer Sœur Salienne, un nonne trop bavarde. Tu sais les grandes familles n'ont rien inventé. La seule différence, c'est qu'au Poisson nous avons osé monter des élevages de cobayes humains...

*

Le gamin kelwin cracha à terre et arbora la moue la plus méprisante possible.

Ces humains étaient incroyables ! D'un côté ils avaient détruit leur territoire et de l'autre ils tentaient de l'amadouer avec des friandises. Il toisa cet homme au sourire faussement amical qui lui tendait des bonbons. Il transpirait la duplicité. Il faisait pitié. Sa mère lui avait déjà mentionné l'existence d'individu proposant des sucreries aux enfants. Celui là était tellement lamentable que Wabios, chef de la bande des Yaor, se demanda qui présentait, de lui ou de l'humain, un danger pour l'autre. Prune s'interposa. Ses yeux lançaient des éclairs. Le calme de sa voix dissimulait avec peine sa colère. Elle parla dans un héossien parfait :

- Écoute bonhomme, j'ai été très patiente jusque là. Si tu ne nous, aides pas attend toi au pire !

Wabios, vétéran de la décharge N°5 se prépara au combat :

- Vous voulez notre aide ? Il faudra d'abord me vaincre !

Ses compagnons restés en retrait hurlèrent à l'unisson pour encourager le petit guerrier. Armé d'un tuyau, il chargea cette humaine prétentieuse. Elle allait comprendre son erreur.

Pour la première fois depuis bien longtemps, Wabios, chef de la bande de Yaor, reçut une fessée déculottée devant tous ses fiers guerriers.

*

Job Garanald se servit encore une dose de Daïak. Il puait l'alcool frelaté, avait émis deux renvois sonores et odorants mais le tenancier du bar clandestin n'osait pas encore hausser le ton. La féling juchée sur le comptoir avait arrêté sa danse et attendait que quelqu'un intervienne pour qu'elle puisse reprendre son strip-tease. La plupart des clients regardaient ce grand Questeur avec inquiétude. Il était arrivé pour l'ouverture et avait bu verre sur verre sans broncher. Le poison qu'il ingurgitait aurait assommé un woon au premier litre. Il en était au cinquième. Autour de lui les néons pastels semblaient danser et le narguer. Les jeux holographique dans un coin lançaient des cris de guerre plus vrai que nature. Il avait l'impression d'être compressé par un maelström de sensations agressives. La lumière l'aveuglait, le moindre son l'assourdissait, l'alcool puait et le verre qu'il tenait semblait pouvoir se souder à sa peau tellement il collait. Quant au goût de cette boisson infâme, il ne pouvait y

penser sans avoir un haut le cœur. Pour toute conversation Job n'avait que des insultes, pour tout paiement, il n'avait que des menaces. Pourquoi payer ? Bientôt il serait mort ! Personne ne savait pourquoi il était là, à s'enivrer mais il paraissait évident que cet homme avait peur, terriblement peur. Ses mains tremblaient, il suait à grosses gouttes et il ne contrôlait plus ses bavements.

Il leva des yeux agressifs vers le barman en montrant du doigt la bouteille vide. Le petit homme rougeaud murmura une petite remarque désapprobatrice en essuyant un verre. Avant qu'il ne puisse finir sa phrase, le Questeur lui appliquait le canon de son arme sur le front.

– Comment ?

Sa voix était grave, cassée. Son haleine empestait. Frappant du poing sur le comptoir, il hurla :

– Encore !

Une main se posa doucement sur son arme et la fit descendre sans violence jusqu'à la poser devant lui, sur le comptoir. Pendant ce temps, une autre personne s'était approchée discrètement derrière lui. Un verre plein de Daïak glissa vers lui. La scène s'était presque déroulée au ralenti. Le Questeur se voyait incapable du moindre geste, comme envoûté. Il tourna la tête et se retrouva face à Prune, souriante. Il ne distinguait que son visage et ses nattes multicolores cachant à peine ses yeux verts en amande.

– Bonsoir, Job.

Sa voix était suave, sensuelle. Il sentit une érection qui le mit mal à l'aise. Comme dans un rêve, il vit la main de la jeune femme se poser sur le haut de sa cuisse. La main remonta doucement entre ses jambes pour y terminer sa course. La douleur qui suivit fut proprement abominable.

– Bonsoir Job. Répéta Prune, glaciale.

Avant de perdre connaissance il entendit tout de même la voix de Léandre d'Amaury dire :

– Nous allons avoir une longue et passionnante conversation, mon jeune ami.

*

L'opératrice apparut à Neurone comme l'image même de la femme objet. Presque nue, les seins proéminents, une chevelure blonde platine et des lèvres à faire pâlir de jalousie un mérrou d'Ygwanie. Sa voix était un appel à l'amour. Elle souffla, tout en jouant avec ses porte-jarretelles.

- Je suis à vous.

Père Neurone, gêné, tenta de rester concentré. Il détestait pirater les fichiers des grandes familles. Ces gens avaient le sens du visuel mais pas celui de la rapidité. Le monde virtuel du Nouvel Ordre était plus simple, plus froid, mais mieux ordonné. Pour accéder à cette base du Rézo, le père avait dû soudoyer au moins trois programmes pièges en leur promettant quelques pirates débutants à l'occasion. Il se concentra sur le but de son voyage.

- Oui. Bon. J'aimerais une fiche, classe A et complète s'il vous plaît.

L'opératrice fit un sourire à damner un Homme-Dieu.

- Quel nom ?

- Laslo Tornwald des Azaloué, madame.

- Mademoiselle...

Sorpak fit une pause. Depuis qu'il avait été engagé de force dans les brigades du Nouvel Ordre, ce darken n'avait eu que des ennuis. À ce qu'il avait compris, son cas n'était pas rare. Bien peu d'héossiens, mis à part les collaborateurs, servaient avec bonheur les hommes des étoiles. Grand, même pour les gens de sa race, il cachait son visage rouge sous un keffir blanc. Son uniforme se résumait à une simple combinaison ignifugée serrée par une ceinture couverte de poches. Rien de bien pratique. Même la matraque qui pendait à son côté était trop petite pour lui. Il était censé arborer fièrement le symbole des humains qu'il servait, un vague animal aquatique dont il avait déjà oublié le nom. Il regarda le peu de ciel nocturne que ne dissimulait pas cette ville de fous. Aken, la seconde lune, rougeoyait au-dessus de sa tête. Il sourit et se rappela des légendes de son peuple à présent dispersé. Sous l'œil sanguin d'Aken de terribles guerres avaient trouvé leur conclusion. Des armées entières montées sur des mastodontes s'étaient entrechoquées, faisant vibrer la terre, réveillant les titans. Des duels à flancs de volcan avaient scellé le destin de centaines de darkens. Aken était la maîtresse de la guerre, de la rage et de la passion. Il se souvenait aussi de ces nuits d'amour bestial avec Lounar la Fougueuse. Il entendait encore ce concert de grognements et de cris de jouissance. Des joutes qu'il n'oublierait jamais.

Son poing se ferma, comme s'il se préparait à combattre dieux et démons anciens. Il sentait monter en lui l'envie de hurler, de rire, de se dépenser, de faire l'amour.

Un tube éructa bruyamment une suie opaque dissimulant le satellite vermillon. Sorpak baissa la tête, vaincu, et reprit sa ronde : les humains venaient encore de briser ses souvenirs. Lounar était sûrement morte ou s'éreintait dans une mine quelconque. Quand les envahisseurs étaient arrivés dans le royaume de Gothrin, les guerriers à peau rouge avaient pris comme un défi d'aller les combattre. Très peu d'entre eux étaient revenus des champs de bataille. Mutilés, fous de terreur, ils

parlaient des machines volantes pires que les dragons du désert de Balanka, des forteresses qui écrasent les forêts sur leur passage et des armes qui arrachent les membres sans émettre le moindre bruit. On lui avait dit que son père avait réussi à sauter sur l'un des véhicules métalliques armé de sa hache magique Krökë. Il avait alors frappé comme un sourd, brisant l'arme dans une gerbe d'étincelles qui mirent feu à son armure de cuir. Un canon avait pivoté et envoyé d'un coup le haut de son corps à plus de trente mètres de là. Un simple tube, anonyme, avait mis fin aux jours d'un guerrier darken connu et reconnu dans les Sept Marches d'acier et par-delà le lac de Myrène. Sorpak avait hurlé et dansé pendant un mois pour calmer sa douleur. En vain. Tout était vain en ce qui concernait les humains. Quand ils étaient arrivés au village, les murs réputés indestructibles étaient tombés en quelques minutes, comme s'ils n'avaient jamais existé. Tous les darkens surpris avec des armes avaient été exécutés, hommes, femmes et enfants. Même lors du sac de la cité lumineuse de Garth, la répression n'avait pas été si terrible. Les autres avaient été enchaînés puis séparés en deux colonnes. Le chantage qui avait suivi s'avérait simple mais odieux. Pour tout acte de désobéissance de la part d'un groupe, une personne de l'autre serait écartelée entre deux chars cracheurs de feu. Pour l'exemple, le chef de village et sa fille furent les premiers à subir le châtement. Ils avaient résisté plusieurs minutes avant que leurs membres ne cèdent. En repensant à toutes ces vies perdues, gâchées, volées ou violées, Sorpak se sentit faible. À présent il était seul. Il avait revu Frannad, sa cousine, mais elle ne l'avait pas reconnu. Drogée sans doute. Vision fugace du passé, sans plus.

Il passa, abattu, devant la porte blindée couverte d'avertissements lumineux. Personne. Pas un bruit. Son estomac se contracta lorsqu'il entendit le vrombissement des machines de l'autre côté. Il ne voulait même pas imaginer ce que ces portes pouvaient cacher. Deux fois par semaine les prêtres du Poisson les ouvraient et y faisaient entrer un lot d'une dizaine de prisonniers de toutes races inférieures. Le plus souvent le convoi passait de jour. Trois fois, le darken l'avait surpris arrivant de nuit. Et là, les prisonniers n'étaient pas tous héossiens. Et peut-être parce qu'ils

étaient humains, ces captifs lançaient des regards de fous. Eux savaient à quoi s'attendre à l'intérieur.

Clac !

Sorpak se retourna et porta sa main à sa matraque. Trop tard. Il n'eut que le temps de voir une chevelure multicolore virevolter avant de perdre connaissance.

*

Prune vérifia que le somnifère faisait effet et siffla deux fois à l'attention de son complice.

Léandre sortit de l'ombre en se frottant le crâne fraîchement rasé. Il portait une robe blanche et bleue aux armes de l'Église du Poisson. Des implants placés autour de sa tête le rendaient méconnaissable. Les boréals excellaient dans l'art du maquillage, même si la rapidité n'était pas leur première qualité. Avant de pouvoir ressembler à un prélat, Léandre avait dû supporter une séance de grimage de plusieurs heures. Outre les mâles qui le regardaient avec suspicion, les femelles qui le tripotaient pendant l'habillage et les gamins qui se moquaient de lui, il s'était laissé couper les cheveux par sa collègue. Quand, désagréable, il lui avait sèchement lancé « court ! », il ne s'attendait pas à ce qu'elle lui rase le crâne !

La dispute qui avait suivie resterait probablement dans les annales de ce petit village boréal :

- Tu es certaine que c'était nécessaire ?

Prune avait pouffé de rire.

- Mais oui, tu es très beau avec ton crâne d'œuf tout luisant.

Le Questeur esquissa une grimace en guise de malédiction et se dirigea vers la porte d'un mouvement ample. Il était déjà dans son rôle. Le théâtre comptait parmi les disciplines les plus importantes dans les séminaires de l'Église du Caméléon. Un bon espion se devait de se fondre dans n'importe quel personnage. À ce jeu Léandre n'était pas le meilleur, loin de là. Il jouait assez bien les prêtres, les Questeurs, à la rigueur les civils, mais ne pouvait en aucun cas interpréter un membre des grandes familles. Plusieurs fois il

avait été recalé à cause de ce refus obstiné de ressembler à ce contre quoi il avait voué sa vie. Mais la règle principale du bon acteur, il la maîtrisait parfaitement : il fallait toujours sembler sûr de soi.

Quand il fut à un bon mètre du seuil, il prit soin de bien observer la place. Encore un réflexe appris au Caméléon. Des caméras suivaient tous ses mouvements. Normal. Des ouvertures, fort heureusement obstruées, permettaient de réduire en tas de cendre tout être indésirable. Déjà ce détail était moins classique.

Le bâtiment, tout en hauteur, était bordé d'entrepôts marchands. Accessible par diverses petites artères sombres, il offrait un panel d'approches possibles un peu trop important pour le Questeur. Si Enguerrand ne se trompait pas, ce bâtiment devait cacher des secrets importants. Peut-être que l'absence de système de sécurité voyant ou complexe s'expliquait justement par un souci de discrétion. À bien y regarder, cet entrepôt ne se distinguait pas des autres. Par contre les lettres lumineuses ne laissaient aucun doute sur la volonté de refouler toute personne non autorisée. Une voix métallique brisa le cours de ses pensées.

– Identification.

– Père Albertin de Tours. Ordre du Squal. Matricule 782-44. Permission de catégorie 5.

Après un bref instant de traitement des données la voix reprit.

– Vous êtes en avance Pater.

Léandre fronça les sourcils.

– Oui, je sais. Ceci est une inspection, non pas une visite de courtoisie. Croyez-vous que j'allais arriver à l'heure prévue, quand vous auriez tout nettoyé et bichonné ?

Quelques secondes de silence et un chuintement indiquèrent à Léandre que son petit laïus avait fait son travail. Les deux battants s'ouvrirent dans un grincement sonore. Le bruit se propagea dans tout le bâtiment, comme s'il avait été vide. Tout était sombre, trop sombre. C'est à peine si quelques lumières rouges, hautes perchées, clignotaient dans le vide. Une novice se présenta à Léandre et le salua. Le ton fut incisif.

- Vous en avez mis du temps à ouvrir, novice. Trois offrandes à Sirius avant demain soir ! Attention, je vérifierai.

Le jeune homme probablement surpris en plein sommeil n'eut pas le temps de se défendre. Léandre enfonça le clou. Sa voix était pleine d'une colère contenue.

- Vous dormiez pendant la garde. Deux offrandes de plus. Et je suppose que vous êtes seul ici.
- Heu... Oui.
- Et je suppose que pour m'ouvrir vous avez arrêté les systèmes de sécurité.
- Heu... Oui.
- Mais j'espère que ma venue a été dûment enregistrée et les images ont été stockées dans nos archives.

Le novice ouvrait à présent des grands yeux, cherchant à savoir où l'homme voulait en venir.

- Heu... Oui.
- Bien.

La voix de Léandre indiquait enfin quelque chose de positif. Le novice eut un court moment de soulagement avant de s'apercevoir que le prêtre braquait une arme contre son ventre.

- Alors, petit imbécile, tout va bien. Avance.

Prune ne put réprimer un mouvement de défense. Elle avait levé le bras comme pour parer un coup ou pour se cacher la vue. Son compagnon avait vécu dans les Nids du Caméléon, centres d'entraînement spécialisés, mais jamais il n'avait observé un tel style architectural.

- C'est donc ça, les locaux type Jonas.

Sa voix avait résonné sur les murs luisants de l'entrepôt. Se rejoignant en courbes douces, les parois ondulées donnaient un aspect circulaire à l'unique pièce de la bâtisse. Mais les veines d'acier noir qui montaient vers le sommet en une arche de plus de cinquante mètres de haut, évoquaient l'intérieur d'un organisme vivant, un aberrant conglomérat musculaire passé au lance-flammes. Vu d'en bas, les différents étages, les

plates-formes et les passerelles n'étaient que des bouts de chairs noires, retenus par autant de filaments lustrés et suintants. C'est dans cet enchevêtrement de carne huileuse que les expériences les plus confidentielles du Poisson se déroulaient.

– Prune ? (La voix de Léandre la fit sursauter) Je sais où se trouve le darken nommé Korlak.

Le Questeur pointa un doigt vers le sommet et chercha un escalier ou un ascenseur. D'un mouvement de tête il indiqua à sa partenaire le chemin à prendre. Il laissa tomber le calepin sur lequel était inscrite la liste des « expériences en cours » et se dirigea vers une sorte de boyau plus important que les autres. À son approche la viscère s'ouvrit dans un bruit de succion laissant apparaître un plateau d'ascenseur assez vaste pour contenir une vingtaine de personnes. Il remarqua que la jeune femme avait frissonné.

– Ce décor te gêne ?

– Pas toi ?

– Si. Mais si tu prends en compte le fait qu'il a été bâti dans cette optique, ça en atténue l'impact.

– Qui a pu construire une horreur pareille ?

– Un architecte qui en a reçu l'ordre par Sirius lui-même.

– Un Homme-Dieu a donné l'ordre de bâtir ça ?

– Oui. Et c'est très logique. Combien de temps avons-nous perdu à contempler les murs, les différents étages ?

– Cinq minutes, peut-être six.

– Cinq minutes de gagnées si l'alarme silencieuse avait été enclenchée. De même, les passerelles sont probablement amovibles et les chemins assez compliqués à trouver. Autant de temps perdu pour l'indésirable qui veut visiter ou le cobaye qui cherche à s'enfuir.

– Tu veux dire qu'il y a des cobayes ici ?

– Oui. Probablement dans les caves, sous bonne protection et drogués.

– Mais il faut...

Il l'arrêta d'un geste.

- Il faut retrouver le darken. Rien de plus. Considère que ces prisonniers sont déjà morts. Après avoir trouvé Korlak, nous partons. Aller, viens.

Il entra dans l'ascenseur et pressa du regard la jeune femme d'y entrer à son tour.

- Septième étage, section 2.

Un bip sonore lui confirma que le message avait été enregistré et les portes se refermèrent. Le plateau s'éleva rapidement laissant défiler les parois noirâtres. Léandre ne semblait pas faire attention au décor, il réfléchissait. Prune, elle, voyait chaque petit détail sordide. Elle avait le cœur au bord des lèvres et son estomac aussi noué que ses faux cheveux.

La porte s'ouvrit, permettant à la chaleur moite du sommet de l'édifice de pénétrer dans l'ascenseur. Une odeur d'excrément et de sueur flottait dans l'air, quasi suffocante. Léandre sortit son arme et avança à grands pas dans le couloir. Sa robe brassait l'air putride et balayait les volutes de vapeur s'échappant de conduits bouillants. Cet endroit lui rappelait les égouts dans lesquels ils avaient trouvé refuge grâce aux gamins kelwins. En pénétrant ici, il passait des excréments aux intestins. Belle ascension sociale. Il remarqua non sans une certaine satisfaction que les caméras restaient inertes à leur passage. Prune le suivait difficilement, clopinant misérablement et se retenant à chaque nouvelle découverte pour ne pas vomir. Arrivé à un carrefour, le Questeur opta pour un passage en voûte décoré de lambeaux de chair goudronnés, fusionnant avec un ensemble de poutres. Chaque boulon tenait du pustule et chaque boursoufflure semblait dure comme l'acier.

Il pénétra dans une vaste alcôve plongée dans le noir. Au fond, un ensemble d'aquariums tubulaires attira son attention. Éclairés par des néons circulaires, ils étaient remplis d'un épais liquide translucide et glauque. Il s'éclaircit la voix pour paraître le plus détaché possible.

- Prune ? Korlak n'est pas là mais j'ai déjà trouvé la féling.

Et pointant successivement les tubes de gauche à droite :

- Elle est là, là et là.

Un bruit rauque lui indiqua que la jeune femme recrachait son dîner. Il n'y prêta pas attention. Il s'approcha, plutôt fasciné par le spectacle. Dans le premier bac se trouvait la partie inférieure de Fille de l'acier, ses jambes et son tronc. Elle flottait au milieu des bulles lumineuses, immobilisées par le liquide trop épais. Léandre remarqua qu'il manquait quelques ongles griffus au pied gauche et que les jambes tigrées étaient marquées par les stigmates de la torture. Le tronc se terminait au nombril. Les viscères, les veines importantes et la colonne vertébrale étaient reliés par des tubes colorés au sommet de la cuve. Il passa au torse décapité et observa les mêmes marques sur les seins et les bras. Il lui manquait une main.

Il haussa les épaules devant un tel travail d'amateur. La torture était un art que les prêtres du Poisson étaient loin de maîtriser aussi parfaitement que ceux du Caméléon. Apparemment la féling n'avait eu à subir qu'une suite de sévices sans ordre prédéfini, sans progression. Un travail bâclé pour un résultat désastreux. La preuve, elle en était morte. Cette histoire de psychosonde du Pater Andréas n'avait été qu'un mensonge de plus. Peut-être voulait-il cacher sa maladresse.

Dans le domaine de la Question, Léandre avait été promu major de promotion. Devant un jury admiratif, il avait réussi à extirper des aveux d'un malfrat, sans même le toucher. En lui parlant et en exhibant ses outils de travail, il avait complètement dominé son sujet et lui avait fait avouer toutes ses fautes et même certaines dont il n'était pas encore accusé. La peur. Voilà l'outil le plus important du tortionnaire. Le scalpel, Léandre le laissait aux bouchers. La peur et l'attente, songea-t-il. Il continua son inspection pour finir par la tête. Fille de l'acier avait probablement été un beau spécimen de féling, il devait le reconnaître. Même fermés, ses yeux en amande orientaient parfaitement les traits de son visage félin. Les mêmes yeux que Prune. Son pelage soyeux flottait dans le liquide et ses cheveux détachés s'étaient mêlés aux nombreux fils sortant de sa gorge tranchée. Il tenta de se l'imaginer d'un seul morceau comme on cherche à visualiser un puzzle en cours.

– Léandre ?

Prune avait le visage baigné de larmes. Les néons des cuves lui bleuissaient la peau, la faisant vraiment ressembler à une boréale. Le Questeur l'attira contre elle et la laissa poser la tête sur son épaule.

- Tu sais Prune, c'est la règle du jeu. Je reconnais qu'elle n'a pas eu une fin facile, mais elle connaissait les risques.

Il lui passa le doigt sur la joue pour essuyer une larme. Elle tremblait. Pour la première fois de sa vie, il se laissa aller à un geste humain, il s'inquiéta de l'état d'un être vivant.

- Tu la connaissais bien ?

Prune acquiesça silencieusement.

Léandre fixait ce visage impavide, presque irréel, figé à jamais. Les yeux de la féling s'ouvrirent alors et le fixèrent.

Prune sursauta et tomba à la renverse la bouche ouverte, incapable de crier. Léandre instinctivement leva un bras pour protéger sa tête et leva son arme pour riposter. La chose devant eux venait vraiment d'ouvrir les yeux ! Prune reculait à quatre pattes, prise d'une envie de hurler mais Fille de l'acier ne lui en laissa pas le temps. Sa bouche s'ouvrit laissant échapper une bulle sanglante plus volumineuse que les autres. Les deux Questeurs sentaient qu'elle aurait voulu bouger et se tordre de douleur mais cela lui était proprement impossible. C'est à peine si les autres morceaux furent pris de quelques remous. Elle ne pouvait qu'ouvrir la bouche et rouler des yeux fous. Prune s'était réfugiée dans un coin, incapable de dire ou de faire quoi que ce soit.

Léandre, lui, cherchait une console ou une table de contrôle pour comprendre le fonctionnement de cette horreur. Il trouva quelques leviers et des voyants lumineux sous la cuve de la tête. Après un bref coup d'œil, il appuya sur un bouton vert et leva les yeux en quête d'un résultat. Un haut parleur hurla quelques mots :

- Fille Double ! Fille Double ! Aide moi.

Prune se prit la tête entre les mains et se mit à son tour à hurler :

- Non ! Non ! Non !

Elle ne voulait pas entendre la voix. Léandre régla le volume du son, espérant que tout ce vacarme ne réveillerait pas le novice et le darken. Il se saisit d'un casque et abaissa le micro.

– Fille de l'acier ?

La tête braqua ses yeux sur lui. Son estomac se contracta malgré lui.

– Rodar . Maudite soit ta race ! Que vos sexes pourrissent, que vos enfants crèvent, que les mouches vous arrachent la peau !

Léandre tenta de garder son sang froid.

– Fille de l'acier. Je sais que tu m'entends. Tu veux aider Prune ?

Les yeux cherchèrent quelque chose.

– Pirine ?

– Non, Prune. Déborah Kyle.

– Fille Double pour moi. Celle qui veut vivre deux fois plus et qui vivra deux fois moins.

Léandre chercha sa collègue en quête d'une explication. Elle était à genoux, dans un coin, paralysée par la peur. Il chercha à la ménager.

– Prune, j'ai besoin de toi ici pour parler avec Fille de l'acier. Viens, je ne comprends rien.

Mais la jeune femme ne bougeait pas. Il reprit alors son ton habituel, celui du frère d'Amaury.

– Bien. Reste à genoux comme tout ceux de ton genre. Si j'avais su, j'aurais aussi amené une laisse.

Il se retourna vers la tête et continua sur le ton de la conversation.

– Vraiment. Je pense qu'elle est une bonne inférieure. Pleurnicharde, prête à toutes les veuleries. Prête aussi à faire de grands discours pleins de vide sur le sens de la vie ou de la société. Non vraiment, Fille de l'acier, tu ne trouves pas qu'elle ferait une bonne héossienne ? À ce niveau là je pense même qu'elle n'est qu'une bâtarde. Ils ont dû se tromper sur sa fiche.

– Enfoiré !

Elle s'était relevée, rouge de colère, poing serré. Il se retourna, un rictus vainqueur aux lèvres.

– Bien. Puisque tu es debout maintenant, veux-tu m'aider à parler avec cette féling ?

Elle comprit comment Léandre avait encore profité de sa confusion pour mieux la manipuler. Elle se plaça dans la lumière des cuves et demanda.

– Fille de l'acier ? Où es Korlak ? Que s'est-il passé dans la chambre ?

La tête leva les yeux au plafond... et commença son récit.

*

Prune se tourna vers l'endroit où elle supposait que Léandre se tenait allongé. Ils avaient regagné leur cachette dans les égouts de la Technopôle. Elle chuchota juste :

– Merci.

L'homme leva un sourcil interrogatif dans le noir.

– De quoi ?

– De l'avoir achevée.

– Tu te trompes. Je l'ai éliminée. Nuance. Elle a reconnu avoir eu des activités à l'encontre du Nouvel Ordre. Elle devait être exécutée.

La jeune femme hochait la tête et se retourna sur sa paillasse.

– Je comprends.

– Que croyais-tu ? Je ne tue que pour des motifs valables.

– Oui. Oui.

– Bon... Bonne nuit.

– Bonne nuit Léandre.

Elle se leva et, sans qu'il comprenne comment réussit à le trouver et à embrasser le sommet de son crâne chauve. La sensation le fit se lever d'un coup et se cogner contre la tuyauterie qui barrait sa couche. Le bang fut sonore et résonna loin dans les égouts. Quasiment assommé le Questeur s'affala et s'endormit en râlant. Il râlait toujours, même pour la forme. Mais cette nuit là, il ne fit pas de cauchemar.

Adonaïs Libka repoussa mollement sa compagne.

Elle gloussa, tenta d'arrêter le geste de son amant et fourragea entre ses jambes pour se faire de nouveau pénétrer. Cette fois, le rejet fut plus violent, plus définitif. Il se dégagea de ce corps suant et le refoula d'un coup de pied dans la poitrine. Un jappement suivi d'une malédiction arriva jusqu'à ses oreilles mais il n'y prêta pas attention. Sa cousine Myriam des Saluka prenait souvent la mouche mais demain, tout cela serait oublié. Il se leva, las, et contempla la scène d'un œil critique. L'assemblée générale se tenait dans son salon principal. Voilà bien la seule pièce dont il était fier dans son palais. Il avait donné carte blanche à ce jeune Kaïs des Alamani pour la décoration. Dans quelques années ce dernier serait doyen d'une branche cadette de la grande lignée des Albaman et il serait bon de l'avoir dans ses petits papiers. Depuis des générations, les Alamani entretenaient la réputation d'être les meilleurs décorateurs d'intérieur de toute la Technopôle et d'Harmonie réunis. N'était-ce pas, selon la légende, Hoctavius Alamani, le fondateur de la famille, qui avait défié le divin Achémar ? On raconte qu'ils s'étaient affrontés dans un duel de bon goût. Même si Hoctavius Alamani y perdit la vie, il fut déclaré vainqueur par un jury composé à part égale de prêtres et de sénateurs. Achémar avait toujours réfuté ce verdict et avait systématiquement éliminé tous les juges et leur famille. C'est depuis ce temps que personne n'ose plus porter de jugement sur les Hommes-Dieux. Kaïs de Alamani pouvait prétendre au titre de génie de l'ameublement intérieur. N'oubliant pas le commerce premier des Libka, la luxure, il avait créé un ensemble architectural tout en érection, en ouverture et en courbes avenantes. L'ensemble variait de l'ocre au pourpre en passant par le rose veiné de carme.

En pénétrant dans ce salon par des portes voûtées, le visiteur était immédiatement enveloppé dans une atmosphère d'humidité, de chaleur et de calme. En quelques secondes les vêtements s'alourdissaient sur la peau devenue moite. Les lumières tamisées réduisaient le champ de vision alors que des microvaporisateurs

libéraient des senteurs charnelles. Le jeune homme avait fait creuser des alcôves murales où des serviteurs devaient attendre, immobiles, le bon vouloir du maître des lieux. Des senseurs trahissaient le moindre de leur mouvement et le réprimaient d'une décharge électrique. Ces esclaves devaient s'en tenir à leur rôle de statue et prendre magiquement vie au premier signe. Quelques ustensiles décoraient les murs mais Adonaïs ne s'en servait que rarement. Ils ne pendaient là pour faire jouer l'imagination, pas plus. En fait, rien dans cet antre de la luxure n'avait été placé au hasard. Kaïs avait dû respecter de nombreuses consignes. Il s'en était ingénieusement acquitté, à la plus grande satisfaction d'Adonaïs. Chaque repli suggestif cachait une caméra ou un micro. Les vaporisateurs pouvaient à tout moment cracher un liquide innervant, un poison ou plus radicalement du napalm. Une kyrielle de gadgets plus ou moins mortels protégeait ce qui servait de salle destinée à l'assemblée générale (plus hypocritement baptisée conseil de famille). Et justement cette réunion nocturne avait pour objet l'étude des effets d'un nouvel inhibiteur sexuel, le H-0.115.

Les grandes familles avaient la réputation usurpée de se vautrer dans le stupre et la paresse. En fait, si les dirigeants des grandes corporations pouvaient s'adonner aux pires exactions, ils n'en restaient pas moins limités par des tabous. Comme le Nouvel Ordre utilisait des inhibiteurs pour ses troupes pendant le combat, les dynasties abusait de ces substances pour mettre à l'aise leurs pairs pendant les réunions. Ne tombant pas sous le coup des lois concernant les stupéfiants, leur dispendieux usage dans les hautes sphères s'avérait courant. Les Libka, lignée très en vue au sein de la famille des Oshkin, s'étaient spécialisés dans la pharmacopée pudiquement appelée " de loisir ". Des aphrodisiaques en passant par tous les moyens de contraception, les directeurs des laboratoires Libka se vantaient d'être à la pointe de la recherche dans le domaine. Et pour être certain que les produits mis sur le marché soient totalement efficaces, Adonaïs usait d'une méthode assez particulière : il les testait sur sa famille. Si les substances s'avéraient êtres mortelles, au moins se débarrasserait-il des quelques comploteurs avides de prendre sa place. S'il n'y avait pas de danger immédiat, la campagne de publicité accompagnant le lancement, débarquait sur tout le Rézo. Il fit un premier bilan en observant l'assistance.

Autour de lui, et sur au moins vingt mètre carré, des corps remuaient plus ou moins rapidement, parfois suivant le rythme de la musique synthétique miaulant en arrière fond. Tous étaient couverts des peintures caractéristiques des grandes familles. Certaines peuplades sauvages de cette planète se reconnaissaient grâce à des arabesques corporelles. C'était bien là le seul point commun entre les dynasties industrielles qui exploitaient les richesses de la planète et les héossiens réduits en servitude par leur milice. Il remarqua avec intérêt que sa femme avait retrouvé toute sa fougue d'antan alors que son fils avait pour le moins choisi bizarrement son partenaire. Libka se promit d'essayer de parler à Sandos des bonnes mœurs. En tout cas, pour lui, l'orgie était terminée. Ce soir il n'avait sciemment pris aucune substance, il voulait garder la tête claire. Il enjamba certains corps et marcha sur d'autres. Une mélodienne retenue en laisse à l'un des poteaux de marbre noir lui tendit une serviette éponge dont il se ceignit. Il aimait bien ces réunions de famille. Elles permettaient de souder les liens entre ses différents responsables de secteurs d'activité. De grandes dynasties, pourtant productrices de biens courants, avaient été phagocytées, faute de cohésion. Il tenait à ce que sa lignée ne subisse pas un tel coup du destin. Et puis, il le reconnaissait, les orgies étaient le moment privilégié durant lequel il prenait à cœur de rappeler son titre de doyen des Libka.

Il se dirigea vers ses appartements où il pourrait prendre une douche glacée. Décadence ne signifiait pas stupidité. L'hygiène était primordiale lorsqu'on travaillait dans son domaine. Les règles qu'il imposait à sa famille en la matière étaient très strictes. Les serviteurs courbaient l'échine à son passage ce qui lui permit de remarquer que deux d'entre eux, deux boréales femelles, portaient les traces du fouet. Il s'arrêta devant la seconde, la fit se retourner et lui arracha sa tunique d'un geste brusque. Ses longues tresses détachées sous la violence du mouvement ne purent cacher les plaies à vif dans son dos. Adonaïs serra les dents en écartant doucement les cheveux. Il estima à cent le nombre de coupures. Celui ou celle qui avait fait cela avait utilisé un fouet à lame. D'un mouvement il retourna la petite créature bleue, nue et tremblante. Il planta un regard furieux dans ses yeux ronds et violets.

– Qui ? Sa voix grondait comme le tonnerre.

- Maître Sandos.
- Pourquoi ?

La boréale garda le silence, les yeux grands ouverts. Il leva les yeux au ciel, exaspéré.

- Sans raison ?

Elle hocha la tête. Il prit une grande inspiration et s'abaissa au niveau de la boréale posant doucement ses mains sur ses épaules.

- C'est arrivé souvent ?

Hochement de tête. Les larges mains d'Adonaïs se crispèrent sur les épaules de la boréale qui grimaça : ses plaies montaient jusque sur l'échine. L'homme tenta d'être le plus doux et le plus clair possible avec cet être domestique.

- Il ne recommencera plus, je te le jure sur mes ancêtres. Toi et l'autre petite, vous prenez vos affaires et vous êtes dorénavant à mon service.

Puis, plus durement.

- Avec moi, pas de torture. Désobéissez et je vous tue. Servez-moi bien pendant cinq années et vous serez libres.

Sans même attendre la moindre réponse, il se redressa et se dirigea vers un communicateur mural.

- Service ?
- Oui maître.
- Cent coups de fouets pour Maître Sandos de ma part. Il comprendra pourquoi. À chaque plainte, rajoutez-en dix et s'il me maudit, ajoutez en cent. Ne le tuez pas. Si quelqu'un doit le faire, je dois être celui-là.

*

Il reprit la direction des ses appartements sous les yeux médusés de ses serviteurs. Il était furieux contre cet imbécile de fils trop gâté. Ces petits jeux sadiques abîmaient le matériel de service à trop court terme. Non qu'un domestique (surtout ces petits boréals stupides et naïfs) soit onéreux, mais Adonaïs détestait le gâchis. Il ne tuait que pour l'exemple et ne fouettait que pour punir, jamais

pour le plaisir. Les bénéfiques, voilà ce qui importait au quadragénaire. Les voluptés charnelles avaient leurs limites et Adonaïs les avait atteintes à l'âge de trente ans. À présent qu'il portait le titre de Doyen, il trouvait du plaisir dans la gestion de ses affaires et dans la croissance de son chiffre annuel. Mais s'il profitait et se délectait de ses succès, il devait assumer les échecs et résoudre les problèmes. Il traversa ses deux chambres, son boudoir et son bureau pour arriver dans une grande salle de bain damée de blanc et de vert. Il jeta son habit improvisé au sol et ne prêta pas attention au kelwin qui s'en empara prestement pour le mettre au linge sale. La température de l'eau avait été réglée au degré près. Quand il se plaça dans le bac, le flot s'abattit sur ses larges épaules peintes.

Il chassa d'un geste le petit problème que lui posait son fils ; une autre affaire plus grave retenait son attention. Son cousin Rodomor Libka n'avait toujours pas donné signe de vie et le curieux message reçu dans la matinée ne laissait rien présumer de bon. Rodomor n'était pas un habitué du palais mais Adonaïs l'aimait bien. Travailleur et dévoué, il excellait dans le domaine très sensible de la génétique. Bien ancré dans la tradition, il goûtait pourtant peu aux réunions familiales. Adonaïs l'avait plusieurs fois invité sans succès. Il préférait une bonne conversation entre quatre yeux autour d'une cuisse de féling rôtie ou, pour les grandes occasions, une tête bouillie, issue d'un élevage de première qualité des boucheries Azoulé. Car à l'instar de ses pairs Rodomor était un adepte de l'anthropophagie. Le Nouvel Ordre combattait cette coutume, refusant d'en voir tout le poids symbolique. Les grandes familles voulaient dévorer au sens propre comme au sens figuré la planète. Elles désiraient en sucer jusqu'à la moelle et en prendre la force vitale. Manger un héossien n'était que la mise en pratique de ce principe d'extermination, un stade ultime et transcendantal.

Contrairement aux idées reçues les membres des dynasties industrielles ne se comportaient pas comme de simples ogres. La viande, dite rituelle, était abattue selon un cérémonial assez complexe (le fin du fin étant de tuer son repas devant ses invités ébahis au moment de l'apéritif). De même les anthropophages ne mangeaient pas n'importe quel morceau. Chaque membre était censé conserver en lui une forme de pouvoir. Manger la tête revenait à s'approprier l'esprit de sa victime par exemple. Et Rodomor

justement se délectait particulièrement de la tête. Sa découpe, sa cuisson et encore plus sa dégustation relevaient à ses yeux d'un art consommé. Sur ce point, Adonaïs avait du mal à suivre son cousin. Le doyen goûtait en fait peu à la chair humanoïde, cela revenait à ses yeux à manger du chien. Il fit la grimace quand cette idée lui traversa l'esprit.

– Qui êtes-vous ? Que voulez-vous ?

Il n'avait pas même pris la peine de se retourner. Il savait que depuis quelques secondes une personne avait discrètement pénétré dans la salle de bain. Au pas léger il hésitait entre une femelle féling ou mélodienne, voire même une humaine. Elle avait le souffle court ce qui laissait à penser qu'elle avait utilisé la route rouge pour arriver jusqu'à ses appartements, la route des acrobates. Depuis bien longtemps les meilleurs experts en système de protection avaient déterminé plusieurs chemins que des voleurs ou des assassins pourraient emprunter. Ils en avaient trouvé six (un par couleur) dont deux humainement impossibles à suivre car réservés aux delhions, ces créatures ailées au corps couvert d'arabesques. Plutôt que d'interdire les passages aux visiteurs, Adonaïs avait préféré les baliser de petites alarmes réglées sur une fréquence personnalisée.

Il se retourna, content de son effet et observa l'intruse. Elle se tenait dans l'embrasure de la porte, prête à filer au moindre danger. Son visage était dissimulé par une large écharpe grise qui courait jusque sur sa poitrine. Seuls deux yeux vert clair brillaient derrière l'étoffe. Le reste du costume était assez simple et assez léger pour une adepte de l'acrobatie. Certains passages de la route rouge culminaient à plus de cinquante mètres. Une tunique fendue jusqu'à la ceinture pour ne pas gêner les mouvements et des cuissardes sombres retenues par des lanières. Une large corde pendait à sa ceinture ainsi que tout le matériel nécessaire à la voltige nocturne. Bizarrement, elle ne semblait pas armée. Adonaïs remarqua que la corde continuait dans sa chambre, hors de son champ de vision. La visiteuse devait s'être ménagée une issue de secours.

Il se voulut rassurant et maître de la situation. Après tout, il était nu comme un ver et presque sans défense. La première arme

n'était qu'à trois mètres, cachée sous le peignoir bleu : un pistolet un peu désuet mais toujours impressionnant. Il composa son plus beau sourire et montra le vêtement éponge de la tête.

– Puis-je me rhabiller, mademoiselle ?

L'étrangère acquiesça de la tête. Ainsi, elle comprenait le langage des humains. Déjà, il ne pouvait s'agir d'une sauvage venue faire un carton à la ville. Il se dirigea vers le peignoir et s'en saisit le plus naturellement possible de la main gauche. La main droite plongea à la recherche du revolver mais en vain. Il pesta pour lui-même et se retourna comme si de rien était. L'étrangère, toujours sans un mot avait à présent l'arme dans la main. Il ne pouvait le voir mais il savait qu'elle souriait.

– Petite peste.

Elle pencha la tête sur le côté et signe de désapprobation.

– Que voulez-vous ?

La voix sous écharpe fut aussi claire que si l'inconnue lui avait parlé dans le creux de l'oreille.

– Nous avons votre cousin. Nous avons son travail aussi. Si vous voulez récupérer l'un et l'autre, il faudra payer.

– Combien ?

– Nous vous le dirons en temps voulu.

– Qui que vous soyez, vous et vos complices, vous êtes morts.

– Vous paierez.

Elle disparut de l'embrasure et fila vers une fenêtre ouverte. Adonaïs, lui, se dirigea calmement vers son communicateur, à côté de la porte de la salle de bain. Il l'aperçut, perchée sur l'encoignure de la fenêtre, sa tunique soulevée par le vent. Il sourit alors pour deux raisons. La première : un grand geste théâtral de sa visiteuse avant de plonger dans le vide tel un ange. La seconde, plus charmante : elle n'avait rien sous sa tunique.

*

Adonaïs reprit de cette délicieuse liqueur de Jafleur. Le liquide ambré coula dans son calice, puis dans celui du féling qui

lui faisait face. Oreille du vent était l'un des rares héossiens ayant de l'importance pour Adonaïs. Non seulement il excellait dans sa mission d'espion, mais en plus son discours s'avérait le plus souvent sage et posé. Grand, habillé de griffe en cape comme un membre des grandes familles, il cachait ses traits félines sous l'ombre d'un large chapeau orné d'une plume carme. Sa voix restait toujours grave et ses déplacements silencieux. Il s'était attiré l'attention et l'admiration d'Adonaïs en évitant toutes les alarmes de la route bleue, la plus ardue. Capturé au terme d'un combat contre le doyen lui-même, il avait été mis en demeure de choisir entre mourir ou servir Adonaïs. Il choisit la seconde solution qui lui permit d'obtenir le titre fort prisé (ou méprisé, suivant les cas) de semi-inferieur. Depuis cinq années qu'Oreille du vent servait le Doyen, il avait espionné, enlevé, questionné ou assassiné une vingtaine de personnes. Si ce n'était cette curieuse odeur de décomposition l'enveloppant, Adonaïs ne lui trouvait que des qualités.

Le féling saisit le calice de sa main gantée et le leva en hochant la tête pour signifier sa soumission. Adonaïs apprécia le geste et porta la liqueur à ses lèvres. Il attendait un simple renseignement. Le féling le comprenant, décida de le faire patienter. Il prit son temps et savoura chaque gorgée du précieux nectar. Adonaïs sourit en voyant le manège de son espion. Sans un mot il appuya sur un bouton qui ouvrit le coffre dissimulé dans son bureau. Il en sortit une bourse de velours noirs qu'il posa devant le féling. Tout travail méritait salaire aux yeux du doyen.

– Ta peine vaut sûrement ça. Sinon, tu ne prendrais pas le risque de me mettre en colère.

Le féling posa tranquillement le calice et cacha son visage derrière son large chapeau.

– Comme vous l'aviez dit, j'ai attendu dans une venelle avoisinante. Je l'ai suivie pendant quelques minutes. Elle n'a pris aucun moyen de locomotion moderne, filant rapidement à travers la foule des bas quartiers du ghetto humain.

Adonaïs ne releva pas la petite pique du féling mais lui imposa le silence d'un geste. Comme ses pairs avaient parqué les héossiens dans des quartiers baptisés ghettos, ces sauvages

utilisaient le même mot en parlant de la Technopôle. Le Nouvel Ordre avait pourtant prohibé un tel abus de langage, déclarant qu'en aucun cas la splendide cité des supérieurs ne devait être placée au même niveau que les sordides bidonvilles de Käm, le taudis jouxtant la Technopôle. Mais peu importait ce détail. Cette fille connaissait la cité humaine et ne comptait pas aller bien loin. Autant d'indices indiquant qu'elle travaillait sûrement pour d'autres hommes. Il fit signe au féling de continuer.

- Plusieurs fois j'ai pensé qu'elle m'avait repéré. Elle s'est retournée dans ma direction sans que je sache vraiment si elle m'avait vu. Ses pas l'ont menée dans le quartier nord, celui qui jouxte le marché nomoï. Elle est entrée dans un chantier en faisant pivoter une planche et s'est glissée dans une sorte de tunnel, probablement une canalisation. J'ai été un peu troublé car j'y ai flairé son odeur mais aussi celle d'enfants kelwins. Peut-être de la vermine qui a traîné là peu avant notre passage. Elle a suivi la conduite pendant quelques minutes et a commis sa première erreur. Elle a laissé tomber un objet dans le noir. Pendant plusieurs minutes je l'ai observée à quatre pattes jurant comme une humaine. En fait, à l'aide d'un bâton j'avais déjà récupéré ce qu'elle cherchait en vain.

Il présenta fièrement à Adonaïs un boîtier de plastacier comportant un écran et un unique bouton. Le doyen se fendit d'un petit sourire désabusé et posa l'objet.

- C'est un radar.

Devant le manque de réaction du féling, il expliqua :

- Cela permet retrouver ce que nous appelons une sonde. Si la sonde est enclenchée, il n'y a plus qu'à suivre les indications portées sur cette petite fenêtre. Je pense qu'ils comptaient l'utiliser pour me faire retrouver mon cousin. À présent ils vont devoir s'en procurer un autre. Gardons celui-là au cas où, on ne sait jamais. Ensuite, où est allée cette chienne ?
- Elle a continué pendant quelques centaines de mètres avant que je ne la perde.

*

Adonaïs ne put s'empêcher de fermer son poing. Oreille du vent saisit le mouvement d'humeur comme un avertissement. Il se redressa et s'empressa de finir son récit :

– Je ne l'ai pas revue, c'est vrai, mais je sais où elle est allée.

L'homme des étoiles siffla entre ses dents, impatient.

– Un nom !

– Elle a été faire son petit rapport à Laslo Tornwald des Azaloué. Adonaïs se leva d'un bond et empoigna à l'encolure le féling complètement surpris.

– Qu'as-tu dit ?

– Laslo Tornwald maître ! Le vendeur de viande !

Adonaïs lâcha son serviteur qui s'affala dans un siège, le chapeau de travers. Son maître avait le masque des mauvais jours, le masque de la guerre. D'un geste, il congédia Oreille du vent. Ce dernier s'empara de la bourse pleine de pièces et disparut par l'une des portes dérobées. Le doyen sentait monter en lui une colère froide. Il se précipita sur la console noire incrustée dans son bureau et fit apparaître l'écran tridimensionnel ouvrant ainsi une porte sur Arpège.

Une voix métallique résonna.

– Quel numéro demandez-vous doyen ?

– Le doyen Daos Tornwald des Azaloué. Communication urgente et secrète.

Il patienta devant un cube translucide. Le visage d'un homme y apparut.

– Adonaïs ? Ça fait un bout de temps, vieille branche !

– Gardez vos familiarités pour les moments opportuns, doyen des Azaloué.

Daos ouvrit de grands yeux surpris.

– Je ne saisis pas bien, Adonaïs.

– Tu vas comprendre. Je viens te déclarer officiellement la guerre.

Le visage du doyen des Azaloué s'assombrit soudain.

Matricule 669-47 attendait depuis déjà six heures. Même pour un kelwin de petite taille comme lui, rester à l'affût ainsi trop longtemps lui donnait des crampes. Haut d'un mètre, il tenait de son ethnie une longue chevelure blonde et abondante, couvrant même ses longues oreilles velues. Son nez proéminent et pointu lui donnait un air de flounard, petit carnassier du désert à la peau cuivrée.

Il chercha de sa main droite un morceau de tissu pour essuyer la lunette du fusil haute précision que l'homme des étoiles lui avait confié. Une arme presque aussi haute que lui mais d'une efficacité effroyable. Pour preuve, Maître Tornwald l'avait personnellement utilisée pour sa dernière chasse dans les plaines du Shaaken. Il en avait ramené de nombreux trophées dont la tête de son cousin Sako, convaincu d'avoir tenté de prendre sa place dans la famille. Le gros homme à la barbe en pointe avait rapidement expliqué le maniement de l'engin de mort à Matricule 669-47. De ses doigts boudinés il avait chargé, retiré le cran de sécurité, dégagé et visé un serviteur ygwan apportant quelques morceaux de viande. Malgré son incroyable lenteur didactique et son obésité malade, maître Laslo avait opéré en quelques secondes. L'ygwan n'avait pas eu le temps de comprendre la situation que le canon crachait son alliage mortel.

Matricule 669-47 n'osa même pas se retourner pour observer les résultats du carton de son maître. Les cris d'horreur des autres serviteurs et le rire de l'humain en disaient plus long que nécessaire. Il se contenta de baisser la tête, de tendre les mains et d'attendre.

Ainsi vivaient les esclaves sous la coupe de Laslo Tornwald des Azaloué : en courbant l'échine et en attendant la mort. La dynastie des Azaloué dont Laslo était le Monsieur, c'est à dire le frère cadet du doyen, pouvait de vanter d'être vraiment proche de la grande lignée des Azoulé. Monopolisant les ressources nourricières depuis sa fondation, cette dernière fut l'un des premiers clans industriels à oser s'opposer au Nouvel Ordre. Mais plus important, c'est à la fondatrice Gokana Azoulé que les grandes familles devaient leurs coutumes anthropophages. La légende qui entourait cette mystérieuse femme était pour le moins étrange. La guerre faisait

rage et les Azoulé mouraient de faim. Les héossiens pillaient et massacraient les fermiers. Les enfants de Gokana ne pouvaient plus manger. Comme la doyenne était opulente, elle se serait sectionné un bras et l'aurait offert à sa progéniture. Les bambins, dès les premières bouchées, auraient grandi et seraient devenus forts et beaux. Ils auraient ensuite repris les armes et repoussé les attaques des sauvages.

Illuminée par ce miracle, elle aurait fait part de sa découverte aux autres doyens et élaboré sa théorie de la puissance contenue dans chaque membre d'un corps. Depuis, les grandes familles dévorent au sens propre comme au figuré la planète Héos.

On raconte qu'à sa mort, Gokana Azoulé aurait même offert son corps en repas à ses enfants qui l'auraient dévoré jusqu'au dernier os. Les Azaloué, eux, étaient spécialisés dans la modification génétique de tout produit carné. Non que maître Laslo fut un grand savant. Mais les meilleurs spécialistes travaillaient pour eux. Les fermes expérimentales produisaient des viandes améliorées, épurées, bref plus propres.

Matricule 669-47 haussa les épaules. Comment ces humains pouvaient-ils être à la fois aussi dépravés et aussi soucieux de leur propreté ? L'image de maître Laslo la tête plongée dans le ventre ouvert de cette mélodienne agonisante l'avait à jamais marqué. Et pourtant le gros homme s'était précipité sous la douche sitôt sa ripaille orgiaque terminée. Gassikurrr, un ygwan des sables ayant servi cette famille de nombreuses années, lui avait expliqué que les hommes des étoiles étaient restés trop longtemps dans leur machine spatiale aseptisée. Dans ces mondes volant à travers le vide, la moindre maladie, infection ou impureté pouvait entraîner une catastrophe. Pendant des générations, ils avaient vécu dans la peur de la contagion. Cette crainte irraisonnée sur une planète ouverte comme Héos avait pourtant perduré chez les colons. Commettant les actes les plus odieux, ces fous restaient obsédés par l'éventualité de tomber malades. Le plus souvent cette phobie atteignait le stade de l'hypocondrie ou de la neurasthénie si le sujet prenait peur d'être affecté par sa nourriture. Gassikurrr avait conclu que tôt ou tard les hommes des étoiles vaincraient leur angoisse et que l'avenir serait alors bien sombre. Ils sortiraient de leurs villes et envahiraient

définitivement toute l'Héossie, achevant leur œuvre destructrice. Matricule 669-47 n'avait pas compris tout le sens du discours du vieil ygwán mais l'avait dénoncé tout de même. La délation restait le moyen le plus sûr de survivre sous la coupe des Azaloué. Il avait revu Gassikurrr une pomme dans la bouche, fumant sur un plateau d'argent. Comment un kelwin comme Matricule 669-47 aurait-il pu survivre autrement ? D'un autre côté, la mort serait pour lui une délivrance.

*

Quelques années auparavant on l'appelait encore Géos le silencieux. En y repensant, le petit être raffermi sa prise sur l'arme. Il vivait dans les bocages de la verdoyante Kalter, une campagne enchanteresse sur laquelle les blés poussaient deux fois l'an tellement la terre était grasse et riche. Le village de Géos se trouvait au cœur de la forêt d'Ayala, protégé selon la légende par la Nympe du même nom. Les maisonnées cachées sous les lourdes racines des rhododendrons géants n'auraient pu être découvertes par le meilleur pisteur féling. Il était plus juste de préciser que ce peuple de kelwins sylvestres vivait sous la forêt et non pas dans la forêt. De longs tunnels aménagés permettaient d'accéder aux chaumières sans jamais voir la lumière diffuse du soleil. Ils ne sortaient qu'au matin pour travailler les champs avant de disparaître à la nuit tombée, sous les racines protectrices.

Géos, lui, vivait de la chasse. Farouche, il préférait la prédation solitaire, domaine dans lequel il excellait. Capable de virées de plusieurs jours, il tenait son surnom de " Silencieux " de son manque de conversation notoire. Les filles se moquaient gentiment de lui alors que les hommes le brusquaient, pensant avoir affaire à un simple d'esprit. Au début, le kelwin ne s'en était pas plaint. Vivant dans la nature il ne voyait aucune raison de changer son image de rustre. Mais bientôt la solitude vint à lui peser de plus en plus. Et pourtant, au lieu de se rapprocher des siens, il s'en éloigna. Ses tentatives infructueuses de communication se soldèrent au mieux par des rires et des moqueries, dans la plupart des cas par la méfiance ou la peur. Il en conçut de la tristesse puis de la colère. Après tout, sans lui, plus de viande, plus de belle fourrure pourpre de l'idoine sambrée, canidé sylvestre très prisé par les demoiselles kelwins. Bientôt il changea de surnom et devint le " sauvage ". Les gens le montraient presque du doigt et les petits pleuraient sur son passage.

Alors, un soir de beuverie solitaire, il décida qu'il changerait du tout au tout et qu'il deviendrait un kelwin reconnu et respecté. Lors d'une conversation au coin d'un de camp feu avec un féling, chasseur comme lui, il avait entendu parler de ces curieux nouveaux arrivants d'une technologie à faire pâlir de jalousie n'importe quel inventeur de sa race. Les kelwins avaient en effet un don pour le bricolage de précision. Ces hommes des étoiles maîtrisaient des machines si incroyables que le simple fait d'en ramener attirerait sur lui l'intérêt général. Il partit donc en quête d'un trésor humain et se rendit dans la grande ville la plus proche. Sitôt arrivé, les fameux inventeurs lui demandèrent un laissez-passer au nom d'une dynastie dont il n'avait jamais entendu parlé. Devant son incompréhension, on fit venir un esclave traducteur. Géos cernait à peine la notion d'esclave et encore moins l'idée qu'il faille un papier pour voyager. Le woon des marais qui lui fut présenté semblait droit sorti d'une cage. Il sentait horriblement mauvais et surtout, le kelwin remarqua qu'il lui manquait une main. Le géant velu lui demanda misérablement d'où il venait et ce qu'il voulait. Géos expliqua l'objet de sa quête et indiqua l'emplacement de son village. Ces deux informations firent sangloter le woon qui à partir de ce moment et jusqu'à sa mort n'osa plus regarder le kelwin en face. Il indiqua à Géos un coin où il pourrait se reposer en attendant qu'on vienne lui donner un objet humain qui ferait la fierté des siens. En fait, alors qu'il attendait sagement sous l'œil goguenard des soldats, le woon s'empressait d'aller répéter tout ce qu'il savait à son maître Laslo Tornwald des Azaloué : grand industriel de l'agro-alimentaire, en quête de nouvelles proies pour ses chasses mondaines. En échange de sa libération et de celle de son clan, il vendit le village de Géos : des petites proies plus ardues à capturer que de gros primates velus. Pour toute récompense il apprit que son clan avait déjà été relâché pour la dernière chasse à courre et que pour sa veulerie il serait menotté au kelwin alors qu'on prendrait d'assaut son village à l'aide des chiens.

Ce qui fut le cas deux jours plus tard. Géos eut du mal à tout comprendre mais quand il y parvint enfin, son esprit bascula immédiatement dans la folie. Il venait de tuer tous les siens par simple imprudence. Géos le Silencieux ou le Sauvage mourut alors pour être remplacé par Matricule 669-47. Le woon dont il ne sut jamais le nom se suicida une semaine plus tard, acte que le nouvel esclave n'eut jamais le courage d'accomplir. Maître Laslo Tornwald

des Azaloué gagna en réputation après le succès de cette sauterie sylvestre et garda le providentiel délateur venu lui servir ses pairs sur un plateau. En cinq années, durant lesquelles Matricule 669-47 supporta les pires spectacles, une relation étrange s'instaura entre l'esclave et le maître. Comprenant la culpabilité rongé par son petit serviteur, l'humain se fit un devoir de retourner le couteau dans la plaie. Jouant avec le peu de conscience que Matricule 669-47 conservait encore, il travailla sa douleur, le poussant tantôt au suicide, tantôt vers l'oubli de sa faute. Laslo était assez content de sa petite expérience. Si sa famille n'était absolument pas spécialisée dans la viande humanoïde, le gros homme avait des visées sur cette part infime du marché de la production carnée. Car, en fait, si les plus riches des humains pouvaient s'offrir le luxe de tels mets, la plus grande part d'entre eux se contentait de nourriture de synthèse. La concurrence sur la place était rude mais les profits absolument colossaux. Tout le problème de Laslo était de trouver un moyen de neutraliser des villages entiers sans avoir à investir dans l'armement d'une milice trop importante. Asservir les esprits rapidement et cela sans le coûteux usage des armes à feu, voilà tout le problème. Ses espions avaient bien entendu rapporté les méthodes des familles spécialisées dans ce commerce illicite. Jouer sur la surprise, sur la peur et sur l'oppression permettait de dépeupler des régions entières sans la moindre réaction des autochtones. Le tout devait être renforcé par un réseau de corruption solide, par quelques collaborateurs sans scrupule et surtout la passivité craintive (ou complice) des autorités locales. Cette méthode n'avait rien de nouveau, les grandes familles l'avaient trouvée et adaptée de l'histoire terrienne. Par contre elle demandait une certaine patience, dix années environ, que Laslo n'avait pas.

Et aujourd'hui, peut-être pour la dernière fois, Matricule 669-47 était victime d'une nouvelle expérimentation. Maître Laslo lui demandait d'abattre quelqu'un. Dans cette relation ambiguë qu'entretenaient les deux créatures, donner une arme au kelwin, c'était observer s'il oserait la retourner contre son supérieur ou contre lui-même. L'humain avait bien étudié la réaction de sa "chose" et, à son plus grand contentement, le kelwin n'avait pas même esquissé la moindre hésitation. Il avait promptement saisi l'arme et attendu le nom ainsi que la description de sa cible. Un Questeur. Cheveux courts, barbe,

de taille moyenne, appelé Léandre d'Amaury mais surtout, en fuite. Une cible aisée pour un héossien, chasseur de surcroît. Des humains avaient déjà échoué dans cette mission et l'avaient payé de leur vie. Si Matricule 669-47 n'avait pas plus du succès, l'homme lui avait promis de le dévorer vif. En cas de victoire, il le libérerait à tout jamais.

À tout jamais. Matricule 669-47 savait ce que l'expression signifiait. La mort. Enfin. Il avait entendu parlé de l'échec de la première tentative, devant un bordel tenu par un mélodien. Aussi incroyable que cela puisse paraître, seules quelques balles avaient touché ce Léandre. Les autres s'étaient fichées autour de lui, ne blessant personne, pas même sa collègue pourtant dans l'embrasement de la porte ! Une mission assez difficile mais dont le kelwin comprenait l'importance. S'il réussissait, maître Laslo lui apporterait enfin la délivrance qu'il n'avait pas le courage de se donner.

Retrouver le Questeur avait été un jeu d'enfant. À présent il était chauve et avait trouvé refuge avec sa complice dans les égouts de la partie Nord Est de la Technopôle. Ils étaient souvent guidés et accompagnés par une bande de gamins kelwins. Probablement des serviteurs, Matricule 669-47 ne pouvait plus imaginer un autre type de relation. Il savait que l'étrange couple ne tarderait pas à rejoindre sa tanière. La fille, avec ses faux airs de grande boréale, était visible de suffisamment loin pour qu'il ait le temps de préparer son tir. Chasseur sylvestre émérite, il n'avait jamais raté sa cible. Vraiment.

Il huma l'air et s'étonna de reconnaître parmi les odeurs la fragrance si caractéristique de la putréfaction. Il se retourna, cherchant l'origine d'un tel fumet. Probablement un animal mort coincé dans une bouche d'aération. Ce genre de désagrément s'avérait être le lot commun des kelwins. On les utilisait pour nettoyer les conduits car leur petite taille permettait d'atteindre les zones les plus exigües. Incapable de déterminer d'où montait cette odeur de plus en plus forte, il se concentra sur la rue.

L'arrivée d'une troupe de gamins éveilla son attention. Il était là, seul, à raser les murs, habillé en prêtre du Nouvel Ordre. Son crâne brillant comme un sou neuf ne pouvait être manqué. Matricule 669-47 ajusta l'arme. S'il le tuait, il serait libéré. Logique implacable. Il ne pouvait que réussir. Il ne ratait jamais sa cible.

Jéhanp Gotalier fronça ses fins sourcils blonds. Ce genre de clientèle n'avait pas pour habitude de fréquenter son magasin. Il fit un gros plan sur le visage enfantin de la jeune femme et remonta sur sa chevelure multicolore. Étrange mélange de tresses et de nattes tombant jusqu'au creux de ses reins. Des faux, à n'en pas douter. Passant en plan large il ne put réprimer un mouvement de recul devant un tel accoutrement. Elle avait osé porter une combinaison de couleur bleu acier et marier ce ton froid avec une paire de cuissardes de similicuir. L'ensemble lui parut une insulte au bon goût que même lui, grand couturier reconnu parmi les grandes familles, n'aurait osé imaginer. Il braqua l'objectif sur les doigts de la visiteuse, et plus particulièrement sur ses ongles. Il nota rapidement trois couleurs, le jaune, le bleu et le vert. Passant en revue dans sa mémoire toutes les couleurs héraldiques des grandes dynasties industrielles, il siffla entre ses dents, admiratif. Cette fille appartenait à la lignée guerrière des Ikanez, l'une des familles les plus puissantes de toute la planète ! Le meilleur moyen de connaître l'identité, le degré d'ascendance et le prénom d'un membre des grandes familles restait de lire et d'interpréter le maquillage qui couvrait son visage. La tradition voulait que les couleurs d'une lignée soient portées à même la peau lors de toute sortie. En théorie le visage devait parler avant même le premier salut. Pour des raisons pratiques nombreux étaient ceux qui optaient pour le vernis à ongle dans la vie de tous les jours. La cosmétique faciale n'était que l'apanage des grandes occasions. Or, cette fille si mal fagotée arborait la trichromie des Ikanez.

Le doute envahit soudain le couturier. Il glissa sa main vers le bouton de l'alarme silencieuse. Au moindre signal, deux morphes parmi les mannequins en plastique levaient leurs armes vers un danger potentiel. L'intérêt de ces répliques d'humains résidait dans leur totale obéissance et leur patience déconcertante. Jéhanp Gotalier était toujours surpris de les retrouver le matin, immobiles, à leur poste de garde. Rassuré par leur présence, il se concentra sur la jeune femme. Et si cette garce n'appartenait pas à la dynastie des Ikanez ? Il pouvait très bien s'agir d'un piège grossier tendu par un concurrent. Il éliminerait l'usurpatrice sans aucune pitié.

Mais s'il se trompait et qu'elle était bien l'une des descendantes du terrible Exgregor Ikanez, l'un des fondateurs du Sénat ? L'idée de ce qui pourrait lui arriver s'il ne montrait pas toutes les marques de déférences lui imprima une torsion stomacale abominable.

Travaillant pour les plus grands dignitaires que la Technopôle pouvait compter, il savait quel sort pouvait être réservé à ceux qui avaient la malchance de déplaire ou d'échouer. Deux fois il avait eu à racheter ses erreurs, échappant de peu à la mort ou au supplice. Nageant dans ce milieu depuis son plus jeune âge le couturier s'étonnait encore que plus un membre des grandes familles assume de responsabilités, plus il sombrait rapidement dans la décadence. Était-ce par choix ou par contrainte sociale ? Il l'ignorait. La seule chose dont il ait été certain c'est qu'il ne voulait pas finir empalé comme son confrère Falchion de Socoban. Prenant son courage à deux mains, il fit signe à ses vendeuses de ne pas intervenir, il allait s'occuper lui-même de cette curieuse cliente.

Ajustant son kilt orange et mauve, il se composa le plus beau sourire.

Elle ne lui laissa pas le temps de formuler le moindre salut. Sa voix était autoritaire, déterminée. L'échange fut rapide.

- Jehanp Gotalier
- Lui même.
- Vous êtes le meilleur couturier de la Technopôle ?
- On le dit.
- Vous avez été condamné trois fois pour trafic d'alcool interdit par l'article 8-78 alinéa 4 du code de consommation du Nouvel Ordre.

Il fit la grimace.

- C'est de l'histoire ancienne. J'ai payé une lourde amende pour ça !
La jeune femme afficha le plus beau des sourires.
- Voulez-vous que nous en parlions dans votre bureau plutôt que devant le petit personnel ?

Gotalier d'un coup d'œil s'aperçut que ses vendeuses écoutaient, ouvrant de grands yeux étonnés. Si cette petite peste continuait, sa réputation en pâtirait à coup sûr. Il se força à sourire.

- Bienvenue dans mon atelier madame.
- Mademoiselle.

*

Laslo Tornwald demanda immédiatement confirmation à la machine. Comme chaque matin, le gros homme consultait Arpège pour en savoir plus sur les évolutions du marché agro-alimentaire. En quête du moindre chiffre significatif, il tentait, comme des milliers d'autres à la même heure, de dénicher l'opportunité du jour. Ce petit exercice le fatiguait car la navigation sur le Rézo n'était pas si commode pour l'utilisateur lambda. Trois mois lui avaient été nécessaires pour qu'il appréhende la simple notion de trois dimensions virtuelles. Apprendre les chiffres et les couleurs avait été une autre épreuve, toute aussi douloureuse. À cours de ressources, ses instructeurs avaient réduit les fonctions de son ordinateur holographique au minimum. Même ainsi l'usage lui en paraissait compliqué. D'ailleurs, ce matin, ce foutu engin avait pris une couleur étrange, blanc pailleté d'or. Un " N " majuscule avait tourné quelques secondes bloquant l'appareil puis s'était dispersé aussi mystérieusement qu'il était apparu. Il plongea de nouveau ses doigts boudinés dans l'image tridimensionnelle à la recherche des données voulues. Les paillettes se concentrèrent en un point central pour former des lettres et quelques chiffres ésotériques. Elles se dissipèrent dans un tourbillon avant de prendre l'apparence d'un visage. Les yeux du fantôme virtuel fixèrent l'homme. Laslo retira les mains de la console holographique et les chiffres réapparurent. Il détestait ces machines diaboliques. Probablement un virus. Pourtant, tout vérolé qu'il fut, Arpège venait de lui confirmer ce qu'il avait décelé quelques minutes plus tôt. La compagnie familiale Laouz & Broth. venait d'investir dans l'achat de matériel génétique de pointe. La transaction n'avait que quelques heures d'ancienneté et portait sur une somme assez rondelette. La nouvelle était classée sur le Rézo comme confidentielle, c'est à dire publique. Laslo tenta d'un mouvement de rage d'effacer les chiffres pailletés qui semblaient le narguer. En vain. Bientôt toute la Technopôle serait au courant que

cette petite société se lançait dans un nouveau programme lié à la génétique. Et cela rendait le gros homme furieux. Premièrement parce qu'il dirigeait cette compagnie Laouz & Broth., deuxièmement parce qu'il n'avait en aucun cas donné le moindre ordre visant à une manœuvre si voyante ! Écrasant le disque noir sur son bureau, il fit disparaître ces données embarrassantes. Il balaya d'un geste le bouillon chaud que ce stupide et énigmatique nomoï lui présentait sur un plateau d'argent. Le bol traversa la pièce avant de s'écraser sur l'un des murs marbrés. Laslo pouvait faire preuve d'une force impressionnante au vu de son obésité. Il saisit l'être dont le visage caoutchouteux se résumait à une face uniquement trouée de petits yeux ronds et noirs. Il approcha ce masque toujours impénétrable et plaça ses mains de chaque côté du crâne, serrant plus fort à chaque seconde.

- Il est revenu ?
- Non, maître Laslo.
- Où est-il, ce petit kelwin merdeux ?
- Je l'ignore.

Les yeux s'ouvrirent alors plus grands qu'à l'accoutumée alors qu'un craquement sonore scella définitivement le sort du nomoï. Laslo lâcha la créature aux cervicales broyées et la regarda se torde à terre, laissant échapper le peu de vie qui lui restait. Le cri d'impuissance qu'il poussa alors résonna dans tout le palais. La journée risquait d'être difficile pour ses serviteurs.

*

Père Neurone éclata d'un rire cristallin. Pirater le système de surveillance de ce gros crétin de Laslo avait été un jeu d'enfant. À présent, sur l'écran flottant devant lui, il pouvait admirer les effets de sa petite manœuvre. À ce rythme l'industriel obèse devrait changer son personnel avant la fin de la journée. Outre le nomoï, deux mélodiens avaient fait les frais de sa colère. Neurone ne s'en émut pas une seconde. Pour lui les héossiens ne valaient pas mieux ni moins que les humains : ils n'étaient que chair. Lui par contre s'était créé une identité de données qui lui survivrait. Il était une masse d'informations cohérentes dans un univers chaotique. Chacun de ses sens était remplacé. Là, en l'occurrence, les caméras du palais de Laslo Tornwald des Azaloué remplaçaient sa vue. Il observait sa

proie et avait poussé le vice jusqu'à la narguer sur son propre ordinateur. Un peu las, il plongea vers un autre écran placé plus bas. Après avoir piraté les comptes de la famille des Azaloué pour investir dans la génétique, il avait placé plusieurs programmes espions pour savoir qui relèverait l'information. Or, un point rouge clignotant lui indiqua qu'un utilisateur venait de sauter dessus. Mieux, il venait habilement de déclasser cette nouvelle pour la faire passer de confidentielle à secret-défense. Doucement il tira l'information à lui essayant d'être le plus discret possible.

– Miroir, mon beau miroir, dis-moi donc qui sera la plus belle pour aller danser ?

Certain qu'aucun espion n'avait suivi sa manœuvre le père Neurone déchiffra les données. Le beau miroir lui répondit en lettres de feu :

– Adonaïs Libka.

Neurone forma sur son image dans Arpège le visage d'un homme souriant. Léandre avait vu juste. À présent il fallait s'occuper du système de sécurité de Laslo. Il lui fallait trouver une faille, ce qui serait bien moins facile que de détourner de simples caméras. Il restait peu de temps avant qu'Octant ne lance la chasse sur Léandre et sa collègue. Mais où pouvaient-ils bien être ?

*

– Bonjour Tornwald.

– Bonjour mademoiselle Kyle.

L'image de la jeune femme se brouilla un instant mais reprit des proportions raisonnables. Elle devait utiliser une cabine bon marché d'un quartier de seconde zone. Laslo fixa le visage de son interlocutrice pour y déceler la moindre information. Il voulait savoir si Matricule 669-47 avait mené à bien sa mission. Il attaqua donc de front.

– Le temps ne vous paraît pas trop long, toute seule ? Comment va votre complice ? D'Amaury, je crois ?

– Léandre sera vengé un jour ou l'autre. Oubliez votre petit assassin, il pourrit dans les égouts. Ce n'est pas pour cela que je vous contacte.

L'industriel se détendit d'un coup. Matricule 669-47 avait donc réussi à descendre ce Questeur trop gênant et trop imprévisible. Très bien. Tant pis pour ce stupide kelwin s'il n'avait pas survécu. Il s'en ferait livrer un autre. Il avait toujours rêvé de traumatiser une féling autrement qu'en la coupant en morceaux. Il émergea de ses fantasmes puérils, ce n'était pas le moment de penser au jeu. Il revint à son interlocutrice. À présent Kyle se retrouvait seule et devenait plus aisée à manipuler. Il reprenait le contrôle de la situation. Sa voix se fit du coup plus autoritaire, plus mâle.

- Pensez-vous avoir quelque chose à me proposer ?
- Mon silence et ma disparition.
- En échange de quoi ?
- De la mort d'un certain darken que vous protégez actuellement.
- Korlak ?
- Lui-même.
- Hors de question. C'est lui qui nous a donné spontanément votre nom contre sa vie sauve et un refuge pour quelques mois. Je n'ai qu'une seule parole.
- Ainsi c'est lui qui nous a tous vendus ?
- Sans hésitation. Il a même donné quelques conseils sur la façon dont le père Andréas devait travailler au corps la féling et vous manipuler. Sachez qu'il a probablement été votre pire ennemi dans cette triste affaire.

Il observa avec satisfaction que ce petit détail avait touché la jeune femme. Un imperceptible mouvement de tête puis un hoquet lui indiquèrent qu'elle souffrait. Soudain, son visage presque enfantin se figea.

- Si je parle, vous êtes mort. Je veux ce darken.

La garce. Les épreuves l'endurcissaient au lieu de la casser comme il s'y attendait. Laslo savait qu'elle obtiendrait ce qu'elle voulait. Pour le moment elle faisait une coupable parfaite pour l'assassinat d'Andréas. Le plan avait fonctionné à merveille. Le petit montage qu'il avait donné à ce Questeur stupide et blond suffisait à la faire condamner. Il avait quelques doutes sur la fiabilité de ce Job Garanald mais c'est tout ce qu'il avait trouvé sur le moment. À présent il fallait songer à l'éliminer. Mais pas n'importe comment, intelligemment. Cette partie de son plan n'était pas encore envisageable. Il fallait qu'elle soit arrêtée mais

immédiatement exécutée. L'idéal eut été de l'avoir sous la main et de la libérer devant un commissariat avant de la descendre. Non. Trop dangereux. La droguer et lui faire un lavage de cerveau. Voilà une bonne idée. Non. Le père Andréas avait déjà invoqué cette excuse pour se débarrasser de la féling. S'il avait eu plus de temps, il l'aurait emportée après l'élimination d'Andréas. Cela n'avait pas été possible. Il fallait la piéger. Il chercha rapidement une ruse mais c'est elle qui lui tendit une perche.

- Je veux voir Korlak mort. Je veux même le voir mourir. Nous devons nous rencontrer pour trouver un accord.
- J'y pensais justement. Avez-vous une proposition ?
- Oui.
- Je vous écoute.
- Vous allez organiser une soirée. Et plus précisément un bal masqué. Je veux au minimum cinq cents personnes présentes. Tout le monde doit être costumé. Ce sera la seule règle que vos invités se devront de respecter. Je vous contacterai pendant la fête et nous nous isolerons pour discuter dans un lieu que j'aurai choisi.
- Dans combien de temps ?
- Après demain soir.
- Mais, mais...

La communication fut coupée.

Laslo se carra confortablement dans son fauteuil. Il se demandait comment cette petite fouineuse savait pour Korlak. Effectivement c'est le darken qui l'avait déjà conseillé sur bien des points en échange de sa protection. Ce géant peureux et vénal se terrait dans ses caves, attendant que l'affaire soit oubliée. L'homme fit craquer les jointures de ses doigts boudinés en réfléchissant. Si cette fille pensait pouvoir la manipuler si facilement, elle se trompait. Il évalua le nombre de possibilités qui s'offrait à elle et décompta tous les moyens possibles de la contrer. La fin de la partie allait être serrée mais ce n'était pas pour lui déplaire.

Le voyant de l'alarme s'alluma enfin. Le woon hocha la tête en direction de Laslo attendant un ordre. Le gros homme acquiesça silencieusement et le serviteur alla rejoindre ses congénères à côté de la porte. Au passage, il plongeait le salon dans l'obscurité. Les préparatifs de la fête n'avaient pas détourné Laslo de son but initial, capturer cette garce de Kyle. Son plan d'action avait été élaboré en quelques minutes. En fait, il voyait très clair dans le jeu de la Questeur. Il savait très bien que cette stupide rencontre n'avait pas pour seul objet la mise à mort de Korlak. Loin de là. Pourquoi organiser au milieu d'une orgie des grandes familles ce qui aurait pu être effectué sur son terrain, chez les héossiens ? Stupide ! Pourquoi voulait-elle décider d'une pièce plutôt que d'une autre pour vendre son silence ? Risible ! Il lisait dans son jeu comme dans un livre ouvert. Quelque part, Laslo se sentait un peu humilié face au piège si grossier que Kyle lui tendait. Dès son plus jeune âge, ses instructeurs l'avaient initié aux tactiques politiques, à l'usage de la ruse, au maniement des poisons et surtout à l'oubli de toute morale. Sur ce dernier point, Laslo leur avait donné toute satisfaction. En effet, il s'était arrangé pour les compromettre et les faire tous condamner d'un coup. Et voilà qu'une simple gamine voulait jouer avec lui. Quand il avait lu son dossier et particulièrement le rapport de la Mater Maria Conception de Astria, il avait pensé avoir affaire à une professionnelle. Quelle déception !

Tout ce qu'elle désirait, c'était le faire parler, qu'il dévoile son plan comme un Méchant tiré d'une mauvaise série de l'holovision. Ayant placé des micros dans la pièce adéquate, qu'elle aurait choisie comme par hasard, elle aurait de quoi le contrer pour de bon, voire le faire tomber. Quel plan idiot ! Il secoua la tête face à tant de simplicité. Ce n'était pas possible. Il devait y avoir autre chose.

Pourtant, elle était là.

Cette mijaurée venait de pénétrer dans son palais par la voie la plus surveillée. Mieux, elle se dirigeait sans le savoir droit sur lui. Quand il avait fait construire sa tour dans la Technopôle, il l'avait désirée avant tout confortable et fonctionnelle. C'est pour cette raison que le bâtiment comptait autant d'étages souterrains que

d'étages aériens. Les abattoirs, les laboratoires et les chambres froides ne devaient pas gêner sa vie ni celle de sa famille proche. Pour les autres, du simple ouvrier au contremaître, il s'en fichait pas mal. S'ils voulaient du confort, ils n'avaient qu'à naître humains et riches. Un signal lui indiqua qu'elle ne devait pas être loin. Par sécurité, il s'était entouré de quelques gardes du corps et portait une ceinture de protection activant un champ impénétrable. Cette merveille de la technologie avait déjà fait ses preuves lors de réunions familiales agitées. Il attendait, le visage illuminé par le voyant rouge clignotant. Elle était presque là. Il retint sa respiration quand la poignée de la porte du salon cliqueta discrètement. Il sourit : elle crocheta une porte déjà ouverte. La lumière du couloir éclaira un pan de mur et laissa deviner qu'une silhouette entrait enfin.

Il alluma brusquement la lumière. Il avait répété la scène dans sa tête une centaine de fois. Il n'arriva qu'à hurler stupidement :

– Rendez-vous ! Vous êtes cernée !

Évidence même. Il n'avait pas achevé sa phrase que ses woons ceinturaient déjà l'intruse, désarmée et délestée de son matériel. Un sacoché tomba à terre, déversant du matériel d'écoute. Il leva les yeux vers sa nouvelle invitée. Elle semblait à la fois rouge de colère et de surprise. Soulevée par chaque bras, ses jambes couvertes de cuissardes courraient de façon dérisoire dans le vide. Le reste de son accoutrement se résumait à une simple tunique verte, trop courte, et largement décolletée. Le maître des lieux savoura un moment la situation. Il promena son regard sur elle, comme s'il la voyait déjà nue. Il humecta ses lèvres épaisses, grimaçant à l'idée de tout ce qu'il pourrait lui faire subir. En fait, il en rajoutait énormément, prenant surtout plaisir à la voir paniquer.

Elle l'invectiva :

– Laslo ! Ordure ! Tu vas payer tout de même !

– Mais oui ma jolie, mais oui.

Il la fit approcher et leva vers elle un long sabre. Quand elle fut suffisamment proche, il fit jouer la lame sur la cuissarde gauche qu'il détacha d'un coup sec. La chausse tomba, dévoilant une jambe nue et blanche comme l'albâtre. Il gloussa d'un plaisir mauvais. Sa prisonnière s'immobilisa, trop fière pour réagir. Elle le toisait, pleine

de haine, de mépris mais avec une part de peur qu'elle ne pouvait dissimuler complètement. Elle était la victime et lui le bourreau, impossible de changer les rôles. La lame continua son chemin vers la poitrine à peine voilée et soulevée autant par la peur que par l'effort. Laslo devina les tétons relevés sous le tissu et sourit de plus belle. Vraiment, il s'amusait comme un petit fou. Il s'arrêta sur un sein, hésitant entre enfoncer d'un coup la lame ou trancher le vêtement sombre pour humilier encore plus la Questeur. Mais il leva l'arme jusqu'au visage et approcha à moins d'un centimètre la pointe de l'œil droit.

- Un geste et vous êtes borgne.
- Un geste et vous êtes mort.

Il retira l'arme et éclata d'un rire méchant. Puis s'arrêtant soudain. Ses paroles tombèrent comme un couperet.

- À poil. Déshabillez-la !

D'un mouvement les woons arrachèrent la tunique de la jeune femme qui tenta vainement de se couvrir. Laslo éclata de nouveau de rire. Sous la poitrine de l'intruse un micro avait été grossièrement scotché. D'un coup de sabre, il arracha le mouchard, marquant aussi les cotes de Déborah Kyle d'une longue estafilade sanglante. Il écrasa le composant électronique et prit enfin le temps de regarder sa victime dénudée. Elle pleurait de rage et de honte.

- Ma foi, vous êtes fort bien faite, ma chère.
- Pourriture !
- Avec la réputation que j'ai, je m'étonne que vous n'ayez pas pensé que je vous violerais.

Il réfléchit un moment et reprit.

- En fait, je pense que vous y avez aussi songé. Ceci explique le petit jeu pervers auquel nous jouons depuis votre arrivée dans cette pièce. Vous, pauvre victime innocente, laissée aux mains d'un individu libidineux comme moi. Le tableau n'est pas flatteur mais plutôt réaliste. J'avoue avoir pensé un moment à aller plus loin. Qu'en pensez-vous ?
- Va te faire foutre !

Elle lui cracha au visage. Cet affront ne lui arracha qu'un gloussement de satisfaction.

– Voilà la preuve que vous avez enfin réalisé que je suis le plus fort. Regardez vous ! Vous êtes sans défense, je peux tout faire de vous. Mais surtout, votre minable petit plan de secours a échoué ! Et pour vous prouver que vous avez perdu sur toute la ligne, je ne vais même pas vous toucher ! Votre petite tenue affriolante d'apprentie voleuse n'a aucun effet sur moi. Rassurez-vous pour votre pucelage, oui, j'ai vérifié, il sera intact au moment de votre mort.

Il éclata de nouveau de rire devant l'air étonné de Kyle. Trop heureux de son effet, il s'expliqua.

– Qu'espérez-vous en pénétrant chez moi ? Je vais vous le dire. Premièrement, vous entrez pour poser des micros. Vous voulez me piéger pendant la fête. Mais si je vous capture, le second plan, le fameux plan “ B ”, se met en marche. Vous avez un micro sur vous et avant que je ne vous tue, vous essayez de me faire parler. Et si, comme cela a été le cas, je ne tombe pas dans ce piège de secours, il vous reste la solution ultime, le sacrifice. Avouez que pour vous infiltrer, votre petite tenue trop courte qui cache à peine vos seins et encore moins votre cul était peu à propos. Vous pensiez pouvoir m'émoustiller avec de tels artifices ? Grandissez, mademoiselle ! Ou renseignez-vous sur mes goûts. Si je vous viole, on retrouvera ma trace génétique avec le sperme ! Quelle erreur de penser que je me laisserais prendre à un piège aussi puéril ! Vous oubliez que je vends des gènes, ma chère ! Et de plus, je n'aime que les blondes platine ! Donc je résume : soit vous posiez les micros, soit vous enregistriez notre conversation avec le mouchard, soit, en dernier recours, vous m'allumiez pour vous faire violer. Si on retrouvait votre corps, tôt ou tard, les Questeurs retrouveraient ma trace. Personne ne possède mon code génétique mais par recoupement, vos collègues seraient remontés jusqu'à moi. Voilà toute l'histoire.

Il secoua la tête, comme déçu par un mauvais élève.

– Vous avez perdu, mon enfant. Enfin sachez que j'ai aussi vérifié si vous n'aviez pas de mouchard interne. Cette épée fait aussi office de détecteur et ma petite inspection a été concluante. Pas besoin de vasectomie, je vous rassure. Vous êtes admise à aller croupir dans l'une de mes caves. Vous comprendrez que je ne

puisse vous inviter à la petite fête que j'ai pourtant organisée en votre honneur.

Prune baissa alors la tête, définitivement vaincue. Son seul et dernier geste fut de tourner la pierre bleue qui ornait une bague à son majeur droit. S'essuyant le visage Laslo, acheva la conversation.

– Couvrez cette putain avant que je ne change d'avis. Jetez-là dans la cave, dans une cage à côté de ce bon Korlak. Je suis certain que mon nouvel ami aura bien des choses à lui dire et que le spectacle le rassurera. Moi, je vais chez mon couturier pour être le plus beau ce soir. En fait, je pense que j'aurai vraiment une bonne nouvelle à fêter durant cette petite sauterie masquée. En passant à côté du sac de Prune il donna un coup de sabre et acheva de l'ouvrir. Tout cet attirail d'écoute électronique était d'un archaïsme épouvantable. Il haussa les épaules dédaigneusement. C'est donc avec ça qu'elle voulait le coincer ? Pauvre idiot.

*

Adonaïs ouvrit le tiroir de son bureau. Le radar venait de s'allumer. D'un geste, il congédia son fils implorant et se mit à réfléchir. Quel costume allait-il mettre ?

*

– Que la fête commence !

Anabot Laillepooker fit exploser les fontaines de lumière. La salle de réception s'illumina soudainement, envahie par mille étincelles multicolores. Les invités eurent enfin tout loisir de découvrir le décor. Les murs étaient couverts de filet de liane sur lesquels grimpaient danseurs et danseuses, le corps couvert de symboles phosphorescents. La plupart se trémoussaient et agitaient la tête comme des sauvages en transe. Un immense woon sylvestre, retenu par des chaînes dorées, abattit ses deux masses sur les larges tambours devant lui. Le rythme rapide et appuyé qu'il entonna fut immédiatement repris par des basses. Les colonnes de la titanesque salle de réception vibrèrent de concert. Le percussionniste fou accompagna les hurlements hystériques du maître de cérémonie par des roulements entrecoupés de cris sauvages.

– Ce soir dansons, buvons et baisons sous la protection du grand Laslo Bellagus Jéphomar Allison Tornwald des Azaloué ! Que les filles se trémoussent ! Que la musique vibre ! Que les corps entrent en transe ! Que la folie nocturne règne enfin ! Tremblez avec nous dans la JUNGLE !

Son dernier beuglement se termina un octave plus bas. Les danseurs perchés dans leur cage ou sur leurs plate-formes respectives s'immobilisèrent d'un coup. Leurs mains se levèrent doucement vers le fond de pièce, comme en adoration. L'obscurité s'abattit sur les invités. Le silence se fit, entrecoupé par les gloussements faussement effrayés des jeunes demoiselles de bonne famille.

Un rayon lumineux se braqua sur un balcon de roseau. Le roulement de tambour reprit, lent et lourd. La cérémonie d'ouverture commençait. Laslo Tornwald apparut, vêtu de kaki et de brun, un casque colonial sur la tête, une canne de corne dans la main. Son visage couvert de couleurs chatoyantes rayonna alors qu'il ouvrait des yeux verts luminescents. D'un geste il leva sa canne comme s'il avait s'agit d'une arme et tira. Au plafond quelque chose explosa et les projecteurs se braquèrent sur une delhion singeant une chute vertigineuse. À mieux y regarder l'assistance put reconnaître Pricillia Falsonia, actrice en vogue, grimée comme les héossiens au corps couvert d'arabesques. Suspendue par des fils invisibles, elle prit quelques poses lascives, laissant admirer les parties charnues de son anatomie. Elle se posa doucement au centre de la pièce en tentant de rendre crédible une agonie simulée.

Sans laisser le temps aux invités d'applaudir, Laslo tira une seconde fois dans le noir pour ouvrir une fleur titanesque. Deux boréals y attendaient, attachés. Les lanières qui les renaient avaient été couvertes de feuillage et leur tunique vert pomme leur donnait l'apparence de deux fruits, prêt à être cueillis. Le repas rituel du soir. Les deux prisonniers roulaient de grands yeux affolés, incapables de formuler la moindre supplique, entravés par une muselière. Laslo d'un claquement de doigt attira l'attention de l'assistance. Doucement, il se souleva dans les airs, nimbé d'une aura violacée. Les images holographiques des têtes des Hommes-Dieux apparurent sur l'un des murs entourées par de véritables trophées. Les applaudissements explosèrent de toutes parts, accompagnés de

hurlement et de sifflements d'approbation. Les grandes familles détestaient vraiment le Nouvel Ordre ses maîtres. Quelques personnes remarquèrent que l'hôte de la fête avait poussé le détail vestimentaire jusqu'à laisser pendre un scalp multicolore à sa ceinture.

*

Tout se déroulait pour le mieux. Enfin, presque. Les invités, parés de costumes plus voyants et provoquants les uns que les autres, semblaient s'amuser. Beaucoup avaient présenté leurs respects à Laslo non sans lui demander la raison d'une telle fête. Il avait éludé la question sauf pour une personne, son frère, doyen et chef de la famille. Le gros homme tremblait littéralement de peur à chaque fois que Daos Tornwald des Azaloué lui adressait la parole ou lançait un regard oblique vers lui. Quand ce titanesque chat roux s'était levé au pied de son trône et lui avait juste miaulé : « Tu es le roi ici mon frère, ou c'est moi qui rêve ? », il avait immédiatement reconnu le ton doux du prédateur. Daos avait obtenu sa place de doyen par une cooptation dont les tractations entachées du sang familial l'avaient mis en concurrence avec son frère aîné, Félion. Ce dernier avait été retrouvé noyé dans sa baignoire. Une brève enquête avait permis l'arrestation de la coupable, précisément sa maîtresse. Tout le monde savait qu'elle manipulait Félion pour le compte de la branche majeure des Azoulé. Elle fut décapitée en place publique selon le vœux de Daos. Ce jour là, il avait clairement montré à tous le destin qui attendait tous ceux qui se mettraient en travers de son chemin. Ce message s'adressait principalement à Laslo, son petit et bedonnant frère.

Et justement, Laslo ne comprenait pas ce que son aîné tramait dans la Technopôle alors qu'il aurait dû se trouver dans la capitale, en Harmonie. Depuis cette phrase lancée sur le ton de la menace, Laslo ne quittait plus le félin rouge se trémoussant avec une souris replète comme un chat joue avec sa proie. L'image ne lui avait pas échappée. Sa nervosité monta d'un cran lorsque un poisson multicolore passa devant lui, un harpon fiché dans la tête. Il ne put réfréner un mouvement de recul en apercevant sur l'une des pistes de danse un corps sans pied, sans main et sans tête, remuant sur le rythme endiablé d'une salsa. Instinctivement, il posa sa main sur sa canne, vérifiant s'il pouvait facilement déclencher le mécanisme secret qui la transformerait en arme à foudre.

– Ici, Laslo.

Il chercha dans la cohue d'où pouvait venir l'appel. La voix ne lui était pas inconnue. Un homme. Mais qui ? Soudain il avisa un danseur grimé en Mort, portant à bout de bras la tête d'un homme qu'il identifia immédiatement : Rodomor Libka, le généticien ! Il se leva d'un bon mais trop tard, la Mort s'était comme volatilisée.

Le gros chat qui avait aperçu le mouvement arriva en se trémoussant, toutes griffes sorties.

– Alors mon frère, tu as perdu quelque chose ? L'appétit peut-être ? Un ami ? Le sens commun ? Non, impossible dans les trois cas. Alors que cherches-tu comme cela ?

– La Mort, là !

Laslo réalisa ce qu'il venait de dire et tenta de se reprendre mais trop tard. Daos le prit de vitesse.

– La mort ? Elle est simple à trouver pour les imprudents et les impudents. Ne l'oublie jamais.

Concluant, le félin s'embarqua dans une farandole au rythme débridé. Laslo suait à grosses gouttes.

– Alors Laslo, tu as peur de moi ?

Il se retourna vivement pour voir le poisson mort passer derrière lui. Sautant de son promontoire, il se précipita vers l'animal et arracha la tête percée de son harpon. Prêt à frapper, il retint soudain son mouvement en reconnaissant le convive. Saotomé des Azoulé, un cousin de la branche principale de sa famille, un homme diablement plus puissant que lui. La courbette qui suivit parut suffire à Saotomé qui lança discrètement un clin d'œil à Daos, le chat roux, à qui la scène n'avait pas échappée. Laslo, rouge de confusion revint à son trône pour y trouver deux douilles d'un fusil de chasse qu'il reconnut immédiatement, le sien. Plus précisément celui qu'il avait confié à ce stupide petit kelwin. Dans l'un des réceptacles de cuivre, il trouva un papier roulé. Tremblant autant de peur que de rage, il le lut et, impuissant serra les poings s'enfonçant les ongles dans la paume jusqu'au sang. Le message était assez explicite :

– Tu perds la tête Laslo. Mais tu n'as pas lancé la mode. Il faut que nous parlions, je ne serais jamais loin derrière toi. Léandre d'Amaury.

Immédiatement le gros homme suant donna l'ordre de clore discrètement les portes de sa demeure. Si ce petit fouille-merde traînait dans le coin, Laslo lui dévorerait le cœur.

– Bienvenue, Questeur Léandre d’Amaury. Heureux de vous savoir en vie.

La pièce où se tenait Laslo Tornwald des Azaloué était vide de tout mobilier. Léandre l’y avait suivi sans se cacher. On y accédait par un couloir tout aussi dépouillé. Deux fenêtres permettaient d’admirer les tours les plus hautes de la Technopôle. Le gros homme écarta les bras comme pour faire admirer la vacuité.

– Voyez, Questeur. Il n’y a ici que vous et moi. Nous sommes actuellement dans une pièce insonorisée, perchée à plus de cent mètres de haut. Impossible de placer des micros et j’ai vérifié grâce à mes appareil que vous n’en portiez pas vous-mêmes. Et si vous en aviez, cela ne changerait rien. Pas une onde, aussi infime soit elle ne pourra sortir d’ici. Cette discussion, je le crois, restera donc entre vous et moi. Quand vous serez mort, elle disparaîtra en même temps que vous.

Le faux pilote enleva son casque pour laisser apparaître un crâne chauve. Léandre souriait, narquois. Laslo remua nerveusement les doigts et observant le masque sarcastique du Questeur.

– Que vouliez-vous ? Que je vous laisse continuer votre enquête en paix ? Impossible.

Léandre, toujours muet secoua la tête, moqueur. Laslo perdit encore un peu de sa patience. Sa voix monta d’un ton. Il brandit sa canne, menaçant.

– Parlez ! Vous pensiez m’avoir ? Moi ? Un Azaloué ? Presque un terrible Azoulé ?

Sans un mot Léandre se retourna et ferma les double-portes donnant sur le couloir. Enfin, il attaqua.

– Laslo Tornwald des Azaloué. Je vous accuse de deux meurtres, de corruption active, de l’enlèvement du Questeur Kyle, d’une tentative de meurtre sur ma personne ainsi que d’un certain nombre de broutilles mineures que je ne prendrai pas le temps d’énumérer ici.

Laslo éclata de rire, comme à chaque fois qu'il se sentait en sécurité.

- Tu ne peux rien !
- Si. Ne sois pas si sûr de toi.
- Tu ne sais rien ! Tu n'est qu'un petit imbécile qui pense pouvoir manipuler les gens à sa guise.
- On me l'a déjà dit et j'essaye d'y remédier.

Laslo faisait un va et vient agaçant, marchant d'une fenêtre à l'autre.

- Alors ! Parle ! Qu'as-tu comme preuve contre moi ? Et si tu en as comment comptes-tu m'arrêter ?

Léandre le regardait gesticuler vainement. Laslo avait l'avantage mais il allait le perdre par manque de confiance. Le Questeur se souvint alors de sa collègue sous la cascade et de la sérénité. Cette image lui donna la force de continuer son coup de poker menteur. Il s'appuya contre le mur et entama calmement son récit.

- Tout commence avec le cancer qui ronge tous les membres des grandes familles : l'ambition. Toi, Laslo des Azaloué, tu désires deux choses : prendre la place de ton frère ou monter dans la hiérarchie familiale. À ton niveau, tu peux alors devenir, par un mariage de promotion, un Azoulé, c'est à dire un membre de la souche centrale. Azaloué, c'est bien, mais Azoulé, c'est mieux. Ainsi, tu supplanterais ce frère que tu détestes. Mais tu as un sérieux problème, outre ton incommensurable bêtise, tu n'as aucun moyen d'arriver à tes fins. De plus tu te fais vieux, Laslo. Tu n'as pas descendance et il te faut faire vite. Alors, tu cherches une solution de secours, une voie détournée permettant par un coup d'éclat de gagner l'admiration de tes pairs. La génétique, voilà un champ qui n'a pas de limites pour les inconscients et les ambitieux. Je ne sais pas comment mais tu entres en contact avec la famille des Libka. Ces décadents personnages possèdent les meilleurs chimistes de la Technopôle et sont considérés comme à la pointe du progrès en génie génétique. Tu proposes le rachat de l'un de leurs savants mais en vain. Ils rejettent tes offres les plus folles. Alors tu te décides à oser ce que ton frère t'a interdit. Tu entres dans l'illégalité : par le biais d'un archiprêtre que tu contrôles, le père Andréas, tu apprends l'existence de Rodomor Libka, l'homme que tu veux à

ton service. Tu sais qu'il a un faible pour la viande humanoïde, tout comme toi. Aussi, tu l'invites à un dîner d'affaires durant lequel vous dévorez allègrement un enfant humain.

Léandre fit une pose et plongea son regard dans celui de Laslo. Il n'était pas nécessaire qu'il parle pour faire comprendre tout le dégoût que lui inspirait cet acte ignoble. Laslo, lui, était de plus en plus nerveux. Il avait perdu l'une de ses lentilles vertes et son maquillage coulait le long de ses joues. Il se décomposait déjà. Léandre reprit son récit, les bras croisés.

– Pendant le repas, tu lui proposes une offre. Contre ce genre de nourriture, il peut rejoindre les rangs de ta famille. Il refuse. Peut-être rigole-t-il même. Tu paniques car s'il raconte à quiconque la teneur de cette conversation, tu es fichu. Tu le menaces et il ne cède pas. Mieux, il te précise qu'avant de venir, il a caché toutes ses notes de travail. Cela, tu le sais déjà. Pendant le repas tes sbires ont été fouiller son laboratoire sans aucun résultat. Mais tu n'as pas joué ta dernière carte. Tu sais que Rodomor fréquente un bordel du ghetto mélodien. Une maison de passe tenue par un certain Salakalouniroïa. C'est sûrement là qu'il a planqué ses données. Ce que ni toi, ni Rodomor, ne pouvaient soupçonner c'est qu'il était surveillé par des terroristes héossiens. En fait, la féling qu'il fréquentait appartenait à un mouvement baptisé le Shendaror. Quand, discrètement, vous vous êtes rendus sur place pour lui faire avouer l'emplacement de sa cachette, Fille de l'acier se trouvait déjà sur place en pleine réunion avec Korlak. Ce darken est plus un truand qu'un guerrier. Les événements se précipitent dans la petite pièce. Un combat a lieu et les deux terroristes sont immobilisés. Manque de chance, Rodomor a été tué. Tu ne peux sortir un cadavre du bordel avec ces soldats partout. Tu ne peux permettre qu'on l'identifie. Alors, tu optes pour lui trancher la tête, les mains et les pieds. Si les membres des grandes familles sont dans le fichier des empreintes du Nouvel Ordre, il n'en va pas de même pour leurs codes génétiques. Ils auraient trop peur de se faire cloner et remplacer. Connaître le code génétique d'une personne c'est comme percer ce que les anciens appelaient un nom secret. Cela revient à la contrôler. Aidé de tes sbires tu découpes Rodomor et emportes ses restes dans un sac. Il y a du sang partout dans la pièce. Korlak te

voit faire et te propose un pacte avant même que tu n'aies pu le torturer. Il te donne les notes de Rodomor et t'indique le meilleur moyen de te tirer de ce mauvais pas. À partir de ce moment, c'est ce darken qui va te conseiller. Il va vendre ce qu'il sait contre sa vie sauve. En fait, depuis le début, il a été notre véritable ennemi et toi tu n'as été qu'un instrument dans ses mains. Si lui l'ignore, la féling connaît le nom d'un Questeur appartenant aux Shendaror. Avec l'aide d'Andréas vous faites parler Fille de l'acier en la torturant.

Léandre cracha par terre comme pour évacuer ce mot.

- Vous me faites honte. Je pense avoir quelques dons dans l'art de la Question mais ce que vous avez fait à cette héossienne n'est même pas digne du dernier des woons ! Je sais que vous avez obtenu des résultats mais ne vous croyez pas si forts pour autant. À mes yeux vous n'êtes que des bouchers sadiques, pas des tortionnaires. Bref, vous obtenez le nom de Déborah Kyle et Andréas s'arrange pour qu'elle soit chargée de l'enquête. Il fait jouer ses relations politiques pour que l'ordre arrive sur le bureau d'Octant. Notre supérieur obéit sans discuter. Je suis le collègue de Kyle, donc quelqu'un de gênant. Vous essayez de me faire éliminer après m'avoir suivi. Cette attaque devant la maison de passe aurait dû m'être fatale et servir d'avertissement pour ma collègue. Vous tenterez votre chance une seconde fois avec encore moins de succès. Mais cette fois c'est à la malchance que vous devez cet échec. Nous nous sommes demandés pourquoi cette mission en particulier nous était échue. C'est en fait grâce à vous et à Korlak. Vous avez aussi récupéré les notes de Rodomor. Étaient-elles si intéressantes pour qu'Andréas vous les réclame contre son silence ?

Le ton de l'enquêteur était monté d'un ton. Il se devait d'inférioriser son interlocuteur pour le faire douter. Il pointa un doigt accusateur vers le gros homme.

- Secrètement tu décides de l'éliminer. Éliminer un prêtre : sacrilège ! Pour faire d'une pierre deux coups, tu tentes de nous coincer Déborah et moi. Tu nous enregistres au commissariat pendant notre conversation avec Andréas. Il avait un micro sur lui et je sais qu'il y en avait un dissimulé sous mon bureau. Andréas avait deux missions en venant nous voir. Classer

l'affaire et menacer ma collègue. Si elle n'obéit pas au doigt et à l'œil, il la dénoncera. Ensuite, tu nous attires dans un piège. Tu t'arranges pour que Déborah en vienne à vouloir éliminer Andréas et tu attends dans son bureau à la chapelle du Poisson. Il ne te reste plus qu'à descendre le gardien de nuit, trafiquer les disques vidéo avec nos voix et donner le tout au Questeur Job. Travail bâclé, l'enregistrement ne convainc pas Octant qui nous laisse une chance, un délai pour prouver notre innocence. Peut-être le sait-il, mais en nous donnant le temps de nous retourner, il nous fait prendre l'avantage.

Officiellement nous serons accusés du meurtre d'Andréas et ma collègue sera convaincue de haute trahison envers l'humanité et le Nouvel Ordre.

Il marqua une nouvelle pause et s'approcha, songeur, de la fenêtre. Laslo l'écoutait à présent, avide d'en savoir plus. Le Questeur se retourna et fit une révérence. Il lui fallait montrer à sa victime que sa place dans la hiérarchie ne le sauverait pas.

– Vous avez commis plusieurs erreurs, monseigneur. La première a été de croire que le fait de jouer le premier vous ferait gagner à coup sûr. C'est faux. La seconde c'est d'avoir cru nous connaître. Vous ne savez rien de moi, ce qui me semble miraculeux vue la facilité avec laquelle ma collègue a percé mon secret. Je crois que cette erreur vous aura été fatale. La troisième c'est que vous avez semé les indices derrière vous. La viande humaine dans l'estomac de Rodomor par exemple ou Salakalouniroïa et Job, qui parlent avant même qu'on ne les touche.

Léandre déforma son visage en une moue méprisante.

– Autant d'indications sur ton identité et celle de ta victime. Géos, le kelwin que tu nous as envoyé. Imagine-toi que c'est mon amie qui l'a sauvé des pattes d'un nécrosien au service d'Adonaïs Libka ! Il allait me tirer dessus mais le mort-vivant semblait en avoir décidé autrement. Après la mise en fuite du monstre et une courte conversation, il est passé de notre côté. Enfin, et c'est sûrement le plus grave, tu nous as laissé réagir et contre-attaquer. Deux anonymes comme nous n'avaient aucune chance contre un poids lourd comme toi, c'est certain. Alors, nous avons triché un peu, nous avons rajouté des pièces au jeu. Je pense que le gagnant d'une partie comme celle là n'est pas le

meilleur joueur mais le meilleur tricheur. Pour ma collègue et moi, le fait de tricher semble presque une seconde nature. Tu ne pouvais pas le savoir. Grâce à quelques gamins kelwins ainsi qu'avec l'aide de deux amis doués d'intuition, nous t'avons tendu un piège à notre tour.

*

Cette fois Laslo ne put s'empêcher de sourire. Il était armé, isolé de tout, dans son bon droit et ce Léandre parlait comme s'il avait déjà gagné. Pourtant ses petits yeux chafouins courraient le long des murs nus. Il cherchait l'impossible. Si ce fou de Questeur parlait librement, ce n'était sûrement pas pour rien, il devait avoir une bonne raison. Laslo était certain qu'il ne pouvait y avoir aucun micro. Impossible et pourtant Léandre était là. Pourquoi ? Il se calma et tenta de masquer son trouble.

– Ton histoire est juste de bout en bout, petit Questeur. Je suis très impressionné. Mais dis-moi, à présent comment comptes-tu la raconter à quelqu'un ? Les morts ne parlent pas et les absents ont toujours tort. Ta copine sera morte demain, abattue devant un commissariat et je mangerai moi-même ta tête. Même si tu sortais d'ici vivant, personne ne voudrait croire à cette histoire. En plus je sais qu'aucun micro n'a pu être posé dans cette pièce. Je te le répète elle est parfaitement isolée. Il n'y a donc que toi et moi à savoir tout cela.

Léandre secoua la tête.

– Tu te réfugies toujours derrière ta technologie. Comme si tu en doutais. Es-tu certain qu'aucune émission ne peut percer le murs de cette pièce ? Si oui, pourquoi le répètes-tu comme si tu essayais de t'en convaincre ? Tu doutes. Tu transpire la peur et tu as raison. Mais passons. Laisse-moi plutôt t'expliquer comment nous avons riposté et tu jugeras par la suite.

– Je t'écoute. Mais après je te tue.

– Faisons comme ça et tu pourras juger du bien fondé de tes doutes.

– Alors ?

– Alors nous avons pensé qu'il fallait attirer l'attention de deux personnes dans cette histoire. Ton frère et surtout Adonaïs Libka. Deux doyens qui, tu ne l'ignores pas, s'entendent à

merveille. Comme nous n'avions pas de preuve tangible pour les convaincre, nous les avons créées de toutes pièces.

Laslo ouvrit alors la bouche comme un poisson hors de l'eau. Il venait de comprendre. Léandre sourit à pleines dents.

– Oui, l'annonce d'achat de matériel génétique sur Arpège, c'est nous. Une simple rumeur sur le Rézo et déjà on chuchote ton nom. Ajoute à cela l'esquisse avortée d'une fausse demande de rançon et nous avons Libka dans notre poche. Comme nous l'avions prévu, il va directement se plaindre à ton frère. Le problème, c'est qu'il nous faut quelque chose de concret, d'assez tangible pour les convaincre de ta félonie : Korlak, le darken. Après tout, c'est lui qui est la clef de cette affaire.

Nous savons que tu le protèges, il faut donc qu'il puisse être approché par Adonaïs et ton frère sans que nous n'intervenions. Adonaïs possède un radar relié à une sonde. Cette dernière est indécélable si elle n'est pas activée. Elle l'a été et cela me rassure sur le compte de ma collègue puisque c'est une bague qu'elle porte. En ce moment même, Korlak, pour sauver sa peau, doit tout raconter aux deux doyens. Le Questeur Kyle doit sans doute rajouter une couche et je pense avoir donné le coup de grâce au moment où tu as enfin reconnu tes crimes. Ils ont tout entendu et je tiens enfin ma vengeance.

Laslo leva sa canne transformée en lance foudre et hurla :

– Non ! Impossible ! Il n'y pas de micro sur toi ! Cette pièce est isolée ! Personne ne peut nous entendre !

Léandre baissa les yeux sur le costume colonial de Laslo et prit l'air le plus faussement candide possible. Il regarda alors fixement l'une des médailles de pacotille décorant le torse de son adversaire. Un rictus carnassier déforma son visage.

– C'est un Jéhanp Gotalier ? Il est magnifique.

Laslo baissa les yeux à son tour sur son déguisement, arracha toutes ses médailles et réalisa. Trop tard.

*

Les portes s'ouvrirent en grand, laissant entrer une petite troupe. À sa tête avancèrent de concert Daos Tornwald des Azaloué et

Adonaïs Libka, déguisé en Mort. L'un et l'autre des doyens portaient une oreillette et lançaient des regards furieux à Laslo. Derrière, se tenaient Prune, de nouveau sans ses nattes multicolores et couverte d'une tunique grise, Korlak, soigneusement menotté, la lèvre supérieure ouverte. Enfin, fermant la marche, un petit kelwin sylvestre, armé d'un fusil haut comme lui et couvert d'une toge noire terminée par une cagoule rejetée dans son dos. Tous toisaient durement le fautif.

Daos se tourna vers Léandre et le salua de la tête. Sans regarder son cadet il lança.

- J'aime décidément beaucoup ton costume, Laslo. Qu'as-tu à dire pour ta défense ?
- Rien !

Le gros homme leva son arme vers Daos et une détonation résonna dans la pièce vide. Laslo s'écroula, l'épaule en partie arrachée et Géos, chasseur kelwin qui ne ratait jamais sa cible, rechargea l'arme sans un mot. Son costume de bourreau avait quelque chose de prémonitoire.

Daos et Adonaïs se regardèrent, satisfaits. Le doyen des Azaloué conclut.

- Je prends cela comme un aveu, cher Adonaïs. Au nom des miens, je vous présente mes plus plates et officielles excuses. Nous vous rembourserons pour la perte de votre cousin au prix que vous fixerez.

Puis il se retourna vers son frère, à terre.

- Sans ce geste stupide, je n'aurai jamais cru cette fille et le darken. Quand elle m'a dit de rentrer avec une oreillette non branchée, de prendre un air fâché et surtout de parler de ton costume. J'ai voulu vérifier. Ça me paraissait tellement absurde ! Mais déjà ton comportement pendant la fête ne plaidait pas en ta faveur. Alors, j'ai joué le jeu. Lorsque nous sommes arrivés derrière ces portes mal fermées, tu hurlais que cette pièce était isolée. C'est vrai, rien n'en est jamais sorti. C'était du bluff. Mais j'en sais assez à présent. Tu es coupable et tu dois payer.

Laslo, tombé à genoux, éberlué, tourna alors les yeux vers Léandre. Ce dernier confirma calmement.

- Il n'y pas de micro sur ton costume Laslo ; j'ai encore triché, j'en ai bien peur. D'abord tu as douté. Ensuite, en te racontant toute l'histoire je t'ai fait perdre toute confiance. Enfin, déstabilisé, tu as craqué devant ton frère. Le doute et la peur. Pas besoin d'arme, pas besoin de sang pour gagner.

Daos des Azaloué leva les bras pour attirer l'attention du groupe.

- Questeurs, doyen et toi, inférieur darken, veuillez sortir de cette pièce. Ce kelwin, Laslo et moi-même avons une petite affaire en suspend.

Il les raccompagna urbainement jusqu'à la porte à double battants et la referma en demandant au kelwin :

- Ainsi, cher Géos, vous ne ratez jamais votre cible ? Montrez-moi ça !

Un premier coup de feu claqua quelques secondes après que Daos eut fermé les portes. Léandre s'approcha de sa collègue.

- Ça va ?

Elle hocha la tête silencieusement. Le Questeur nota qu'il lui manquait quelques touffes de cheveux. Celui qui lui avait arraché ses fausses tresses ne devait pas y avoir été de main morte. Elle était pâle, très pâle. Ses bras repliés sur sa poitrine, elle restait immobile, tête basse. Il murmura, fixant son regard sur la porte :

- Il t'a touché ?
- Non. Il avait deviné mon plan de secours.
- Je te l'avais dit. Et puis je ne pense pas que te faire violer et tuer aurait été d'un grand secours.

Elle tourna la tête à son tour vers les portes.

- Un moment j'ai cru que tu ne viendrais pas.
- Je tiens toujours toutes mes promesses.
- Ce n'est pas vraiment pour me rassurer.
- Je sais.

Adonaïs attira leur attention.

- Que comptez-vous faire de celui-là ?

Il pointa du doigt le darken. Léandre parut surpris de la présence de Korlak. En fait, il n'avait même pas réalisé que l'héossien accompagnait la petite équipée. Habillé d'une simple combinaison argentée, trop petite pour lui, le géant à la peau rouge lançait des regards apeurés partout autour de lui. Une scarification sur la joue indiquait son appartenance à la compagnie de l'Ombre, la pègre héossienne. Une personne peu recommandable donc. Son attitude contrastait avec son visage anguleux de rapace et sa musculature impressionnante. C'est Prune qui répondit :

– Il est pour nous. Il a des choses à nous dire.

Un second coup de feu fit sursauter le darken. Du rouge, il passa au rose maladif. Imperturbable, Prune continua :

– Ensuite, je pense que la justice devra suivre son cours.

Adonaïs secoua la tête en signe de désapprobation.

– Mais il en sait trop sur cette histoire.

– Il ne parlera pas. Il ne parlera plus.

Le ton de Prune avait été catégorique. Adonaïs sourit. Il faisait confiance à la jeune femme.

– Mais, et vous ? Vous avez besoin de notre aide, c'est certain.

Prune acquiesça silencieusement. Léandre manqua de s'étouffer. Accepter le secours d'un doyen des grandes familles ! Plutôt mourir ! Il leva la tête pour intervenir mais en vain. Prune avait anticipé sa réaction. Un coup de coude dans les cotes, sur sa blessure, l'empêcha d'ouvrir la bouche. Plié de douleur, il ne put contredire sa collègue qui accepta d'un sourire la proposition et remercia Adonaïs en leurs deux noms. Quand le monde cessa de basculer autour de lui, Léandre s'aperçut que le doyen repartait déjà pour la fête. Il tenta un mouvement mais Prune le retint fermement :

– Tu n'as pas le choix, tête d'humain ! On a besoin d'eux !

– Jamais !

– Et que vas-tu dire à tes maîtres en revenant à la niche ? Que tu as remis un peu d'ordre chez vos pires ennemis ?

Léandre la regarda plein de haine. Elle avait raison et il le savait. Un troisième coup de feu attira leur attention. Cette fois, il fut suivi d'un gémissement sonore et aigu. Les portes s'ouvrirent sur Daos, un poignard ensanglanté dans la main. Il s'expliqua, faussement apeuré :

– Ce kelwin a tué mon frère ! Je suis arrivé trop tard mais quand il a tourné son arme encore fumante vers moi je n'ai pu que le tuer au lieu de le faire prisonnier ! Il ne parlera jamais et ses motivations resteront un mystère. Je suis certain que les serviteurs de mon pauvre frère affirmeront que ce kelwin sanguinaire était fou. Ce sera la version officielle.

Heureux de cette explication, il passa devant les Questeurs qui purent découvrir le terrible spectacle qu'offrait la pièce encore éclairée. Laslo gisait dans un coin, percé de plusieurs cratères encore fumants. À ses côtés, la gorge profondément entaillée, Géos baignait dans son sang, secoué des spasmes post-mortem. Prune, folle de rage, voulu sauter sur le doyen mais un pied bien placé la fit basculer en avant et s'étaler de tout son long. Cette fois Léandre avait été le plus rapide. Il prit l'air le plus confus possible.

– Elle est blessée vous savez, je pense qu'elle a besoin de repos. Hein, Déborah ?

Relevant la jeune femme, le Questeur plaça une main sur sa nuque et l'obligea à acquiescer de la tête. Il en profita pour lui chuchoter à l'oreille :

– Rappelle toi tête d'héossienne, nous avons besoin d'eux !

Et encore plus bas.

– Un partout.

Ils se tenaient assis chacun d'un côté de la table couverte d'un formica ondulé vert. Dans son coin Korlak regardait les deux Questeurs en uniforme. Daos et Adonaïs avaient tenu parole et les avaient blanchis en quelques heures. Un alibi, des témoins irréfutables, quelques coups d'holophones aux bonnes personnes, à deux les doyens avaient construit un scénario acceptable, expliquant les quelques jours d'absence des Questeurs. Ces derniers avaient donc immédiatement repris du service pour faire leur rapport à Octant.

La réunion dans le bureau du Commissar avait pris des allures théâtrales. Les deux Questeurs mentaient, sachant que leur supérieur n'ignorait rien de leur duplicité. Lui-même fit malencontreusement tomber le vidéodisque truqué de Job Garanald dans le broyeur, maudissant sa maladresse et sa lenteur à arrêter la diabolique machine. Leur rapport fut succinct. Ils confirmaient l'identité de l'homme décapité. Tout portait à croire qu'il s'agissait bien d'un prêtre de l'Église du Poisson. Quant à leur absence de plusieurs jours, ils étaient prêts à en assumer les conséquences. Ils se trouvaient dans un hôtel de luxe, profitant du dernier programme d'holovoyage. Léandre présenta même une fausse note de frais au risque de faire exploser leur gros interlocuteur. Un seul incident émailla cette parodie de débriefing. Un petit boréal entra sans frapper, apportant à la demande du Commissar trois tasses de café. En reconnaissant la femme aux cheveux violets et le Questeur à la mine sévère, Ossilian manqua de renverser son plateau. Le quadruple échange de regards n'avait trompé personne. « Néda », avait chuchoté Léandre avec un sourire. Prune l'avait alors dévisagé comme s'il avait prononcé une horreur.

Octant avait tout de même fait comprendre que pour les deux Questeurs, les problèmes ne feraient que commencer. Comme il se surprenait à en prendre l'habitude, il avait signé pour eux une demande de mutation loin de la Technopôle. Il ne voulait ni d'une traîtresse aux cheveux violets ni d'un espion du Caméléon dans ses rangs. Parce qu'il les trouvait efficaces, il ne les avait pas dénoncés. Le nom de Déborah Kyle avait miraculeusement disparu de la liste des terroristes et on n'en parlerait plus avant longtemps. À ces mots

les deux Questeurs avaient blêmi mais par un hochement de tête ils avaient remercié Octant.

Restait le problème que posait Korlak, le darken. Il était fort probable que l'Église du Caméléon vienne le réclamer à la fin de la garde à vue réglementaire de trois jours. Les Questeurs avaient donc ce laps de temps pour agir et trouver un moyen de le faire taire. La partie n'était pas gagnée, le gros homme en avait conscience, mais ce n'était plus son problème.

Le Commissar les congédia et attendit qu'ils fussent partis pour s'allumer un énorme cigare. Il gardait ces barreaux de chaise pour les grandes occasions. Le dernier qu'il avait ainsi réduit en cendre avait été en l'honneur du départ précipité de Job Garanald. La ventilation en gardait encore la fragrance épicée. Il adorait disposer du destin de ses subalternes. À son âge, ça en devenait presque jouissif. En gardant le silence et en mutant au même endroit les deux Questeurs, il avait le sentiment de jouer le rôle du gardien de la balance cosmique. Il profita de quelques secondes de mégalomanie bien méritées et balaya d'une bouffée de fumée cette affaire qu'il croyait terminée.

Mais pour les deux Questeurs le problème restait entier. Ils étaient là, l'un en face de l'autre dans cette petite salle d'interrogatoire. Le dossier, pour eux, n'était pas tout à fait clos. Léandre posa son arme sur le bureau, Prune en fit de même. Il la regarda, plein d'une colère mêlée d'incompréhension.

– Tu devais partir tout de suite, disparaître ! Pourquoi ?

Prune leva les yeux vers lui et chercha son regard en vain. Il la fuyait.

– Non. Ma place est ici. Je te propose une sorte de pacte.

– Je t'écoute.

– Tu as vu beaucoup de gens que tu n'aurais pas du voir. Le village boréal par exemple. Tu comptes dénoncer tous ces gens ?

– Oui. Ils vivent sans le moindre respect pour les règles du Nouvel Ordre. De plus je soupçonne le vieux pêcheur d'être un Shaaniste. Je dois donc les signaler à mes supérieurs.

– Mais si tu fais cela, Korlak, lui, parlera et tu auras des problèmes. Après tout, tu as collaboré avec deux doyens des grandes familles. Tu as accepté leur aide.

- J'en assumerai les conséquences.
- Je te demande d'oublier le village boréal et les gamins kelwins en échange de ma vie et de celle de Korlak. Tu le descends et tu n'a plus de problème. Tu me tue et te voilà vengé complètement. Par contre, fait disparaître de ta mémoire mes amis.

Korlak, en entendant la jeune femme, ouvrit des grands yeux et tenta de hurler en vain : Prune l'avait bâillonné. Léandre regarda le géant implorant du regard pour sa vie et commenta cyniquement.

- Pas très shaaniste de vouloir la mort du darken.

Korlak gémissait dans son coin, tentant vainement de se détacher. Prune baissa la tête comme une fautive.

- Chassez l'humain, il revient au galop.

Le Questeur rit silencieusement mais se saisit de son arme et se leva d'un coup. Son regard était dur, déterminé. Sa voix se fit glaciale. Du pouce, il leva le cran de sécurité.

- La réponse est non.

Korlak sauta de joie, bafouillant une invective incompréhensible. Des larmes de soulagement lui montaient aux yeux. Prune ne bougea qu'un doigt et murmura.

- Gath vukh mas gulh lumh dohr

Léandre fut incapable d'esquisser le moindre geste. Maudite magicienne ! Il la regarda se dresser calmement, prendre son arme et la pointer vers lui. Elle aussi fit sauter le cran de sécurité. Il sentit le canon froid sur son front. Ses yeux en amande le fixaient. Sa voix coula dans son esprit, douce mais ferme.

- Si tu veux que nous en arrivions là, c'est que le destin nous le réservait. Bientôt il va falloir que tu choisisses.

Les quelques secondes qui suivirent lui parurent interminables. Le sortilège allait bientôt se dissiper, il le sentait. Il ne voyait plus que ses yeux verts et son bras tendu vers lui. Il tenta de réciter une prière de courage. Pour ce qu'il allait faire, il en aurait bien besoin.

Les deux armes crachèrent leur feu ensemble.

EPILOGUE.

Octant fit la grimace en découvrant le sang qui maculait le mur de la salle d'interrogatoire.

La sirène qui hurlait depuis trois bonnes minutes cessa ses miaulements agaçants. Enfin. Le Commissar secoua la tête, dégoûté par un tel gâchis. Tous les Questeurs présents surveillaient du coin de l'œil ses réactions, prêts à déguerpier au premier signe de colère. Il avança jusqu'à la table et la contourna pour mieux examiner le carnage. Son pied droit glissa sur du sang chaud. Il serra les poings et se tourna vers les responsables, empourpré de colère.

Les deux Questeurs en question se tenaient tout penauds, les mains dans le dos, comme deux enfants que on allait sermonner. Leur armes fumantes avaient été posées à côté de leur plaque de policier divin. Ils n'y toucheraient pas avant un certain temps, et surtout pas sous ses ordres. Il fit craquer les jointures de ses doigts puis de sa nuque. Quelqu'un allait payer pour ça ! Un bruit de dégorgeant attira son attention au sol. Korlak finissait de se vider de son sang. Le poids des balles l'avait fait basculer en arrière. Une bonne partie de sa tête tapissait la paroi derrière lui. Octant remarqua même quelques tâches blanchâtres au plafond. Mais il avait plus important à faire que d'admirer de la cervelle d'inférieur.

Il leva un sourcil inquisiteur.

– Et vous dites qu'il allait se détacher ?

Les deux Questeurs répondirent ensemble :

– Oui !

– Non !

– Enfin non !

– Enfin oui !

Et, de concert :

– Enfin... Oui et non !

Octant passa sa main sur son front, comme assommé par la fatigue. Léandre tenta de rattraper le coup.

– Nous l'avons cru, monsieur.

Le Commissar balaya l'air, signifiant qu'il ne voulait plus les voir, ni lui, ni elle. Sans demander leur reste, ils déguerpirent et se dirigèrent vers les vestiaires. Ils devaient y récupérer leurs affaires en attendant l'ordre de mutation. Dans le couloir principal, ils remarquèrent la photographie de Job Garanald. Au milieu d'autres avis de recherche, sa tête avait été mise à prix suite à sa désertion.

Sans un commentaire, ils continuèrent le trajet. Ils affichaient tous les deux un sourire tranchant avec leur visage raviné par plusieurs jours restés sans dormir. Léandre boitait et Prune se tenait les côtes, souffrant d'une large estafilade. Un souvenir de Laslo. Enfin seuls dans les vestiaires, Léandre ne put se retenir. Il était soufflé, presque choqué par ce qu'il avait vu.

- Tu lui as tiré dessus froidement !
- Mais toi aussi ! Ne prends pas cet air de vierge effarouchée ! Et en plus, toi, tu vas mentir à ton Église !
- Mais ce n'est pas shaanique du tout de tirer sur un darken attaché ! Où est donc passée ta belle morale pacifiste ? Où sont tes beaux principes de non-violence ?
- Premièrement je débute dans le shaan, deuxièmement ce n'est pas montrer énormément de foi que de mentir à ses supérieurs comme tu vas le faire, mon frère !

Léandre fit une mou dédaigneuse.

- Ça, c'est vraiment bas, surtout venant d'une fausse prune comme toi !
- T'as pas été vérifier ! Crâne d'œuf !

Le Questeur leva les yeux au ciel. Que les Hommes-Dieux aient pitié de lui ! Il soupçonnait que ce n'était pas la dernière fois qu'il se chamaillerait avec cette maudite fille aux cheveux couleur prune.

Sommaire

Sommaire

Première partie : Héossiens	9
<i>Illustrée par des poèmes de Stellamaris</i>	
Prologue	<i>Igor Polouchine et Bernard Rastoin</i>11
Hello	<i>Igor Polouchine</i> 15
Trois Lunes	<i>Bernard Rastoin</i> 17
1 - Pour devenir une humaine	19
2 - Le temps viendra	33
3 - Je n'ai rien fait de mal	41
4 - Je ne suis plus rien	51
5 - Qu'es tu ?.....	65
6 - Morts-debout	73
7 - Une âme	81
8 - Un songe	97
9 - La cité des arts	111
10 - Pendant ce temps, chez les humains...	127
11 - Un puits de savoir.....	135
12 - Est-ce toi, ma fille ?	145
13 - Quelle douleur !.....	157
14 - La bataille du mont Iyoin	167
15 - Le cercle des réalités.....	185
La vie est un théâtre	<i>Bernard Rastoin</i> 195
Tout ce que l'eau signifie	<i>Bernard Rastoin</i>199
La mort darken	<i>Axelle Psychée Bouet</i> 201
D'entre les braves	<i>Bernard Rastoin</i> 207
La chasse au ghrüm	<i>Bernard Rastoin</i> 209
La machine qui n'existait pas	<i>Bernard Rastoin</i> 215
Shaan	<i>Bernard Rastoin</i> 217
La monnaie de leur pièce	<i>Bernard Rastoin</i> 221
Le prix de l'honneur	<i>Bernard Rastoin</i>223
L'ombre du lagon	<i>Igor Polouchine</i>227
La chute dans les ténèbres	<i>Igor Polouchine</i>234

Deuxième partie : Humains	237
Le soupçon d'un doute	<i>Bernard Rastoin</i>239
L'étrange destinée d'Anshar	<i>Collectif</i> 241
L'île perdue	<i>Igor Polouchine</i> 245
Homo Nérosis	<i>Igor Polouchine</i>247
Et la foi ?	<i>Benoît Attinost</i> 251
Le jeu du caméléon	<i>Benoît Attinost</i> 253
Introduction.....	255
1	261
2	271
3.....	279
4	287
5.....	295
6	303
7.....	309
8	317
9	323
10	331
11.....	343
12	357
13	369
14.....	379
15	385
16.....	393
17	403
18.....	415
Épilogue.....	419

CORPS, ÂME ET ESPRIT SONT VOS ARMES
POUR CHANGER LE MONDE !

SHAMAN

RENAISSANCE




ORIGAMES®



Shaan est un jeu de rôles de **Science-Fantasy** : on y trouve à la fois des magiciens, des créatures mafaisantes, des royaumes étranges, mais également des engins à réaction, des canons à plasma et des généticiens. Dans ce monde, en **Héossie**, neuf espèces intelligentes ont mêlé arts et cultures pour s'élever mutuellement. La **magie**, faisant partie de leur quotidien, permet de se jouer du temps et des distances. Mais un jour, l'**Humain** débarque des étoiles à bord d'un astronef. Déchirant le ciel, il fait de cette nouvelle terre promise, un enfer pour ses autochtones... C'est toute une civilisation ancestrale qui se désagrège peu à peu sous l'influence des Humains. Après une grande révolution, L'Héossie renaît peu à peu de ses cendres. Des poèmes, des peintures, des mythes sont exhumés et de nouveau transmis aux nouvelles générations. Les castes ont retrouvé leur statut et œuvrent activement à la Renaissance de la civilisation Héossienne en propageant Arts, Savoir, Technique et Magie a travers tout le continent. Mais les **Nécrosiens**, ces morts-vivants à l'Âme dégénérée disposent désormais de petits royaumes et d'une enclave en Héossie : Wana, l'ancienne cité libre, gangrenée d'une porte donnant sur les Limbes. Il se dit qu'une terrible guerre se prépare... L'équilibre du monde est entre vos mains !



